This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN T2ZY B

Digitized by Google

42568.2.25

Digitized by Google

Digitized by Google

42568.2.25

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

R. A. Rowe

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

TALONS ROUGES

Digitized by Google

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARRIEU.

Digitized by Google

GUSTAVE DESNOIRESTERRES

LES

TALONS ROUGES

ESQUISSES DE MOEURS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Le toutou de la Maréchale.
La Courtisane amoureuse.
Le Magnifique.
La perruque de M. de Sartine.

PARIS
JULES DAGNEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 23
au premier

1854

Digitized by Google

Harvard College Library
Bowen Collection
Gift of
Mrs. E. D. [illegible]
[illegible]
42568.2.25

2,15
49-12
43

Digitized by Google

LES TALONS ROUGES

LE TOUTOU DE LA MARÉCHALE

Depuis sa disgrâce, M. d'Argenson habitait sa terre des Ormes, ne supportant guère plus philosophiquement son exil que le duc de Choiseul, qui tenait une sorte de cour à Chanteloup où il ne manquait ni de flatteurs ni de courtisans. Confiné dans un coin de la Touraine, il n'avait pas envisagé aussi sereinement qu'il l'eût dû peut-être la nécessité de vivre au sein de ce jardin de la France dont un petit nombre de vrais amis venait rompre l'agreste et plus que supportable uniformité. Frère du ministre des affaires étrangères, de ce marquis d'Argenson qu'on appelait d'Argenson *la bête*, parce qu'il avait moins d'éclat, sinon de qualités solides, que son cadet, M. de Voyer était un homme plein de goût et de connaissances, joignant infiniment d'esprit à beaucoup d'aménité et d'un commerce charmant que les ennuis

Digitized by Google

de l'exil avaient sensiblement altéré, s'il faut en croire Marmontel. Il fut lié avec la plupart des célébrités du XVIIIe siècle, avec l'abbé Alari de l'Académie française, Helvétius, Montesquieu, le président Hénault, le docteur Vernage, avec ces deux derniers surtout, qui étaient entrés plus que tous les autres dans l'intimité de l'ancien ministre de la guerre.

Le président Hénault est trop connu pour que nous ne nous dispensions point de faire son portrait; quant au docteur, c'est autre chose. Vernage était un vieillard de soixante-quatre ans environ : son amour du travail, son zèle à voler au lit du malade, le fardeau d'une chaire à la Faculté, avaient délabré un tempérament qui n'avait jamais été robuste; aussi, depuis quelque temps, le besoin d'un repos absolu s'était-il fait assez impérieusement sentir pour n'être pas combattu davantage. Vernage, à son grand regret, avait dû se condamner à une inaction dont il fut tout d'abord effrayé ; et il était fort embarrassé de l'emploi de ses heures, lorsqu'il reçut une lettre de M. de Voyer contenant une invitation pressante de venir passer tout l'été à sa terre des Ormes, où l'amitié se disposait à le recevoir les bras ouverts et à le festoyer de son mieux.

Ce n'était pas le cas d'hésiter : le docteur s'encaissa dans sa chaise, et fouette, cocher ! La petite colonie se composait invariablement des mêmes habitués, parmi lesquels figurait, en première ligne, le président; c'étaient les mêmes visages, — sauf un. Mais de celui-là est-il urgent que nous vous entretenions, car il tourna deux bien graves têtes et ralluma le volcan que la neige des années eût dû avoir éteint depuis longtemps. C'est

Digitized by Google

en dire assez, et vous avez deviné de reste le sexe de ce visage-là.

Mademoiselle de Quinemont, que M. d'Argenson semblait chérir d'une affection toute paternelle, était une jeune personne de condition d'une mine ravissante, réservée, comme si elle eût senti les dangers d'être belle, et un peu mélancolique, car elle songeait déjà peut-être à un avenir que l'absence d'une dot consignait entre les quatre murailles d'un cloître; et ce n'est pas là l'avenir que l'on choisirait lorsqu'on est jolie, qu'on a vingt ans, et que le cœur ne demande qu'à battre. Si cette perspective était assez triste, du moins était-il raisonnable de chercher à s'y habituer; et mademoiselle de Quinemont, dont la rectitude de sens avait précédé l'expérience, n'était pas romanesque au point d'espérer rencontrer une âme jeune et généreuse qui oubliât la dot devant les charmes de la figure. Il suffit d'être jolie pour trouver des amants; est-ce bien indispensable même? mais un mari ne se contente point d'aussi peu, et mademoiselle de Quinemont n'avait pas d'autre fortune que ses grands beaux yeux bruns.

M. de Vernage fut frappé de ses grâces naïves, de sa simplicité exempte de toute coquetterie, et surtout de cette maturité de raison qui n'était pas de son âge. Le bon docteur n'avait jamais eu assez de temps à sa disposition pour le dépenser aux pieds de quelque Omphale; aussi n'avait-il jamais aimé. A la vue de la protégée du marquis, il sentit que son heure à lui était venue, quoique un peu tard; et cette découverte ne laissa pas que de le plonger dans un certain émoi. Aimer à soixante-quatre ans! quelle extravagance! Mais ne fait-on pas des

Digitized by Google

folies à tout âge? D'ailleurs, était-ce bien une folie? S'il était trop vieux pour l'amour, à la place de ce sentiment exalté qui n'est que gênant dans le mariage, ne pouvait-il pas inspirer une affection plus calme, mais plus durable, basée sur l'estime et la reconnaissance? — Je vaux mieux encore que le couvent, se dit-il.

Au reste, la chose était assez grave pour qu'il y réfléchît mûrement. On ne s'enchaîne pas ainsi sans avoir antérieurement pesé le pour et le contre d'une détermination qui devra être irrévocable. Prendre son temps et se tenir en garde contre un premier mouvement eût été le plus sage. Mais les circonstances ne lui permirent pas de temporiser autant qu'il eût été prudent peut-être. Vernage n'avait pas été le seul à se brûler aux beaux yeux de mademoiselle de Quinemont; il avait un rival dont il lui avait été facile de surprendre le secret, et ce rival n'était autre que le président Hénault.

La crainte mutuelle de se voir devancer hâta la confession des deux galants. Mademoiselle de Quinemont trouva le plus jeune des deux bien vieux déjà. Si l'amour était venu vivifier ses rêveries, certes, cet amour-là n'était ni goutteux, ni cacochyme; il était jeune, rosé et n'accusait aucune ride. Elle fut d'abord plus effrayée que flattée de cet expédient d'éviter le couvent, et il ne fallut rien moins que l'appel que M. d'Argenson fit à sa raison pour la décider à se prononcer entre le docteur et le président. Toutefois, après le premier instant de stupeur, elle se convainquit qu'il n'y avait point à balancer. Elle en prit bravement son parti et promit à son protecteur de faire un choix.

Le galant auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire*

Digitized by Google

de France se montrait ardent et langoureux tour à tour comme un jouvenceau ; il papillonnait autour de mademoiselle de Quinemont, l'entourant de prévenances, de petits soins et lui débitant allègrement le madrigal, au désespoir du bon docteur qui n'avait ni sa verve ni sa souplesse. Et ce fut pourtant cela qui fit pencher la balance en faveur du dernier. La jeune fille se sentit effrayée de la fougue passionnée du président. Elle crut que Vernage, lui, se contenterait d'être son ami, un père, et cette considération fixa ses irrésolutions. Elle tendit la main au docteur et lui dit : — Puisque vous la voulez, la voilà.

Ce mariage obtint l'assentiment général. Si mademoiselle de Quinemont était de condition, Vernage, d'une famille honorable quoique de roture, avait été anobli en 1752, après avoir soigné le dauphin attaqué de la petite vérole. Il était à la tête de biens considérables, puisqu'à sa mort il laissa trente mille livres de rente à sa veuve, et à l'aîné de ses beaux-frères une belle terre dans le Vendômois, sans déshériter pour cela totalement ses proches parents. Et puis, personne n'était ni plus estimable ni plus estimé : Voltaire l'a immortalisé par un vers dans un de ses *Discours sur l'homme.*

Madame de Vernage suivit son mari à Paris, où, grâce à un repos de quelques mois, il put reprendre le cours de ses occupations premières. Le président Hénault supporta en homme d'esprit un refus qui le sauvait peut-être d'une folie ; s'il garda quelque rancune à son fortuné rival, du moins il n'en fit rien paraître et continua de voir aussi assidûment le docteur et sa femme.

Trois ans s'écoulèrent comme un jour pour tous deux,

Digitized by Google

trois ans de bonheur, de calme, de sérénité. Jamais vieillesse ne fut entourée de plus de soins, de tendresse, d'amour. Madame de Vernage vénérait son mari à l'égal de Dieu. C'est qu'aussi, ce que n'eût pas fait le président, il ne sortit pas du seul rôle que lui dictait son âge. Plus les cheveux blancs sont respectables, plus il faut éviter d'en compromettre la dignité. Anacréon, que nous ne voyons qu'à travers sa poésie, dut être un assez dégoûtant satyre, plus propre à effaroucher l'amour qu'à appeler ses baisers. La glace des années et un cœur brûlant encore sont une anomalie qui constitue la plus triste des monstruosités; Vernage sentit cela et ne voulut être qu'un père pour sa femme.

Chaque année, lorsque les beaux jours étaient venus avec leur joyeux manteau de verdure et de feuillage, on attachait valises et malles à la chaise de poste, et l'on prenait sa volée vers les Ormes. Que le lecteur veuille donc bien nous y suivre cette fois encore, quoique, pour prix de sa complaisance, il ne doive pas s'attendre à assister à quelque roman funèbre dans le goût des *Mystères du château d'Udolphe*.

La colonie n'avait pas changé d'aspect; les jeunes gens n'y abondaient guère. Que voulez-vous? Le papillon ne se pose pas sur la rose qui se fane, et c'est tout simple. Un seul personnage tranchait par sa gaieté, sa légèreté, toutes les grâces de la jeunesse avec ces visages que le temps avait rendus sévères et un peu chagrins. C'était le duc d'Ayen, car il ne prit que plus tard le titre de Noailles, l'un des plus charmants gentilshommes de la cour, tant par la vivacité que par l'o-

Digitized by Google

riginalité de son esprit, sans préjudice des agréments extérieurs de sa personne.

Bien peu de temps suffit à M. d'Ayen pour tomber amoureux de l'épouse du docteur. Madame de Vernage était parvenue à cet âge où la femme commence à acquérir cette moelleuse et séduisante rondeur dans les formes, cet attrait friand et sensuel, ce voluptueux embonpoint qui, depuis que le monde est monde, ont donné naissance à tant de mauvaises pensées. D'ailleurs, on prétendait qu'elle n'avait jamais aimé, et est-il r en de plus ravissant que la conquête d'un cœur de vingt-quatre ans qui n'a encore battu pour personne? Quel trésor de passion et d'amour pour celui qui saura mettre le feu à ce brasier qui n'attend que l'étincelle! Et puis, l'isolement, ce fauteur de bien des péchés mignons, ne concourait pas médiocrement à enflammer cette tête ardente: le duc était marié et père de famille; mais vous conviendrez que ce n'était point là un obstacle dans un siècle où, de toutes les fidélités, la fidélité conjugale était la moins observée, de part et d'autre, il est vrai.

M. d'Ayen ne perdit pas de temps et se mit donc à l'œuvre. C'était bien le diable, s'il ne finissait pas par faire oublier un époux qui ne comptait pas moins de soixante-sept printemps et autant d'hivers. Il faut être juste, les beaux yeux langoureux et doux de madame de Vernage l'avaient pénétré d'outre en outre; il était bien véritablement amoureux. Les deux parties consentantes, rien n'eût été plus facile que de s'aimer en toute licence: avaient-ils peur d'être surveillés, ils déployaient leurs ailes, et bonsoir le mari jaloux et les amis charitables! les jambes de ceux-ci étaient et trop courtes et

Digitized by Google

trop lourdes pour rejoindre les deux tourtereaux envolés.

Mais les choses, Dieu merci, allaient un peu moins vite. Les premiers mots qu'il toucha furent pris pour cette monnaie courante dont un homme bien élevé a toujours plein ses poches, et qu'il prodigue avec une inépuisable fécondité : on les accueillit par un sourire. Mais, lorsqu'il ne fut plus possible de se tromper sur leur exacte signification, l'air sérieux et froid avec lequel on l'écouta, lui prouva que, si un jour on devait se rendre, ce jour-là était encore fort éloigné. Ce n'était cependant point un motif suffisant pour perdre courage. M. d'Ayen, dont l'intention n'avait été d'abord que de passer une huitaine aux Ormes, fit le serment *in petto* de ne prendre congé du marquis qu'après être sorti à son honneur de ce duel sentimental. En conséquence de ce serment imprudent, il s'était écoulé un grand mois et plus depuis qu'il avait quitté Paris pour la maison de campagne de M. de Voyer.

Malgré la réserve digne et chaste de madame de Vernage, prétendre que toutes les tentatives de celui-ci pour animer ce beau marbre du feu de Prométhée n'eussent produit aucun effet, serait probablement beaucoup trop s'avancer. M. d'Ayen était éloquent ; d'ailleurs, il n'exprimait que ce qu'il ressentait, et son langage brûlant, les idées magiques qu'il évoquait, les images enivrantes qu'il appelait à son aide étaient autant de semences que l'isolement et la rêverie faisaient fructifier dans ce cerveau de jeune femme inoccupée et curieuse d'émotions comme t tes les vierges. L'amour, ce mot qui dit à lui seul p s de choses que tous les livres poudreux de la bibl. ème la mieux fournie, était pour

Digitized by Google

elle un mot sans idée, une lettre morte. Était-elle donc condamnée à ne le jamais connaître, à ne jamais approcher de ses lèvres ce fruit bien attrayant sans doute, puisque le poison qu'il renferme parfois ne guérit point de la tentation d'y toucher? Depuis qu'elle était aux Ormes, elle ne dormait plus, ses nuits se consumaient dans l'insomnie; et qui sait tout ce que désire et tout ce qu'ose dans le silence et l'ombre de la nuit la pensée surexcitée de la femme la plus candide?

M. d'Ayen eût pu se douter de tout le trouble qu'il causait, qu'il eût été bien fier de son ouvrage. Mais l'aurore aux doigts de rose chassait tous ces voluptueux fantômes et rendait à la pensée sa chasteté, sinon son calme. Alors le remords et la confusion opéraient une réaction dont le malheureux duc était l'inévitable victime, et le redoublement de froideur qui chaque jour l'accueillait le désorientait de plus en plus; ce qui ne l'empêchait pas de harceler la place d'assauts continuels. Madame de Vernage mettait à fuir les occasions de l'entendre le même soin que d'Ayen à les faire naître: la pauvre femme avait peur de lui, et plus encore d'elle-même.

Mais quelles que fussent ses bonnes intentions, son ennemi savait bien les déjouer. M. de Vernage, il en sera toujours ainsi, se faisait naïvement le complice de celui-ci. S'il était le tronc d'arbre suspendu au-dessus de l'abîme et auquel on se cramponne pour échapper au vertige, il ne le soupçonnait guère. En voyant sa femme chercher un abri à ses côtés, il attribuait cette persistante assiduité à la sollicitude vraiment filiale qu'elle n'avait cessé de lui témoigner depuis qu'ils vivaient ensemble.

Digitized by Google

Aussi exigeait-il qu'elle le laissât deviser avec M. d'Argenson et le président Hénault, et prît quelque distraction. C'est alors que M. d'Ayen parlait de promenades ; et le docteur faisait tant que la malheureuse, pour ne paraître ni bizarre ni impolie, était obligée d'accepter le combat et de se préparer à une lutte pour laquelle chaque instant elle se sentait moins de forces et de courage.

Pour dissimuler sans solution de continuité, pour ne point laisser par intervalles soulever un coin du masque sous lequel on se cache, il faut et plus d'habileté et beaucoup moins de candeur que n'en avait madame de Vernage. Une fois ou deux, M. d'Ayen crut être aimé, mais il retombait aussitôt dans la nuit du doute et de l'incertitude ; l'espoir n'avait pas été moins prompt que l'éclair à s'évanouir devant l'air froid et sévère de ce charmant visage.

Ces marches et contre-marches, du train dont allaient les choses, pouvaient le mener jusqu'à l'hiver sans résultat aucun. Le duc commençait à souffrir dans sa vanité autant que dans son amour du peu de succès de ses attaques. Il finit par prendre un résolution extrême :

— Si elle m'aime, se dit-il, ce que je n'ose croire, je parviendrai bien à lui arracher son secret, aujourd'hui même et pas plus tard ; c'est avoir, pardieu, roucoulé assez longtemps. Ou je suis un sot, ou je saurai ce soir à quoi m'en tenir.

M. de Voyer, à quatre lieues des Ormes, avait une terre appelée la Guerche, qu'il offrit dans la suite avec une rare générosité au duc de Lauzun, lors de sa crise financière. Il avait été question de la visiter et d'y passer

Digitized by Google

la journée, puis ce projet était tombé dans l'eau : M. d'Ayen le remit à flot, et il fut convenu qu'on partirait après le déjeuner pour cette campagne. Au fond, cette promenade ne lui souriait que parce qu'elle devait lui fournir, quelles que fussent les répugnances de madame de Vernage, les moyens de l'entretenir sans témoins.

Un des grands bonheurs de la jeune femme, et dont elle s'était privée à cause de lui, était de monter à cheval. Le duc lui demanda hypocritement, devant le docteur, pourquoi elle y avait tout à coup renoncé et supplia le vieillard de la faire consentir à endosser son vêtement d'amazone et à l'accepter pour écuyer. Le bonhomme ne pouvait manquer de tomber dans le piége ; en invoquant son autorité maritale, il supposait ne se rendre coupable que d'une assez douce violence.

Le déjeuner achevé, chacun se prépara à ce petit voyage, et madame de Vernage dut se résoudre à vêtir son ample et élégant costume de cheval. L'amoureux duc triomphait, il le pensait du moins, lorsqu'une circonstance imprévue renversa tous ses plans. Une somptueuse chaise de poste fit tout à coup son entrée dans la cour d'honneur et s'arrêta en face du perron.

— Qui nous vient là ? dit M. d'Argenson en se dirigeant vers la fenêtre.

Il reconnut, à l'écusson, les armes des Mirepoix.

— Madame la maréchale ! s'écria-t-il en se précipitant à sa rencontre.

C'était effectivement madame de Mirepoix, sœur du prince de Beauveau et seconde femme du maréchal, si connue par l'amitié que lui portait Louis XV et ses

Digitized by Google

complaisances envers madame Dubarry. Elle avait été dame du palais de la reine Marie Leczinska et partageait l'empire qu'exerçait sur la haute société la maréchale de Luxembourg en fait de bon goût et de convenances. C'était une femme d'un tact parfait et d'une extrême bonhomie, ce qui s'accouple plus rarement qu'on ne pense avec l'esprit. Ses ennemis ne lui pardonnèrent jamais sa liaison avec la comtesse, dans la voiture de laquelle elle acceptait le second rang, et ses précédentes adulations à l'égard de la marquise de Pompadour qui lui donnait à jeter par la portière les noyaux de cerises qu'elle mangeait, au grand scandale des mêmes gens qui l'imitèrent par la suite et n'eurent d'autre mérite que d'avoir attendu pour saluer l'astre naissant qu'il se consolidât. Nous ne chercherons pas à pallier ces faiblesses ; seulement nous dirons que ces atteintes à sa dignité n'eurent d'autre cause que sa vive affection pour le roi, auquel elle n'eut pas la force de refuser ce sacrifice : le désir de conserver ou d'accroître sa faveur n'entra pour rien, quoiqu'en ait dit Walpole, dans ces concessions affligeantes que l'absence de tout mobile intéressé ne justifie pas à nos yeux, tant s'en faut.

Une étroite intimité la liait depuis des années à M. de Voyer, qu'elle venait fréquemment visiter dans sa riante Thébaïde, et chez qui elle prenait le vert, comme elle avait coutume de dire.

— Bonjour, cher comte, bonjour. Tout le monde se porte bien? Tant mieux. Tenez, prenez-moi cela, je descendrai bien seule ; ne l'étouffez pas au moins.

— Oh! le délicieux toutou! fit M. de Voyer en apercevant un petit chien havanais perdu dans ses ondu-

Digitized by Google

leuses soies blanches. Où l'avez-vous donc déniché?

— Fidèle? N'est-ce pas qu'il est joli?

— Un vrai bijou!

— Oui, mais tenez-le mieux, comte; vraiment, vous ne savez pas ce que c'est que de porter un chien!

Aussitôt que madame de Vernage avait reconnu l'équipage de madame de Mirepoix, elle s'était empressée de voler au-devant d'elle.

— Madame la marquise! s'écria-t-elle en sautant dans ses bras.

— Bonjour, Quinemont (elle lui avait conservé son nom de fille), bonjour, mon cœur; quelle bonne mine tu as! Fraîche et belle comme une rose!... On doit se bien porter avec une figure pareille... Et le docteur?

— Le voici, madame la maréchale, avec ces messieurs qui viennent vous présenter leurs hommages.

Le président, le duc d'Ayen, Vernage et les quelques autres habitués du château entouraient la voiture. La maréchale adressa à chacun un mot gracieux, une parole bienveillante et prit le bras du duc pour monter les degrés du perron.

— Je vous fais une impertinence, mon ami, dit-elle à d'Argenson; mais quand on commence à avoir besoin d'un appui, on le prend jeune et solide. Remettez Fidèle à Quinemont, il sera plus en sûreté entre ses mains que dans les vôtres.

Madame de Vernage poussa un cri d'admiration à sa vue.

— Tu le trouves donc de ton goût, mignonne?

— Si je le trouve de mon goût! Mais je donnerais tout pour en avoir un pareil! Quelle robe! quelle cri-

Digitized by Google

nière soyeuse et fine! On dirait d'un petit lion qui aurait oublié de grandir!

— Si madame la maréchale, fit le duc vivement, veut bien m'apprendre par quelle voie elle s'est procuré ce charmant petit animal, je pars sur-le-champ et ne reviens qu'avec son Sosie.

— Bravo! M. d'Ayen, voilà de la galanterie, et Quinemont serait ingrate si elle ne vous savait pas gré de votre courtoisie. Mais c'est parfaitement inutile.

— Pourquoi donc, madame de Mirepoix? Est-ce que son pareil serait introuvable?

— Ce serait bien possible; car c'est le seul qui ait pu supporter la traversée. Mais ce n'est pas là la raison qui rend inutile votre bel élan chevaleresque.

— Et cette raison, madame la maréchale?

— C'est que Fidèle était destiné à Quinemont, et que je le lui donne en toute propriété.

— Oh! madame la maréchale, quelle bonté! vraiment, je ne sais comment reconnaître...

— C'est bien, ma chère enfant; je suis contente que mon petit cadeau te fasse plaisir.

La maréchale apprit alors les projets auxquels son apparition semblait devoir faire renoncer; mais, malgré la fatigue, elle voulut absolument qu'on ne changeât rien au programme de la journée et ne demanda pour toute grâce que quelques minutes de répit.

Vernage dit à sa femme d'aller s'habiller; mais celle-ci, saisissant le prétexte qui s'offrait si naturellement à elle, répondit qu'elle ne quitterait certes pas madame de Mirepoix et que pour cette fois elle ne profiterait point de l'obligeance de M. d'Ayen.

Digitized by Google

A cette déclaration qui ruinait toutes ses espérances, le duc porta vers la cruelle un regard si éloquent de reproche douloureux et d'espérance trompée, qu'il la pénétra et attira sur ses joues une vive rougeur.

Bientôt on vint annoncer à M. d'Argenson qu'on n'attendait plus que ses ordres. La maréchale et madame de Vernage montèrent dans la première voiture avec le marquis et le président Hénault. Le docteur prit place dans la seconde avec le reste des hôtes de l'ex-ministre.

Le duc était à cheval, faisant la plus triste figure qu'on puisse voir, ses sourcils se joignant presque, et les lèvres serrées par une rage qu'il dissimulait mal. A peine les cochers eurent-ils donné du fouet, qu'il partit comme le vent et disparut dans un tourbillon de poussière. Il avait besoin de cela pour faire contre-poids à l'agitation du dedans; mais son pauvre cheval ne s'en trouvait pas mieux : ses éperons lui déchiraient incessamment les flancs, comme si la cravache n'eût déjà pas été de trop pour stimuler ce généreux animal qui dévorait l'espace avec la rapidité de la foudre. Lorsqu'il lui prit fantaisie de rejoindre le gros de la troupe, sa monture était couverte d'écume et hors d'haleine. La maréchale la première s'aperçut de son triste état.

— Vous êtes donc enragé? dit-elle au duc, voilà une bête qui fait pitié.

Soit l'effet d'une commisération tardive ou l'intérêt irrésistible qui l'enchaînait aux côtés de la belle dédaigneuse, M. d'Ayen, le reste du voyage, escorta constamment la voiture de la maréchale, à la portière de laquelle il chevauchait de façon à mêler son mot à la conversation si la fantaisie lui en prenait.

Digitized by Google

Les regards de madame de Vernage et les siens se rencontrèrent plusieurs fois, son air désolé sembla produire quelque impression. N'est-il pas naturel de plaindre un peu ceux que nous faisons, même involontairement, souffrir?

Si la caravane n'eût été presque uniquement composée de vieillards, on ne se fût élancé de voiture que pour visiter cette résidence, dont l'illustration remonte aux souvenirs les plus charmants de notre histoire. L'ancien château avait été reconstruit à neuf par Charles VII en vue d'Agnès Sorel qui l'occupait, lorsque le roi séjournait à Loches. La Guerche, entourée de forêts, était le rendez-vous ordinaire des chasses royales, comme l'indiquent assez des traces de sujets peints à fresque sur les murailles, des devises et des chiffres formés des mutuelles initiales des deux amants. Après Agnès, elle était devenue la propriété de sa cousine, Antoinette de Maignelais, et avait passé successivement aux maisons de Villequier, d'Aumont, et d'Argenson. Quoique alors dans un état complet de délabrement, le château de la Guerche, construit sur les bords de la Creuse, flanqué de ses quatre tours, était d'un aspect imposant, surtout du côté de la rivière qui en baigne la base : vu de cette face, il offrait une élévation de plus de cent pieds. L'intérieur n'était pas moins curieux. Ses six rangs de voûtes, les unes au-dessus des autres, ses greniers au niveau de la Creuse, la distribution de cette habitation qui réunit un moment tout le luxe, tout le confortable (qu'on nous pardonne ce mot qui n'est rien moins qu'un affreux anachronisme) des existences royales au xve siècle, méritaient bien qu'on leur consacrât le peu de temps

Digitized by Google

dont la petite colonie pouvait disposer avant le dîner. Mais il était positif qu'on n'avait pris la peine de faire ces quatre lieues que pour passer du salon des Ormes dans celui de la Guerche.

Le pauvre amoureux, dépité, regardait d'un œil de convoitise l'heureux toutou que madame de Vernage tenait sur ses genoux et qu'elle couvrait de caresses et de baisers bien tendres. Heureux, trop heureux toutou, qui ne sentait pas tout le prix de pareilles faveurs ! Le repas se prolongea fort avant dans la soirée ; d'ailleurs, la chaleur, tout le jour, avait été accablante, et, par ces deux raisons, il faisait nuit déjà lorsqu'on songea à retourner aux Ormes.

L'obscurité était tombée peu à peu, et, comme la lune n'était point encore levée, elle avait fini par tout envelopper dans ses grandes ombres. Le duc, tout en galopant à l'une des portières, comparait tristement le cours réel de sa journée avec les plans chimériques dont il s'était témérairement imposé l'exécution. Il s'était promis de pousser l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements, de le faire se déclarer, de lui arracher un aveu, dans l'hypothèse assez problématique qu'il inspirât quelque affection, enfin, de sortir, d'une manière ou d'autre, d'une position intolérable ; et c'était à peine s'il avait pu tirer quatre paroles d'un adversaire que sa réserve et sa défiance rendaient insaisissable ! A quoi, je vous prie, lui avait servi cette promenade à la Guerche sur laquelle il comptait tant ? Tous ses projets s'en étaient allés en fumée, et le seul parti qui lui restât semblait être de dire adieu à tout espoir et d'étouffer un amour impossible.

Digitized by Google

— Eh bien ! non, mille fois non ! s'écria-t-il en fouettant son cheval qui eut bientôt laissé derrière lui les deux carrosses ; il faut qu'elle m'aime, dussé-je pour cela remuer ciel et terre !

Il précéda de quelques minutes la société du comte. Lorsqu'il entendit le roulement des voitures dans la cour du château, il se précipita à leur rencontre pour aider les deux femmes à descendre. La maréchale descendit la première. Quand ce fut au tour de madame de Vernage, l'émotion de M. d'Ayen fut si vive, qu'un frisson général parcourut tous ses membres.

La jeune femme mit sa petite main dans les siennes. Ce contact le jeta hors de lui ; il eût fait aussi clair qu'il faisait noir, qu'il n'eût pu se contenir. Il serra ses doigts charmants avec une violence passionnée, en murmurant à voix basse quelques mots inintelligibles. Fût-ce un jeu de son imagination en délire ? Il crût sentir la main de madame de Vernage trembler dans la sienne et répondre à son étreinte par une pression rapide. Sa poitrine battait à se briser, sa tête était en ébullition ; il était homme à faire quelque folie. Mais la jeune femme, effrayée de ce qu'on avait osé et peut-être aussi d'une manifestation involontaire, s'était déjà réfugiée dans le salon.

Paraître en cet état, M. d'Ayen comprit que c'était livrer son secret, car il était impossible que son agitation ne le trahît point. D'ailleurs, il avait besoin d'air, d'espace, de solitude ; il avait besoin de recueillir ses idées qui allaient à la débandade, de se rendre compte de ce qui venait de se passer, enfin, de savourer son bonheur. Ce n'était pas u rêve ! elle lui avait serré la

Digitized by Google

main! elle l'aimait donc? et toute cette froideur n'était que le masque honnête d'une pauvre femme luttant en vain contre son cœur? Oh! si c'était vrai! et pourquoi ne le serait-ce pas? Un amour comme le sien est un foyer qui finit par transmettre sa chaleur à tout ce qui l'environne. Maintenant qu'il rassemblait en faisceau mille indices isolés, l'incertitude faisait place à la confiance, l'angoisse au délire : elle l'aimait! cette rapide pression de main était bien un aveu! C'était à lui maintenant à ne pas laisser à la réflexion et au repentir le temps de rejeter entre eux cette éternelle barrière du devoir.

Le duc s'était enfoncé dans le jardin. La lune était enfin levée et glissait timidement sa blanche lueur à travers l'épaisse ramée d'ormes centenaires. Une brise fraîche et douce avait succédé à l'excessive chaleur dont on avait eu à souffrir tout le jour, et folâtrait doucement dans le feuillage ; tout semblait concourir à rappeler le calme dans la tête en feu de notre amoureux. Et cependant chaque seconde ne faisait qu'accroître son exaltation; les projets les plus extravagants tourbillonnaient dans son cerveau : son sort se prononcerait à l'instant même, il y était résolu; il saurait bien se trouver seul avec elle, ne fût-ce qu'une minute, et cela lui suffirait pour tomber à ses pieds, lui ouvrir son cœur, lui dire que sa vie était désormais entre ses mains, et qu'elle pouvait le tuer d'un geste!... Comment s'y prendrait-il? Il l'ignorait encore, mais, d'une manière ou d'une autre, il parviendrait à se faire écouter.

Il revint sur ses pas et se dirigea vers le château. Mais il ne rencontra plus personne au salon. La maré-

Digitized by Google

chale, fatiguée de sa journée, avait pris congé de la compagnie, et sa retraite avait décidé celle des autres.

M. d'Ayen apprit cela de son valet de chambre. Nous n'essayerons pas de peindre sa déconvenue; encore une fois ses plans étaient renversés! il se voyait renvoyé au lendemain, autrement dire, il était plus que jamais éloigné d'une conclusion quelconque! Un moment, il resta comme accablé sous cette dernière fatalité. Mais cette prostration ne fut pas longue. Les obstacles l'avaient exalté outre mesure, et, au point de surexcitation où il se trouvait, il était inévitable qu'il ne cédât point à l'instigation de quelque dangereuse folie. Il monta chez lui et congédia aussitôt son valet de chambre. Il avait son projet.

Son projet, voulez-vous le connaître? Eh bien! cet amant, si respectueux jusque-là, que la candeur de madame de Vernage avait rendu aussi timide qu'un amoureux de quinze ans, cet amant dont la seule témérité avait été un serrement de main, qu'il ne se fût point permis peut-être si l'obscurité ne lui eût donné quelque courage, cet amant, si réservé, disons-nous, ne prémédite rien moins que de pénétrer, à la faveur de la nuit, chez la femme du docteur, sans égards pour la dignité et la pudeur de celle qu'il aime! Et, une fois dans le sanctuaire d'innocence qu'il n'eût pas dû songer à franchir, même en pensée, sait-il ce qu'il fera?

Le château se composait au premier d'une enfilade de pièces dont les portes s'ouvraient sur un corridor commun. Les deux chambres occupées par Vernage et sa femme, ainsi que celle de la maréchale, formaient l'aile gauche; M. d'Argenson habitait l'autre, et le cen-

Digitized by Google

tre avait été cédé aux divers commensaux de l'ancien ministre. D'Ayen se trouvait être séparé de la jeune femme par l'appartement du président et deux autres pièces, celle du docteur non comprise. Madame de Vernage se fût faite sa complice, qu'elle n'eût donc pu le recevoir sans une impardonnable imprudence; car il était presque impossible que dans l'aller ou le venir, au sein d'une complète obscurité, il ne donnât pas l'éveil en se heurtant à quelque malencontreux obstacle : le plus léger bruit de la porte en s'ouvrant suffisait. Mais toutes souveraines que dussent être ces considérations, il sauta par-dessus à pieds joints, ou plutôt, il eut grand soin, en les chassant bien loin de sa pensée, de se tenir en garde contre un retour de raison.

Lorsqu'il put croire que tout reposait au château, exalté par la fièvre, cédant au mauvais génie qui le poussait en avant, il éteignit sa bougie et s'engagea à tout hasard dans le corridor.

Que ce trajet de quelques pas lui sembla long ! Avant de changer le pied de place, c'étaient des incertitudes à n'en pas finir, des hésitations que rendait éternelles la terrible crainte d'éveiller par le moindre choc les échos de cette galerie d'une désespérante sonorité : jamais touriste avide de contempler les sublimes horreurs du Vésuve n'interrogea avec plus de prudence inquiète le sol volcanique autour duquel, en dépit de ses terreurs, la curiosité le faisait graviter. C'est qu'il cherchait en vain à se dissimuler que non-seulement son amour à lui, mais encore l'honneur de cette femme qu'il allait surprendre, dépendaient d'un faux pas, d'un meuble oublié et qu'il ébranlait à réveiller en sursaut la maison entière.

Digitized by Google

Echouait-il, il compromettait irrémédiablement l'avenir de celle pour laquelle il aurait donné sa vie.

Toutefois, après avoir rampé comme un reptile, retenant son haleine dont le souffle seul l'épouvantait, il se trouva en face de la chambre de madame de Vernage. Poursuivrait-il ou retournerait-il en arrière ? Il en était temps encore, et tout semblait lui crier de ne pas pousser plus loin la réalisation d'un projet enfanté par le délire, et dans lequel il jouait toute l'existence de madame de Vernage.

Il posa la main sur le bouton de la porte.

Son sang s'était arrêté dans ses veines, son cœur ne battait plus ; il crut qu'il n'aurait jamais la force d'en faire davantage.

Il finit par avoir honte de sa faiblesse ; d'ailleurs, son indécision ne pouvait se prolonger, il fallait prendre un parti. Le bouton tourna entre ses doigts tremblotants d'émotion.

Malgré l'excessive précaution avec laquelle il le mit en mouvement, la serrure fit entendre un léger grincement qui lui donna le frisson. Cependant ce bruit avait été trop faible pour attirer l'attention de la jeune femme, si elle ne dormait pas, et la réveiller dans le cas où elle eût cédé au sommeil, ce que l'heure avancée de la nuit rendait plus que présumable: ce pouvait être un jeu de la boiserie, un craquement de la couche, ou tout autre effet d'une cause dont l'insignifiance dispensait du contrôle.

Si madame de Vernage reposait d'un sommeil assez profond pour que cet avertissement de son bon ange s'adressât à elle en pure perte, malheureusement

Digitized by Google

pour d'Ayen, elle partageait et sa chambre et son lit avec un personnage dont le nez et l'ouïe étaient d'une sagacité que rien ne pouvait mettre en défaut.

A ce bruit presque imperceptible, Fidèle sortit des draps dans lesquels il était blotti, et s'élança d'un bond à la porte du corridor, où il commença à aboyer avec cette furie propre au basset. Je vous laisse à penser quel retentissement eurent ses jappements frénétiques au milieu de ce silence de mort. Tout était perdu : madame de Vernage, éveillée en sursaut, appelait vainement la jolie petite bête qui s'obstinait à aboyer et à gratter là où elle sentait le danger.

Le duc, alors, fut pris d'une folle peur, de cette peur qui fait crier sauve qui peut sur un champ de bataille, il abandonna le bouton de la porte et s'enfuit le plus lestement qu'il lui fut possible.

— Oh ! l'atroce, l'infernal animal ! s'écria-t-il en se jetant sur son lit et en se frappant le front de rage ; sans lui ! sans lui !...

Le duc était injuste, sans lui peut-être commettait-il un crime. Mais la morale et la passion n'ont jamais trotté de concert sur le même cheval. Il passa la nuit dans des transports de fureur, dans l'exaspération la plus complète. Fidèle fut condamné à mort, et l'exécution de cette sentence sans appel ne se ferait point attendre. Chargez un aimant et vous doublez progressivement sa puissance ; la résistance de madame de Vernage et les obstacles matériels avaient changé le goût, très-vif, il est vrai, qu'elle lui avait inspiré, en un de ces amours ardents, emportés, mal sonnants auprès de cette galanterie légère et superficielle d'un siècle qui ne prenait

Digitized by Google

pas plus l'amour que Dieu et le diable au sérieux.

Dormez donc, en proie à une pareille agitation! D'Ayen ouvrit sa fenêtre, s'accouda à son balcon et attendit ainsi les premières lueurs de l'aube. Aussitôt qu'il put s'assurer, au mouvement qui se faisait au dehors et dans l'intérieur du château, que la valetaille était sur pied, il s'évada avec l'empressement d'un oiseau à sortir de sa cage et s'enfonça dans une des allées du jardin. L'air était froid, la rosée dégouttait des arbres, et un brouillard épais se résolvait en une pluie fine et pénétrante à laquelle le pauvre amoureux livrait son front brûlant avec ardeur.

Il erra quelque temps de cette façon comme une âme en peine. Le hasard l'avait conduit à un petit kiosque construit sur un monticule; il y entra. Ses forces étaient épuisées ; il s'étendit sur un sofa, et la nature vint à son secours : il s'endormit profondément.

Son sommeil dura longtemps. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un soleil radieux avait dissipé totalement le brouillard et répandu dans l'atmosphère une chaleur qui promettait d'être intolérable; il devait être tard déjà. M. d'Ayen songea au désordre de ses vêtements et à la nécessité d'une toilette plus présentable. Il reprit donc le chemin du château et regagna aussitôt son appartement. Quand il descendit, tout le monde se trouvait réuni au salon. Il porta rapidement la vue du côté de madame de Vernage dont les yeux s'étaient levés sur lui avec une expression de colère mêlée d'indignation, qui pourtant s'adoucit un peu à l'aspect pâle et défait de l'amoureux duc : les femmes oublient tout devant un visage souffrant et dévasté.

Digitized by Google

Chacun, au reste, fut frappé de son altération.

— Qu'avez-vous donc, monsieur d'Ayen ? seriez-vous malade ? lui demanda madame de Mirepoix.

— Oh ! ce n'est rien, rien absolument. Cela tient à ce que j'ai peu dormi.

— C'est comme moi, dit le docteur ; avez-vous entendu le joli sabbat de cette nuit ?

— En effet, il me semble...

— J'étais aux premières loges, pour tout entendre. Dieu ! quel tintamarre !

— Mais qu'avait donc Fidèle pour aboyer ainsi ? demanda la maréchale, lui qui d'ordinaire est tranquille comme un petit saint Jean ?

— Je ne puis le deviner, madame... répondit madame de Vernage fort troublée.

— Cependant il fallait un motif qui en valût la peine pour le déloger de la charmante position qu'il occupait, le drôle !

— Quelle position ? ajouta madame de Mirepoix.

— Mon ami ! fit la jeune femme à son mari d'un air suppliant.

— Dans son lit ! sous les draps ! couché à côté d'elle !... Ah ! madame, je vous avais bien promis de vous en faire honte devant tout le monde ! dit le bon docteur en se frottant les mains et en jouissant du trouble de sa femme.

— Et le malheureux a pu quitter sa place ? s'écria le président Hénault. Le feu eût été au château qu'il ne m'en eût pas délogé.

Ce petit badinage avait troublé outre mesure la naïve

Digitized by Google

candeur de la jeune femme, dont les joues en feu, les yeux baissés et la contenance annonçaient le malaise. Le duc n'avait pris aucune part à la conversation : il s'était retiré près de la fenêtre, il avait sorti un charmant carnet de sa poche et s'était mis à tracer rapidement quelques lignes au crayon ; puis il avait déchiré le feuillet et l'avait roulé entre ses doigts.

Ce manége n'avait point échappé à madame de Mirepoix, qui se promit d'épier M. d'Ayen. Un valet vint annoncer le déjeuner ; on se leva alors pour passer dans la salle à manger.

Le duc profita de cette occasion pour se rapprocher de madame de Vernage à laquelle il offrit le bras. Celle-ci accepta avec une visible répugnance.

Il tenait toujours son papier roulé entre les doigts ; la maréchale en devina la destination. Elle se trouvait positivement derrière lui ; elle avança le bras et l'escamota avec une prestesse de jongleur. Elle l'eut parcouru avant que d'Ayen ne fût revenu de son ébahissement.

— Parfait ! s'écria-t-elle, parfait ! Messieurs, écoutez, de grâce ! cela en vaut bien la peine. Écoutez, vous surtout, Vernage, car on chasse sur vos terres. Mais rassurez-vous, ce n'est qu'un poëte, et M. Dorat a plus que prouvé qu'il ne faut prendre les poëtes ni au sérieux ni à la lettre.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ?

Par un mouvement brusque, madame de Vernage quitta le bras de M. d'Ayen et se tourna, vivement inquiète, du côté de la maréchale.

— Eh bien ! madame la maréchale, ces vers ? fit le président Hénault, qui se piquait d'être poëte.

Digitized by Google

— Patience, les voici. Il n'y a pas d'envoi, mais je laisse à votre pénétration le soin de deviner à qui ils s'adressent :

Il faut donc être épagneul pour vous plaire !
Du vôtre au moins que le sort paraît doux !
Sans soins, sans art et sans aucun mystère,
Il va passer chaque nuit près de vous.
Ah ! si jamais mon cœur vous intéresse,
(Quoique, d'honneur, je sois un bon chrétien),
Quand je viendrai vous peindre ma tendresse,
Au nom de Dieu, traitez-moi comme un chien !

— Sur l'air de : *Mon petit cœur soupire*... — Après cela, la prétention est fort légitime ; on traite les chiens en bons chrétiens, on peut donc bien...

— Qu'est-ce que vous dites là, président ?

— Parbleu ! je ne dis rien que d'exact : madame la princesse de Tallemont a un toutou appelé Mirza, dont les repas se composent notamment de deux poulets rôtis par semaine et de poisson frais le vendredi. Mirza fait maigre les jours commandés, c'est être meilleur chrétien que bien des gens.

Telle était la tournure d'esprit du temps, que M. d'Ayen, dont la disposition n'était rien moins que badine, ne put résister à la démangeaison de faire un madrigal. Tout le monde, et à toute occasion, rimait des couplets alors, et, quelles que soient les absurdes imputations de crasse ignorance dont on a flétri les gentilshommes du XVIIIe siècle qui, *en leur qualité de nobles, déclaraient ne pas savoir signer*, à de rares exceptions près, ils maniaient aussi bien le couplet que l'épée. Citerons-nous Bernis, Maurepas, le comte de Provence, Boufflers, le

Digitized by Google

duc de Nivernais, le comte de Guibert, le marquis de Saint-Aulaire, MM. de Villette, de Pézai, de Ségur, et tant d'autres? Quant au duc, c'était, lui aussi, un diseur de bons mots, et on en cite un en réponse à une phrase de Louis XV, dont la hardiesse fit fortune : — « Les fermiers généraux soutiennent l'État, lui objectait le roi. — Oui, Sire, riposta-t-il, comme la corde soutient le pendu.» Et cette repartie aussi fine que frappant juste, faite au même prince lors de la crise financière qui nous éprouva si rudement : — « D'Ayen, vous devriez m'imiter ; je viens d'envoyer ma vaisselle à la Monnaie. — Sire, le cas est bien différent. — Et en quoi, s'il vous plaît? — Sire, lorsque Notre Seigneur mourut le vendredi, il savait parfaitement qu'il ressusciterait le dimanche. »

Le madrigal de d'Ayen excita quelques minutes encore la verve railleuse du président et la fine moquerie de la maréchale, puis on passa à la salle à manger.

La jeune femme, dont l'exquise pudeur avait été effarouchée par les plaisanteries tout anodines que lui avait attirées Fidèle, avait plus envie de pleurer que de faire honneur à la cuisine de M. d'Argenson ; aussi, à peine fut-on levé de table qu'elle s'esquiva et disparut subitement comme une ombre. Personne ne remarqua son absence, excepté le duc. Mais ce dernier ne la perdait pas un seul instant de vue, cherchant à lire sur son visage ce qu'il pouvait espérer et ce qu'il avait à craindre. Courir sur ses traces, la rejoindre, saisir au vol cette occasion, peut-être unique, de la trouver seule, fut la pensée, fort naturelle d'ailleurs, qui lui vint en la voyant s'acheminer vers le jardin. Ce ne fut, toutefois, qu'un

Digitized by Google

moment après qu'il osa céder à cette ardente et impérieuse tentation.

Madame de Vernage avait suivi un étroit sentier conduisant à un labyrinthe de charmille. Ce besoin de pleurer, longtemps contenu, se satisfit avec une sorte de jouissance nerveuse. L'inoffensive petite guerre qu'elle avait eu à supporter suffisait-elle bien pour expliquer cette abondance de larmes dont une grande douleur se fût contentée, et au delà? Non, sans doute, et il fallait chercher ailleurs la cause de cette irritabilité fébrile qui se fondait en des ruisseaux de pleurs. Mais encore cette cause, quelle était-elle? Hélas! elle provenait d'un vif mécontentement des autres et d'elle-même, d'elle-même surtout. Elle ne pouvait se dissimuler le changement qu'un mois seul avait apporté dans sa vie de douce froideur et de limpide innocence. Elle avait cru son cœur hermétiquement fermé, et elle s'était endormie dans une insoucieuse sécurité; et voilà qu'à la faveur de ce fatal sommeil l'ennemi avait pénétré dans la place. Ce subtil serpent, l'amour, s'était glissé en elle sans qu'elle y prît garde, et, à cette heure, elle sentait que sa tranquillité elle l'avait perdue pour toujours. Désormais ç'allait être une vie de combats, de luttes avec elle-même; car le duc, elle était bien forcée de se l'avouer, trouvait dans son propre cœur, un auxiliaire tout disposé à lui prêter main-forte. Oh! pourquoi la fatalité avait-elle jeté M. d'Ayen sur sa route!

Elle avait à peine adressé mentalement ce reproche à une destinée qui semblait la menacer de rudes et cruelles épreuves, que le craquement du sable sous une chaussure la fit promptement se retourner : tout son

Digitized by Google

sang se glaça dans ses veines en apercevant M. d'Ayen. Malgré son propre trouble, l'agitation de celui-ci ne lui échappa pas ; elle pressentit la nature d'un entretien qu'elle ne pouvait décliner, et que la solitude complète où ils se trouvaient rendait bien périlleux. Le duc cherchait depuis trop longtemps une occasion semblable pour ne pas profiter de cette gracieuseté de la fortune. Exalté par toute une nuit de souffrance et de fièvre, il se précipita à ses genoux sans autre préambule.

— Oh ! madame, s'écria-t-il en s'emparant de sa main, il faut que vous m'entendiez ! J'étouffe à me taire ; pour peu que cette torture se prolongeât, j'en deviendrais fou ! Ce que j'ai à vous dire, vous le savez, vous l'avez deviné ; mes yeux, mon trouble, mon silence, l'expression d'un désespoir qui n'est pas feint ont dû tout vous apprendre... Oh ! par pitié, écoutez-moi ! Il s'agit ici d'autre chose que d'un entraînement passager ; sans quoi je ne mériterais que votre dédain, tout votre mépris !... Mais ai-je besoin de serments pour vous convaincre du ravage que vous avez causé ? Cela se voit de reste, et, quelque sceptique que vous puissiez être, vous ne sauriez du moins le nier !...

— Au nom du ciel ! monsieur, laissez-moi ! murmura la pauvre femme tremblante.

Mais le duc était bien déterminé à poursuivre jusqu'au bout. Après avoir déroulé aux yeux de madame de Vernage l'état de son âme, après avoir mis à nu la blessure qu'elle avait faite, après avoir employé pour la convaincre toute l'éloquence que donnent la passion et la violence d'un sentiment trop longtemps comprimé, il espérait que tant d'amour trouverait un écho dans ce

Digitized by Google

cœur qu'aucune affection trahie ou brisée n'avait encore attiédi. Un amant a bien des chances pour lui, quand le devoir est le seul rival qu'il ait à craindre; un élan irréfléchi, un instant de vertige, de fol entraînement, il n'en faut pas davantage, à moins qu'on n'ait affaire à une coquette, car alors c'est bien différent : le cœur n'étant jamais de la partie, celle-ci demeurera constamment la plus forte et triomphera dans les mêmes crises où trop souvent on a vu de vertueuses femmes succomber.

— Mais, monsieur, s'écria madame de Vernage avec une énergie empruntée à l'excès de sa frayeur, vous n'entendez pas que l'on se dirige de ce côté ! Vous voulez donc qu'on vous surprenne à mes pieds ?

En effet, un pas hâté gagnant rapidement l'allée tournoyante qui aboutissait à la leur fit comprendre au pauvre amoureux que, cette fois encore, le sort jaloux lui suscitait un nouvel obstacle. Au reste, la crainte de compromettre la jeune femme le rappela à lui-même, il se leva en poussant un cri de rage qui était aussi un cri de douleur. C'était son valet de chambre.

Il lui lança un regard foudroyant.

— Eh bien ! qu'est-ce ? que me veut-on ?

— Ce paquet de lettres apporté par un exprès. Il paraît que M. le duc, à leur réception, devra partir sur-le-champ.

— Et d'où tiens-tu ces détails, drôle ? Voyons, laisse-nous.

Le valet obéit aussitôt avec l'intelligence d'un valet de grande maison.

Madame de Vernage eût dû profiter de cela pour fuir

Digitized by Google

les terribles aveux de son fougueux adorateur. Mais elle était comme clouée au sol par une puissance indéfinissable; elle eût senti le terrain trembler sous ses pieds et prêt à s'entr'ouvrir qu'elle n'eût pu ni avancer ni reculer.

Le duc, frappé, malgré son agitation, des paroles vagues du valet, avait brisé l'enveloppe de la missive. A peine eut-il parcouru les premières lignes, que son visage, sur lequel la passion avait attiré une rougeur de feu, devint d'une pâleur livide.

— Oh! mon Dieu! articula-t-il avec un accent de désespoir si déchirant que la jeune femme en frissonna de tout son corps; mon Dieu! mon Dieu! c'est à en perdre la raison!

Madame de Vernage n'avait point à redouter de nouvelles poursuites, l'amoureux n'existait plus; elle n'avait plus devant elle qu'un homme désespéré et bien inoffensif. Le danger s'envolant, toute sa sympathie, toute sa pitié ne lui étaient-elles pas acquises?

Elle s'approcha de lui et lui demanda en tremblant quel si grand malheur lui était arrivé. Le duc lui tendit la lettre qu'il tenait dans ses mains crispées par la douleur. Consentir à entrer dans les secrets de M. d'Ayen, c'était se créer un grave antécédent et reconnaître une sorte de communauté entre elle et lui, quand il eût été sage, au contraire, de fuir tout ce qui pouvait les rapprocher l'un de l'autre. La femme du docteur n'était pas assez calme pour songer à tout cela et, y eût-elle songé, en ce moment elle n'eût pas trouvé en elle le triste courage de repousser une confidence au-devant de laquelle elle était inconsidérément allée. Elle lut donc

Digitized by Google

le billet suivant, tracé d'une main rapide et frissonnante :

« Monsieur le duc,

» Au reçu de ce billet, prenez la poste et partez » sur-le-champ. Il n'y a pas un instant à perdre si » vous voulez recueillir le dernier soupir de votre » fille, victime d'un crime épouvantable, sans exem- » ple, inexplicable... A Saint-Roch, où elle faisait sa » première communion, elle et quarante-cinq autres » jeunes filles ont été prises de terribles douleurs sur » lesquelles il n'est plus permis de s'abuser... Les hos- » ties étaient empoisonnées!... Deux d'entre elles... » oh! c'est affreux! ont déjà péri dans d'horribles » convulsions!... Je me suis arrachée du lit de votre » enfant pour vous annoncer cet atroce malheur... J'y » retourne et prie Dieu de ne pas la rappeler à lui avant » votre arrivée... si nous devons la perdre!...

» Duchesse D'AYEN. »

Madame de Vernage eût payé si cher la faveur d'être mère, elle sentait si bien quelles indicibles joies devaient être inhérentes à ce beau titre, qu'elle sonda dans toute son immensité l'abîme de douleur et de désespoir au fond duquel cette fatale lettre plongeait ce père infortuné, si peu préparé à une catastrophe en dehors de toutes les prévisions humaines. Un entraînement passionné la fit se départir d'une réserve dont, quelques minutes auparavant, elle n'avait que trop reconnu l'urgence; elle prit la main du duc et lui dit d'une voix vibrante, et avec deux yeux qui accusaient plus qu'une banale compassion :

Digitized by Google

— Oh! monsieur!... croyez bien que je partage toute votre douleur... que mes vœux vous suivront aux pieds du lit de votre enfant... et que si de ferventes prières avaient le don de vous la conserver, je vous le jure, monsieur, votre fille serait sauvée!

— Empoisonnée!... empoisonnée!... murmura le malheureux père.

— Mais qui sait si madame la duchesse, dans son effroi, n'a pas grossi le danger?... Peut-être!...

— Dieu vous entende!

— Du courage, monsieur, du courage, fit la jeune femme qui ne s'aperçut pas qu'elle serrait vivement les mains de d'Ayen dans les siennes.

— Je tâcherai... je tâcherai... — Madame, ajouta-t-il en arrêtant sur elle un regard où l'amour nageait parmi les larmes, ce serait un crime en ce moment de poursuivre l'entretien que ce malheur est venu si cruellement interrompre; je vais monter en voiture, et, très-probablement, je vous quitte pour ne plus vous revoir... ici du moins... vous savez tout; devrai-je partir avec la pensée de vous être un objet odieux?... Oh! répondez! si quelque chose était capable de consoler le père, ce serait...

— Mon amitié... murmura-t-elle, la voulez-vous?

— Oui, oui, s'écria-t-il en l'entourant de ses bras et la serrant sur son cœur avec une violence insensée, oui, votre amitié!

Quand la jeune femme revint du saisissement où l'avait jetée cette étreinte passionnée, elle se trouva seule. Le duc avait disparu.

M. d'Ayen prit congé aussitôt de la colonie des Ormes

Digitized by Google

et monta dans sa chaise de poste dont les chevaux semblaient raser le sol. Comme leur marche paraissait lente néanmoins à ce pauvre père, qu'assiégeaient les plus funèbres appréhensions! Il était tenté parfois de se croire le jouet d'un rêve abominable. Le crime qui lui enlevait son enfant avait quelque chose de si monstrueux et de si inexplicablement mystérieux, qu'il ne fallait rien moins que la lettre de sa femme pour assurer à ses yeux la réalité d'une catastrophe aussi inouïe.

Lorsque les roues de sa voiture roulèrent sur le pavé de Paris, cette longue torture morale l'avait entièrement épuisé; il fut obligé de s'appuyer sur l'épaule de son valet pour mettre pied à terre. Hélas! sans doute tout était fini déjà, et ses baisers ne s'adresseraient plus qu'à un cadavre que ses caresses ne sauraient ranimer! Cette idée était épouvantable. Il n'osait faire un pas, interroger ses gens dans la crainte d'une réponse qu'il n'avait que trop lieu de redouter; et cette poignante incertitude l'eût tenu longtemps ainsi dans cette douleur toute d'immobilité, s'il n'en avait été arraché subitement par la vue d'un visage d'enfant qui lui faisait des signes à travers les vitres.

— Ma fille! ma fille! elle vit donc! elle vit! articula-t-il avec un transport voisin de la démence.

En un clin d'œil, il eut traversé la cour, gravi l'escalier, poussé devant lui la porte de la chambre où il l'avait aperçue et enlevé dans ses bras ce cher trésor, dont les joues étaient un peu pâlotes, mais qui, au demeurant, paraissait assez robuste pour une agonisante.

Madame d'Ayen s'était levée et contemplait avec un

Digitized by Google

attendrissement silencieux le duc dévorant sa fille de caresses et de baisers fous auquels la pauvre petite répondait de son mieux. Cette première effusion un peu calmée, M. d'Ayen se retourna vers sa femme comme pour lui demander compte des angoisses que sa lettre lui avait apportées. La duchesse s'empressa de lui raconter une aventure dont les conséquences, fort heureusement, furent moins terribles que les prémisses ne le laissaient appréhender.

Voici ce qui s'était passé. Une des jeunes filles, qui s'était approchée le matin de la sainte table, fut saisie tout à coup, durant le sermon, de violentes convulsions. A peine s'était-on élancé vers elle pour lui porter secours, que ses compagnes, au nombre de quarante-cinq, furent prises des mêmes crises. On vous laisse à penser quel désordre, quel tumulte, quel effroi causa ce drame étrange dans l'église. On cria au poison : le poison, à n'en pas douter, devait résider dans les hosties. La consternation fut générale, profonde, et la mort de deux jeunes filles ne fit que l'accroître. Madame d'Ayen perdit la tête ; elle crut la sienne expirante et dépêcha à son mari un exprès avec la lettre que nous venons de lire.

Dans une semblable occurrence, la justice ne pouvait se dispenser d'intervenir : on procéda à l'autopsie des deux victimes ; mais on chercha vainement des traces du poison, on n'en trouva aucune. Il fallait pourtant expliquer ce phénomène, qui mit en rumeur tout le monde savant.

On prétendit que la jeune fille prise la première de convulsions n'avait dû cette attaque violente qu'à l'im-

Digitized by Google

pression produite sur elle par la responsabilité terrible de l'acte auguste qui faisait de Dieu son hôte ; quant à ses compagnes, l'élan avait été donné, leur imagination frappée avait cédé à une sorte de secousse sympathique, et toutes, sans en excepter une, avaient été en proie aux mêmes crises. Force fut bien de se contenter de la seule interprétation possible d'un mal auquel on ne put assigner d'autres causes, et qui avait quelques points de ressemblance avec ce qu'on raconte des trembleurs des Cévennes et des convulsionnaires de Saint-Médard. Au reste, ce qu'il y a de curieux c'est que, quelques années plus tard, lors de la querelle des Mesmériens avec la Faculté de médecine, les deux camps rappelèrent cet accident des jeunes filles de Saint-Roch, et se l'opposèrent concurremment comme une arme victorieuse à l'appui de leurs systèmes.

Mademoiselle d'Ayen se trouvait encore comme étourdie par cette commotion d'autant plus violente qu'elle ne provenait que d'un moral fortement impressionné et qui avait quelque peine à se rasseoir. Il avait fallu cette mortelle alarme au duc pour lui apprendre jusqu'à quel point il chérissait sa fille : plusieurs jours durant, il ne quitta pas sa chambre ; c'était avec une avidité passionnée qu'il contemplait, qu'il écoutait, qu'il mangeait de baisers cette jolie enfant, un peu émerveillée de tant de caresses et d'amour.

L'image charmante de madame de Vernage avait pâli devant sa fille ; le père avait remplacé l'amant. Mais que les gens qui n'aiment pas à voir une intrigue se rompre à moitié route se rassurent : il en est de certains souvenirs comme de ces foyers ardents qui finissent

Digitized by Google

par crever la montagne de cendre sous laquelle on avait cru les étouffer.

Un jour, en revenant de chez le ministre de la guerre, d'Ayen rencontra le duc de Fronsac et le comte de Lauraguais. Le premier passa son bras sous le sien et lui demanda ce qu'il devenait. Il le railla fort de la singulière idée de s'enfouir aux Ormes où il devait s'ennuyer à périr, et lui fit observer que, quand on avait sa tournure, son esprit et ses avantages, il y avait quelque chose de mieux à faire qu'à bâiller en tête à tête de trois ou quatre vieillards goutteux et malingres (le duc s'était bien gardé de souffler mot de madame de Vernage). Ce sermon, M. de Fronsac ne l'avait débité que pour servir de transition au récit des mille infamies qu'il passait sa vie à ourdir, à réaliser et à répandre ; et ce bulletin eût pu se prolonger indéfiniment si M. de Lauraguais, que cela n'amusait pas plus que d'Ayen, n'eût sommé ce digne fils de Richelieu de ne pas étaler davantage une série de faits d'armes assez humiliants pour eux. Le duc profita de cette intervention pour dégager son bras. Mais Fronsac lui dit qu'il ne le lâcherait qu'à la condition de venir souper dans sa petite maison, où il y aurait charmante et joyeuse compagnie : d'Ayen accepta par désœuvrement et les laissa avec promesse de les rejoindre le soir même.

Nous nous garderons bien de décrire et ce souper composé de roués et des impures à la mode, et l'orgie qui en fut l'indispensable complément. Nous n'eussions même pas parlé de cette circonstance en apparence assez insignifiante, si d'Ayen, au contact de ces vauriens pour lesquels les plus odieuses scélératesses

Digitized by Google

étaient autant de titres de gloire, n'eût subi en partie la pestilentielle influence de ces mœurs que la Régence avait substituées à la noble et courtoise galanterie du dernier siècle. En se séparant d'eux, il se demanda si le rôle qu'il avait joué un grand mois aux Ormes n'était pas bien ridicule : une étreinte passionnée et un baiser dérobé, ce n'était pas là, il en convenait, aller un train de poste.

L'air de réserve et la froideur de madame de Vernage l'avaient arrêté; mais ignorait-il que la dissimulation est une vertu toute féminine. On l'avait repoussé, la belle raison, vraiment! comme si les femmes ne tenaient pas avant tout à ne paraître céder qu'à la violence! Pouvait-il douter qu'on n'eût au moins du goût pour lui? Décidément, il avait été un grand niais; et qui sait si ce n'était pas au fond l'opinion de madame de Vernage? Paris a un souffle mortel aux amours bucoliques et aux bergeries sentimentales : on y arrive brebis et on en revient loup. Lorsque d'Ayen rentra, la nuit était déjà fort avancée ; cependant, au lieu de se coucher, il se mit à écrire une lettre qui devait le précéder aux Ormes, car il était bien déterminé à partir le lendemain pour la Touraine à la conquête d'une de ces places fortes qui ne capitulent jamais, mais qui se laissent volontiers prendre d'assaut. Vous le voyez, à moins d'un miracle, madame de Vernage n'en réchapperait pas.

La duchesse parut surprise d'un départ auquel, la veille encore, son mari ne songeait pas. Mais, à cette époque, il existait entre époux une indépendance qui affranchissait de tout contrôle et l'eût même rendu de

Digitized by Google

mauvais goût, aussi ne lui adressa-t-elle aucune question; d'ailleurs, l'accident de sa fille l'avait rappelé brusquement des Ormes, où il comptait sans doute demeurer quelques jours de plus, et il était naturel que, l'alerte passée, il désirât y retourner.

D'Ayen, en véritable roué qu'il n'était pas, arrangea son voyage de façon à n'arriver chez le marquis que dans la nuit et lorsque tout le monde reposerait. Il avait son idée. Cette tentative avortée, grâce aux malencontreux aboiements de Fidèle, il voulait la renouveler le soir même, bien résolu pour le coup à ne pas se laisser effrayer par un aussi misérable obstacle.

— Je saurai bien, se dit-il, imposer silence à ce maudit roquet, ne fût-ce qu'en l'étranglant, s'il me force à cette extrémité rigoureuse. J'en serais fâché, car il me priverait du plaisir d'offrir à sa belle maîtresse le collier que je destine à son favori. Mais j'aurais pour excuse la raison d'État, et, après le triomphe, le pauvre trépassé ne pourrait manquer d'avoir eu tous les torts.

Ainsi qu'il l'espérait, tous les habitants du château dormaient d'un sommeil profond quand sa chaise traversa la grille des Ormes. Au bruit des roues sur le pavé de la cour, les domestiques accoururent avec des flambeaux. Il les congédia presque aussitôt en leur disant qu'il n'avait nul besoin d'eux et que son valet suffirait en tous les cas.

Au reste, il renvoya ce dernier quelques minutes après et se trouva seul dans cette chambre où la veille même de son départ il avait passé une nuit si orageuse. Le duc allait entrer en campagne avec des dispositions bien différentes cette fois. Les incroyables faits d'armes dont

Digitized by Google

il avait entendu le récit au petit souper de Fronsac lui avaient monté la tête. Toute la morale de cette école de libertins, professée en plein jour par une jeunesse sans frein, pouvait se résumer dans cet axiome vieux, il est vrai, comme le monde : « Le succès justifie tout. » Et d'Ayen s'était dit : Elle m'aime, demain elle m'aura tout pardonné ; et, si quelques remords viennent encore l'assaillir, elle s'élancera d'elle-même dans mes bras pour y puiser l'oubli de tout ce qui ne sera pas notre amour.

Mais, quelle que fût son impatience d'en finir, la prudence le retint près d'une heure dans l'inaction. Il fallait que ceux que son arrivée bruyante avait éveillés eussent eu tout le loisir de se rendormir. Cependant l'heure du berger sonna, celle du loup bien plutôt : d'Ayen se glissa hors de sa chambre et se mit à traverser avec une excessive précaution le long corridor dont il avait déja fait une si consciencieuse étude. Dire qu'il fût sans émotion aucune, dire que son cœur n'eût pas décuplé le nombre de ses pulsations, serait calomnier le pauvre duc qui, malgré ses grands projets de sang-froid, n'était pas médiocrement agité.

Parvenu à la porte de madame de Vernage, il se fortifia par avance contre toute panique et posa doucement la main sur le bouton de la serrure qui produisit le même léger grincement si merveilleusement perçu par l'oreille alerte de Fidèle. Il s'était bien promis de ne pas se laisser intimider par les jappements stridents de la petite bête ; mais, à sa grande surprise, le toutou n'avait rien entendu, car il gardait le plus profond silence.

— Bravo ! murmura l'aventureux Jason, tout conspire

Digitized by Google

pour me rendre heureux ; en avant donc, et Dieu protége la France !

M. d'Ayen n'avait plus qu'à pousser la porte devant lui, ce qu'il fit le mieux du monde ; il la referma ensuite avec le même bonheur et s'avança sur la pointe du pied jusqu'au milieu de la chambre.

— Qui va là ? s'écria-t-on aussitôt.

Le duc, à cette voix, frissonna de tout son corps.

Cette voix était celle de madame de Mirepoix !

Le malheureux, si certain de maîtriser son trouble, s'était trompé de porte et avait pris la chambre de la maréchale pour celle de madame de Vernage !

— Si vous ne répondez pas, j'appelle, je sonne ! ajouta la maréchale en se dressant sur son oreiller.

La première idée de d'Ayen fut de vider la place et de sauver l'anonyme par une prompte retraite.

Mais l'opiniâtreté de madame de Mirepoix à connaître son nocturne visiteur déjoua ce projet : elle avait sorti le bras du lit et se disposait à ébranler le cordon de la sonnette. S'il ne se rendait à discrétion, elle était femme à répandre l'alarme dans tout le château, ce qui ouvrirait infailliblement les yeux aux intéressés ; car, après avoir fouillé en tous sens sans rencontrer de délinquant, il n'était pas difficile d'arriver à la vérité, une vérité qui compromettrait irrémissiblement et ses amours et sa maîtresse.

Cette perspective le décida.

— Arrêtez, madame, arrêtez ! c'est moi.

La maréchale, fort probablement, au timbre, avait reconnu à qui elle avait affaire, mais elle n'en laissa rien paraître.

Digitized by Google

— Qui, vous ?

Force fut bien à l'infortuné de décliner tout au long ses titres et qualités.

— Le duc d'Ayen.

— Mais ce n'est pas possible! Vous ici, cher duc!... Je rêve, assurément.

— Hélas! vous ne rêvez pas du tout, madame la maréchale, et c'est bien moi.

— Il faut bien vous croire sur parole, car ce n'est pas le lieu de recourir aux preuves de saint Thomas. Si j'avais deux ou trois lustres de moins, ce serait peut-être différent. Mais à mon âge, quand il s'établit un pareil tête-à-tête, à cette heure de la nuit, très-certainement il y a là-dessous une méprise. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Permettez-moi, madame la maréchale, de me retirer, et veuillez croire...

— Que tout ceci est le résultat d'une erreur? Je n'en ai pas douté un seul instant. Mais asseyez-vous et causons, malgré l'insolite d'une semblable audience. J'ai à vous parler, et je crois qu'après tout, l'instant est mieux choisi qu'il n'en a l'apparence. Avez-vous pris un fauteuil ?

— Puisque madame la maréchale le veut absolument... murmura le duc au supplice.

— Fort bien; vous serez plus à votre aise pour soutenir un entretien qui menace de prendre les énormes proportions d'une homélie de M. de Beauvais; maintenant, au fait. Quand vous avez pénétré ici, par une méprise plus compromettante, il faut bien l'avouer, pour vous que pour moi, où croyiez-vous entrer?

Digitized by Google

Où, madame? Mais chez moi.

— Cher duc, vous venez de chez vous, et, comme le lièvre, vous aviez le projet d'y retourner, mais après une assez longue station... autre part. Tenez, cartes sur table; cela épargnera toutes les lenteurs diplomatiques et reviendra absolument au même : je sais tout.

— Madame la maréchale serait-elle assez bonne pour s'expliquer? Elle sait tant de choses! il me serait bien difficile de deviner...

— Vous y mettez de la mauvaise volonté, monsieur le duc. Mais si vous pensez m'échapper, vous comptez sans votre hôte, et, puisque vous feignez de ne pas entendre à demi-mot, je serai franche pour deux : vous alliez vous assurer si Fidèle avait ce soir le sommeil aussi léger qu'il y a huit jours. Est-ce cela?

— Madame...

— Vous ne niez pas; c'est d'un homme d'esprit : à quoi bon le mensonge, lorsque le mensonge ne remédierait à rien? Savez-vous, monsieur le duc, que c'est bien mal ce que vous avez tenté à deux reprises, sans succès, heureusement! Mais c'est encore plus extravagant que ce n'est mal. Avez-vous songé aux conséquences d'une aussi folle équipée?... Quinemont est foncièrement vertueuse, monsieur; si elle a accepté le nom et la fortune de Vernage, c'est qu'elle était bien convaincue que jamais l'homme généreux qui lui avait ouvert ses bras n'aurait à se repentir de ses bienfaits... Vous avez basé vos espérances de séduction sur la disparité d'âge des deux époux, et vous avez eu tort. Croyez-moi, monsieur d'Ayen, la pauvre enfant aurait le malheur de céder à un instant d'égarement que le remords la tuerait. Et, con-

Digitized by Google

venez-en, ce serait payer trop cher un succès d'amour-propre et de vanité de jeune homme. Unie à un vieillard, il n'est que trop possible que son âme donne passage à l'un de ces sentiments tendres, passionnés, qui sont de son âge, hélas! Mais elle saura le combattre, l'étouffer, le dompter, tout au moins; si vous avez cru qu'elle serait à vous aussitôt que vous feriez palpiter son cœur, vous l'avez méconnue, vous l'avez calomniée! Vous seriez adoré, monsieur, qu'elle ne vous accorderait jamais plus que ce qu'elle vous a offert si noblement, son amitié.

M. d'Ayen était dans une agitation extrême.

L'intervention de madame de Mirepoix le désespérait d'autant plus qu'il en prévoyait les inévitables résultats. Mais de quoi se mêlait donc cette vieille femme dont la conscience avait été si large pour son propre compte, et qui eût dû bien plutôt sourire à ses projets de conquête que chercher à les entraver! Ce rôle convenait à merveille à la complaisante de Louis XV et au chaperon de mademoiselle Lange! Mais le diable grisonne-t-il, il se fait ermite; avec les rides viennent les scrupules, l'horreur des fautes impossibles et la manie de vouloir sauver une foule de gens qui aimeraient tout autant se perdre.

— Mon sermon n'est guère de votre goût; mais remarquez que c'est vous qui êtes venu au-devant : ne vous en prenez donc qu'à vous. Que diable alliez-vous faire dans cette galère? Toutefois, ne vous reprochez pas trop amèrement votre maladresse; vous n'avez en réalité avancé que de quelques heures cette explication. Oui, Monsieur; car, ce matin, vous auriez eu à subir ce très-maussade, mais très-nécessaire entretien. Quoique

Digitized by Google

sans titre officiel de ministre plénipotentiaire, j'en ai les pouvoirs, et je suis chargée de traiter avec vous au nom des intéressés. Est-ce clair ? Non ? Eh bien ! ceci le sera davantage : votre lettre, qui nous annonçait et l'entier rétablissement de votre fille et votre retour immédiat, n'est arrivée que cette après-midi. Madame de Vernage, depuis cette lecture, m'avait paru singulièrement préoccupée, et, bien que je n'eusse vent de rien, j'en fus frappée. Je la pressai de me parler à cœur ouvert. Je n'eus pas de peine à lui arracher le secret d'une inquiétude trop manifeste pour être niée. Elle me raconta vos persécutions, que sa froideur ne semblait rendre que plus ardentes ; elle m'avoua, avec de véritables frissons, la cause du tapage nocturne de Fidèle et votre extravagante équipée ; elle ne me cacha pas davantage votre entretien du jardin, auquel mit si brusquement fin la dépêche de la duchesse... Et, si vous tenez à connaître sa péroraison, la voici mot pour mot : « M. d'Ayen revient ; je ne puis douter qu'il ne persiste dans ses projets, et je ne dois pas, je ne veux pas être en butte plus longtemps à une obsession que je ne saurais encourager sans oublier indignement mes devoirs envers mon mari et envers moi-même. Aussi, ma conduite est toute tracée. L'apparition de M. d'Ayen sera le signal de mon départ. Je n'ai plus qu'à y préparer M. de Vernage, ce qui ne sera ni difficile ni long, car mes moindres désirs sont pour lui des arrêts. »

— Et que lui avez-vous répondu ?... articula le duc avec hésitation.

— De n'en rien faire.

Il poussa un soupir d'allégement. Ne s'était-il pas trop

Digitized by Google

promptement effrayé ? La maréchale était une brave femme qui ne voulait pas plus la mort que la conversion du pécheur. Il en serait quitte pour la peur. Madame de Vernage restant, tout espoir ne lui était point enlevé. Cette envie de fuir était le cri de détresse d'une vertu qu'il se flattait de voir expirer dans ses bras, en dépit d'un destin dont jusqu'alors il n'avait eu que fort peu à se louer.

— Oui, je lui ai répondu de n'en rien faire, poursuivit la maréchale, et mes raisons lui ont fermé la bouche.

Pour le coup, d'Ayen était assez curieux d'apprendre les raisons de la maréchale.

— Tu conçois, mon enfant, lui ai-je dit, que si tu étais obligée de fuir éternellement devant tous les muguets que ta beauté, tes grâces engageront à te courtiser, ce serait mener une existence vagabonde dans le goût du Juif errant ; non, tu ne dois pas te retirer devant le duc et tu ne le feras pas ; mais ce sera lui qui, par une retraite héroïque, te laissera le champ libre et te rendra le repos... M. d'Ayen arrive ce soir, que cela ne t'inquiète point, je te garantis qu'après-demain tu n'auras plus rien à craindre de lui.

— Mais, madame, c'est une plaisanterie !... s'écria M. d'Ayen qui retombait du ciel comme Phaëton, après s'être laissé éblouir par une dernière et bien chimérique lueur d'espérance.

— Prenez donc garde, monsieur le duc ! si vous élevez si haut la voix, on ne peut manquer de vous entendre, et ma réputation...

Digitized by Google

— Elle raille encore! pensa l'infortuné en étreignant les deux bras de son fauteuil.

— Je vois, ajouta-t-elle avec une persistante malice, ce qui vous chiffonne: c'est l'embarras de colorer un caprice explicable pour les seules initiées.

— En effet, madame, M. d'Argenson aurait lieu d'être étonné... de se formaliser...

— Que cela ne vous chagrine d'aucune sorte, j'y ai prévu. Vous m'aurez apporté des nouvelles qui me rappellent sur-le-champ à Paris. Et comme votre emploi de capitaine des gardes de Sa Majesté n'est point tout à fait une *sinécure* (1), vous ne serez venu que pour tranquilliser vos amis, et vous accepterez une place dans mon carrosse, qui me ramènera tout droit à mon hôtel. Vous voyez qu'il y a moyen de tout arranger.

D'Ayen, au désespoir, voulut se gendarmer contre les rigueurs d'un pareil arrêt; mais madame de Mirepoix était d'une logique inexorable.

— Monsieur le duc, lui dit-elle très-gravement et très-sérieusement, vous connaissez les intentions de madame de Vernage, qui ne consent à demeurer aux Ormes qu'à la condition que vous savez. Vous vous opiniâtreriez à guerroyer, qu'elle est toute résolue à vous laisser le champ libre, je vous le répète. Et, répondez, auquel des deux convient-il de céder la place? Vous êtes trop galant homme pour ne pas embrasser le seul parti que l'honneur vous dicte... Mais c'en est assez: cet entretien n'a que trop duré, allez vous coucher, il en est temps. Pour

(1) M. d'Ayen était précisément de service lors de l'attentat de Damiens, et le régicide dut le coudoyer rudement pour parvenir jusqu'au roi.

Digitized by Google

moi, je sens à la lourdeur de mes paupières que je ne ferai qu'un somme jusqu'au matin. Bien le bonsoir, mon cher duc, bien le bonsoir.

D'Ayen quitta la chambre sans ajouter un mot.

Il n'est pas d'expression pour peindre l'effroyable rage dont il se sentait gonflé, les imprécations, les malédictions furibondes qu'il n'adressait qu'en *aparté* à son bourreau femelle. C'est dans de pareils moments qu'on payerait cher le droit de faire éprouver à une victime quelconque, sinon en totalité, du moins en partie, les tortures auxquelles on est en proie!

Le lendemain, lorsqu'il parut au salon, madame de Vernage était assise près de la maréchale comme derrière un rempart contre lequel il ne pouvait rien. Elle ne détourna pas même les yeux.

Évidemment, madame de Mirepoix l'avait instruite de la sotte aventure de la nuit: elle ne devait pas ignorer davantage que son ultimatum lui avait été communiqué. Au reste, on ne laissa guère le loisir à celui-ci d'observer la jeune femme; à son approche, on s'était empressé de le féliciter de l'heureuse tournure d'un accident que tout portait à supposer plus grave, et de le questionner sur un phénomène physiologique dont le docteur s'empara, comme de juste, et qui fit le sujet de la conversation jusqu'au déjeuner.

— Vous ne mangez pas? remarqua M. d'Argenson en s'adressant à lui, lorsqu'ils furent à table.

— Mangez donc, lui dit la maréchale avec intention; il va vous falloir des forces pour vous remettre en route.

— Comment, en route? s'écria-t-on.

Digitized by Google

— Ah ! c'est juste, je ne voulais vous apprendre cela qu'au lever de table. Je vous quitte, et M. d'Ayen m'accompagne ; des lettres dont il a eu la bonté de se charger réclament ma présence à Paris. Quant au duc, vous savez qu'il est capitaine des gardes, le devoir avant le plaisir.

— Est-ce possible ?

— Demandez-le lui plutôt.

Il fut tenté de répondre audacieusement qu'il n'en était rien, et que la maréchale voulait sans doute se donner, par avance, une représentation de la tristesse qu'elle causerait en quittant les Ormes. Et il était prêt à céder à cette tentation, lorsqu'il en fut tout à coup empêché par le regard timide et implorant de madame de Vernage qui semblait lui dire : Si vous m'aimez, vous partirez.

— C'est vrai, nous partons, murmura-t-il, en obéissant comme malgré lui au charme magique de cette prunelle chargée de mélancolie et de larmes.

— Et cette après-midi même ; nos instants sont comptés, ajouta l'implacable maréchale.

Au ton dont cela fut dit, M. d'Argenson jugea que toutes instances seraient vaines et ne parla plus que du vide immense que ferait la perte de deux si aimables hôtes. Mais madame de Mirepoix déplaça la conversation, et le déjeuner s'acheva assez gaiement.

Lorsqu'on fut de retour au salon, elle s'approcha de d'Ayen :

— Vous vous êtes galamment conduit : je suis contente de vous et je veux vous en récompenser.

Il ne comprenait pas trop quelles pouvaient être les intentions de la maréchale ; celle-ci lui prit le bras, et,

Digitized by Google

appelant madame de Vernage qui se tenait dans une embrasure de fenêtre :

— Quinemont, viens, ma fille ; je désire, avant de monter en voiture, faire un tour de jardin avec toi : M. d'Ayen nous accompagnera.

A cette proposition, madame de Vernage devint rouge comme du sang.

Son émotion était intraduisible. Un mélange de terreur et de joie faisait battre son sein violemment. Elle se demanda quel était le but de sa vieille amie, et finit par lui obéir, sans savoir s'il n'eût pas mieux valu user d'un prétexte quelconque et refuser net.

Elle prit Fidèle avec elle ; c'était toujours une contenance.

Ils s'engagèrent silencieusement dans l'allée la plus sombre, et ils avaient depuis longtemps perdu le château de vue que pas un mot ne s'était encore échangé.

Parvenue à un petit banc de bois couronné par un berceau de chèvrefeuille et de clématites, dont les parfums donnaient à l'air je ne sais quoi d'énervant et de voluptueux, la vieille femme alla s'asseoir et fit signe de l'imiter aux deux jeunes gens, entre lesquels elle se trouvait comme pour les protéger contre les propres élans de leurs cœurs.

— Quinemont, dit-elle enfin à madame de Vernage en lui serrant la main, il faut être vertueuse, mon enfant, mais cela n'exclut ni l'indulgence ni la pitié... Je t'amène un grand coupable auquel tu pardonneras en faveur de sa soumission à nous obéir... Tu as déjà offert ton amitié à M. d'Ayen, il partira moins triste si tu

Digitized by Google

ratifies de nouveau cette promesse... Lui garderais-tu rancune ?

— Oh ! non, articula-t-elle d'une voix brisée.

— Eh bien ! cher duc, embrassez cette jolie main qu'on vous abandonne, et jurez à la pauvre Quinemont que vous vous montrerez toujours digne de son amitié et de son estime en ne cherchant pas désormais à troubler sa vie par vos folies. C'est votre parole de gentilhomme que vous allez nous donner, monsieur, entendez-vous bien !

— Je le jure, balbutia le malheureux en tombant à genoux et en approchant de ses lèvres les doigts de madame de Vernage.

Celle-ci retira doucement sa main et détourna la tête.

Le duc se releva, poussa un soupir, et sortant un petit collier de sa poche :

— Madame, fit-il avec l'accent de la prière, si vous ne voulez pas me désespérer, vous daignerez accepter, pour Fidèle, ce collier qui... vous rappellera peut-être de temps à autre un homme dont vous avez exigé l'absence, et qui n'a que ce moyen de vous imposer son souvenir...

— Oh ! le charmant collier ! s'écria la maréchale ; tu peux accepter ma fille... Mais qu'est-ce que c'est que cela ? Des vers ! c'est de vous, cher duc ?... Vous avez exhibé déjà un échantillon de votre poésie ; voyons ceux-ci...

Effectivement, quatre vers étaient gravés sur la plaque en or du collier ; madame de Mirepoix les lut à haute voix :

Digitized by Google

Fidèle à ma maîtresse, en tous lieux sur ses pas,
Touché des soins qu'elle me donne,
Prêt à mordre tous ceux qui ne l'aimeraient pas,
Je n'ai pu mordre encor personne.

— A merveille ! ajouta-t-elle après en avoir pris lecture ; du moins ce quatrain-là peut être entendu sans effaroucher notre petite pudeur. Moi, je préfère l'autre madrigal, mais celui-ci conviendra mieux à Quinemont, qui vous remercie, monsieur le duc, de votre cadeau. Ma fille, passe cela au cou de Fidèle, qu'on fait parler aussi spirituellement.

Et elle tendit le collier à madame de Vernage, qui le reçut d'une main tremblante et l'attacha au cou de son toutou.

Une pause douloureuse succéda à ce rapide dialogue. L'air dévasté de M. d'Ayen eût attendri un cœur de rocher, et le cœur de la maréchale avait toujours été extrêmement pitoyable.

— Tenez, fit-elle en arrachant brusquement le bouquet que la jeune femme portait à la ceinture, et le jetant à la tête du duc, sauvez-vous avec cela et allez voir si l'on met les chevaux à ma voiture, car je veux partir sur-le-champ.

Et, comme M. d'Ayen ne se pressait pas, elle le poussa par le bras en lui disant de sa grosse voix :

— Mais allez donc !

Lorsqu'il fut parti, madame de Vernage laissa tomber sa tête sur l'épaule de la maréchale, et ses sanglots, longtemps contenus, éclatèrent avec un fébrile emportement.

Madame de Mirepoix la pressa sur son sein avec une

Digitized by Google

douce pitié et essuya de son mouchoir ces beaux yeux noyés de larmes.

— Du courage, ma pauvre enfant, reprit-elle, cette épreuve était inévitable. Nous autres femmes, nous aimons une fois au moins dans notre vie ; il fallait bien qu'il en fût ainsi de toi. Mais tu as su soumettre ta passion à ton devoir, et c'est une résignation que beaucoup n'auraient pas eue à ta place. Si ce triomphe te coûte momentanément ton bonheur, sois sûre que le temps, qui guérit toutes les blessures, te guérira radicalement. Le plus difficile est fait ; quelques jours de tristesse et tu n'y penseras plus.

Elle l'embrassa au front, et elles regagnèrent taciturnement le château.

Une heure après, la maréchale et M. d'Ayen étaient déjà loin de l'agréable chartreuse du ministre disgracié.

Madame de Vernage ne revit jamais le duc.

Elle traversa sans encombre tous les orages de la Révolution et mourut à Rancy, près Vendôme, dans le mois de janvier 1816.

Digitized by Google

LA COURTISANE AMOUREUSE

I

Une consultation.

Le comte de Lauraguais qui, après la mort de son père, devait prendre le titre de duc de Brancas, fut un de ces hommes presque complets auxquels il ne manque qu'un grain de raison pour être de grands hommes, et qui, faute de cet infiniment petit, demeureront extravagants toute leur vie. Si l'esprit fut jamais un travers, ce fut chez lui : le malheureux eût vendu son père pour un bon mot (1)! Rien ne lui était sacré; il poussait la soif de la mystification jusqu'à la monomanie. Il est vrai qu'il savait mettre les rieurs de son côté; mais le moyen d'éviter que le mystifié ne devienne un mortel ennemi?

(1) Lauraguais disait quelquefois en riant, à propos du duc avec lequel il lui arrivait souvent de n'être pas d'accord : « Quand pourrai-je donc m'écrier : *Notre Père, qui êtes aux cieux !* »

Digitized by Google

et, comme l'imprudent s'attaquait à tout, cela était dangereux sous un gouvernement qui avait les lettres de cachet et la Bastille au service des inimitiés et des ressentiments privés.

Sa vie se consuma en choses utiles et en choses futiles. Il s'occupait de mécanique, quand ce n'était pas de mademoiselle Arnould; il faisait tour à tour de l'art dramatique et de la chimie, de la médecine et du droit public; un jour, il s'enfermait dans son cabinet et s'ingérait de faire résister au feu la porcelaine et d'obtenir la combustion du diamant; une autre fois, il travaillait avec ardeur à sa tragédie de *Clytemnestre*, et entreprenait tout exprès le voyage de Genève pour consulter le patriarche de Ferney sur ce chef-d'œuvre manuscrit. Il avait rapporté d'Angleterre la passion des chevaux, et il faisait courir à Vincennes sa fameuse *Miss-Murk* contre le *Coiner* du comte d'Artois ou le *Fils de Rélario*, appartenant au duc de Chartres. C'était un vrai caméléon, changeant de forme et de couleur d'une manière désespérante, bonhomme au fond, cœur excellent et qui fit pourtant le malheur de sa femme, la meilleure, la plus héroïque créature qui ait jamais existé.

Et, puisque nous en sommes à détailler ses bonnes et ses mauvaises qualités, est-il juste de citer une heureuse innovation dont il eut tout le mérite, et qui se rattache aux représentations de *Venceslas* retouché par Marmontel en 1759. Les bancs, jusqu'alors placés sur le théâtre et garnis de spectateurs dont la présence détruisait l'illusion, disparurent complétement; le comte de Lauraguais, pour déterminer la Comédie-Française à renoncer à la recette de ces maudites banquettes, don-

Digitized by Google

nait douze mille francs de sa poche, ce qui était agir en amateur passionné et en grand seigneur éclairé. Aussi, avait-il coutume de dire, à ce propos : — Je suis le marguillier de cette paroisse.

Le portrait fait, passons à l'anecdote.

C'était par une splendide matinée de juillet, — peu importe l'année, seulement besoin est-il de préciser le règne, car le cher comte en traversa plus d'un pour arriver à celui du roi Louis XVIII qui le vit mourir ; — sous le règne donc de madame Du Barry, de Cotillon III, comme l'appelait le roi de Prusse, Lauraguais était à sa toilette et se faisait coiffer, relisant, pour passer le temps, un mémoire qu'il venait de rendre public après l'avoir, à deux reprises, communiqué à l'Académie des sciences, dont il avait soulevé les hauts cris. Il attendait des visiteurs, et avait bien recommandé à son valet de chambre de l'avertir aussitôt qu'on se présenterait, ce qui ne pouvait tarder. Son visage malicieux avait une expression de contentement et de triomphe, indice infaillible de l'enfantement de quelque méchant tour, de quelque mystification nouvelle. Cependant, sa toilette était parachevée, et près d'une heure s'était ainsi écoulée ; M. de Lauraguais commençait à s'impatienter, lorsqu'on vint lui annoncer la visite des sieurs Petit, Fumé, Bordeu et Vernage, tous quatre médecins de la Faculté de Paris. C'était bien là les gens qu'il attendait. Il se frotta les mains et dit à son valet de chambre de prier ces messieurs de passer au salon, où il allait les rejoindre à l'instant. Il arriva presque en même temps qu'eux, ayant antérieurement pris le soin de se composer un visage d'académicien des sciences. Par respect pour

Digitized by Google

l'Académie, nous nous garderons bien de dire quel visage ce dût être.

Ce fut le docteur Petit qui rompit le premier le silence.

— Vous nous avez mandés, monsieur le comte, et nous croyons en avoir deviné le motif. Votre Mémoire en faveur de l'inoculation fait un bruit immense. On ne parle que de cela dans tout Paris. Ce Mémoire cause un scandale abominable; il pourrait bien vous jouer un mauvais tour.

— Quelle plaisanterie!

— Je souhaite, monsieur, de tout mon cœur, qu'on ne vous inquiète pas à ce sujet, mais vous conviendrez que vous n'avez rien épargné pour cela. Attaquer la Sorbonne! Est-ce prudent?

— A qui la faute? De quel côté que l'on aille, pourquoi la rencontre-t-on toujours prête à vous barrer le chemin? Cela est par trop fort! Depuis quand les questions de médecine sont-elles de son domaine? Que la Sorbonne change donc de rôle avec l'Académie des sciences qui, elle, s'occupera de théologie, et tout ira pour le mieux. Vraiment, nous en revenons à ces siècles de barbarie où toute découverte était fatalement une impiété! Le réquisitoire de la Sorbonne contre l'inoculation est un monument qui semblerait dater de bien loin si l'on n'avait point sa date; mais, comme je m'en explique dans une lettre que j'ai adressée au comte de Saint-Florentin en lui envoyant mon Mémoire, Louis XIV a créé l'Académie pour conserver au moins les lumières acquises, et, dans de pareilles questions, rien ne doit arrêter, ni la crainte d'inévitables tracasseries, ni les criailleries des ignorants, ni les ridicules qu'on court

Digitized by Google

risque de s'attirer. J'ai rempli mon devoir d'académicien, pas davantage.

— Pas davantage? fit Bordeu en souriant, monsieur le comte y met de la modestie, il a renchéri sur son devoir, et il l'a fait avec un zèle par trop passionné pour n'être pas dangereux. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque ses confrères n'ont pas osé entendre jusqu'au bout ce Mémoire qui attaquait un peu tout le monde, voire même l'arrêt du parlement et les corps qui doivent connaître de cette matière. La Faculté de médecine n'est guère moins irritée que celle de théologie, il y a un cri général, et je suis comme le docteur Petit, j'ai bien peur que ce cri unanime ne soit écouté.

— Bah! vous êtes des trembleurs qu'un rien effraie, laissez-les s'époumoner; lorsqu'ils seront à bout d'haleine, ils se tairont. Je me moque d'eux tous, et principalement de votre Duhamel du Monceau et de votre Le Camus. Je suis prêt à récidiver sur de nouveaux frais.

Pour l'intelligence de ce qui précède, il faut savoir que l'inoculation, cette conquête l'une des plus glorieuses de la science et qui rencontra tant de contradicteurs acharnés, commençait à s'introduire en France, mais avec plus d'oppositions encore, d'entraves et de mauvais vouloirs qu'elle n'en avait eu à essuyer chez nos voisins d'outre-mer. Les dévots, incessamment en garde contre toute innovation, comme si cela ne dût venir que de l'enfer, se levèrent en masse. Moins l'inquisition et les cachots, ce fut à recommencer l'histoire de Galilée. La Sorbonne fronça le sourcil, comme de juste. La Faculté de médecine ne se montra, ce qui paraîtra plus étrange,

Digitized by Google

guère plus favorable que la Sorbonne à cette scientifique importation. Mais c'était chez elle moins de l'hostilité que de la défiance.

Cependant l'inoculation faisait des progrès et acquérait de nombreux adeptes, et, dans de telles circonstances, Lauraguais n'était pas homme à se ranger du côté de la routine. Il se passionna pour la découverte de Jenner avec la même ardeur que s'il se fût agi de sa maîtresse. C'était trop peu de se faire son champion oral; il prit la plume et composa un mémoire qu'il s'empressa de lire le 2 juillet à l'assemblée de l'Académie des sciences.

Mais, dès les premières lignes, on éprouva une répugnance visible à entendre le reste, ce qui ne l'intimida point; il voulut continuer, mais on s'y opposa positivement. Il attaquait tout le monde, et l'arrêt du parlement qu'il qualifiait assez irrévérencieusement, et la religion qu'il taxait de fanatisme et d'ignorance, et la Faculté de médecine, sur le compte de laquelle il s'égayait avec fort peu de réserve. C'était, en résumé, sa dissertation en faveur de l'inoculation qui prenait le moins de place dans cette imprudente diatribe, qu'il fit imprimer pour n'en avoir point le démenti (1). Il poussa l'audace jus-

(1) Voici un fragment de ce fameux Mémoire : — « Messieurs, » vous qui êtes les meilleurs médecins et les meilleurs théolo- » giens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt sur la petite » vérole, ainsi que vous en avez rendu un sur les *Catégories d'A-* » *ristote*, sur la *Circulation du sang*, sur l'*Émétique* et sur le *Quin-* » *quina*.

» On sait que vous vous entendez par état à toutes ces choses, » comme en finances. Puisque l'inoculation, messieurs, réussit dans

Digitized by Google

qu'à envoyer sa brochure à M. de Saint-Florentin, en l'engageant à la mettre sous les yeux du roi, et affecta de répandre son ouvrage dans tout Paris, avec deux lettres différentes adressées, l'une au comte de Bissy et l'autre au comte de Noailles. Puis il s'enveloppa dans son triomphe, sans se préoccuper des suites d'une plaisanterie qui pouvait lui coûter cher.

Les quatre médecins supposaient que M. de Lauraguais ne les avait réunis que pour prendre leur avis dans la position difficile où il s'était si volontairement jeté; ils furent singulièrement étonnés de son insouciante sécurité. Alors, pourquoi les convoquer? Monsieur le duc se trouverait-il malade? Serait-il arrivé quelque chose à la comtesse? L'air grave de celui-ci prêtait assez à l'une de ces hypothèses. Bordeu lui demanda s'il avait quelqu'un d'indisposé dans sa famille.

— Non, messieurs, leur répondit-il. M. de Brancas et madame de Lauraguais, grâce au ciel, se portent à merveille; ce n'est ni pour l'un, ni pour l'autre que je vous ai priés de prendre la peine de passer chez moi. Le fait, toutefois, n'est pas moins grave, et j'ai besoin

» toutes les nations voisines qui l'ont essayée, puisqu'elle a sauvé » la vie à des nations qui raisonnent, il est juste que vous proscri- » viez cette pratique, attendu qu'elle n'est pas enregistrée; et pour » y parvenir, vous emploierez la décision de la Sorbonne, qui vous » dira que Saint Augustin n'a pas connu l'inoculation.

» La Sorbonne ayant donné son décret sur cette matière théo- » logique, nous espérons que vous ordonnerez la peine de mort » (que les Facultés de médecine et de théologie ont ordonnée quel- » quefois dans de moindres cas) contre les enfants de nos princes » inoculés sans permission, et contre quiconque révoquera en » doute votre sagesse et votre impartialité reconnues. »

Digitized by Google

de toutes vos lumières et de toute votre expérience pour me tirer d'embarras. Voici en deux mots la question : Peut-on périr d'ennui ?

— Sans doute, répliqua Vernage.

— Rien que d'ennui ?

— D'ennui seulement. Cela se voit rarement parmi nous autres Français qui rions de tout et à tout propos...

— Même lorsqu'il s'agit de médecine et d'inoculation, docteur ?

— Mais, poursuivit Vernage, dans certains pays, chez nos voisins surtout, à chaque pas on heurte de ces malades plus dangereusement malades que s'ils l'étaient réellement, car ceux-là ne veulent pas guérir ; de ces malades, dis-je, minés par le dégoût et la satiété, que tout chagrine, que rien n'étonne, pour lesquels les jouissances du luxe, de la vanité, de l'amour même sont des remèdes fades et impuissants. Il y a trois ans, à Luze, petite bourgade à une lieue de Baréges, je fis la rencontre d'un lord, beau, jeune, riche à millions, qui semblait créé pour toutes les joies de ce monde et qui se consumait lentement. Je le questionnai ; d'abord, je le crus rongé par quelque peine de cœur, quelque passion brisée, quelque plaie secrète ; il me répondit qu'il n'avait jamais aimé. Je lui demandai s'il souffrait, il ne me répondit que cela : Je m'ennuie ! Je tentai de le guérir en secouant cette organisation inerte et en remplissant par l'activité ce vide affreux qui était son vrai mal ; mais il n'était plus temps. Il s'éteignit à la fonte des neiges, emporté par cet inexplicable malaise qui a fait plus de victimes qu'on ne pense.

Digitized by Google

— Vous m'effrayez! s'écria le comte. Mais il doit y avoir des remèdes contre de pareilles affections?

— Quelquefois oui, souvent non. Les incurables sont ceux dont rien ne motive l'apathie, qui souffrent sans causes, qui s'ennuient parce qu'ils s'ennuient. Mais, pour ceux qui ne s'ennuient que parce qu'ils se déplaisent dans le milieu où ils sont jetés, dans la sphère où les circonstances les forcent de graviter, pour ceux-là, le remède est aisé et ne peut manquer d'être efficace; ôtez de sous leurs yeux, de leur voisinage la cause de l'ennui, et l'ennui disparaîtra et le danger avec lui. C'est des plus élémentaires, il ne faut pas être médecin pour saisir cela.

— Vous me rassurez; je vois que tout n'est point encore perdu. Le difficile est l'application de ce traitement.

— Mais rien n'est plus aisé, il me semble. Remarquez qu'il n'est besoin d'aucune drogue, d'aucun breuvage amer, reprit Vernage en souriant, d'aucune de ces vilaines tisanes dont nous ne sommes que trop peu avares. La promenade, le changement d'air, les voyages, toutes les distractions, tous les plaisirs imaginables, tels sont les remèdes à employer, et je vous certifie que nous ne traitons pas tous nos malades aussi bénignement.

— Je le veux bien; mais cela n'empêche pas l'entassement de montagnes que je prévois, d'autant plus que l'affection ne fait que de se déclarer et que cette consultation a lieu, plutôt pour la prévenir, pour l'étouffer dans son germe que pour la guérir. Le malade en est à cette première phase où l'on ignore son mal. On me rira au nez aussitôt que j'ouvrirai la bouche sur la nécessité de combattre un ennemi, dont on ne soupçonne

Digitized by Google

même pas l'existence. J'aurai beau faire, on ne consentira pas à me prendre au sérieux.

— Monsieur le comte plaisante si souvent avec les choses qui sembleraient y prêter le moins, objecta Bordeu, que cela s'explique à la rigueur (1).

— Une épigramme! pour venger la Faculté, apparemment?

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des docteurs?

Mais ne nous écartons pas de la question. Je vous répète très-sérieusement qu'on se moquera de moi et de mes ordonnances, à moins que quelque autorité compétente, comme la vôtre, messieurs, ne nous serve d'égide; aussi, pour tourner la difficulté, ne sais-je rien de mieux qu'une consultation signée de vous quatre.

(1) Voici ce qu'on lit dans la volumineuse correspondance de Grimm, à la date de février 1783 : « Il y avait des siècles que » M. de Lauraguais n'avait été à l'Académie des sciences; il y fu » dernièrement : — Messieurs, dit-il à ses illustres confrères, je » me suis fait cultivateur; il faut toujours en revenir là. Entre beau- » coup d'expériences que j'ai été à portée de faire à la campagne, » en voici une dont je crois devoir vous faire part. J'ai coupé la » tête à une demi-douzaine de canards qui nageaient dans mon » vivier; sur-le-champ, je les ai remis à l'eau; sans tête, ils ont » encore nagé longtemps. Ce fait m'a paru d'autant plus curieux, » qu'il pourrait bien servir à expliquer comment vont une infinité » de choses en France. — Mais, monsieur le comte, lui dit M. de » Condorcet, ces canards, quoique sans tête, conservaient le mouve- » ment de leurs pattes? — Assurément. — Eh! bien, ils pouvaient » donc signer; tout n'est-il pas éclairci?... »

S'il y a du mérite à renchérir sur les extravagances de M. de Lauraguais, est-ce le secrétaire philosophe qu'on en eût soupçonné? (Grimm, t. XIII, p. 134).

Digitized by Google

Vous êtes unanimes, n'est-il pas vrai, sur la question qui vous a été posée? Qu'un de vous, messieurs, prenne la plume et se charge de la rédaction; après quoi, chacun voudra bien poser au bas sa signature.

La famille des Brancas passait pour être sujette à l'hypocondrie, aux vapeurs, aux maladies noires; ceux-ci supposèrent qu'il s'agissait de quelque parent du consultant, et à l'extrême réserve du comte ils comprirent qu'ils devaient s'abstenir de toute question : si M. de Lauraguais ne leur en avait pas dit davantage, c'est qu'il avait ses raisons. Vernage prit la plume, formula la consultation, et la donna à lire au facétieux membre de l'Académie des sciences, qui parut satisfait. Il ne manquait plus que la signature des docteurs Petit, Fumé et Bordeu; ils apposèrent leur griffe à la suite de celle de leur confrère.

— Grand merci, messieurs, leur dit-il avec le même sang-froid, je compte bien que ce morceau de papier fera des merveilles. Vous ne savez pas tout le service que vous rendez à la personne que cela concerne; vous la sauvez, Messieurs, vous la sauvez!

Les quatre médecins prirent alors congé de M. de Lauraguais qui montait quelques instants après, dans sa voiture, le visage rayonnant.

— Rue Neuve-des-Petits-Champs, près la rue Sainte-Anne, chez M. Sirebeau, dit-il au cocher.

— Que diable M. le comte peut-il vouloir à M. Sirebeau? murmurait celui-ci en fouettant ses chevaux.

La profession de M. Sirebeau expliquera l'ébahissement du cocher : M. Sirebeau était le commissaire de police du quartier. La voiture s'arrêta devant une mai-

Digitized by Google

son sombre et presque lugubre qui sentait d'une lieue l'homme de justice, la mouche et les bagnes. Il fallait franchir deux degrés pour parvenir dans la première pièce. Le comte d'un bond fut hors de son carrosse et se trouva au milieu de cinq ou six misérables en guenilles escortés d'exempts, qui, sous toute apparence, attendaient pour être expédiés le bon plaisir de monsieur le commissaire.

A un angle de l'appartement se tenait, dans une sorte de cage en bois, un scribe étique qui copiait des procès-verbaux. Une odeur infecte monta à la gorge de Lauraguais; il fut obligé, en entrant dans ce bouge, de porter promptement son mouchoir à ses lèvres : il eût craint d'être asphyxié. Il alla droit à cette pauvre créature condamnée, elle, à respirer, dix heures dans la journée, cette atmosphère viciée et délétère, et lui demanda si M. Sirebeau était céans. Celui-ci, en apercevant un jeune seigneur mis avec une rare élégance, se leva aussitôt et s'inclina jusqu'à terre. Il répondit que son patron lui avait expressément défendu de le déranger avant qu'il eût achevé un travail des plus urgents avec lequel il était aux prises, et qu'il lui avait enjoint de faire attendre :

— Mais, ajouta-t-il en se courbant de plus belle, bien certainement, si M. Sirebeau se fut douté... Je cours le prévenir. Le nom de monsieur ?

— Le comte de Lauraguais. Dites-lui que je lui serai infiniment obligé de me recevoir sur-le-champ.

Le scribe passa dans la pièce voisine, le cabinet d'audience du commissaire de police; il ne tarda pas à reparaître.

Digitized by Google

— Si monsieur le comte veut me suivre.

Le commissaire quitta son bureau et avança avec empressement un fauteuil au noble visiteur ; quant au commis, il se retira avec un sensible regret : il eût bien désiré être au fait de ce que le grand seigneur pouvait vouloir à son patron. Ce dernier était un gros petit homme à face rubiconde, à large bédaine, à mine réjouie, qu'il eût été permis de prendre, sans trop d'invraisemblance, pour un marguillier de Saint-Gervais. Le comte entra sur-le-champ en matière.

— M. Sirebeau, votre zèle pour le maintien de l'ordre public et la conservation des citoyens est bien connu, aussi suis-je convaincu d'avance de votre empressement à vous acquitter d'un des plus graves devoirs que vous ayez sûrement eu à remplir dans tout le cours de votre long et consciencieux ministère.

M. Sirebeau s'inclina d'un air modeste.

— Il y va peut-être d'une précieuse existence, poursuivit M. de Lauraguais.

— De la vie de Sa Majesté ! quelque complot !... Oh ! parlez, monsieur, et soyez certain de ma reconnaissance éternelle ! Un complot découvert !. et par moi !... Ma fortune serait faite ! oh ! parlez, monsieur le comte, de quoi s'agit-il ?

— Je suis désolé de n'avoir rien de pareil à vous apprendre. Malheureusement, ce ne sont pas les jours du roi qui sont en danger, ce sont tout bonnement ceux d'une reine...

— D'une reine, monsieur !... Aurait-on formé l'affreux projet d'attenter à la vie de madame Du Barry ?

Lauraguais, malgré le flegme qu'il s'était imposé, ne

Digitized by Google

put réprimer un demi-sourire à cette étrange question.

— Non, M. Sirebeau, non, ce n'est point là la reine dont je veux parler.

— Alors, veuillez vous expliquer, M. le comte, je n'y suis pas du tout.

Le comte fouilla dans son gousset et en retira la consultation qu'il déplia solennellement.

— Faites-moi le plaisir, M. le commissaire, de prendre lecture de ceci.

L'homme de police s'empara du papier et lut rapidement la consultation rédigée par le docteur Vernage. Voici en quels termes elle était conçue :

« Nous, soussignés, docteurs en médecine de la Fa-
» culté de Paris, à l'invitation et requête de M. le comte
» de Lauraguais, consultés sur la question de savoir si
» l'on pouvait mourir d'ennui, assurons et certifions le
» cas possible et avéré, de nombreux exemples ayant
» assis notre opinion à ce sujet. Dans de telles affec-
» tions, nous n'hésitons pas à affirmer que la seule chance
» de salut qui soit est de distraire le malade et d'éloi-
» gner avant tout la vraie cause du mal ; c'est là une
» condition *sine quâ non* de guérison. En foi de quoi,
» nous avons délivré à M. de Lauraguais la présente
» consultation.

» *Les soussignés* : Fumé, Bordeu, Petit, Vernage,
» Docteurs en médecine. »

— Vous avez lu ? fit le comte.

— Oui, monsieur, mais je ne vois pas...

— Cela est une consultation signée par les quatre premiers médecins de la Faculté de Paris.

Digitized by Google

— Sans doute, M. le comte, mais...

— Et leur avis est unanime : on peut périr d'ennui. Faites-bien attention à cette phrase, vous ne sauriez trop y prendre garde : on peut périr d'ennui. C'est bien écrit là en toutes lettres, et leurs quatre signatures s'y trouvent bien ?

— Je ne puis le nier, M. le comte, mais encore une fois, je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas que si l'ennui peut être mortel, l'ennui est aussi bien un poison que l'arsenic, et que celui qui, au lieu de verser une substance vénéneuse dans le verre de sa victime, la tue à petit feu, par petites doses d'ennui, celui-là est un empoisonneur qui mérite les fagots tout comme la Brinvilliers et consorts... Il ne se peut, M. Sirebeau, que vous ne compreniez pas cela.

— Un ennuyeux, un empoisonneur !

— Oui, monsieur, un empoisonneur.

— Ce n'est point admissible, murmura le commissaire en hochant négativement la tête.

— Très-bien, monsieur, très-bien, dites tout de suite que la lumière et la gloire de la Faculté de Paris, la première Faculté de France et du monde entier, monsieur ! dites que les docteurs, Fumé, Petit, Bordeu et Vernage sont des ânes, de triples ânes bâtés, des grues, des brutes, tout ce qui y a de plus brutes ! ne vous gênez pas !

— Dieu me garde d'un pareil blasphème, monsieur le comte; ce serait moi qui serais un âne, si jamais j'eusse conçu cette idée; mais convenez...

— De quoi, monsieur ?

Digitized by Google

— Que jusqu'ici on n'a pas considéré l'ennui...

— M. Sirebeau, répliqua le comte de son ton le plus solennel, nous ne sommes médecins ni l'un ni l'autre, notre devoir est donc de courber le front et de croire. N'y a-t-il pas en toutes lettres sur ce papier qu'on peut périr d'ennui ?

— En effet.

— Ce papier n'est-il pas signé par les quatre plus célèbres docteurs de la capitale ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! c'est à nous de nous incliner et de dire : Puisqu'ils le pensent, il faut qu'il en soit ainsi.

Sirebeau vit bien qu'il n'aurait de repos qu'autant qu'il en passerait par où M. de Lauraguais le voulait. Il s'exécuta de la meilleur grâce du monde :

— Je me range de votre avis, monsieur le comte. La Faculté ne peut se tromper.

— Pas plus que la Sorbonne, ajouta celui-ci d'un ton de componction.

Le commissaire crut que le comte parlait sérieusement, il donna, par un signe de tête, son parfait assentiment à ce nouvel axiome.

— M. Sirebeau, poursuivit Lauraguais, maintenant qu'il vous est bien prouvé qu'on peut périr d'ennui et que l'ennui est de tous les poisons, le plus perfide, étant le plus subtil, je viens déposer entre vos mains ma plainte contre M. le prince d'Hénin qui, par son obsession continuelle, menace de faire périr d'ennui mademoiselle Arnoud, sujet cher au public et dont, en mon particulier, je désire la conservation, chose impossible hélas ! pour peu que M. d'Hénin persiste à poursuivre cette

Digitized by Google

charmante actrice de sa très-assommante présence

M. Sirebeau, qui se piquait d'entendre la plaisanterie, à cette étrange déclaration, partit d'un éclat de rire tel, que cela eût pu devenir inquiétant, s'il n'eût été interrompu à temps au milieu de cette hilarité presque convulsive.

— Ventrebleu, M. le commissaire, s'écria le comte en se levant de tout son haut et repoussant le fauteuil avec emportement, je ne me figurais pas être aussi plaisant, et je suis enchanté de vous procurer quelques instants d'agrément. Vous êtes bien gai, monsieur, pour un fonctionnaire, et aussitôt que je verrai M. de Sartines, je lui en ferai mon très-sincère compliment. Si tous ses employés vous ressemblent, les affaires doivent se traiter en chantant.

Au ton dont cela fut dit, le bonhomme dut voir que M. de Lauraguais ne riait pas; mais néanmoins, comment supposer qu'il parlât sérieusement?

— M. le comte, pardonnez-moi... mais, vraiment, j'ai pensé... je me suis imaginé... que vous vouliez vous moquer de moi.

— Je n'aurai jamais ce tort-là, monsieur; je serais sans excuses de vous interrompre dans vos importantes occupations pour me permettre une aussi plate fadaise. Cela n'est point dans mon caractère, monsieur, et je n'ai pas à vous remercier d'une pareille supposition.

M. de Lauraguais semblait vivement blessé, et son humeur n'était pas moins manifeste sur ses traits que dans son accent. Le pauvre commissaire, tout décontenancé, se confondit en excuses. Il n'ignorait pas que le comte fût un homme de cour; et, sur sa requête, le

Digitized by Google

lieutenant de police ne se ferait aucun scrupule de le sacrifier, lui chétif, au ressentiment d'un grand seigneur en crédit. Cette considération était de nature à le rendre souple comme un gant; il se promit bien, dans la suite de cette conférence, de n'avoir point d'autre avis que celui de son véhément interlocuteur.

Son air soumis et repentant désarma complétement M. de Lauraguais, qui, sans se départir de sa gravité un peu solennelle, eut compassion de sa mine piteuse et adoucit notablement l'expression qu'avait prise un instant sa physionomie.

— Nous avons eu tort tous les deux, dit-il enfin, vous, M. Sirebeau, de me soupçonner capable d'une farce de mauvais goût; moi de m'emporter. Que cela soit oublié, et revenons, je vous en prie, à l'objet important de ma visite. Vous n'êtes pas sans connaitre et sans apprécier le merveilleux talent de mademoiselle Arnould ; on ne va à l'Opéra que pour la voir, pour entendre cette voix ravissante qui vous transporte, vous exalte, vous émeut à vous arracher des flots de larmes, des cris d'amour et d'admiration. Elle seule soutient l'Opéra qui serait désert le jour où un malheur ou un caprice nous l'enlèverait. Et que deviendrions-nous sans l'Opéra, je vous le demande? Eh! bien, monsieur, cette enchanteresse, cette divinité au destin de laquelle tous nos plaisirs sont attachés, c'en est fait d'elle, si quelqu'un ne vole à son secours, si les lois, qui doivent assistance au plus petit comme au plus grand, ne la protégent contre l'influence morbide d'un sot qui...

Sirebeau, qui respectait le comte, parce que c'était un grand seigneur, se sentait la même vénération pour

Digitized by Google

le prince d'Hénin, par une raison absolument identique; aussi ne put-il se défendre, malgré sa bonne envie d'être toujours de l'avis de M. de Lauraguais, d'exprimer son extrême et douloureux étonnement. Il pressentait que s'il lui fallait intervenir dans un débat entre l'un et l'autre, de quelque côté qu'il se tournât, il y avait des dangers à courir pour sa peau; et, dans son for intérieur, il n'estimait pas moins sa peau qu'aucune chose au monde.

— M. le comte, hasarda-t-il d'un ton doucereux, il ne se peut faire... M. le prince d'Hénin est un personnage trop considérable... pour admettre...

— Qu'il soit un sot? Pardieu! je m'aperçois bien que vous ne le connaissez pas! Au reste, peu importerait, si la nature de sa sottise était inoffensive, mais c'est qu'il n'en est point ainsi. Il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler de ces arbres dont l'ombrage perfide fait passer, sans autre transition, du sommeil dans les bras de la mort?...

— Je me souviens d'avoir lu cela quelque part.

— Eh bien! je ne saurais mieux comparer le prince qu'à l'un de ces arbres. Aussitôt qu'il paraît, le charme opère, on bâille à se dépendre la mâchoire, et plus le tête-à-tête se prolonge, plus le phénomène devient alarmant. Encore si la rareté de ses visites permettait au patient de secouer, lui parti, l'impression d'ennui qu'il a laissée! Mais il n'est que trop démontré que le bourreau veut la mort de la pauvre fille! Il s'est installé chez elle à poste fixe, comme un meuble de sa maison; rien n'est capable de l'en déloger, ni dédains, ni quolibets, ni sarcasmes; il ne veut rien comprendre! Ma-

Digitized by Google

demoiselle Arnould est encore en chenille qu'il est déjà là; sort-elle, il s'accroche à ses jupes; va-t-elle à l'Opéra *in fiocchi*, même ténacité; enfin, il se cramponne à elle avec une cruauté de tigre : et, comme bien vous le pensez, l'ennui est de toutes les parties, un ennui écrasant, un ennui de plomb, un ennui intolérable !..... Voilà le sort de mademoiselle Arnould, monsieur, depuis que M. d'Hénin a eu la triste idée de la poursuivre de sa fatale affection... Elle sèche, elle dépérit, ses yeux ont perdu leur éclat, son teint est devenu livide, en un mot, monsieur, il est clair qu'elle se meurt et qu'il est grand temps d'y mettre ordre, si l'on tient à la sauver... Ce M. d'Hénin n'est point un homme, c'est un vampire.

— Mais, monsieur, en admettant cela, et il faut qu'il en soit ainsi puisque vous le certifiez, que voulez-vous y faire ?

— Ce que je veux y faire ? mais porter remède au mal, et cela, aujourd'hui plutôt que demain, à l'instant même plutôt que dans une heure !

— Je ne vois pas en quoi je pourrais vous servir dans cette circonstance.

— Je ne puis rien sans vous, au contraire. Je viens donc vous trouver avec des pièces qui attestent toute la justice, toute l'urgence de ma requête et demander qu'il soit enjoint audit prince dorénavant de s'abstenir de toute visite chez mademoiselle Arnould, ses visites étant pour elle d'une si fâcheuse conséquence.

Le bonhomme devint pâle comme son linge.

— Quoi ! monsieur le comte, vous prétendez que j'aille signifier à M. d'Hénin lui-même, en son hôtel...

Digitized by Google

— Sans doute.

— Mais il me ferait sauter par la fenêtre !

— Quelle folie !

— Oh ! oui c'en serait une, et je ne m'y exposerai certes pas !

La légalité des exigeances du comte ne lui paraissait pas tellement démontrée qu'il dût, pour complaire au requérant, s'exposer à un péril aussi certain que celui qu'on voulait qu'il courût. La peur a son courage d'inertie comme la bravoure a cet autre courage qui marche en avant. Sirebeau, placé entre l'alternative de résister aux désirs du comte ou d'affronter la fureur provoquée du prince, optait pour la première : Entre deux maux il est naturel de choisir le moindre.

Mais M. de Lauraguais, qui devinait bien tout ce qui se passait en lui, n'était pas homme à abandonner la partie, quels que fussent les obstacles dont sa route fût semée.

— Ce n'est pas, ce ne peut être votre dernier mot, M. Sirebeau, fit-il d'un ton ferme. Vous êtes un magistrat consciencieux et résolu, prêt, quoi que vous disiez, à immoler jusqu'à votre vie à votre devoir. Mais tranquilisez-vous, il ne vous sera pas enlevé un seul cheveu de la tête. Vous semblez répugner à vous présenter à l'hôtel de M. d'Hénin; faites mieux : à quelque heure du jour que ce soit, le prince est établi chez mademoiselle Arnould qu'il ne quitte pas plus que son ombre; que ce soit chez elle que vous lui signifiez la requête en question. Je vous le répète, vous n'avez rien à craindre ; et si, par impossible, oubliant l'inviolabilité de votre caractère, il osait... je vous donne ma parole de

Digitized by Google

gentilhomme de le forcer à vous respecter... Eh bien ! monsieur, refuseriez-vous encore ?...

— M. le comte, je suis désolé, désespéré.....

Le bonhomme se donnait un mal infini à formuler un refus qui n'offensât pas trop M. de Lauraguais; celui-ci ne le laissa pas achever.

— Et moi aussi, M. Sirebeau, je suis désespéré, et ce n'est pas, croyez-le bien, sans une vive répugnance que j'ai pris ce parti extrême, mais il le fallait !..... Je verrais quelqu'un tomber à l'eau que je ne resterais pas sans lui porter secours ; c'est ce que je me suis dit pour mettre fin à toute hésitation, et c'est ce que vous vous direz également.... Pensez un peu aussi, pour vous reconforter, à deux beaux yeux mélancoliques qui se reposeront sur vous avec une expression enchanteresse de reconnaissance et de gratitude infinie... — Ah ! j'oubliais ! où avais-je donc la tête ? Je vous parlais de la reconnaissance de mademoiselle Arnould ; tenez, elle veut que vous en ressentiez par avance une partie des effets, et voici ce qu'elle m'a chargé de vous remettre.

Durant cette tirade, Lauraguais avait eu le temps de tirer de sa poche un rouleau de louis qu'il glissa dans la main du commissaire de police.

— Monsieur !... balbutia le pauvre homme qui tenait à jouer quelques scrupules.

— Prenez garde, mon cher monsieur, mademoiselle Arnould est femme, elle veut bien ce qu'elle veut, et en refusant, vous vous en feriez une mortelle ennemie, ce que je ne vous conseille pas.

Le brave commissaire fit semblant d'hésiter et de ne se rendre qu'à une importunité.

Digitized by Google

— Puisqu'il en est ainsi.... C'est égal, monsieur, je sens que je fais mal, cette faiblesse de ma part est répréhensible, très-répréhensible.

— Quel enfantillage! Mademoiselle Arnould a plus de plaisir à vous offrir cette misère que vous n'en avez à l'accepter.

M. Sirebeau, dans son for intérieur, trouva l'assertion assez hasardée. La fin de l'entretien avait changé les choses de face.

— Au fait, se dit-il, j'ai là l'attestation de ces quatre médecins, c'est concluant.

— Eh bien! monsieur, qu'avez-vous décidé?

— Monsieur le comte, me donnez-vous votre parole de gentilhomme que vous me protégerez envers et contre tous?

— Je vous la donne.

— Alors, monsieur, dans une demi-heure, je serai au domicile de mademoiselle Arnould.

— C'est bien, M. Sirebeau, je vous y précéderai.

Il prit alors congé du commissaire de police qui l'accompagna jusqu'à son carrosse avec force révérences. Lorsqu'il traversa la première pièce, le scribe se leva et se courba profondément, tout en dardant ses petits yeux fauves comme pour lui arracher le secret de cette longue et mystérieuse audience.

— Chez mademoiselle Arnould, dit Lauraguais à son cocher qui savait le chemin.

Digitized by Google

II

Le prince d'Hénin.

Le comte était rayonnant. Quelle bonne folie ! comme la cour et la ville allaient rire de ce tour de page ! M. d'Hénin, très-probablement, ne rirait pas, mais c'était bien là le cadet de ses soucis. M. d'Hénin était sa bête noire : il ne pouvait le souffrir, tout inoffensif qu'il fût ; il le harcelait de ses sarcasmes, de ses brocards, de ses perpétuelles facéties. Outre le tort d'être ennuyeux, le prince en avait un autre qui n'était que relatif, si le premier était malheureusement trop absolu ; il aimait mademoiselle Arnould et l'accablait de ses monotones assiduités, bien qu'il n'ignorât pas qu'elle appartînt à M. de Lauraguais.

Ce n'est pas que le comte lui fît l'honneur de le trouver redoutable ; le prince d'Hénin, que Champcenetz appelait le *nain des princes*, était un piètre homme et n'avait rien personnellement qui pût captiver ; mais en revanche, et parce qu'il avait probablement l'instinct vague du peu qu'il valait, il était magnifique, ce que lui permettait, du reste, une fortune immense, tant de son côté propre que du côté de sa femme. Il se faisait un pont d'or jusqu'au cœur des plus rebelles, et grâce à une prodigalité vraiment princière, il devenait souvent

Digitized by Google

l'acquéreur par surenchère de ces jolies choses qui se donnent au village et se cotent à l'Opéra, on dit même à la cour.

A ce compte, M. d'Hénin devenait un personnage dangereux, qui n'avait que trop de chances de succès et qu'il était urgent d'évincer au plus tôt et à tout prix. Il faut rendre justice à mademoiselle Arnould. Jamais femme de théâtre n'aima mieux et aussi longtemps : elle devait à Lauraguais l'éveil de son cœur et de ses sens, et elle ne cessa de lui porter un vif attachement, une tendresse passionnée et profonde, mais un peu à la façon de Manon Lescaut. Aussi leur longue union eut-elle ses lacunes comme les plus beaux jours ont leurs heures d'orage.

Ils s'aimaient comme deux tourtereaux, et tout allait pour le mieux, quand la fatale idée vint au comte d'entreprendre le voyage de Genève. Il travaillait depuis longtemps, dans ses moments perdus, à une *Clytemnestre*, et, en vrai poëte courtisan, il voulut soumettre sa tragédie au patriarche de la littérature. Mademoiselle Arnould fit l'impossible pour le retenir : elle versa toutes les larmes de ses yeux, elle le supplia les mains jointes de renoncer à son projet, elle lui jura qu'il la trouverait morte à son retour. Mais il fut inflexible ; Ferney n'était pas au bout du monde, c'était tout au plus une séparation de quelques semaines. Enfin, sa chaise de poste l'emporta, malgré les cris désespérés de sa Sophie. Le malheureux ! l'histoire des deux pigeons eût dû lui inspirer un effroi salutaire. C'est une dangereuse chose que de voyager, surtout lorsqu'on laisse des affections derrière soi ; on court grand risque de ne rien trouver quand on revient.

Une belle affligée ne manque jamais de consolateurs.

Digitized by Google

Ce fut à qui l'emporterait de l'épée, de la robe ou de la finance. Nous omettons le clergé, et c'est un grand tort, car alors il ne crachait pas sur ces vanités-là et ne s'égarait que trop volontiers dans les petits sentiers qui mènent à Cythère. Sophie perdit la tête : elle était indignée, exaspérée de poser en Ariane, le dépit lui donna le change sur ses vrais sentiments ; si bien qu'elle finit par se persuader qu'elle n'aimait plus M. de Lauraguais. Par malheur, celui-ci n'était pas là pour lui prouver le contraire. Elle prétendait se venger, et ce fut M. Bertin qu'elle choisit pour l'instrument de sa vengeance. M. Bertin était de l'Académie des belles-lettres, auteur de l'*Ile des fous* et trésorier des parties casuelles. Nous devons dire que ce dernier titre était son meilleur (1).

Le cœur de M. Bertin était alors en disponibilité, tout saignant encore d'une blessure que l'amour seul pouvait fermer, car l'amour est comme la vipère, il porte en lui le remède des maux qu'il cause ; il ne s'agit que de vouloir guérir. Le trésorier des parties casuelles voulait oublier mademoiselle Huss, son indigne maîtresse, il fut éloquent à la manière des financiers, ce qui est en pareil cas la meilleure et la plus sûre manière ; et mademoiselle Arnould, émue, bouleversée, éblouie, ne se sentit pas le courage de repousser plus longtemps un homme qui parlait de payer des dettes que M. de Lauraguais n'avait pu combler, et de se charger de l'établissement de sa jeune sœur. Comment résister à d'aussi séduisantes offres ? D'ailleurs, il fallait bien marier sa sœur.

(1) Les demoiselles de l'Opéra l'appelaient *Bertinus*, sans doute pour le distinguer de M. Bertin, ministre et secrétaire d'État.

Digitized by Google

Mademoiselle Huss avait habitué M. Bertin à faire les choses grandement, et, pour s'en convaincre, il n'est besoin que de citer le chiffre de son mobilier qu'on évaluait à 500,000 livres, lors de leur rupture. Il ne fut pas moins généreux envers la volage Sophie ; il n'épargna rien pour acheter la tendresse de sa nouvelle maîtresse : quand le comte revint de son voyage de Ferney, mademoiselle Arnould coûtait déjà au trésorier 20,000 écus.

Croyez-vous à la fatalité? Non? Moi, j'y crois. Ce pauvre Bertin était né pour être trahi, comme M. de Létorières pour être adoré des femmes; le premier vidait ses coffres et ne faisait que des ingrates, l'autre ruinait et trompait ses maîtresses, sans en être moins chéri. Et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles? O Pangloss!

A peine le comte reparaît-il, que l'infidèle sent son amour, qui n'était qu'endormi, se réveiller, sa passion renaître de plus belle; un bandeau tombe de ses yeux, elle compare l'infortuné trésorier des parties casuelles à son beau et galant gentilhomme; la comparaison était écrasante : celui-ci en fut quitte pour ses 20,000 écus et une déception de plus. Mademoiselle Huss et mademoiselle Arnould pouvaient se donner la main, la perfidie de l'une valait bien la perfidie de l'autre : n'était-ce pas à maudire tout le sexe et à se faire chartreux? M. de Rancé se fit trappiste pour beaucoup moins.

Voilà les deux amants réunis. Tout est pardonné, oublié : Mademoiselle Arnould promet d'avoir désormais les deux oreilles bouchées à toutes les séductions; le comte, lui, instruit par cette école, s'engage à ne revoir Voltaire que lorsqu'il plaira au philosophe de quitter

Digitized by Google

Ferney pour Paris, et cette belle flamme se ranime avec plus d'ardeur que jamais. A l'instant où nous sommes, dix-huit mois ont passé sur elle sans l'éteindre, sans l'altérer visiblement : on eût cherché en vain à l'Opéra et à la Comédie-Française un pendant à ce couple fidèle. Cela devenait scandaleux à force d'être honnête.

Mais Lauraguais ne s'endormait pas dans son bonheur. Il ne fermait jamais qu'un œil à la fois, et, tout en la déguisant, sa surveillance n'en était pas moins active. Il savait bien que son trésor était l'objet de la convoitise de mille envieux qui n'attendaient qu'un moment favorable pour le lui enlever. Sa position était délicate. Le moindre prétendant avait sur lui une foule d'avantages à la tête desquels on pouvait compter l'attrait si friand de la nouveauté et du fruit défendu, et probablement aussi une bourse mieux garnie que la sienne. Il est vrai que, s'il était obéré, Sophie y était bien pour quelque chose ; mais les femmes sont de nature oublieuse et perdent de vue volontiers les services passés devant l'impuissance présente d'en rendre d'autres.

Sophie songeait-elle à le quitter après l'avoir mis dans le cas d'une orange dont on a exprimé tout le jus ? Certes, il ne pensait pas cela, il connaissait ou croyait connaître son cœur ; mais il craignait sa tête. Depuis quelque temps, l'humeur de sa maîtresse était altérée ; cela tenait aux criailleries des créanciers, et le comte avait peur que, dans un moment d'exaspération, elle ne se jetât dans les bras du premier homme qui la débarrasserait de cette vermine.

Et cet homme-là était tout trouvé ; c'était M. d'Hénin, que les rigueurs de la cantatrice ne rebutaient

Digitized by Google

pas; il semblait compter sur les dégoûts d'une existence malaisée dont elle se lasserait un jour ou l'autre, Lauraguais ne s'abusait pas; tout sot qu'il fût, le prince était à la veille de le débusquer, si lui-même ne prévenait le coup en lui fermant la porte de sa maîtresse. Mais comment? Un duel? C'eût été s'avouer jaloux, et, pour rien au monde, le comte n'eût voulu se donner ce ridicule. Il fallait avoir recours à un autre expédient. Mais, lequel? Il avait le génie inventif, il n'en eut pas pour longtemps à se creuser la tête.

— Parbleu! voilà qui est admirable! s'écria-t-il en se frappant le front, s'il n'est pas terrassé du coup à ne jamais se relever, s'il n'est pas coulé à fond, je ne suis qu'une grue! Je veux qu'il soit tellement bafoué, honni, conspué, qu'il n'ose plus se montrer nulle part, chez mademoiselle Arnould surtout. Je prétends le couvrir d'un si énorme et si monstrueux ridicule que Sophie ne puisse le prendre pour amant, en eût-elle eu un instant l'idée. Je sais ce qu'il me reste à faire pour y parvenir. Mais, vite à l'œuvre : demain, qui sait? il pourrait être trop tard.

Le lecteur est au fait maintenant de l'étrange mystification réservée à M. d'Hénin; qu'il consente à suivre le comte avec nous chez sa maîtresse, où va se dénouer cette petite comédie.

Arrivé à sa porte, il sauta de voiture avec la légèreté d'un jeune chevreuil et entra dans le boudoir sans demander si on était ou non visible. Ces précautions n'étaient pas faites pour lui.

Sophie était en chenille, mollement étendue sur un sofa; le prince, comme notre académicien, s'y atten-

Digitized by Google

dait, et était déjà à son poste, le bras appuyé sur le dos du siége, de telle sorte que sa main devait immanquablement, au moindre geste, caresser le cou de la chanteuse, ce que Lauraguais remarqua avec une colère secrète.

Du reste, ils n'étaient pas seuls : un troisième personnage, assis à quelque distance d'elle, rendait leur tête-à-tête plus qu'innocent. C'était le duc de Nivernais, homme plein d'esprit et de grâces, l'ami de Lauraguais, et un peu l'adorateur de la divinité du lieu.

A l'aspect du survenant, une subite rougeur monta au visage de la belle; les deux hommes se levèrent : M. d'Hénin adressa au comte un salut assez impertinent; le duc alla au-devant de lui, lui serra la main avec cordialité et trouva le moyen de lui glisser rapidement ces mots à l'oreille :

— Il y a du nouveau ici.

— Je vous en réponds, attendez un peu et vous allez rire, répliqua Lauraguais, que sa ténébreuse machination occupait trop pour qu'il fût bien attentif aux paroles du duc.

M. d'Hénin, en se rasseyant, affecta de reprendre la même posture. C'était la première fois qu'il se donnait de ces airs en présence du comte; M. de Lauraguais se sentit démangé de l'envie de lui donner une leçon de tenue, mais une idée le calma : sa patience ne devait pas être soumise à une longue épreuve, la Vengeance pouvait être au bas de l'escalier ou dans la rue voisine tout au moins; dans quelques minutes, M. Sirebeau serait là et la mystification avec lui.

Sophie paraissait être mal à l'aise, sa gêne était visi-

Digitized by Google

ble; il n'y avait qu'une manière de l'interpréter : l'inconvenance du prince lui faisait redouter une altercation dont les premiers effets eussent été son incarcération à elle, au fort-Lévêque, en attendant l'arrêt du tribunal des maréchaux qui eût statué sur le différend des deux gentilshommes. On ne procédait jamais autrement, et l'on conçoit la répugnance de mademoiselle Arnould à faire une retraite dans ce couvent de son ordre. Mais, si telles étaient ses craintes, et la cause de l'embarras étrange qui lui coupait jusqu'à la parole, elle avait bien grand tort. Le comte était décidé à ne pas se formaliser des allures conquérantes de ce rival, qui ne se doutait guère de la charmante surprise qu'on lui ménageait.

M. de Lauraguais fit comme si le prince n'eût pas été là. Il entama la conversation avec M. de Nivernais. Le duc avait l'esprit du temps, un esprit fin, léger, caustique: sa phrase se terminait toujours comme les couplets de nos vaudevilles par un trait, par une allusion vive et maligne; tant pis pour ceux qu'elle atteignait, ce n'était qu'une piqûre d'épingle, mais qui s'enfonçait jusqu'à la tête, et d'autant plus cruelle qu'il fallait rire sous peine de passer pour un sot: il est vrai que cette sorte d'obstacle n'eût pas arrêté le prince, qui, de ce côté, n'avait rien à perdre.

Entre deux pareils hommes, ce dernier ne devait pas se trouver fort à l'aise. Comme ils ne lui adressaient ni l'un ni l'autre la parole, il prit le parti assez résolûment de leur tourner le dos et de causer avec mademoiselle Arnould. Cette impertinence augmenta le trouble de la pauvre femme, peu rassurée d'ailleurs sur la placidité équivoque du comté.

Digitized by Google

Tout en parlant, M. de Nivernais examinait avec étonnement la contenance de son interlocuteur. Il n'y concevait rien; à sa place, il eût prié fort poliment ce grand corps, maigre et blême, de choisir entre la porte ou la fenêtre; sa longanimité le déroutait entièrement. Il ne savait pas que, dans l'esprit du comte, M. d'Hénin jouait de ses restes.

Au fond, Lauraguais commençait terriblement à s'impatienter. Il trouvait que M. Sirebeau ne se pressait guère: il eût dû être ici depuis une heure, à quoi songeait-il donc? Si sa peur de la vengeance du prince l'eût repris? Si, à la réflexion, il eût changé d'idée? Le bonhomme ne semblait pas mordre beaucoup à une mission qui avait ses dangers, en admettant qu'elle eût aussi ses bénéfices, et il était fort à appréhender qu'un retour de prudence ou de couardise vînt modifier sa première résolution.

Un grand quart d'heure s'écoula ainsi. Le comte ne laissait rien percer de son anxiété, et, pour trouver le temps moins long, il s'évertuait à lancer des pierres dans le jardin du prince, qui ne comprenait pas ou faisait tout comme. M. de Nivernais, voyant son ami prendre son parti de si bon cœur, se dit qu'il aurait tort d'être plus susceptible, et se mit à faire chorus avec lui et à tirer à boulet rouge sur M. d'Hénin.

— Quelles nouvelles? demanda-t-il à l'amant de Sophie.

— Ma foi, je n'en connais aucunes.

— Quoi! pas le petit bout d'une? Voyons, Lauraguais, vous devez savoir quelque chose, vous, le grand gazetier.

Digitized by Google

— Le sac est vide.

— Oh! pas tout à fait, tâtez-le encore et fouillez bien.

— Je fouille.

— Eh bien?

— Rien, rien, absolument rien... qu'une misère; ça ne vaut pas la peine d'être raconté.

— Contez toujours.

— Je vous répète que c'est pitoyable.

— Tant mieux.

— Il s'agit d'un prince étranger.

— Bah!

— Et dont l'existence est un tissu d'amertume.

— De quoi a-t-il à se plaindre? de notre accueil?

— Un peu, mais ce n'est pas ce qui l'afflige.

— Quoi donc? M. de Beaumont aurait-il entrepris sa conversion?

— Non. Le malheureux ne peut trouver un cœur qui veuille du sien.

— Pas possible! Il a donc des vices cachés?

— Les mauvaises langues prétendent, au contraire, qu'ils sont fort apparents.

— Il ne parle peut-être pas français?

— Entre nous, il l'écorche horriblement.

— C'est un étranger, d'où vient-il?

— De Laponie.

— Ah bah! C'est donc un Lapon; il doit être bien petit?

— Ce n'est pas un grand sire, il faut être juste.

— C'est un nain?

— Mais les Lapons ont toujours été considérés comme tels.

Digitized by Google

— Et vous le dites prince?

— Il passe pour cela.

— Ah! c'est donc?..

— Monsieur le prince d'Hénin, fit une voix dans l'antichambre.

Le nom du prince était si bien ce qu'on voulait mettre au bout de cette facétie, et il se trouvait jeté si à propos par une bouche parfaitement ignorante de sa complicité, que MM. de Lauraguais et de Nivernais partirent d'un éclat de rire, auquel mademoiselle Arnould, malgré sa vive agitation, s'associa pleinement.

M. d'Hénin, qui ne put pas ne pas voir qu'on se moquait de lui, promena de tous côtés son œil niais, cherchant en quoi il prêtait tant à rire. Il n'avait pas saisi l'allusion, très-diaphane cependant, de l'anecdote du comte et l'atroce calembour qui couronnait l'apologue; cela déjà dépassait ses forces. Toutefois, ce rire bruyant, dont les éclats se prolongeaient et paraissaient aller crescendo, commençait à le décontenancer, quand la porte s'ouvrit et donna entrée à M. Sirebeau.

Lauraguais tressaillit de joie en l'apercevant.

— Monsieur le prince, dit le valet qui l'escortait, c'est M. le commissaire de police; il prétend avoir quelque chose de très-important à vous communiquer.

— A moi!

— Oui, monsieur le prince... balbutia le bonhomme qui ne se sentait pas fort à son aise. Je suis chargé d'une mission..... d'une mission délicate, très délicate...

Le comte adressa un signe de tête au bouc émissaire de la mystification pour lui donner du courage, ce dont le brave M. Sirebeau avait grand besoin. Tout le

Digitized by Google

monde s'entre-regarda ; ce début était assez étrange et promettait une aventure. Quant à M. de Lauraguais, il s'était fait un visage impassible.

— Monsieur le commissaire, vous êtes ici chez mademoiselle Arnould et nullement chez moi ; pourrais-je savoir, fit M. d'Hénin, pourquoi vous avez choisi le moment où je me trouvais chez elle pour me communiquer ce que vous avez à me dire ?

— Monsieur le prince, on m'a assuré que c'était l'unique moyen de vous rencontrer....

M. de Nivernais, prenant cette réponse pour une naïveté, poussa un nouvel éclat de rire qui fit froncer les sourcils du prince.

— Eh bien, monsieur, approchez, et, si mademoiselle le permet, veuillez vous expliquer.

— Sans doute, sans doute, répliqua celle-ci, dont la curiosité était fortement éveillée par ce début.

M. Sirebeau approcha comme on l'y engageait, mais de manière à se faire, au besoin, un rempart de l'académicien des sciences. Un second signe de ce dernier lui inspira quelque résolution. N'avait-il pas sa parole de gentilhomme de le protéger contre la fureur assez présumable à laquelle il allait donner lieu ? Il tira lentement un papier de sa poche (c'était la consultation des quatre docteurs) ; M. de Lauraguais, lui, ôta sa tabatière et se barbouilla le nez de tabac d'Espagne pour dissimuler de son mieux sa forte envie de rire ; ces petites lenteurs prolongeaient délicieusement le plaisir qu'il attendait de sa perfidie. Enfin, le commissaire de police dut se résigner, tout en tremblant, à entrer en matière.

Digitized by Google

— M. le prince, c'est une plainte qui vient de m'être remise contre vous...

— Une plainte !... et de quelle nature ? Vraiment, voilà qui est fort !... Qui ose se plaindre et de quoi se plaint-on ?

— Oh ! c'est autant une prière qu'une plainte, une prière, M. le prince, à laquelle vous ferez droit, quand vous saurez...

— Quand je saurai ?...

— Qu'il y va de la vie de quelqu'un... pour lequel vous professez une grande estime... une admiration sans bornes...

— Et ce quelqu'un, quel est-il ?

— C'est mademoiselle, répondit le papa Sirebeau en désignant Sophie et en s'inclinant devant elle.

— Moi ! s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Et vous dites qu'il y va de ma vie ? Peste ! Il n'y a pas matière à plaisanteries ; mais M. le prince ne peut...

— Si fait, mademoiselle.

— Vous voulez que mon existence soit en danger, et que M. d'Hénin ?...

— Oui, mademoiselle.

— Prince, que trouvez-vous de cela ?

— J'ai là des preuves de ce que j'avance, mademoiselle, des autorités dont on ne peut décliner la compétence... Vous êtes plus malade que vous ne le pensez, beaucoup plus malade... Et, si M. le prince ne consent pas... s'il résiste à une considération aussi puissante que celle de votre conservation...

Digitized by Google

Le duc de Nivernais se pencha à l'oreille du comte :

— Ce bonhomme est fou,

— Pas si fou qu'il en a l'air, répliqua Lauraguais, laissons-le débiter son antienne, il ne faut pas juger les gens avant de les avoir entendus.

— Amen, riposta le duc, qui fut dupe comme les autres de son flegme apparent.

— Je suis malade, moi ! répéta Sophie.

— Oui, mademoiselle.

— Vous m'étonnez, mon cher monsieur ; et c'est du fait de M. d'Hénin !

— Cela n'est que trop vrai.

— Et vous dites que vous pouvez me prouver cela ?

— Parfaitement, mademoiselle, parfaitement.

— Je vous écoute, monsieur le commissaire.

Le prince était tellement stupéfait, qu'il eût essayé vainement de desserrer les lèvres. Il écarquillait ses deux petits yeux comme s'il eût espéré par là y voir plus clair dans le bavardage du bonhomme, M. de Nivernais, lui, commençait à flairer une mystification sans se douter, au reste, que son ami en fût l'auteur.

— Mademoiselle, toute pleine de santé que vous vous supposiez, répondez, ne serait-il pas très-présumable, même à vos propres yeux, que vous vous abusez sur votre état, si l'arrêt des quatre premiers médecins de la Faculté vous déclarait atteinte d'un mal qui peut à la longue devenir mortel ?...

— Je ne suis pas déraisonnable au point de nier cela. Si la Faculté se prononçait de cette façon à mon endroit, il faudrait bien se rendre.

— Eh bien ! mademoiselle, j'ai là, sur ce papier, une

Digitized by Google

consultation fort alarmante et qui vous regarde, signee de MM. Petit, Fumé, Bordeu et Vernage.

— Voyons ce qu'elle contient, interrompit Sophie qui arracha plus qu'elle ne prit le papier des mains du commissaire.

— Mademoiselle, fit le prince, veuillez lire tout haut, cela me concerne autant que vous, et j'ai le droit d'en réclamer la communication.

Sirebeau avait eu beau louvoyer, il avait bien fallu que c'eût un terme. Il alla très-prudemment s'abriter derrière le comte, et attendit dès lors plus tranquillement ce qu'il adviendrait de tout cela.

Sophie lut à haute voix la consultation que nous connaissons déjà.

Lauraguais, durant cette lecture, était demeuré impassible; M. de Nivernais avait tout compris et étudiait la physionomie du prince qui n'exprimait qu'une curiosité inquiète : c'était pourtant un peu plus clair qu'une charade, et il fallait toute sa lenteur de conception pour avoir besoin d'un plus ample informé.

Quant à Sophie, son air contraint et embarrassé ne s'expliquait guère. La farce qui se jouait était trop dans son goût, dans sa tournure d'esprit pour ne pas fort la divertir, si elle n'eût pas eu un motif particulier de ne point y applaudir. Mais encore, quel était ce motif? Le comte s'attendait à ce qu'elle se prêterait à un rôle d'ailleurs tout tracé, et il ne fut pas médiocrement désappointé de la voir s'abstenir au lieu de prendre une part des plus actives à une mystification dont la ville et la cour devaient longtemps s'occuper.

— Mais, sauf erreur, monsieur le commissaire, re-

Digitized by Google

marqua le duc avec une perfide bonhomie, vous prétendez donc que mademoiselle se meurt d'ennui ?

— Hélas! monsieur, ce n'est que trop visible; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à regarder mademoiselle.

— Effectivement, l'air de mademoiselle... Elle si gaie, si riante naguère encore!... Il faut qu'elle soit bien mal déjà pour ne pas rire en ce moment. N'est-ce pas votre avis, monsieur d'Hénin ?

M. de Nivernais s'attira de la part de la cantatrice un regard foudroyant, dont il ne tint compte. Bien que son fervent adorateur, peut-être aussi à cause de cela, il était en ce moment furieux contre elle; on saura bientôt pourquoi. Si M. d'Hénin n'eût pas été plus sot qu'il n'est permis, il se fût enfin aperçu qu'il était la victime d'une plaisanterie qu'on ne prenait plus la peine de gazer quelque peu; mais, cette fois encore, il ne vit rien, il crut que M. de Nivernais parlait sérieusement, et, s'adressant à Sophie avec la plus agréable ingénuité :

— Il est vrai, mademoiselle, que vous me semblez souffrir; il faudrait vous soigner... prendre garde à votre santé si précieuse pour le public... si précieuse pour ceux qui vous aiment... si précieuse... pour moi, acheva-t-il en appuyant sur ce dernier mot avec une emphase des plus réjouissantes.

Un mouton ne va pas avec plus de docilité à l'abattoir, pour qu'on l'y égorge.

— N'est-ce pas, monsieur ? continua le duc, et surtout éviter ce qui pourrait accroître ou prolonger indéfiniment un état aussi alarmant ?

— Assurément, assurément. Eviter avec un grand soin...

Digitized by Google

— Je n'en attendais pas moins de votre bon cœur, répondit M. Sirebeau, heureux d'avoir trouvé un officieux compère dans M. de Nivernais. Aussi n'ai-je jamais douté que vous ne vous déterminassiez au sacrifice indispensable que les amis de mademoiselle réclament de votre générosité.

— Quel sacrifice, monsieur? Parlez, rien ne me coûtera! s'écria le prince.

— C'est... poursuivit le commissaire avec une certaine hésitation, d'interrompre, pour un temps, jusqu'à ce que mademoiselle soit parfaitement rétablie, des visites... qui... lui sont pernicieuses.

— Pernicieuses... pernicieuses!... balbutia M. d'Hénin, comment mes visites?... Je ne vois pas que mes visites...

Lauraguais, qui n'avait encore soufflé mot, regarda le prince d'un air narquois :

— Cependant, c'est assez clair, lui dit-il.

— Eh bien! alors veuillez me l'expliquer; répliqua le pauvre prince.

— Voici ce que c'est : mademoiselle Arnould, au lieu de se mourir d'amour, se meurt d'ennui... pour vous.

A cette phrase incroyable, M. d'Hénin devint bleu, blanc, jaune, vert, de toutes couleurs. Il était anéanti, pétrifié, médusé; il semblait réduit à l'état de momie. Jamais fureur n'eût un cachet plus bouffon et plus désopilant.

M. de Nivernais n'y tint pas et se mit à rire à gorge déployée.

Mais aussi riait-il et pour lui et pour ceux qui ne riaient pas. Chose étrange! Sophie, la railleuse et caus-

Digitized by Google

tique Sophie, ne riait pas; elle était fort sérieuse, au contraire. L'état piteux du prince lui inspirait-il l'une de ces bonnes commisérations de femme en faveur de ceux qu'on accable? Expliquer ainsi son sérieux outre-mesure, eût été une interprétation des plus charitables, mais moins vraisemblable que charitable pour qui l'eût connue. La postérité, qui a conservé ses cruautés de langue, la fortune de nos Anas, sait bien que la sottise la trouvait sans pitié et que, lorsqu'il était question de mystifier, elle se montrait toujours au premier rang.

Lauraguais ne riait pas davantage. Le sérieux étrange de sa maîtresse l'avait glacé; il l'examinait avec un profond étonnement, cherchant une cause à l'embarras de mauvais augure qu'il lisait dans toute sa personne. Le père Sirebeau, lui, ne riait pas, parce qu'il avait également ses raisons qu'on devine mieux, toutefois. Le bonhomme se disait à part lui, en contemplant avec effroi la rage muette du prince, que, si sa bourse pouvait se trouver bien de tout ceci, il était à désirer que ses épaules ne s'en trouvassent pas mal. Aussi, se tenait-il toujours retranché derrière M. de Lauraguais.

Les choses en étaient là : un incident, sur lequel personne ne comptait, vint apporter une notable modification au dénoûment d'une comédie, qui avait été moins gaie que ne s'y attendait son auteur. Mais ainsi va le train de ce monde : l'homme propose et Dieu dispose.

Digitized by Google

III

La citadelle de Metz.

Armand, le valet de mademoiselle Arnould, entra d'un air effaré dans le boudoir et s'écria en s'adressant à M. de Lauraguais :

— Monsieur le comte, la maison est envahie par des exempts !

— Qu'est-ce que dit ce butor ? des exempts ? Rêves-tu, animal !

— Oh ! monsieur, cela n'est que trop vrai, le sergent était au bas de l'escalier comme j'accourais vous prévenir de ce qui passait et vous supplier de prendre la fuite, s'il en est temps encore.

— Et par où, niais ? Si les exempts occupent l'hôtel comme tu l'assures, ils doivent s'être emparés de tous les débouchés ; mais voyons, explique-toi ; que sais-tu ?

— Hélas ! monsieur le comte, je n'ai pas perdu mon temps à les questionner. J'ai appris le danger qui vous menace, et, sans en demander davantage, je me suis empressé...

— Mais, as-tu entendu prononcer mon nom ?

— Oui, monsieur le comte.

— C'est que ce pourrait être tout aussi bien vous, monsieur le prince, que moi. Le gouvernement étend sur tous ses sujets une si admirable sollicitude qu'il

Digitized by Google

serait bien capable, pour sauver la vie de mademoiselle que vous compromettez fort, de vous faire enlever et confiner, jusqu'à parfait rétablissement d'icelle, dans une prison d'État.

M. d'Hénin fit un geste furieux; il n'avait pas encore retrouvé la parole.

— Lauraguais, vous plaisanteriez sur un volcan! interrompit vivement M. de Nivernais. Il me semble que la chose est assez grave pour qu'on songe à aviser. — Mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Sophie, ce boudoir doit avoir quelque porte secrète? Où donne celle-ci?

— Dans un cabinet; mais il est sans issue.

— Je suis pris comme dans une souricière.

— Monsieur le comte, fit le valet, on approche. On a sonné... On marche dans l'autre pièce.

— Eh bien! que veux-tu que j'y fasse?

— Cachez-vous au moins, s'écria mademoiselle Arnould, entrez dans mon cabinet.

— Où ça me mènerait-il? — Armand, ouvre la porte et fais entrer le quidam.

— Y pensez-vous! interrompit Sophie.

— Il faut bien que je sache ce que tout cela signifie.

— Et si vous couchez ce soir à la Bastille? objecta M. de Nivernais.

— Ce ne sera pas gai, mais je n'y serai ni plus ni moins mal que tant de braves gens qui l'ont visitée; j'espère bien, en tous les cas, qu'on ne m'y laissera pas moisir. Allons, fais-tu ce que je t'ordonne, toi, drôle?

Armand ne se le fit pas dire davange; il sortit et revint avec l'exempt.

Digitized by Google

— C'est à moi que vous avez affaire? demanda M. de Lauraguais à ce dernier.

— Oui, monsieur le comte.

— Quels sont vos ordres?

— Les voici, monsieur; notre mission est de vous conduire à la citadelle de Metz.

— Diable! cela me contrarie, je préférais la Bastille; du moins ainsi je ne sortais pas de Paris. Dit-on pourquoi?

— Monsieur le comte doit bien se douter...

— Sur l'honneur, je n'y suis pas du tout.

— Comme notre mission se borne à conduire monsieur le comte à Metz, on n'a pas pris la peine de nous instruire de la cause des rigueurs qu'il s'est attirées; aussi, ne serai-je que l'écho des bruits publics en lui avouant qu'on attribue sa disgrâce à son mémoire sur l'inoculation.

— Ah! parbleu, c'est cela même! La logique de la Sorbonne, à ce qu'il paraît, a besoin pour triompher d'arguments de cette nature. Vraiment, je suis un grand niais de ne pas l'avoir deviné; c'est pourtant assez ses façons habituelles.

C'était en effet son mémoire qui lui valait la citadelle de Metz. Du reste, en le publiant et en répandant les singulières lettres qu'il avait adressées au comte de Saint-Florentin et à MM. de Bissy et de Noailles, il devait bien s'attendre à quelque chose de pareil. Les conséquences de cette équipée étaient inévitables, et les mesures de répression du ministre n'étonnèrent que lui. Mais son imprévoyante légèreté était telle qu'il n'avait jamais supposé qu'il en pût résulter rien de fâcheux.

Digitized by Google

Tout enthousiaste qu'il fût de l'inoculation, ce n'avait été pour lui qu'une occasion de faire de l'esprit, de lancer des lardons de droite et de gauche; il avait cru, au pis aller, n'être qu'un mauvais plaisant, et l'on n'est pas criminel d'État pour si peu.

Son voyage récent à Londres lui avait tourné la tête, Il en était revenu imbu des mœurs libérales de ce peuple qui, si voisin, était alors séparé de nous, comme institutions, par tout un monde (1). De retour en France, en posant le pied sur le sol d'un gouvernement absolu, il eût dû se dire que ce qui n'était que naturel sur les bords de la Tamise, pouvait devenir dangereux à Paris; mais comme il était tout de prime-saut, ses actions ne se ressentaient que trop d'une spontanéité qui paralysait le peu d'idées saines que la réflexion eût amenées. Une épigramme incisive de Louis XV eût dû cependant refroidir notablement cet engouement pour les idées anglaises. Quelques jours après son retour, le comte alla, suivant l'usage, faire sa cour à Versailles. Sa Majesté, le rencontrant sur son passage, lui demanda d'où il venait : « — D'Angleterre, sire. — Et qu'êtes-vous allé faire là? — Apprendre à penser. — Des chevaux? fit le roi qui lui tourna brusquement le dos. »

Le bon côté des caractères légers, s'ils sont destinés à essuyer de ces sortes de mésaventures qu'un esprit plus prudent saurait éviter, c'est leur inébranlable insouciance, quand arrive la tempête qu'ils ont témérairement

(1) Il publia, à Londres, une brochure de 137 pages in-8°, ayant pour titre : *Extrait du Droit public de la France*, par Louis Brancas, comte de Lauraguais.

Digitized by Google

provoquée. Le XVIIIe siècle affecta d'appeler cela de la philosophie. A ce compte, en aucun temps, on ne rencontra plus de philosophes en France. Vous faisiez votre Pont-Neuf sur madame Dubarry, l'abbé Terray ou Lavrillière, puis, l'on vous mettait à la Bastille ou bien à Saint-Germain-des-Prés, et vous sortiez de là philosophe. La recette était commode, et tout le monde l'employa. Tant qu'il ne faudra que chansonner et rire pour être philosophe, le peuple français sera le peuple le plus philosophe de la terre. Pauvre peuple français !

Lauraguais avait au plus haut degré cette philosophie-là. Il reçut cette fâcheuse nouvelle avec la même sérénité que s'il se fût agi de l'homme qui l'eût le moins touché, de M. d'Hénin, par exemple. D'ailleurs, on ne pouvait avoir eu d'autre idée que de réprimer par cette leçon son intempérie de langue et de plume, et la leçon serait bien rude pour peu qu'elle dépassât un mois ou deux de claustration. Tout bien considéré, il n'y avait pas de quoi se désespérer. Cette absence imposée ne durerait pas plus qu'un voyage de Ferney ; et, pour une aussi courte séparation, mademoiselle Arnould eût été inexcusable de s'arracher son ondoyante chevelure et d'éteindre dans les larmes l'éclat de ses beaux yeux.

Telles étaient les insinuantes consolations qu'il se préparait à adresser à sa maîtresse, pour tromper sa douleur et éviter une scène d'adieux déchirante. Hélas ! le pauvre Lauraguais avait grand tort de tant s'inquiéter sur le compte de la belle. Elle n'en était déjà plus à chercher comment elle passerait l'*intérim*. On trouve si aisément des Bertin, de par le monde ! M. d'Hénin, sans aller plus loin, était-il autre chose ?

Digitized by Google

— Monsieur l'exempt, reprit Lauraguais, vous êtes bien convaincu, n'est-il pas vrai, que, le voudrais-je, je ne pourrais vous échapper? Veuillez me laisser quelques minutes et m'attendre dans l'autre pièce; je vous rejoins à l'instant.

— Rien n'est plus juste, monsieur le comte.

— Rassurez-vous, je ne vous demande que le temps de prendre congé de tout le monde, ce sera l'affaire de rien.

— Faites, monsieur, faites, nous attendrons ce qu'il faudra attendre. Sauf le service du roi, nous vous sommes tout dévoués, veuillez le croire.

L'exempt salua respectueusement l'assemblée et sortit avec Armand.

Lauraguais avait un visage riant et épanoui; on aurait juré qu'il se rendait à quelque bonne fortune.

— Monsieur d'Hénin, fit-il en se retournant vers le prince, me voilà sur la route de Metz et je ne sais quand je reviendrai. Vous n'ignorez pas combien mademoiselle Arnould m'est chère, combien je prends intérêt à ses jours; promettez-moi, au nom du ciel, de souscrire à une requête dont sa vie dépend!... Votre vanité doit être suffisamment flattée de l'influence dévastatrice que votre présence opère; heureusement, s'ils sont assez communs dans le mariage, l'amour produit rarement de ces effets-là, à un point pareil surtout. Soyez généreux, soyez magnanime! épargnez votre victime, et le monde entier n'aura pas assez d'actions de grâces, assez de bénédictions pour récompenser ce trait d'héroïsme!.. Mais votre récompense, la plus belle de toutes, ne la trouverez-vous pas dans votre propre cœur? Vous vous

Digitized by Google

direz : Elle me doit la vie! je n'avais qu'à rester et elle périssait infailliblement... (infailliblement est le mot, monsieur le prince). Je suis parti, je l'ai sauvée!... Faites cela et vous serez aussi grand que Scipion le fut à l'égard de Sophonisbe... Connaissez-vous l'histoire de Sophonisbe, monsieur d'Hénin ?

— Monsieur!

— Non ? Mon Dieu! il n'y a pas de mal à cela. Sophonisbe était une charmante femme, moins jolie pourtant que mademoiselle, à laquelle Scipion renonça avec un incomparable désintéressement. Vous imiterez ce héros qui sut commander à son cœur, à ses passions... et l'histoire un jour apprendra à nos petits-neveux que le prince d'Hénin fut le plus grand des princes!

— Monsieur, balbutia ce dernier avec un rire niais, que me demandez-vous là? Vous parti, qui consolerait mademoiselle ?

— Mais ce n'est pas vous, je pense.

— Hé! hé! j'ai pourtant bien l'envie d'essayer.

— Vous entendez, Sophie, et vous ne remerciez pas le prince?

Sophie avait les yeux cloués à terre; elle laissa sans réponse l'interpellation de son amant. Cette posture n'était que trop tristement significative, et un homme moins fin que Lauraguais eût compris à merveille quelle conséquence déduire de ce silence. M. de Nivernais s'approcha alors de son ami et lui dit à l'oreille :

— On vous trahit, ils sont d'accord; c'était arrangé quand vous êtes venu.

Lauraguais feignit de n'avoir pas entendu.

Ce qu'il voulait empêcher était arrivé, son indigne

Digitized by Google

maîtresse le sacrifiait à cette brute. Israël se vouait au culte du veau d'or, et le pauvre comte, venu pour mystifier, devait être joué et par la Sorbonne et par sa maîtresse, et, — ô comble d'ignominie! — par celui-là même qu'il s'était promis de livrer à la risée et au mépris de toute la cour! Pouvait-on tomber de plus haut? Toutefois, il sut assez se posséder pour ne laisser rien percer de ce qui se passait en lui. Jamais homme d'esprit ne s'était trouvé peut-être dans une position plus ardue. Il avait été battu et c'en était fait de lui, si le brillant de la retraite ne donnait pas le change sur sa défaite. Il fallait qu'il pût dire comme le roi chevalier : Tout est perdu, fors l'honneur!

— Est-il possible, Sophie, s'écria-t-il aussitôt, que vous ne vouliez pas survivre à notre séparation?... Oh! je n'ai jamais mérité d'être aimé à ce point!... Les femmes du Malabar se précipitent sur le bûcher et mêlent leurs cendres aux cendres de leur époux; et vous, aussi fidèle, tout aussi passionnée, vous prétendez donner à la terre un exemple trop héroïque pour avoir de nombreux imitateurs... En France, on ne brûle que les sorcières, c'est une mort infâme, vous ne pouviez finir ainsi; à l'Opéra, tous les soirs, vous mourez par le poignard ou par le poison; en tranchant de cette façon le fil de vos jours, vous eussiez eu trop l'air de répéter un de vos rôles : le feu, l'arsenic et le poignard vous étaient interdits, il ne vous restait qu'une manière de mettre un terme à une existence dès lors insupportable, et vous l'accueillez à cœur joie! M. d'Hénin vous tiendra lieu de tout cela... Malheureuse fille, vous n'y songez pas!... Mais je vois bien que votre parti est ir-

Digitized by Google

révocable, que j'essaierais en vain de vous dissuader... Prenez donc de M. d'Hénin à grandes gorgées... Hélas ! vous n'en aurez que pour bien peu à souffrir ! C'est terrible à penser, que tant de beauté, de grâces, de sagesse, tout ce qui est vous enfin, sera dans quelques jours !... Mon Dieu, pourquoi ai-je à vous reprocher de l'avoir créée un modèle d'amour, de constance et de désintéressement ?...

Lauraguais avait prononcé cette tirade avec une bouffonne véhémence ; il continua sur le même ton, en apostrophant cette fois M. d'Hénin, qui se démenait comme un possédé et ne réussissait qu'à pousser des sons confus et inarticulés.

— Et vous bourreau, vous qui voulez sa mort, faites-la souffrir le moins que vous pourrez, ne prolongez pas indéfiniment son supplice !... Restez près d'elle du matin au soir, ne la quittez pas plus que son ombre, attachez-vous, cramponnez-vous à elle, ne lui accordez pas un seul instant de trêve..... et tout sera bientôt dit. Je m'en rapporte à vous pour ne pas la laisser languir !

— Monsieur ! monsieur ! balbutia le prince qui écumait.

— C'est bien, monsieur, c'est bien. Plus tard, quand, par la grâce de Dieu et du roi, je sortirai de la citadelle de Metz... Mais, en ce moment je ne puis être à autre chose qu'à une séparation qui sera... qui devra être éternelle. Ne me disputez pas ces dernières lueurs d'un bonheur qui va s'éteindre. Sophie ! Sophie ! dans mes bras pour la dernière fois !

Il n'était que trop vrai ; la perfide, éblouie par les of-

Digitized by Google

fres de M. d'Hénin, n'avait pu résister aux chatoyantes fascinations des richesses auxquelles on la mettait à même de puiser. Cette fois, et pour deux motifs, la faute était énorme : d'abord, c'était une récidive, puis elle n'avait plus à alléguer la nécessité de marier sa sœur, M. Bertin s'étant chargé de ce soin. Sa seule excuse peut-être eût été dans les tracasseries de ses créanciers qui étaient devenues intolérables. Pour l'instant, Lauraguais était à bout de ressources, ses coffres étaient vides, ses dettes personnelles se montaient à un chiffre monstrueux; il ne pouvait combler le déficit qui existait dans les finances de mademoiselle Arnould. La situation ne laissait pas que d'être fort critique, l'intervention de M. d'Hénin devenait presque indispensable, du moins Sophie le pensa ainsi. Elle faisait peau neuve, payait tout le monde et renouvelait sa maison : c'était bien à considérer. Les conditions, il est vrai, étaient dures, mais qu'y faire? Le prince ne lâchait pas sa bourse sans son cœur, rien pour rien dans ce bas monde; force était donc de prendre l'un pour avoir l'autre.

Rigoureusement, Sophie eût été libre qu'elle eût pu signer ce singulier marché. Mais s'appartenait-elle? son amant n'avait-il pas fait assez de sacrifices? ne s'était-il pas assez saigné pour rendre odieuse cette lâche et cruelle défection? Eh! sans doute, cela était fort mal, et nous n'essaierons pas de pallier cette infamie. Quant à elle, elle était loin d'envisager ce coup d'État avec la même sévérité. Voyez un peu comme on est ingénieux à se donner le change sur les torts les moins discutables! A ses yeux elle n'était qu'une victime bien malheureuse. Qui des deux, d'elle ou du

Digitized by Google

comte, était le plus à plaindre? il souffrirait de cet abandon imposé par d'impérieuses circonstances; mais elle, ne souffrait-elle donc pas? Mais elle était cent fois plus à plaindre, car elle l'aimait et elle allait devenir le bien, la propriété d'un autre!... Et cet autre était un niais, un sot, presqu'un idiot, dont elle n'eût pas fait son cocher! A bien le prendre, elle était admirable de résignation et méritait à tous égards la commisération des âmes sensibles... Il ne s'en fallait pas de l'épaisseur d'un cheveu qu'elle ne se crût *canonisable* et du bois dont on fait des reliques.

Lorsque M. de Lauraguais était entré chez elle, sa mystification en tête, tout était dit; le contrat était passé, M. d'Hénin était acquéreur. Sophie, qui mourait de honte au fond d'un pareil échange, voulut fermer sa porte; son amant apprendrait par le bruit public cette infidélité où le cœur n'était pour rien, cela éviterait toute explication. Mais ce n'était pas là le compte du prince, trop fier de son triomphe pour en jouir mystérieusement. Sophie espérait informer indirectement M. de Lauraguais du dessous des cartes. Par malheur, le joli tour qu'il méditait l'avait déniché plutôt que de coutume.

Si elle n'eût pas su depuis longtemps à quoi s'en tenir sur M. d'Hénin, la scène préparée par le comte et assez bien jouée par le papa Sirebeau, eût été plus que suffisante pour l'édifier à son endroit : le prince était bien véritablement le plus illustre sot du royaume. Mais tout le ridicule dont le couvraient à l'envi son amant et M. de Nivernais, ne purent opérer en elle une réaction favorable au pauvre comte; mademoiselle Arnould

Digitized by Google

savait bien à quel homme elle se donnait; c'était quelque chose comme un mariage de raison qu'elle faisait.

On ne peut tout prévoir pourtant. Convaincue à part elle, à tort si vous le voulez, que sa rupture avec Lauraguais était une de ces nécessités qu'il faut subir, quoiqu'on en ait, elle s'était bien promis de se façonner un cœur tout d'airain inaccessible à ces assauts de sensibilité, qui parfois coulent dans l'eau les plus beaux projets de fermeté; et la présence de son amant, si confiant, si tranquille, tout en le navrant, ne réussit point à faire faiblir son courage. Elle était soutenue par cette réflexion qui l'innocentait à ses propres yeux ! Son malheur n'est pas plus grand que le mien.

Mais, en un instant, tout changea de face. Ce fut lorsque l'exempt vint signifier à celui-ci la lettre de cachet contenant l'ordre de le transférer sous escorte dans la citadelle de Metz. Oh ! alors, ce qui n'était qu'une inconstance, qu'une simple trahison, en un mot, le malheur de tous les amants et de tous les maris, revêtait aussitôt l'apparence d'une lâcheté sans nom. C'était faire cause commune avec le sort qui le frappait, c'était dire : Voilà l'infortune qui franchit votre seuil, bien le bonsoir; je reviendrai quand vous l'aurez mise à la porte. Nous l'avons déjà fait observer et nous le répétons, Sophie avait beaucoup de la charmante et trop souvent pécheresse Manon de l'abbé Prévost : en moins de rien, elle eût sacrifié son d'Hénin, et cela avec cette spontanéité qu'on rencontre chez les filles de théâtre, les meilleures ou les pires natures de femme. Elle allait se précipiter dans les bras de son amant et lui crier avec un admirable élan de tendresse : Je croyais pouvoir te

Digitized by Google

tromper, et je n'en ai plus le courage ; pars, puisqu'il le faut, mais fie-toi à ta Sophie qui te jure que tu la retrouveras fidèle et te chérissant comme au premier jour !

— Elle voulait se pendre à son cou et lui répéter ces douces paroles de ce ton qui ne permet pas le doute au plus sceptique, quand, sans le prévoir, Lauraguais refoula bien avant ce flot de tendresse et de dévouement prêt à déborder. Il se jugeait un homme trahi sans rémission, et il ne songea plus qu'à dissimuler sous le sourire et le sarcasme du railleur impitoyable, sa secrète et saignante amertume. Ce fut sa perte. Le persiflage dont il les accabla glacèrent un premier mouvement d'entraînement: le comte avait trop d'esprit pour être bien malade ; puisqu'il plaisantait, c'est qu'il ne souffrait pas. Elle avait donc eu grand tort de s'inquiéter pour lui des résultats d'une rupture qui n'inspirait à la victime qu'un badinage empreint du dépit tout au plus d'une vanité blessée ; elle avait craint pour le cœur, et l'amour-propre seul était en cause. L'amère et persistante moquerie du comte avait ces pointes acérées qui enveniment la blessure. La sensibilité de la cantatrice fit comme le flot qui souvent n'envahit que pour rétrograder davantage. La minute d'auparavant, elle était prête à se jeter dans les bras de Lauraguais, maintenant elle en était à mille lieues. Lauraguais, il est vrai, ne pouvait deviner le tort irréparable qu'il se faisait : il avait cru tout perdu et il avait cassé les vitres.

A son allocution finale, Arnould fit la sourde oreille et demeura immobile sur le sofa, les yeux baissés, le visage pâle et les sourcils contractés par une muette colère

Digitized by Google

que chaque parole du comte avait le don d'accroître. Mais c'était sa vengeance à lui, et la vengeance est un fruit âcre qui délecte singulièrement un amant qu'on trahit. Toutefois, il fallait que c'eût un terme ; l'exempt attendait et pouvait se lasser d'attendre. Lauraguais se précipite vers l'infidèle d'un air de passion échevelée, la soulève dans ses bras comme un enfant et l'étreint sur son cœur avec une expression de tendresse outrageusement comique :

— Je le disais bien que notre bonheur était trop complet pour pouvoir durer !... Et tu veux mourir ! Oh ! je te rejoindrai, va ! Si les destins nous désunissent, la mort, elle, nous réunira !... Et que le ciel me foudroie si je n'observe pas ce serment solennel !... Ta mort sera la mienne ! tu péris par M. d'Hénin, eh ! bien, je ne veux pas d'autre mort !... Aussitôt que le roi m'aura fait sortir de sa citadelle de Metz, je m'attache à ses pas, je le supplie de se prêter à mon violent désir d'en finir avec la vie et de te rejoindre... ce sera l'affaire de quelques jours tout au plus, on meurt vite en sa compagnie..... mais il faut nous quitter... cette scène est déchirante... et je sens que ma force... Oh ! il faut partir !... adieu ! adieu !... non, au revoir, dans un monde meilleur !... Et vous, prince, à bientôt ! Songez que, lorsque vous l'aurez tuée, vous n'aurez accompli que la moitié de votre tâche !... ne l'oubliez pas ! au reste, je viendrai vous le rappeler... Sophie, ma Sophie ! encore une fois, adieu ! adieu ! adieu !

Ce chaleureux et pathétique couplet achevé, il laissa retomber sur le sofa la pauvre Sophie, qui tout durant s'était débattue entre ses bras sans réussir à échapper

Digitized by Google

à cette infernale étreinte. Puis il sauta sur son chapeau, fit un bond dans le boudoir en vrai désespéré et disparut avant que le prince eut eu le temps de sortir de l'état d'abrutissement où l'avait plongé cette grotesque et ébouriffante pasquinade.

Quant à Arnould, elle était outrée. Lauraguais, au lieu d'aller tout bonnement dans une prison d'État, eût porté sa tête en place de Grève, qu'il ne lui eût pas arraché une larme.

— Aimez-les donc ! se dit-elle, voilà comme ils vous regrettent et quels pleurs ils versent en vous perdant !... Oh ! les hommes ! les hommes !

Nous sommes forcé de convenir que mademoiselle Arnould choisissait un étrange moment pour semblable réflexion. Le prince, en recouvrant ses facultés agissantes (intellectuelles ne serait pas trop le mot), promena des yeux furibonds autour de lui, comme pour chercher une proie à sa vengeance. Le papa Sirebeau eût bien fait son affaire ; mais le brave homme, aussitôt qu'il avait été question de lettre de cachet, sentant que son soutien naturel lui était enlevé, s'était éclipsé sans qu'on y prît garde et sauvé à toutes jambes, dans la crainte d'exposer des épaules qui lui étaient chères à quelque cuisante et très-présumable mésaventure.

Digitized by Google

IV

Le spleen.

Le domicile de mademoiselle Arnould se trouvait, comme celui de la plus grande partie de ces demoiselles de l'Opéra et *d'ailleurs*, sur le jardin du Palais-Royal, au fond de la grande allée. Le duc de Chartres n'avait point alors réalisé ses projets d'agrandissement qui ont fait du Palais-Royal actuel une merveille qu'on chercherait vainement autre part, et qui lui valut pourtant par nuées les quolibets, les calembours et les ponts-neufs. Elle logeait à peu près dans les combles, ce qui ne veut aucunement dire qu'elle n'eût pas l'appartement le plus mignon qu'on pût voir, appartement qu'elle possédait encore en 1773, et d'où elle tira un feu d'artifice à l'occasion de la naissance de M. le duc de Valois. C'est là que le lecteur sera assez bon de nous suivre, deux mois et plus, après la lettre de cachet qui assignait la citadelle de Metz pour prison à M. de Lauraguais.

Il est deux heures d'après midi environ : le salon de la cantatrice est encombré de virtuoses, les uns armés de violons, les autres d'altos, ceux-ci de basses, ceux-là de hautbois. Il s'agit d'un opéra de Gluck qu'on est en train d'étudier, et, comme mademoiselle Arnould n'aime point à se déranger, c'est chez elle qu'on répète. On le voit,

Digitized by Google

elle tranchait de la souveraine, et, plus tard, au petit Trianon, lorsqu'il prit idée à Marie-Antoinette de quitter les talons rouges pour les sabots de Marton, on ne se courba pas plus servilement devant les caprices de l'auguste soubrette. Mais l'Opéra alors était une sorte de gouvernement où trônaient despotiquement deux ou trois reines telles, entre autres, que mademoiselle Guimard, la rivale de Sophie en faveur et en puissance, sinon tout à fait en beauté.

Le chevalier Gluck, qui tenait à ce qu'on rendît judaïquement sa pensée, malgré sa haute opinion de l'intelligence de la cantatrice, l'avait priée de vouloir bien répéter sous ses yeux ; et cette requête était trop légitime pour n'être pas octroyée surtout au maître chéri de la Dauphine. Mademoiselle Arnould avait demandé qu'on se réunît chez elle, et le compositeur allemand n'avait fait aucune difficulté de se transporter à son appartement du Palais-Royal. Sophie, pour n'être point obsédée par ces curieux chamarrés qu'on ne peut mettre à la porte, s'était bien gardée de parler de cette séance, et, grâce à cette discrétion fort prudente, M. de Nivernais était le seul profane qui s'y trouvât.

Depuis l'incarcération de Lauraguais, le duc, au vif déplaisir de M. d'Hénin, était à toutes les heures du jour fourré chez la volage maîtresse du comte. Sous le règne de son ami, il avait fait à la belle un doigt de cour, sans que ses assiduités eussent d'autre caractère qu'une aimable et innocente galanterie. Après la trahison dont celui-ci avait été la victime, ses scrupules cessant d'avoir une cause, il ne songea plus qu'à venger le malencontreux champion de la vaccine ; l'amitié lui en imposait

Digitized by Google

le rigoureux devoir, et quand les devoirs n'ont pas moins d'attrait que celui-là, on trouve toujours les gens empressés à les remplir. Vous devinez bien, au reste, de quelle vengeance il est question.

Au moment où nous franchissons le seuil de ce temple de l'amour transformé en temple de l'harmonie, Sophie, un papier à la main, chante de sa belle voix, de sa voix si merveilleusement dramatique, une de ces mélodies larges, simples comme la muse antique, mais empreintes de cette énergie puissante et profondément passionnée, de cette vérité saisissante et presque palpable dont Gluck eut le secret et qui le rendirent si supérieur à Piccinni, son rival.

Mais jamais, il faut le dire, compositeur ne trouva un interprète dont le génie s'identifiât autant au genre de sa musique que ne le fit mademoiselle Arnould à l'égard des créations parfois sauvages, toujours graves et majestueuses du maître allemand. Ardente et folle, véritable courtisane dans sa vie privée, sur le théâtre elle était une pythonisse inspirée, une radieuse divinité, jetant au cœur de ces indicibles émois sous lesquels palpitait une salle entière avec la spontanéité d'un seul homme. On n'eût pas rencontré en elle de ces tours de force, de ces gazouillements d'oiseau qui étonnent plus qu'ils n'impressionnent, cette souplesse de gosier, enfin, le plus notable côté du talent de mademoiselle Lemierre. Elle aima bien mieux être l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuse et la plus tendre, ce qu'il n'est pas inutile de constater, après tout; car une chanteuse ne laisse guère qu'un nom derrière elle, et qui saurait, hélas! aujourd'hui le nom de mademoiselle Arnould,

Digitized by Google

sans les anas remplis de ses licencieux calembours ?

Sophie, dont la voix suivait toutes les inflexions que semblait lui imprimer le doigt magique du maître, n'avait jamais été plus belle. Le génie de Gluck s'était infiltré tout entier en elle, elle était bien la réalisation de ce rêve sublime qui attend de l'exécutant son complément indispensable. La froide et austère figure du chevalier s'était insensiblement illuminée de l'orgueil de l'archange lorsqu'il entra en lutte avec l'Éternel ; ses yeux humides brillaient d'enthousiasme, toute sa physionomie, si placide d'ordinaire, révélait une prodigieuse et presque fantastique mobilité : on eût dit d'un de ces personnages mystérieux, étranges, comme on en rencontre dans les romans d'Hoffman.

Au milieu d'une phrase d'un merveilleux effet, l'affreux bruit de la porte qu'on ouvrait avec fracas intervint de la façon la plus déplorable : c'était la réalité hideuse brusquant l'évanouissement du songe.

Gluck bondit sur sa chaise. C'était M. d'Hénin.

Sophie s'était vivement interrompue ; l'orchestre désorienté s'arrêta court.

Le virtuose allemand s'écria d'une voix terrible, en frappant des deux poings sur son pupitre :

— Pour Dieu ! continuez, continuez, continuez !

Dominé par cet accent colère et suppliant à la fois, l'orchestre et la cantatrice reprirent.

Le prince ne s'attendait pas à rencontrer tout ce monde, et il trouva fort mauvais qu'on ne l'eût pas préalablement consulté. Mais ce qui l'exaspéra, ce fut le cri de l'Orphée germanique qui demeura sur sa chaise, sans paraître même se douter de sa présence. Un homme

Digitized by Google

d'esprit eût attendu un moment plus opportun pour reprocher au musicien son impolitesse, si impolitesse il y avait ; M. d'Hénin, lui, sans égard pour cette voix enchanteresse dont les vibrations passionnées remplissaient derechef l'élégant et somptueux salon, sans respect pour cette mélodie céleste que M. de Nivernais écoutait avec d'indicibles tressaillements, se mit à dire de façon à tout interrompre et d'un air de stupide arrogance :

— Mais il me semble que l'usage en France, lorsque quelqu'un, et surtout un homme de considération, entre, est qu'on se lève.

Le visage de Gluck devint blême :

— Monsieur, lui répondit-il d'une voix de taureau, l'usage en Allemagne est de ne se lever que pour les gens qu'on estime !

— Monsieur !... balbutia le prince en quête de quelque injure.

Mais le chevalier s'était déjà jeté sur son chapeau :

— Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Sophie, puisque vous n'êtes pas maîtresse chez vous, je vous quitte et je n'y reviens plus.

Arnould tenta d'apaiser la fureur de l'Allemand, mais c'était tenter l'impossible. Il sortit impétueusement, refusant de rien entendre.

Cette scène s'était passée en moins de temps que nous n'en mettons à la raconter. Sophie rentra avec la face d'une Euménide.

— Monsieur, fit-elle violemment, quelle était votre intention en invectivant M. Gluck ?

— Comment, mon intention ? Mais c'est lui qui...

Digitized by Google

— Il a bien fait de vous dire ce qu'il a dit !

— Mademoiselle ! vous oubliez...

— Quoi, monsieur le prince ?...

— Vous oubliez...

— Veuillez être intelligible, si c'est possible, monsieur.

— Enfin, mademoiselle, je m'entends.

— C'est une occasion, monsieur le prince, dont je veux profiter de peur qu'elle ne se rencontre plus. Expliquez-vous donc.

— Mademoiselle, pour cela, je choisis mes heures.

— Et serait-ce de l'indiscrétion de s'informer quelles sont les heures de monsieur le prince ?

— Mademoiselle, ce ne sont toujours pas celles où votre salon est encombré d'importuns et de fâcheux.

Cette remarque suffisamment brutale s'adressait aux pauvres diables de virtuoses que la sortie, l'entrée pour mieux dire, de mauvais goût de M. d'Hénin avait plongés dans une stupeur profonde. Comme ils ne pouvaient ignorer à quel titre le prince parlait aussi haut, chacun d'eux resserra son instrument à la hâte et effectua une retraite qui avait tout l'air d'une vraie déroute.

Des joueurs de violon et de flûte congédiés assez lestement, il n'y avait pas à cela, pour employer un dicton passablement trivial, de quoi fouetter un chat ; par malheur, M. de Nivernais se trouvait là et avait le droit de prendre sa part du compliment. Il se pouvait que le prince ne l'eût pas remarqué et, dans tous les cas, n'eût pas eu l'intention de l'englober dans le cercle d'importuns qui, selon lui, l'empêchaient de s'expliquer plus explicitement ; mais sa phrase n'excluait personne. Le

Digitized by Google

duc, au fond, en était ravi : il se leva du fauteuil où il était resté sans souffler mot, et, s'adressant à lui :

— Monsieur d'Hénin, vous avez été impertinent envers le chevalier qui, pardieu, ne vous a pas marchandé ; vous ne l'avez pas moins été envers de pauvres artistes que leur condition condamne à tout souffrir sans se plaindre. Mais daignez observer que, n'ayant pas spécifié qui vous teniez pour importuns, je suis parfaitement fondé à me croire compris dans cette catégorie de fâcheux. Si c'est là votre idée, je n'y puis rien, les opinions sont libres, et il n'est pas plus à ma disposition de changer votre manière de voir, qu'il ne vous serait possible, à vous, monsieur, de m'enlever de la tête l'idée que vous êtes le plus merveilleux sot que j'aie jamais rencontré.

Nivernais avait débité ce chapelet d'un ton calme et serein à faire pouffer de rire. Un sourd, à sa mimique, eût supposé qu'il adressait un compliment au prince. Lorsqu'il eût fini, il fit une pirouette, salua de la main la cantatrice et disparut.

On a pu voir que M. d'Hénin ne brillait pas par l'improvisation ; la pensée, chez lui, était aussi lente à sourdre que la formule dont il l'habillait tant bien que mal. Le duc devait être fort près de l'arbre de Cracovie, qu'il était encore, la bouche ouverte, les bras pendants, littéralement anéanti par cette stupéfiante allocution.

Cependant, il semble se réveiller en sursaut, il s'élance hors du salon et vole sur les traces du duc, qu'il réussit à rejoindre.

— Monsieur, vous m'avez insulté.

Digitized by Google

— Si c'est là votre opinion, monsieur, je suis trop votre serviteur pour être d'un avis contraire.

— Alors, monsieur...

— Fort bien, je vois ce que vous voulez dire : une promenade pour demain à travers la forêt de Vincennes? Votre heure, bien entendu, sera la mienne ; mais je vous avouerai que dix heures du matin serait une heure délicieuse; plus tôt serait trop tôt pour de mauvais sujets, des coureurs de nuit comme vous et moi. Nous en serons quittes pour pénétrer plus avant dans le bois ; au reste, je sais où il fait bon. Je connais un charmant petit endroit où nous serons à ravir; vous m'en ferez compliment. Cela vous convient-il?

— Parfaitement.

— A demain donc, cher prince, à demain.

Mademoiselle Arnould, désespérée de cette esclandre, fit mettre les chevaux à sa voiture. Elle sentait tout le tort que cette sotte aventure pouvait lui faire à la cour où elle devait jouer sous peu de jours, et dans l'esprit de madame la Dauphine qui n'entendait pas raillerie à l'endroit de son maître de musique. Elle donna ordre au cocher de s'arrêter à la porte du chevalier ; elle tenait au moins à lui faire comprendre qu'elle n'était pour rien dans l'impertinence du prince, et à le calmer un peu, si c'était possible. Mais il n'était pas rentré, et elle dût retourner chez elle sans l'avoir vu.

Tout cela l'avait désagréablement émue. Elle était d'une nature nerveuse et irritable ; elle courut s'enfermer dans son boudoir, se jeta sur un sofa et fondit en larmes comme une Madeleine. La mystification arrangée par M. de Lauraguais était bien, sans qu'il s'en doutât, une

Digitized by Google

prophétie dont l'accomplissement ne s'était guère fait attendre. Depuis deux mois, Sophie séchait d'ennui, toute hyperbole exclue. Il est vrai que ses dettes étaient payées en totalité, et que la générosité de M. d'Hénin l'avait remise sur le meilleur pied. Mais, hélas ! c'était le seul beau côté de sa nouvelle position. Avec tout son luxe, avec un train à faire crever d'envie ses pareilles, la pauvre fille, sans cesse poursuivie par la face blême du prince comme don Juan par la statue du Commandeur, se débattait en vain sous l'atmosphère de plomb qui l'écrasait. M. d'Hénin ne lui laissait pas un seul instant de liberté : il la suivait à sa loge à l'Opéra, l'accompagnait aux bois, dans les promenades, lui imposant la tyrannie de ses soins, sa lourde galanterie et sa très-plate et très-odieuse personne avec cette grâce d'état du sot qui ne sent pas ses infirmités.

Mademoiselle Arnould n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'argent et l'opulence coûtent quelquefois trop cher. Au demeurant, qu'avait-elle gagné à se donner au prince ? la disparition de ses créanciers qui s'abattaient chaque matin comme un troupeau de corbeaux à sa porte ? Mais, ces créanciers, une consigne sévère les empêchait de parvenir jamais jusqu'à elle ; partant, n'était-ce pas à peu près comme s'ils n'eussent point existé ? Et, afin de se débarrasser d'une obsession qui n'était réelle que pour ses gens, elle s'était condamnée à une torture de toute les minutes, à un créancier unique, qu'elle devait payer en amour, et auquel elle ne pouvait refuser sa porte comme aux autres ! N'était-ce pas un vrai marché de dupe qu'elle avait fait là ?

Et puis aussi, elle avait perdu trop au change. Des

Digitized by Google

bras d'un homme d'un merveilleux esprit, d'un homme qu'elle aimait, tomber au pouvoir d'une brute, avec laquelle elle passait des journées en tête à tête sans entendre quatre paroles qui, en tous cas, eussent infailliblement été quatre platitudes ! Si Sophie eût été simplement une courtisane sans intelligence, n'ayant d'autre passion que celle de l'or et du luxe, si Sophie, en un mot, eût été ce que fut mademoiselle Duthé, la plus jolie et la plus sotte des filles de Paris, M. d'Hénin eût été la trouvaille des trouvailles. Mais elle n'en était pas là : c'était la saillie personnifiée, les fusées de Torré étaient cent fois moins brillantes que ses boutades les moins réussies ; et l'on conçoit qu'avec une pareille verve l'on ait toujours besoin d'un cercle, d'un public pour battre des mains et applaudir.

Et qu'était-il arrivé ? c'est que le prince, dont l'apparition seule opérait aussitôt le vide chez son infortunée maîtresse, faute d'un autre rôle, avait joué celui d'éteignoir : le moyen de faire de l'esprit pour le plaisir d'en faire, quand on sait n'être point écoutée ? Sophie, aussi, depuis deux mois se mourait de calembours et de jeux de mots rentrés ; encore un peu et elle donnait raison à la consultation extorquée à la bonne foi des docteurs Fumé, Petit, Bordeu et Vernage. La bêtise a des émanations contagieuses et délétères qui peuvent avoir toutes les conséquences du poison lent, le dépérissement... et la mort ! Cela n'est pas une plaisanterie, je vous prie de le croire.

Elle demeura chez elle, avec des vapeurs, le reste de la journée. Elle se demanda si elle ne devait pas profiter de la mauvaise querelle que le prince avait cherchée au

Digitized by Google

chevalier pour rompre avec lui. C'eût été d'autant plus le cas que le dernier mémoire de ses fournisseurs avait été par lui acquitté. Ce qu'elle avait fait une fois avec M. Bertin, le trésorier des parties casuelles, pourquoi ne pas le répéter à l'égard de M. d'Hénin ? L'occasion était admirable, et le supplice avait déjà trop duré pour qu'il pût lui venir aucun scrupule.

Toutefois, cela exigeait qu'elle y réfléchît. Ah ! Lauraguais eût été là, que ce n'eût pas fait un pli ; elle se fût élancée à son cou, et il eût bien fallu qu'il lui pardonnât une trahison expiée de reste, et qu'elle saurait faire oublier à force d'amour ! Mais Lauraguais était prisonnier d'Etat, et Dieu seul eût pu dire le terme de sa captivité. Rien sans doute n'est déplorable, à propos de sentiment, comme la réalité et les exigences matérielles qu'elle traîne à sa suite ; Sophie n'était pas femme à vivre de l'air du temps, et, pour peu que la détention du comte se prolongeât, elle était bien forcée de convenir à part elle qu'en congédiant M. d'Hénin, elle étranglait la poule aux œufs d'or.

Les mêmes préoccupations et les mêmes incertitudes la retinrent chez elle le lendemain, et elle ne mit le pied dehors que pour se rendre à l'Opéra où elle chantait ce soir-là. En entrant dans le foyer des acteurs, elle rencontra sa camarade, mademoiselle Chevalier, artiste de mérite qui avait créé, entre autres, le rôle d'Armide avec une rare perfection. Celle-ci l'aborda avec l'air d'une hypocrite compassion.

— Pauvre chère, que je vous plains !

— Grand merci. Et pourrait-on en connaître la cause?

— Dieu du ciel ! vous ne savez donc rien ?

Digitized by Google

— Non vraiment, et vous me rendriez service...

— Me promettez-vous d'avoir du courage?

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous expliquiez.

— Vous êtes veuve, ma chère!

— Veuve? De qui?

— Voilà une question! Il y en a donc plusieurs?

— Ma chère amie, entre nous, vous savez qu'on en a autant qu'on peut, et je vous dirai que votre étonnement est maladroit, il donnerait à entendre... ce qui n'est pas, j'en suis sûre.

— Vous avez de l'aigreur ce soir, mademoiselle, mais il faut bien pardonner quelque chose au malheur; seulement, cela me porte à croire que vous en savez plus long que vous ne voulez le paraître.

— Oh! l'indigne femme! Quand je vous dis que depuis hier je ne suis pas sortie et que je n'ai reçu personne.

— Allons, je vous crois. M. d'Hénin et le duc de Nivernais ont été arrêtés par les gardes des maréchaux de France, au moment où ils mettaient l'épée à la main, ce matin, au bois de Vincennes. Vous deviez au moins prévoir cette rencontre, car il paraît que leur querelle a eu lieu chez vous.

— Eh bien! jusqu'ici je ne vois pas le grand malheur. L'intervention des gardes de la connétablie, il me semble, était fort opportune, au contraire; elle a empêché toute effusion de sang.

— Assurément, et ce serait pour le mieux, si cela se bornait là. Mais nos seigneurs les maréchaux voudront juger, et, quelle que soit la bénignité de leur sentence, il

Digitized by Google

est à craindre qu'ils ne vous privent pour un bon mois au moins de votre prince.

— N'est-ce que cela?

— Comment! c'est bien assez, je pense. Et vous ne vous arrachez pas les cheveux, et vous ne vous couvrez pas d'un cilice! Qu'est-ce donc que cela veut dire?

— Que votre mauvaise nouvelle est délicieuse, et que je ne puis résister au désir de vous embrasser pour votre peine! Vous êtes ma meilleure amie, Chevalier!

Mademoiselle Chevalier la regarda d'un air ébahi; Sophie lui éclata de rire au nez et courut s'habiller. Elle trouva sur sa route Gluck qui heurtait à la loge de Pillot, le successeur indigne de Géliotte; elle s'accrocha à son habit, et l'entraîna chez elle.

— M'en voulez-vous encore? lui dit-elle.

— Non, répondit le compositeur, je suis trop heureux pour conserver la moindre rancune.

— Diable! tout le monde est donc heureux aujourd'hui! que vous est-il arrivé, cher maître?

— Un billet de quatre lignes, pas davantage.

— Ce n'est pas trop. Et c'est d'une femme, bien entendu?

— Et d'une très-jolie femme encore!

— Qui vous veut du bien?

— Oh! beaucoup de bien; je vous en fais juge: lisez.

Mademoiselle Arnould prit le billet qu'il lui tendait.

— De madame la Dauphine! s'écria-t-elle en apercevant la signature de Marie-Antoinette.

— Oui, elle a appris ce qui s'est passé entre M. d'Hénin et moi; elle m'assure que justice sera faite. Est-il vrai que le prince soit à l'Abbaye?

Digitized by Google

— J'ignore où il est, mais ce qui paraît certain, c'est que le prince et M. de Nivernais ont été arrêtés par ordre de la connétablie, à la suite d'une querelle où le duc a pris chaudement votre parti. Je n'en sais pas davantage, et ces renseignements, je les tiens de Chevalier; si vous en voulez plus long, questionnez-la.

— Je vous quitte, j'ai à parler à Pillot.

— Allez, mais sans rancune, n'est-ce pas?

— Sans rancune. Toutefois, quand nous répéterons, ce ne sera plus chez vous. Vous avez trop d'adorateurs, pour que cela soit possible.

Sophie joua comme un ange ; jamais elle n'eut plus de verve et de passion : on donnait ce soir-là l'*Amour et Psyché* ; naturellement elle faisait Psyché. En rentrant chez elle, elle trouva une longue épître du prince ; il se donnait un mal bien inutile pour la consoler. Comme cette missive ne contenait rien autre chose que ce que le lecteur sait déjà, nous nous dispenserons de faire figurer ici ce billet qui, on s'en doute, était loin d'être un chef-d'œuvre épistolaire.

Ainsi que l'avait prévu mademoiselle Chevalier, la connétablie appela les deux champions à sa barre, et, quatre jours après, elle rendait un jugement qui condamnait MM. d'Hénin et de Nivernais à une prison de six semaines. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut désignée comme le lieu de détention du premier, et la Bastille pour le second.

Le *veuvage* de mademoiselle Arnould attira dans son appartement du Palais-Royal toute la jeunesse de la cour. Dès le lendemain de l'embastillement du prince, son salon ne désemplissait pas. En fait d'amour, les absents

Digitized by Google

sont des gens morts, et c'était à qui succéderait au défunt. La concurrence devait naturellement établir une hausse énorme ; les offres montèrent progressivement à un taux fabuleux.

— Jamais, disait plaisamment Sophie, je n'avais été estimée autant.

Et cependant, à l'étonnement de tout Paris, à chaque ouverture, la cantatrice secouait négativement la tête de façon à ne laisser aux poursuivants que bien peu d'espoir. On savait quelle fine mouche elle était ; on crut d'abord ces refus une amorce pour élever les enchères. Cependant, comme elle tenait bon, il fallut bien, de guerre lasse, admettre la sincérité d'une résolution qui ne se démentait point. Mais c'était à faire appréhender l'approche de la fin du monde. A quoi attribuer un semblable désintéressement? On avait beau chercher, on ne trouvait aucune réponse raisonnable à une question qu'on s'adressait comme bonjour dans la rue ou au foyer de l'Opéra. Comme c'est assez l'habitude en pareil cas, on supposa tout, excepté ce qui était vrai. Mais qui, diable ! se fût imaginé qu'elle pensât encore à ce pauvre Lauraguais dont l'arrestation avait occupé tout le monde huit jours durant, et auquel, à l'heure qu'il est, on ne songeait pas plus que s'il n'eût jamais existé ?

Remarquons aussi que M. d'Hénin n'avait pas peu contribué à donner un notable relief aux brillantes et séduisantes qualités du comte : l'on perd ou l'on gagne à toute comparaison, et la valeur réelle de ce dernier ne rejaillissait que plus éblouissante devant la complète nullité de son successeur. Lorsqu'elle rompit avec lui pour les causes que nous savons, elle l'aimait ; mainte-

Digitized by Google

nant, ce n'était plus de l'amour, c'était de l'idolâtrie. Et puis, il était malheureux, persécuté, emprisonné; et puis, malgré l'apparence dégagée avec laquelle il avait appris sa perfidie, il en avait été froissé au cœur, et elle brûlait de réparer un tort dont elle avait été, du reste, la victime première. Et puis enfin, l'absence, une séparation d'un mois ou deux avaient plus que suffi pour chasser de sa mémoire les petites taches et ne laisser subsister que les points lumineux. Sophie pleurait son Lauraguais comme Héloïse pleurait Abeilard au fond de son cloître.

La claustration quasi monacale à laquelle, depuis l'emprisonnement du d'Hénin, elle s'était volontairement condamnée, ne se démentit point; elle ne paraissait à l'Opéra que pour jouer; la porte de sa loge était défendue aussi bien que celle de son appartement. On s'épuisait de plus en plus en hypothèses, se demandant ce qu'une ardente et joyeuse fille comme elle pouvait faire, sevrée de plaisirs et d'amour. Ses femmes, dont on déliait bien la langue à prix d'or, ne pouvaient dire que ce qu'elles voyaient, et les renseignements se réduisaient à ceci : Mademoiselle a des vapeurs, elle pleure souvent, et sa seule distraction est de gronder, de se mettre en fureur à propos de rien. Ces bulletins étaient peu satisfaisants, et la curiosité publique, en dépit de ses efforts pour sortir de l'ornière, eût pu demeurer longtemps dans le *Statu quo*, sans une circonstance qui changea les choses du tout au tout.

Mademoiselle Arnould avait été désignée pour chanter à la cour. Elle dût partir pour Versailles avec ce que l'Opéra comptait alors de meilleurs sujets : Pillot, Gélin,

Digitized by Google

Larrivée pour le chant; et pour la danse, bien supérieure alors au chant : Vestris, Laval, Lyonnais et mesdemoiselles Lany, Vestris, Guimard et Allard. La troupe voyageuse prenait ses ébats sous la conduite de Rebel, tout récemment fait cordon de Saint-Michel. Ce fut le *Dardanus* de Rameau (Sacchini ne devait traiter le même sujet que longtemps après) que l'on choisit pour être exécuté devant ce public chamarré.

Louis XV était souffrant et ne devait pas paraître, et, partant, madame Dubarry. La Dauphine, aux divertissements de la cour, allait donc jouer le rôle de souveraine, tout comme s'il n'y eût eu à Versailles ni roi ni favorite; c'était prendre un avant-goût des honneurs par lesquels elle avait à passer pour arriver à l'échafaud. Mais qui eût prévu cela alors? Les fleurs obstruaient la gueule de l'abîme vers lequel chacun se précipitait en chantant, le rire aux lèvres, dans le plus complet aveuglement. A la représentation de *Dardanus*, la Dauphine parut dans sa loge accompagnée de Mesdames filles du Roi et de madame de Noailles, si connue depuis sous le nom de madame l'*Etiquette*.

Le directeur Rebel avait fait en sorte que le spectacle ne fût point trop indigne de l'illustre auditoire devant lequel ses artistes allaient jouer. Chacun répondit à son attente; Sophie la surpassa. Il y avait dans le personnage de Céphise un rapport si frappant avec l'état de son âme, Dardanus devait si naturellement lui rappeler Lauraguais, son Dardanus à elle, elle s'identifia tellement avec un rôle qui était une perpétuelle allusion à ses peines secrètes, à sa douleur cachée, qu'elle fut sublime de pathétique et d'inspiration. Garrick qui, plus tard, lors

Digitized by Google

qu'il vint en France, la proclama la première tragédienne de Paris, s'il eût assisté à cette représentation de *Dardanus*, l'eût proclamée la plus grande tragédienne du monde. La sensation qu'elle produisit fut si profonde que, malgré la présence de la Dauphine, malgré l'usage qui interdisait d'applaudir aux spectacles de la cour, toute l'assemblée trépignait d'enthousiasme ; Marie-Antoinette n'était pas la moins émue.

— Madame de Noailles, dit-elle à celle-ci, vite, claquez des mains ; cette actrice est merveilleuse, et voilà une salle entière qui grille d'envie d'applaudir, et qui n'ose !

— Mais, madame, Votre Altesse Royale ignore donc que l'étiquette ?...

— Je sais, je sais... Mais vraiment mademoiselle Arnould mérite bien une exception. Voyons, c'est donc bien difficile ce que je vous demande ?

— Je supplie Son Altesse Royale d'observer...

— Ah ! madame, répliqua la Dauphine avec une visible impatience, vous êtes de glace ! Mais, si vous avez si grand'peur de pécher, je battrai des mains moi-même.

— Votre Altesse n'y pense pas ! s'écria la duchesse épouvantée, puisqu'elle l'exige, j'obéirai.

Et elle se mit à applaudir. On ne pouvait se méprendre sur cette manifestation isolée, partie de la loge de la Dauphine et venant d'une femme aussi réservée et aussi formaliste que madame de Noailles. Cela fut regardé comme un signal ; toute la salle retentit aussitôt d'applaudissements et de cris frénétiques, au grand scandale des vieux courtisans qui n'avaient jamais assisté à aussi

Digitized by Google

énorme *inconvenance*. Ces transports n'eurent d'autre fin que celle de la pièce.

Sophie, étendue sur une bergère, couverte encore du vêtement de Céphise, était comme accablée sous le poids de cette ovation si flatteuse par son étrangeté et la qualité de l'auguste auditoire auquel elle la devait. Elle n'était pas encore revenue de sa première émotion, quand on lui annonça dans sa loge la visite de M. de Saint-Florentin.

— Mademoiselle, lui dit le ministre, c'était bien mon intention de vous remercier du plaisir infini que vous nous avez fait à tous et à moi personnellement. Mais je dois d'abord m'acquitter d'une mission que je me sens doublement heureux de remplir. Madame la Dauphine m'envoie vous féliciter de sa part et vous assurer de sa protection toute spéciale.

— Monseigneur, je ne sais comment reconnaître...

— Et maintenant que j'ai parlé au nom de Son Altesse Royale, si je pouvais vous être utile en quelque chose...

— Eh bien ! monseigneur, vous le pouvez ! s'écria Sophie en se précipitant à ses genoux.

— Dieu du ciel ! à mes genoux, mademoiselle ! relevez-vous, je vous en prie, quoique cette posture ait un charme que je ne saurais exprimer : on jurerait que vous recommencez une scène de votre rôle de Céphise.

— Hélas ! monsieur le comte, vous dites plus vrai que vous ne pensez. C'est encore un scène de Céphise, de Céphise qui redemande aux dieux et aux hommes son Dardanus.

— Ah ! je comprends : M. le prince d'Hénin...

Digitized by Google

Sophie fit un geste tellement significatif, que le comte vit à merveille qu'il était à côté de la vérité.

— C'est donc le duc de Nivernais? reprit-il aussitôt.

— Mais pas d'avantage, monseigneur.

— Alors, mademoiselle, je vous avouerai que je n'y suis pas du tout.

— Je le vois bien, monseigneur, ajouta-t-elle en souriant, et je vous étonnerai fort en vous disant son nom.

— J'écoute de mes deux oreilles.

— C'est... M. de Lauraguais.

— Le comte de Lauraguais!.. Mais, si je ne me trompe...

— Monseigneur, je l'aime toujours!

— Je vous jure, mademoiselle, que je ne m'en serais jamais douté ; il me semblait...

— Vous avez raison, monseigneur, mais je n'ai pu l'oublier, quoi que je fisse... Oh! rendez-le-moi, monsieur le comte, rendez-le-moi! Songez qu'il y a trois grands mois qu'il se meurt d'ennui à Metz... N'a-t-il pas suffisamment expié les torts qui lui ont valu les rigueurs de Sa Majesté?...

— Mademoiselle, les torts du comte sont plus graves que vous ne les supposez. Je veux bien croire que la plume de M. de Lauraguais soit plus rapide que sa réflexion, mais cela ne peut passer pour une excuse ; le mal n'en est pas moins fait. Dernièrement encore, la liberté du comte a été refusée à sa famille et à sa femme... et vous concevez qu'après de pareils refus, il ne peut vous la devoir.

— Eh bien! monseigneur, qu'il la doive à la clémence du roi! Il a été puni ; son châtiment serait-il donc sans

Digitized by Google

fin? Il eût conspiré contre l'État au lieu de persifler la Sorbonne, qu'on n'eût pu le frapper d'avantage.

— Tenez, mademoiselle, ne parlons pas politique, si vous m'en croyez, répondit le comte avec un sourire. Toutefois, vous avez eu raison de beaucoup compter sur la clémence du roi; elle est infinie, et M. de Lauraguais pourrait bien s'en ressentir.

— Serait-ce un engagement, monseigneur?

— C'est du moins une espérance.

— Oh! non, oh! non, monsieur le comte, c'est bien là une promesse, une promesse de gentilhomme : M. de Lauraguais serait à cette heure en liberté, que je ne serais pas plus tranquille. Je vous remercie, monseigneur.

M. de Saint-Florentin sourit de nouveau et disparut en adressant un geste protecteur à la cantatrice.

V

Mademoiselle Robbe.

Un soir, quelques jours après son succès inouï à la cour dans la tragédie lyrique de Rameau, Sophie était renfermée au fond de son boudoir, impatiente, l'oreille au guet, écoutant à chaque instant si l'on n'ébranlait point la sonnette d'entrée. Toute sa soirée se passa de la sorte; personne ne se présenta.

Digitized by Google

— Il sera sans doute allé, se disait-elle, à l'Opéra, croyant m'y rencontrer. Il viendra après.

Le mortel fortuné si vivement attendu, vous supposez qui c'est? Oui, c'est lui, lui-même, Lauraguais, devant qui les portes de la citadelle de Metz se sont enfin ouvertes! Cet heureux événement est le miracle de l'amour seul, et le comte ne peut l'ignorer. La prière de Sophie a été plus puissante auprès du ministre que celle de la femme légitime et de tous les Brancas; M. de Saint-Florentin a été fidèle à l'espèce de promesse qui lui avait été arrachée : Lauraguais est libre à l'heure où nous sommes, Lauraguais est à Paris!

A Paris, c'est-à-dire à quelques pas d'elle; et il n'est pas encore venu la voir! Assurément, il l'aura crue à l'Opéra; et pourtant, il n'avait qu'à parcourir l'affiche pour se convaincre du contraire. Mais la liberté devait immanquablement lui avoir tourné la tête, cette mauvaise tête, cause déjà de tant de folies, et qui lui en ferait tant commettre encore!... Enfin, c'était quelques heures d'ennui à dévorer : le spectacle achevé, il volerait chez elle. Elle donna l'ordre de ne laisser entrer qui que ce fût, Lauraguais excepté.

Quel charmant chapitre d'amour elle prévoyait! Et ce maudit Opéra, qui était éternel! L'heure où d'habitude l'Académie-royale de musique fermait ses portes était plus qu'arrivée. Il est vrai que, ce soir-là, une débutante dans l'art de Terpsichore tentait le sol mouvant des planches, ce qui motivait, de reste, cette lenteur qui la désespérait. Son seul soulagement était de maudire la pauvre fille dont le sort se décidait en ce moment:

Digitized by Google

— Cette Robbe ne pouvait pas choisir un autre jour ! Je donnerais de bon cœur cent louis qu'elle fût huée du parterre aux quatrièmes loges, la peste !

N'y pouvant tenir davantage, elle envoya un de ses gens s'assurer où en était le ballet. Le valet revint quelques instants après ; tout était fini depuis une grande demi-heure. Sophie devint pâle, et deux larmes se suspendirent à ses longs cils bruns. Elle devait renoncer à l'espoir de voir le comte, qui n'eût pas attendu jusqu'à cette heure à se rendre chez elle, si tel eût été son projet. Hélas ! sa soirée allait se passer tout autrement qu'elle ne l'avait arrangé dans sa tête ! La vie n'est qu'une amère et lourde chaîne de déceptions, que la philosophie apprend à porter avec insouciance ; Sophie regrettait bien en ce moment de n'être pas philosophe. Plus tard elle ne le fut que trop ; mais l'avenir ne nous regarde point.

Malgré la vanité manifeste d'une plus longue attente, elle fut une heure encore sur le qui-vive, entassant des montagnes de raisonnements pour se persuader que rien n'était perdu. Mais la pendule de Boule de son salon dissipa sa dernière lueur d'espérance. Sophie sonna sa camériste, se fit déshabiller et se coucha l'âme navrée. Elle eût été trop heureuse de pouvoir dormir, mais l'inquiétude la tint les yeux ouverts tant que la nuit dura.

Rien n'était plus naturel, cependant, que Lauraguais consacrât à sa famille sa première journée de liberté ; c'était même une de ces nécessités de convenance dont le comte eût été impardonnable de s'affranchir. Que Sophie laissât donc passer la totalité du lendemain ; jus-

Digitized by Google

que-là elle était une folle de s'alarmer immodérément. Il était à craindre, il faut bien l'avouer, que Lauraguais n'eût conservé quelque rancune de sa trahison. Nous disons rancune, car l'amour ne s'envole pas pour si peu, et un antécédent devait jusqu'à un certain point rassurer la pauvre Arnould ; cet antécédent, vous ne l'avez pas oublié, était sa liaison épisodique avec M. Bertin des parties casuelles, durant le voyage du comte à Ferney. Mais toute cette glace fondrait sous le feu de ses ardentes caresses et de ses baisers. Elle savait que l'homme le plus invulnérable a son côté faible ; chez Achille, c'était le talon, et Lauraguais, qui n'était pas le fils d'une déesse, n'offrait que trop de points attaquables à un ennemi intelligent et rusé.

Après s'être tourmentée outre mesure, sa pensée changea de cours, et l'espérance revint de plus belle. L'aurore avait chassé la nuit devant ses teintes azurées, et avec elle, cette agitation fébrile, fille de l'ombre et de la nuit. La lassitude ferma tout à fait sa paupière lourde de sommeil, et elle s'endormit, non sans peine, vers le matin. Aussi, la première moitié du jour s'était-elle écoulée lorsqu'elle quitta le lit. Comme elle tenait fort à n'être pas prise à l'improviste, bien qu'à son âge un négligé fût plus dangereux pour le visiteur que pour elle-même, elle se fit coiffer, habiller avec une extrême recherche. Dans le cas où Lauraguais se présenterait, il fallait qu'il n'en réchappât point. Il n'avait donc qu'à jouer serré, en supposant qu'il fût déterminé à s'arracher aux enchantements de la sirène, qui, par deux fois, avait si complétement méconnu l'amour qu'elle avait su inspirer.

Digitized by Google

Elle était encore à sa toilette, dans une atmosphère d'essences et de parfums, lorsqu'on vint lui annoncer la visite... Avait-elle bien entendu? De Lauraguais! Elle se le fit répéter; mais c'était bien lui qui attendait dans le salon que la divinité du lieu consentît à l'admettre près d'elle. Le salon n'est fait que pour les indifférents; c'est une pièce sans poésie où l'on ne reçoit pas ceux qu'on aime. Sophie commanda d'introduire le comte dans son boudoir, *comme autrefois*. Et quoiqu'elle ne fût qu'à demi vêtue (peut-être *parce que*, car les femmes savent toujours ce qu'elles font dans leurs plus grandes extravagances), elle suivit de près le valet auquel elle avait donné ces derniers ordres; de telle sorte qu'elle pénétrait dans cet étroit et délicieux arcane, par une porte différente, il est vrai, aussitôt que M. de Lauraguais.

Sophie sentit son cœur bondir dans sa poitrine; son premier mouvement fut de s'élancer à son cou. L'air froidement affectueux du comte l'arrêta au moment où elle allait céder à cet élan qu'elle réprima à temps.

— Bonjour, ma chère Sophie. Je m'aperçois que ma visite est indiscrète à force d'être matinale; mais il faut bien excuser quelque chose d'un pauvre prisonnier que trois mois de réclusion ont presque totalement désorienté sur la vie qu'on mène ici. C'est pardieu vrai! Je reviendrais du Monomotapa que je ne serais pas plus neuf. C'est inouï comme on fait du chemin à Paris en aussi peu de temps! Enfin, hier soir, par désœuvrement, je vais à l'Opéra; que vois-je? La plus délicieuse créature qui soit au monde!

— Qui cela?

Digitized by Google

— Eh ! la débutante donc ! mademoiselle Robbe.

— Comme vous en parlez ! quel feu ! on jurerait...

— Et on n'aurait pas tort. C'est une divinité que cette fille-là. La connaissez-vous ?

— Je ne l'ai pas même vue, répondit sèchement Arnould.

— Diable ! c'est fâcheux, je vous aurais priée de m'être en aide pour certains projets... Mais, parlons de vous. Comment vont les amours ?... Allons, je suis un étourdi, j'oubliais la mésaventure du cher prince ; sincèrement, je vous plains. Heureusement, sa détention à lui sera moins longue que la mienne de moitié, elle touche à sa fin. Fait-il bien les choses, au moins ?

— Très-bien, monsieur le comte.

— J'en suis enchanté. Et Nivernais est à la Bastille aussi. C'était encore un de vos adorateurs, celui-là. Diantre ! l'État en veut à vos amours ! — Mais pourquoi donc n'étiez-vous pas hier à l'Opéra ? j'espérais vous y trouver.

— J'avais une migraine affreuse.

— Tant pis, tant pis, vous auriez vu une créature qui joue un peu bien des hanches et des jarrets... Elle est vraiment céleste ! Des yeux noirs longs comme mon doigt ; une bouche créée pour l'amour ; un sourire adorable, et une taille !... Rien que sa taille vaut...

— Quoi, monsieur le comte ?

— Tout le royaume de France. S'il était à moi, pardieu, je le mettrais à ses pieds sans hésiter. Madame du Barry ne serait pas digne de lui nouer son cothurne.

— Vous m'en direz tant de bien, mon cher comte, que je finirai par croire que l'abstinence prédispose sin-

Digitized by Google

gulièrement à trouver exquise la première chose qui tombe sous la dent. Votre mademoiselle Robbe serait encore une merveille, n'eût-elle que le dixième des attraits que vous lui attribuez.

— Vous croyez ! Eh bien ! allez demain à l'Opéra ; elle dansera dans la pastorale de *Daphnis et Alcimadure*, vous me direz ensuite si ce n'est pas la grâce et la volupté personnifiées.

— Vous piquez ma curiosité ; je n'y manquerai certes pas.

— C'est entendu. J'irai vous baiser la main dans votre loge.

Le comte se leva sur ces derniers mots.

— Vous partez déjà ?

— Oui, vous sentez, le lendemain d'un retour, on ne s'appartient guère. Mais pour rien au monde je n'eusse voulu retarder cette visite-ci. Je sais tout ce dont je vous suis redevable, ma bonne Sophie. Si vous n'êtes pas fidèle en amour, vous l'êtes au moins en amitié, et c'est à vous seule que je dois attribuer un élargissement qui pouvait traîner longtemps encore. Soyez sûre que je ne l'oublierai jamais.

Et il disparut, laissant la pauvre fille anéantie d'un pareil accueil, elle qui, en idée, avait imaginé un tête à tête bien différent et un peu plus passionné. Tout était fini, il ne l'aimait plus ! Il ne l'aimait plus, et cela ne faisait pas un doute ; il avait pris le soin de l'en instruire lui-même ! Il n'était de retour que de la veille, et déjà sa rivale était toute trouvée. Une pirouette de mademoiselle Robbe lui avait tourné la tête ; et Sophie le connaissait assez pour savoir qu'il remuerait ciel et

Digitized by Google

terre, afin de cueillir ce fruit tout neuf dont les feux corrosifs de la rampe n'avaient point eu le temps de dévorer la fraîcheur.

— Parbleu ! il faudra voir cette huitième merveille ! Malheur à elle si je découvre dans son œil la moindre paille, j'en ferai une poutre ! Après tout, le cher comte ne la tient pas encore ; il n'en est qu'aux désirs, et ce n'est pas suffisant pour faire désespérer de la partie.

Le lendemain soir, mademoiselle Arnould n'eut garde de ne point se trouver à la pastorale de *Daphnis et Alcimadure;* elle avait une loge à elle où elle trônait assidûment lorsqu'elle ne jouait pas, et où se réunissait tout ce que Paris et Versailles avaient de roués et d'élégants.

La pièce en question était originairement, patois et musique (car elle fut d'abord exécutée en patois languedocien), de la composition de Mondonville, dont la musique religieuse faisait alors la fortune des concerts spirituels ; avec Géliotte, Latour et mademoiselle Fell, tous trois Languedociens, pour interprètes. Le succès qu'elle avait eu d'abord avait suggéré l'idée de la reprendre, en y apportant certaines modifications, entre autres celles d'un langage plus naïf qu'intelligible. Et l'on comptait beaucoup sur cette œuvre rhabillée par l'abbé de Voisenon, le grand arrangeur de l'époque.

Qu'on se rassure, nous ferons grâce au lecteur de l'analyse de cette bergerie, que le public accueillit avec des applaudissements tels que (ce qui ne s'était point encore passé à l'Opéra), les acteurs et la musique furent obligés de suspendre leur exécution pour donner un

Digitized by Google

libre cours aux battements de mains. Qu'il suffise de savoir que le rôle d'Alcimadure était tenu par madame Larrivée, celui de Daphnis par Le Gros, auquel, dans cette création, on pouvait reprocher de n'avoir pas la vérité, la simplicité charmante et la tendresse ingénue qu'y avait, on s'en souvenait encore, déployé Géliotte.

Mais ce furent les danses qui firent le grand succès de cette pastorale, par leur allure plus que voluptueuse.

Dès le premier acte, la débutante avait à s'escrimer dans un pas de cinq avec Gardel, d'Auberval, mesdemoiselles Guimard et Peslin. A peine parut-elle, qu'elle fut saluée par un tonnerre de bravos. C'était sa figure qu'on applaudissait.

Mademoiselle Robbe était une belle brune avec des yeux longs comme le doigt, pour ne pas toucher à l'expression de Lauraguais, une bouche aussi colorée et aussi fraîche qu'une grenade encore inondée de rosée, un menton ravissant et de petites joues rondelettes, sur lesquels s'épanouissait une légère couche de fard dont elles eussent fort bien pu se passer.

Mais, pour une danseuse, le visage n'est que le visage, et ne saurait dispenser du reste, tout céleste que vous le supposiez. Celle-ci était taillée en Vénus : épaules admirables, quoique ce fût une enfant, bras délicieusement arrondis, hanches vigoureuses et saillantes, jambes parfaites ; un vrai morceau de roi, pour tout dire. (Il est fort à parier que cette locution date de Louis XV et de son Parc aux Cerfs).

En la voyant paraître, Arnould pâlit sous son rouge :

— Si ce n'est pas une sotte, je suis perdue ! murmura-t-elle entre ses dents.

Digitized by Google

Le succès qu'elle obtint dans le pas de cinq ne fit que donner plus de corps à cette mentale appréhension. Une femme jalouse s'abuse peu. Comme ses réflexions ne sont que pour elle, elle sait mettre tout amour-propre de côté et estimer le fort et le faible de sa rivale. Sophie, en ce moment, pouvait être quelque peu injuste envers elle-même ; mais, en tous cas, mademoiselle Robbe avait l'avantage de l'inconnu, avantage immense contre lequel il devient bien difficile de lutter, avec un amant d'une nature aussi inflammable que Lauraguais. Il est des choses qui pour certaines gens seront de véritables liens, et qui pour d'autres auront l'effet contraire. Lauraguais avait vécu avec elle en mari, beaucoup plus en mari qu'avec sa propre femme, vertueuse et digne créature qui souffrait sans se plaindre des dédains de son volage époux ; beaucoup plus, répétons-nous, car il avait de Sophie deux beaux enfants que la cantatrice faisait élever aux portes de Paris : et Arnould connaissait assez l'homme pour s'effrayer de ce qui, avec tout autre, eût été un motif de sécurité, une attache presqu'indissoluble.

Mademoiselle Robbe se tira à merveille de ce qu'elle avait à faire dans cette pantomime lascive, qu'on accueillit avec un enthousiasme voisin de la frénésie. Elle enchanta même auprès de mademoiselle Guimard, ce qui n'est pas peu dire, et donna la plus haute idée de son avenir chorégraphique. La pauvre Sophie parut anéantie de ce triomphe plus que suffisant pour monter une tête moins ardente que celle du cher comte. La porte de sa loge s'ouvrit brusquement. Elle se retourna au bruit et aperçut Lauraguais dont le visage reflétait la jubilation.

Digitized by Google

— Eh bien ! fit-il sans autre exorde. Comment la trouvez-vous ?

— Mademoiselle Robbe ?

— Parbleu ! qui donc ?

— Mais c'est un début heureux, et ce sera une doublure agréable de mademoiselle Allard.

— C'est tout ce que vous avez vu, vous ?

— Que voulez-vous que j'aie vu de plus ?

— Ecoutez, ma chère Sophie, quand on est jeune et aussi jolie que vous l'êtes, on a très-grand tort d'être injuste envers les autres. La beauté de mademoiselle Robbe ne peut vous empêcher de dormir, rassurez-vous ; cela admis, voyons, soyez sincère : n'est-elle pas adorable ?

— Adorable.

— N'a-t-elle pas le plus charmant visage du monde ?

— Le plus charmant visage du monde, répéta Sophie avec une docilité de faux aloi bien propre à le faire sortir des gonds.

— Vous êtes, corbleu, insupportable ce soir ! Vous me feriez damner !

— Combien vous êtes déraisonnable ! Je parle comme vous et vous vous fâchez.

— Oh ! sans doute, mais vous seriez désespérée qu'on prit à la lettre ce que vous dites.

— Qui vous le fait penser ?

— Ce n'est pas assez évident !

— Cette petite vous a tourné la tête.

— Je ne m'en défends pas, mais convenez qu'on la perd tous les jours pour beaucoup moins.

Digitized by Google

Sophie se leva avec un geste de fébrile impatience, mais que Lauraguais ne remarqua point.

— Vous partez ?

— Oui, je rentre.

— Quoi ! vous ne restez pas ? Il paraît qu'au troisième acte, elle dansera un pas délicieux dont elle s'est supérieurement tirée aux répétitions.

— Il faudrait avaler la danse des amazones du second acte, et je ne m'en sens nullement le courage. Êtes-vous homme à me sacrifier mademoiselle Robbe et à m'accompagner ? Nous causerons.

— Eh bien ! franchement, non. Je tiens à mon troisième acte, on m'en a dit tant de bien que ma curiosité est au comble ; et puis, l'Opéra pour moi, après une abstinence de trois mois, devient du fruit tout nouveau...

— Dont je serais désolée de vous priver. Au revoir donc.

— Au revoir.

Mademoiselle Arnould effectua sa retraite et poussa derrière elle la porte de sa loge avec une fureur comprimée. Elle était trop exaspérée pour que sa colère ne rejaillît pas sur quelqu'un ou sur quelque chose ; en rentrant elle brisa des Sèvres dont M. d'Hénin lui avait fait cadeau ; elle gronda, chamailla ses gens, et l'épuisement seul mit fin à ce besoin immodéré de taquineries à l'égard de ses domestiques, de destruction à l'endroit de ses meubles.

Le surlendemain, au foyer où elle rôdait avant d'entrer en scène, le bruit général courait que, de tous les prétendants aux faveurs de mademoiselle Robbe, le

Digitized by Google

comte était celui qui avait le plus de chances, et l'on ne faisait pas un doute qu'il ne l'emportât sur ses nombreux concurrents. C'était le plus charmant vaurien et le plus magnifique souteneur de filles de tout Paris, et il avait dû mettre de côté un trimestre entier le temps qu'il avait langui dans sa citadelle de Metz.

A chaque pas, elle entendait répéter le même refrain ; c'était la nouvelle du jour. Si la danseuse semblait hésiter encore, ce n'était qu'un manége assez grossier de la mère (elle avait une mère) dont personne n'était dupe. Ce soir-là, Sophie apporta dans son chant une mélancolie si vraie, un désespoir si profondément senti, que chacun se retira, l'âme serrée, les yeux gonflés. On fit honneur de ce succès de larmes au talent de l'actrice ; qui pouvait deviner qu'elle dût toute cette éloquence à la secrète affliction qui la mordait au cœur ? On l'applaudit à outrance, mieux eût valu la plaindre.

La semaine s'écoula pour elle dans un grand accablement. Elle se dit malade pour se dispenser d'aller à l'Opéra, et s'enferma opiniâtrément chez elle sans chercher à échapper aux noires vapeurs dont elle était la proie. Sa porte était murée pour tous ; Lauragnais seul avait été épargné dans cette exclusion générale. Mais l'ingrat ne paraissait pas se beaucoup soucier de jouir des faveurs de l'exception : il l'avait tout à fait oubliée ! Que lui importait qu'elle souffrit ou non ? Il ne pouvait ignorer cependant son état officiel, et quand toute la cour s'inscrivait chez elle, lui seul s'affranchisait de cette banale manifestation d'intérêt ! Ce n'était pas seulement de l'indifférence, c'était de la cruauté. Il fallait qu'elle fût bien folle de se préoccuper davantage de l'abandon

Digitized by Google

de cette âme froide, sur le compte de laquelle elle s'était si complétement abusée.

Si Sophie eût voulu quelque peu raisonner, elle n'eût accusé qu'elle-même de la désertion de son amant. Il faut une affection bien robuste pour survivre à deux trahisons, et Lauraguais était plus qu'excusable de ne point s'exposer à une troisième. Mais ce n'était point là le sentiment de mademoiselle Arnould, qui était loin de partager le préjugé général sur ces sortes d'énormités. Aussi, à ses yeux, le comte était-il un monstre de légèreté et d'ingratitude digne d'être voué aux dieux infernaux, et méritait-il l'atroce châtiment que firent éprouver les bacchantes à Orphée, ce Gluck des temps mythologiques.

Un matin, que la pauvre Sophie se désolait de plus belle, la tête enfouie dans les coussins de son sofa, on vint lui annoncer l'infidèle.

— C'est donc tout de bon que vous êtes malade? — Qu'avez-vous, ma chère enfant?

— Je souffre.

— Où cela?

— Partout

— Mais enfin, où cela? Partout n'a jamais été une réponse.

— A votre aise; mais je ne puis vous répondre que cela.

— Je comprends, vous avez vos vapeurs.

— Soit, vous devez mieux vous y connaître que moi, vous qui faites de la médecine et qu'on a envoyé à Metz pour en avoir trop fait. Puisqu'il en est ainsi, il ne me reste plus qu'à vous demander un remède.

Digitized by Google

— Voyons le pouls.

— Le voici.

— De la fièvre? — Un repos absolu.

— Merci du remède! Depuis huit mortelles journées, c'est ma seule tisane. Vraiment, vous méritiez être docteur.

— Alors, c'est de la distraction qu'il vous faut.

— Bravo! j'aime mieux cela. Vous êtes plus près de la vérité, car je m'ennuie terriblement.

— J'en étais sûr.

— Vous êtes si perspicace! Et quelle distraction, s'il vous plaît? Je vous préviens d'abord que tout m'est insipide, qu'il n'est pas un plaisir qui ne me soit fade jusqu'au dégoût!... Maintenant, j'attends l'ordonnance.

— Vous croyez m'embarrasser? Ce qui vous ennuie, c'est d'avoir un cœur dont vous ne sachiez que faire; en un mot, la cause unique de cette atonie momentanée, c'est de n'avoir pas d'amant. Avec un amant, vous reconquérez, et votre teint de rose, et votre gaîté, et votre entrain. L'ordonnance, la voilà.

— C'est admirablement bien raisonné. Cela une fois, admis, vous vous chargez de m'en trouver un?

— Que diriez-vous s'il était tout trouvé..... ou retrouvé, pour m'exprimer plus rigoureusement?

— Retrouvé! s'écria Sophie qui crut comprendre.

— Retrouvé.

— C'est donc un... ancien?... un infidèle?

— Infidèle? Non. S'il vous a quitté, cela n'a certes pas dépendu de lui.

— De quoi donc?... fit-elle toute palpitante.

— Des quatre murailles d'une prison d'Etat.

Digitized by Google

Le cœur de la cantatrice dansait des sarabandes dans sa poitrine.

Lauraguais lui revenait au moment même où sa dernière lueur d'espoir s'était envolée. Il avait donc voulu, avant de lui pardonner, lui faire endurer une partie des souffrances que son infidélité à elle lui avait causées ; mais ce n'était, au fond, qu'une épreuve, qui, à ses yeux mêmes, avait assez duré, et à laquelle il était temps de mettre fin... Ce bon Louis !

Elle attendait un mot, un seul pour se jeter dans ses bras. Il était évident qu'il s'amusait à prolonger son incertitude. Elle lui dit, la rougeur du bonheur au front, avec ces ineffables tressaillements de l'amour heureux ou près de l'être :

— Et... son nom ?

— Parbleu ! vous ne devinez pas ?

— Non, je vous jure, répondit-elle avec une adorable hypocrisie.

— Diantre ! le chiffre des prisonniers que vous avez aimé est donc bien considérable que vous ayez peur de ne pas tomber juste ?

Elle prit cette boutade pour une dernière vengeance. Elle l'accepta avec résignation, comme un châtiment mérité, après lequel le pardon n'allait pas longtemps se faire attendre.

— Eh bien ! ajouta-t-elle, le nommerez-vous ?

— Puisque vous ne comprenez pas à demi-mot, c'est M. d'Hénin.

Sophie devint pâle comme une morte.

Et c'était à cette affreuse déception que devaient aboutir le rayon d'espérance, la lueur trompeuse qui, un in-

Digitized by Google

stant, avaient brillé devant elle! Elle crut qu'elle allait se trouver mal; mais la fierté de la femme vint en aide à son courage défaillant: elle se fût tuée, si elle eût pensé que Lauraguais pénétrait ce qui se passait en elle.

— M. d'Hénin? articula-t-elle de l'air le plus naturel qu'elle réussit à prendre. Mais vous riez; il est à l'Abbaye.

— Il en est sorti ce matin, ainsi que Nivernais de la Bastille.

— En effet, il y a six semaines, tout autant, qu'ils sont incarcérés, par jugement de nosseigneurs les maréchaux.

— Et le prince serait déjà à vos pieds, sans une petite circonstance qui ne laisse pas que de lui faire un peu mal au cœur.

— Qu'est-ce?

— Madame la dauphine lui a fait dire qu'elle avait été informée de la scène scandaleuse qui avait eu lieu chez vous, qu'elle n'ignorait pas que tous les torts fussent de son côté; et, cela étant, elle trouvait *convenable* que le prince fît une visite au chevalier Gluck. Lorsqu'un conseil part de si haut, il peut bien passer pour un ordre. Votre Médor l'a compris ainsi et s'exécute en ce moment avec toute la bonne grâce d'un chien auquel on arrache un os. Mais ne vous impatientez pas trop; de pareilles visites ne se prolongent guère, et je ne serais pas étonné que le cher prince, au moment où je vous parle, ne montât les marches de votre escalier.

— Qu'il s'en dispense, s'écria Sophie. Je vais donner des ordres pour qu'on ne le laisse pas entrer.

Digitized by Google

— Et pourquoi donc? Êtes-vous folle !

— Pourquoi ?... Vous l'aviez parfaitement bien jugé, sans vous en douter ; cet homme-là est capable, très-capable de faire mourir une femme d'ennui : et je m'ennuie déjà trop pour avoir besoin d'un aide !

— Y songez-vous ! mais cela n'a pas le sens commun ! Que diable ! il a droit à des égards... N'a-t-il pas payé toutes vos dettes ?

— Oh ! il y a longtemps que nous sommes quittes ! Seigneur Dieu ! je ne passerais pas bail avec lui, étalât-il devant moi tout l'or que charrie le Pactole !

— Sérieusement, c'est à ce point ? Ma requête à M. Sirebeau était donc moins un hors-d'œuvre que je ne me l'imaginais? Quoi ! vous ne vous sentez pas le courage de garder l'orange jusqu'à ce qu'elle ait exprimé tout ce qu'elle a de jus ! Allons ! un peu de forces !

— Oh ! s'il se présente, ce sera pour recevoir son congé ! C'est une affaire décidée.

— Réfléchissez à mon ordonnance : Un amant, c'est de toute nécessité. Conservez au moins celui-ci jusqu'à ce que vous l'ayez remplacé... avantageusement.

— Monsieur de Lauraguais, je souffre, et cela vous a dû sauter aux yeux, ce qui ne vous empêche pas de me persifler sans pitié ; je vous croyais plus généreux.

Une soubrette coupa le dialogue en deux par sa brusque apparition :

— Mademoiselle, M. le prince d'Hénin est là qui demande à être introduit près de vous.

— Que vous disais-je ? fit Lauraguais.

— Que faut-il répondre ?

Digitized by Google

Sophie sembla hésiter; puis, elle reprit avec un air de résolution :

— Faites entrer M. le prince.

VI

La chasse à l'amant.

L'espérance ressemble à ces plantes vivaces dont les racines, quoi qu'on fasse, sont tellement profondes qu'on ne saurait entièrement en purger le sol qu'elles envahissent. Le ton dégagé de Lauraguais ne rendait guère vraisemblable la supposition d'une secrète jalousie; quelque amertume eût percé dans son ironie, tout au contraire dénuée du moindre fiel. Mademoiselle Arnould ne se découragea point, néanmoins; elle voulut tenter un dernier effort. Le meilleur moyen de rentrer en grâce était évidemment de remercier le prince avec un éclat qui fût, devers l'amour-propre de celui-ci, une compensation à la blessure grave qu'avait dû faire l'infidélité de sa maîtresse.

— S'il n'est que piqué, se dit-elle, une rupture définitive avec le d'Hénin peut me le ramener. Après tout, en rompant sur-le-champ, à quoi m'exposé-je? Dussé-je mendier, je ne serai pas une minute de plus à cet exécrable sot. Ainsi donc, au petit bonheur! Mais si j'ai de l'esprit, c'est ici ou jamais le lieu d'en montrer.

Digitized by Google

L'arrivée du prince mit fin à ces réflexions. Il se jeta en véritable affamé sur la main de Sophie, qu'il dévora de baisers. Il ne remarqua pas d'abord le comte qui se tenait dans un angle, et ce ne fut qu'après ce premier feu auquel mademoiselle Arnould ne répondit que fort modérément, qu'il s'aperçut de la présence de son *odieux* rival.

— M. de Lauraguais ! articula-t-il avec la mine la plus bouffonne.

— Vous me supposiez encore à Metz, peut-être ? dit celui-ci en souriant. La nouvelle de mon élargissement n'est donc pas parvenue jusqu'à l'Abbaye ?

— Si fait, monsieur, mais je ne m'attendais pas...

— A me rencontrer ici ? Je le conçois ; mais tranquillisez-vous, monsieur, je n'y suis qu'à titre d'ami. J'ai su que mademoiselle était sérieusement indisposée, et je n'ai pu résister au besoin de m'assurer par moi-même de son état.

— Comment, chère amie, vous seriez souffrante ?

— Énormément, monsieur le prince, énormément.

— Vous m'épouvantez ! Il est donc écrit que je ne rencontrerai que des gens malades !... C'est comme ma femme qui...

— Effectivement, interrompit Lauraguais ; j'ai vu hier le chevalier de Coigny qui me paraissait fort alarmé sur la santé de madame d'Hénin.

M. de Coigny était l'amant de la princesse, charmante jeune femme que le chevalier finit par sacrifier, ainsi que la jolie madame de Martinville, femme du fermier général de ce nom, aux exigences jalouse de la duchesse

Digitized by Google

de Bourbon, s'il nous en faut croire la chronique de cour.

— Et quelle est la maladie de madame d'Hénin? demanda mademoiselle Arnould, comme elle eût demandé tout autre chose.

— La petite vérole, répondit Lauraguais.

— La petite vérole ! s'écria Sophie en se redressant tout de son haut, elle a la petite vérole !...

— Et la Sorbonne fait des croisades contre l'inoculation ! Rien de tout cela ne serait arrivé, si madame d'Hénin eût été inoculée, dit notre académicien des sciences.

— Et vous êtes-bien sûr que c'est la petite vérole? ajouta-t-elle en s'adressant au prince.

— Elle est en pleine éruption...

— Et vous l'avez vue?

— En revenant de chez Gluck, que je n'ai point trouvé, je suis passé chez elle; et je l'ai quittée, il y a dix minutes à peine.

— Dites-vous vrai? Est-il bien vrai que vous sortiez de l'appartement de madame d'Hénin? s'écria Sophie d'un air effaré.

— Sans doute; mais pourquoi cette question?

— Pourquoi! pourquoi! Oh! monsieur le prince, au nom du ciel! si vous m'avez jamais aimée, prouvez-le moi!...

— Je ne demande pas mieux; mais de quelle façon?

— En vous retirant... sur-le-champ... sans perdre une seconde!... Mon Dieu! mon Dieu! qui sait s'il n'est pas déjà trop tard!...

— Veuillez m'expliquer, mademoiselle, ce que cela

Digitized by Google

signifie; j'ignore si M. le comte de Lauraguais est plus heureux que moi, mais cela me paraît de l'hébreu.

— Je crois comprendre, mademoiselle, répartit Lauraguais en souriant.

— Pardieu! monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous me rendrez un véritable service en me mettant au fait.

— Très-volontiers, monsieur le prince. Mademoiselle, non pas tant à cause du danger que pour les ravages qu'elle commet, a une horreur invincible de la petite vérole.

— C'est tout comme Coigny, interrompit naïvement celui-ci; il m'a avoué qu'il ne remettrait les pieds chez moi qu'après la guérison de ma femme (1).

(1) Cette maladie épidémique effaroucha aussitôt la nuée d'adorateurs qui voltigeait autour de la princesse; jusqu'à son amant, tout le monde prit la fuite. Un seul, peut-être parce qu'il n'était pas amant heureux, eut le courage d'affronter le danger. M. de Lisle. Mais il faut tout dire aussi : c'était un capitaine de dragons. Et voici les vers qu'il adressait à cette occasion à la triste princesse :

LA ROSE ET L'ÉTOURNEAU.

FABLE.

L'aimable fille du printemps,
La rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amants
Un étourneau du voisinage :
Sans regret, il avait quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son âme inconstante
Sous l'empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine,

Digitized by Google

— Et vous le savez, la petite vérole est contagieuse.
— Eh! bien, monsieur ?
— Vous avez pénétré dans la chambre de madame

Où la rose tenait sa cour,
Il ne cessait à sa voisine
De jurer un fidèle amour :
— Mille autres amants, lui dit-elle,
Chaque jour m'en jurent autant ;
Mais si je cessais d'être belle,
Aucun d'eux ne serait constant.
— Ah ! dit l'oiseau, vous verriez naître
En moi des feux toujours nouveaux ;
J'ose en prendre à témoin le maître
Des roses et des étourneaux.
Le petit Dieu dans sa volée
Entendit faire ce serment ;
Il retint son souffle au moment,
Et la nature fut glacée.
La rose en perdit ses appas ;
Son éclat, sa fraîcheur passèrent ;
Zéphirs, papillons délogèrent ;
L'étourneau ne délogea pas :
— Calmez, lui dit-il, vos alarmes ;
Si mon cœur suffit à vos vœux,
Il vous reste bien plus de charmes
Qu'il n'en faut pour me rendre heureux.
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'amour, étonné du succès,
A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la rose facilement
On devine la ressemblance ;
C'est moi qui suis l'oiseau constant,
Mais je n'ai pas sa récompense.

Digitized by Google

d'Hénin ; je ne vous demande pas si vous y êtes resté longtemps, car une seconde suffit pour...

— Pour ?... articula celui-ci avec une angoisse qui eût dû faire perdre tout sang-froid à Lauraguais.

— Une seconde suffit pour gagner cette maladie si subtilement épidémique.

— Quoi ! vous croyez ?... vous pensez ?...

— Cela n'est pas, il faut l'espérer, mais cela peut être ; et, en supposant que vous en portiez en vous le germe, la terreur de mademoiselle est fort explicable. Pour nous comme pour elle, elle tient à conserver et sa fraîcheur, et sa beauté... et ses jours : on en meurt quelquefois.

— Eh bien ! oui, cher prince, s'écria Sophie en tombant sur ses genoux et en croisant ses deux mains d'une façon à attendrir un rocher. M. de Lauraguais a dit vrai, je me meurs de frayeur ! J'essaierais en vain de vous le cacher ; tant que vous demeurerez là, je ne vivrai pas ! Songez donc ! à vingt ans ! car je n'ai que vingt ans, monsieur !..... devenir laide, abominable !..... vous ne m'aimeriez plus !... oh ! cette idée seule !... si vous m'avez jamais aimée, partez ! partez !... Mon Dieu ! il me semble que déjà !... oh ! vous m'auriez tuée !

— Mais c'est me condamner à l'exil au moment où je croyais toucher...

— Ne me touchez pas, ne me touchez pas ! fit-elle en sautant sur le cordon de la sonnette, qu'elle ne cessa d'agiter qu'à la vue de sa camériste, accourue au bruit.

— Que veut mademoiselle ?

— Des sels, des sels, apportez des sels !

— Mademoiselle se trouve mal ?

— Oui, oui, mais dépêchez, dépêchez ! — Monsieur

Digitized by Google

de Lauraguais, au nom du ciel, cette fenêtre... vite, vite... renouvelez l'air... — Oh ! monsieur le prince, pourquoi êtes-vous venu ! pourquoi êtes-vous venu ! vous n'ignoriez pourtant pas !... oh ! c'est mal ! c'est bien mal !... moi qui ne suis point inoculée !

— Mais, mademoiselle, pouvais-je penser ?...

Lauraguais s'approcha de lui et lui dit à mi-voix.

— Elle a l'esprit frappé, l'imagination est tout quelquefois ; ce serait assez pour développer le mal... voyez dans quel état elle est ; croyez-moi, par pitié pour elle, retirez-vous.

— Me retirer, me retirer...

— Aimez-vous mieux qu'elle ait un jour à vous reprocher ?...

M. d'Hénin hésita un moment.

— Allons, je m'en vais, finit-il par dire en poussant un soupir. Mais au moins, jusqu'à quand durera mon exil ?

Le comte se retourna vers Sophie :

— Mademoiselle, le prince se soumet ; mais, en partant, il vous adresse une requête qui me semble de toute justice. Lorsque le juge condamne un coupable (et le prince ne l'est, lui, que d'imprudence), il lui fixe la durée de sa peine. C'en est une bien rude que vous lui infligez ; quel en sera le terme ?

Au lieu de répliquer directement à cette question, mademoiselle Arnould interpella le prince du ton le plus solennel, le plus dramatique et le plus tendre :

— D'Hénin, lui dit-elle de sa voix vibrante et passionnée, m'aimez-vous ?

— Si je l'aime !

Digitized by Google

— Point de phrases. Voyons : est-ce pour vous ou pour moi que vous m'aimez?

— Cruelle! vous savez bien que je donnerais mille fois ma vie pour complaire au moindre de vos caprices.

— S'il en est ainsi, donnez-moi votre parole de gentilhomme de vous soumettre à ce que j'exigerai de vous.

— Parlez, je vous la donne.

— Eh bien! c'est de ne remettre les pieds ici que lorsque je vous écrirai : Viens!

— J'ai promis d'obéir, j'obéirai... répliqua-t-il de son air le plus digne.

— Oh! c'est maintenant que je suis bien sûr qu'il m'aime! Mon Dieu! je donnerais tout ce que je possède pour pouvoir lui sauter au cou!... Un seul mot, prince, et coûte que coûte, je me précipite dans vos bras!

Sophie savait bien ce qu'elle faisait en prononçant cette dernière phrase; elle était certaine d'avance que ce modèle des amants n'abuserait pas de la sublimité de son abnégation. La réponse du prince fut digne des plus beaux temps de la chevalerie.

— Je vous le défends, Sophie. Je serai raisonnable pour deux. Adieu! lorsque vous croirez pouvoir me rappeler sans danger, écrivez-moi deux lignes et je volerai à vos pieds. Jusque-là, je vous jure de nouveau, quel que grand que soit le sacrifice, de désapprendre le chemin qui conduit à votre porte.

— C'est beau! c'est bien beau ce que vous faites là, ô le meilleur des princes! et croyez-le, je ne l'oublierai de ma vie!

Digitized by Google

— En voilà plus qu'il n'en faut pour me donner de la patience. Adieu, Sophie.

— Adieu ! soupira l'odieuse fille en se laissant tomber et presque défaillir sur son sofa.

La camériste s'empressa de lui passer un flacon sous le nez pour mettre fin à cette syncope factice ; le prince s'enfuit d'un air désespéré.

Mademoiselle Arnould se releva aussitôt et congédia lestement la soubrette et ses odeurs.

— Enfin, m'en voilà débarrassée, ce n'est pas malheureux !... Mais il faut convenir, Lauraguais, que vous êtes un officieux compère ; je vous remercie de votre bonne intervention.

— Cela n'en vaut pas la peine ; à charge de revanche, au reste.

— Je ne demande pas mieux, et si je puis vous être utile à quelque chose...

— Je ne dis pas non, et d'ici à peu de temps, il est possible qu'on mette votre amitié à l'épreuve.

— Parlez, de quoi s'agit-il ?

— Ah ! nous n'y sommes point encore. Mais, j'y songe, nous pourrions fort bien nous entendre ; vous avez congédié le d'Hénin ; or, il lui faut un successeur, et j'ai ce qui vous convient.

— Vraiment. Et qui donc ?

— Le chevalier du Roure.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un chevalier de la religion qui jette son cœur à qui veut le prendre, un charmant cavalier qui fait le siége de mademoiselle Robbe, et que la mère a prudemment mis à la porte.

Digitized by Google

— Ah! je comprends. Je vous rendrais service en vous débarrassant du chevalier de Malte?

— Parbleu, c'est le mot. C'est un beau garçon qui chasse sur les mêmes terres que moi, et dont la mine est inquiétante... jusqu'à un certain point; mais enfin, je serais ravi de n'avoir plus à m'en occuper.

— Je le conçois, M. le comte, répondit Arnould sèchement, mais je ne me pourvois pas d'amants par intermédiaire.

— Comme vous le voudrez, ma chère. Vous connaissez mon ordonnance : un amant, de toute nécessité un amant, et celui que je vous propose a son prix, physiquement parlant, car je ne pense pas qu'il brille à l'endroit des finances. Au surplus, cela vous regarde, mettez que je n'ai rien dit, et retournez-vous du côté qui vous conviendra.

Le comte ne demeura pas davantage, il se retira en rappelant encore à son ancienne amie l'urgence de trouver le placement de son cœur le plus prompt et le plus avantageux, d'un air de désintéressement qui devait enlever à celle-ci tout espoir.

C'était le jour des visites. Quelques minutes après, Armand annonça M. de Nivernais.

Dans le malheur, les amis sont toujours les bienvenus, et Sophie savait qu'elle pouvait compter sur le duc. D'ailleurs, en ce moment, la solitude était ce qu'elle redoutait le plus; c'était donc son bon génie qui lui envoyait le consolateur affectueux devant lequel elle pourrait du moins pleurer à son aise. Elle lui tendit la main avec une indolence pleine de charme et lui indiqua près d'elle une place sur le sofa.

Digitized by Google

— Le bruit court dans tout Paris, lui dit-il, que vous êtes agonisante ; ce n'était pas la peine de sortir de la Bastille pour apprendre une pareille nouvelle. Heureusement, Lauraguais, que je viens de rencontrer, m'a-t-il rassuré un peu, et j'ai ri de bon cœur au récit de la délicieuse comédie que vous avez jouée devant cet infortuné prince. Il paraît que vous vous êtes tirée de votre rôle comme un ange. Vous avez une manière tout à fait originale de congédier les gens sans qu'ils s'en doutent, car le cher prince est à cent lieues de prendre cela pour un congé ; aussi, le reverrez-vous.

— Oh ! que nenni. Je lui ai fait donner sa parole de gentilhomme de ne revenir que lorsque je le rappellerai : il attendra longtemps.

— Enfin, vous voilà comme je vous voulais : libre.

— Libre, oui, répondit la pauvre Sophie avec un soupir.

— C'est de ma part le cas ou jamais de parler, et je ne remettrai pas à demain ce que j'ai à dire ; souvent demain est trop tard. Ma chère Sophie, ce n'est pas positivement la première fois que je cède à l'attrait de vous avouer mon amour ; je vous eusse caché cela, d'ailleurs, que c'eût été au fond absolument la même chose : vous avez trop de finesse pour ne pas comprendre jusqu'au silence de vos adorateurs. Bref, je vous aimais hier, je vous adore aujourd'hui. Je ne suis pas un cadet de Gascogne, aussi, en vous offrant mon cœur, j'entends bien ne pas faire moins que mes devanciers. A quoi bon avoir des rentes, si ce n'est pour les manger avec une maîtresse qu'on aime et dont on peut être aimé ? Franchement, me voulez-vous pour amant ? Songez qu'un amant est

Digitized by Google

un meuble nécessaire, un meuble qui meuble plus ou moins bien, mais indispensable au premier chef. Je vous demande la préférence. Quel bon coup de pied ce serait donner à ce pauvre d'Hénin ! Vrai, vous devriez faire cela rien que pour mettre le comble à la mystification.

Sophie sourit tristement :

— Mon cher duc, votre proposition est si séduisante que vous ne devez guère vous attendre à un refus. Ce sera pourtant ma réponse à des offres que je ne puis accepter. Oh ! veuillez m'écouter, je vous en prie, et je suis bien certaine que mon refus ne vous blessera pas. Promettez-moi d'abord de ne pas rire à l'aveu que je vais vous faire : J'aime toujours Lauraguais !

— Sérieusement !

— Oui, sérieusement, et il fallait l'abîme qui nous sépare à jamais l'un de l'autre pour m'y faire voir clair dans mon propre cœur. On vous a dit que je me mourais, c'était trop dire, quoique je me consume à petit feu ; mais ce qui est exact, c'est que l'état où vous me trouvez ne provient que des chagrins d'un amour désormais sans espoir.

— Et Lauraguais sait-il ?...

— Il ne le saura jamais ! il en aime une autre.

— Qui cela ?

— Ah ! c'est vrai, vous sortez de la Bastille, vous ; vous n'êtes au courant de rien de ce qui se passe depuis six semaines. Eh bien ! c'est une demoiselle Robbe, un assez beau brin de fille qui vient de débuter ces jours derniers. Le comte aime les primeurs ; il veut goûter de celle-là ; et, comme la prison lui a laissé le loisir de

Digitized by Google

faire des économiés, pas de doutes que la belle ne se jette à son cou bien promptement de peur qu'il ne se ravise. Ça n'est point encore conclu, mais c'est tout comme. Tenez, si vous m'aimez, faites une chose.

— Quoi ?

— Vous la lui enlèverez ; une surenchère et elle est à vous.

— Quelle plaisanterie !

— Mais, au bout du compte, le marché ne serait pas si mauvais. Toute jalouse que je sois, je suis franche : le morceau est friand, parole d'honneur !

— Vous me tentez.

— Je ne veux pas vous vendre la marchandise sans que vous la voyez. Allez ce soir à l'Opéra et venez ensuite me dire ce que vous en aurez trouvé ; je serai dans ma loge.

— Je vous le promets.

— Faites cette conquête, mon cher duc, et l'infidèle me revient. Dans ce cas-là, à vous toute ma reconnaissance, et n'en faites pas fi, elle vaut cent fois mieux que mon amour, car le temps ne peut rien sur elle. A ce soir donc.

L'espoir est comme la fièvre, il a ses intermittences, il s'envole et revient presque sans cause, par cela seul qu'il n'est pas plus dans notre nature de désespérer sans cesse que d'espérer toujours. M. de Nivernais, dès lors qu'il acceptait le rôle que lui imposait Sophie, était l'homme qui pouvait lutter avec le plus d'avantages dans ce combat amoureux dont mademoiselle Robbe, autre Chimène, allait être le prix. C'était un grand seigneur et un bel esprit qui, plus tard, marcha dans la même voie

Digitized by Google

que La Fontaine, avec un peu moins de succès bien entendu, et qui occupa l'un des fauteuils des Quarante, ce qui ne prouve rien, il est vrai. Quant aux séductions infiniment supérieures qu'apporte avec elle la fortune, cette bonne déesse, il avait la possibilité d'être aussi magnifique que son spirituel concurrent. Partant, avec l'aide de mademoiselle Arnould, la campagne promettait d'être rude et de longtemps durer avant d'en arriver au coup décisif ; et, en amour comme en guerre, temporiser, c'est déjà triompher. Fabius fut le sauveur de Rome et il n'usa pas d'une autre tactique à l'égard d'Annibal.

La conviction d'avoir taillé à son infidèle assez de besogne pour retarder au moins la conclusion qu'elle redoutait tant, rendit à celle-ci toute sa force pour faire face à l'orage. Pauvre fille ! quelques années après, elle se railla bien à l'endroit de ces grandes douleurs d'amour, de ces désespoirs sérieux qu'elle ne concevait plus. Le cœur s'use si vite ! et lorsque le cœur est éteint, l'on se moque des folies qu'il faisait faire, quand on devrait regretter et pleurer amèrement ce bon temps de candeur et d'ignorante naïveté. Mais, après tout, le trésor disparu, que peut-il arriver de mieux que le mépris pour des richesses que rien ne saurait rendre ? Il est une grâce d'état pour chaque âge de la vie ; Dieu, en créant le monde, a tout prévu !

Mademoiselle Arnould tenait à reparaître avec éclat à l'Académie-royale de Musique, où on la croyait expirante. C'était le cas ou jamais d'être belle et de faire une toilette recherchée, ce qui n'était point une mince occupation à une époque où toute jolie femme transformait son cabinet en un atelier de peinture. Sophie, alors dans

Digitized by Google

toute sa fraîcheur, avait trop d'esprit pour dédaigner ces petits secours étrangers dont la beauté ne se trouve jamais plus mal, et qui jouent le rôle des épices à l'égard des sauces.

La Révolution a fait tomber le rouge, et bien autre chose avec le rouge, et, depuis, les visages pâles et poitrinaires sont devenus fort à la mode. Mais, du temps de Sophie, il fallait avoir des couleurs impossibles (impossible est une tournure, en trouvait qui voulait chez son parfumeur). C'était alors le règne de l'impossible, à commencer par les talons des chaussures, les paniers dont la taille était si grotesquement entourée, et les perruques qui dérobaient, les profanes ! des trésors de chevelure. L'amour de l'impossible était dans tous les esprits, et il est fort à parier que Watteau, Lancré et Boucher fussent demeurés parfaitement inconnus, s'ils n'avaient commis à outrance des bergers impossibles, des vaches et des loups impossibles, des arbres, une verdure impossibles, en un mot une peinture impossible. Les historiens vénitiens font mention de la naïve admiration du peuple à la vue des chevaux couverts des pieds à la tête de draperies, de panaches et de rubans flottants dont on le régalait dans les grandes solennités; il se demandait si ces bizarres accessoires faisaient ou non partie de l'être curieux offert en pâture à son œil avide. Très-certainement, une de ces ravissantes marquises, que nous ont transmis le pinceau de Fragonard et les pastels de Latour, transportée par une féerie que nous vous laissons le soin d'arranger à votre guise, au milieu d'une peuplade de ces hommes à l'état de nature que nous appelons sauvages, n'eût point été l'objet d'un

Digitized by Google

moindre ébahissement et d'une moins grande incertitude sur sa conformation réelle. Que de degrés la fantastique imagination des couturières de tous les temps avait dû franchir pour arriver, de la tunique primitive à ce costume sans nom, aussi incommode que grotesque, que nos grand'mères portèrent, et sous lequel elles charmèrent nos grands-pères... et bien d'autres encore ?

Lorsque Sophie parut dans sa loge, la nouvelle s'en répandit aussitôt dans toute la salle ; sa porte fut assiégée. Bien que ce concours l'obsédât au fond, elle eut pour chacun un mot gracieux, un sourire : parfois une épigramme se faisait jour à travers ses réponses doucereuses, car ses instincts de chatte avaient peine à se résigner à l'inaction ; le besoin de jouer des griffes la démangeait de telle sorte qu'il fallait bien, malgré ses projets d'être bonne, sacrifier à ce péché d'habitude. Toutefois, il entrait trop dans ses intérêts d'opérer une levée en masse d'adorateurs pour négliger de mettre en branle la formidable artillerie de ses séductions. Lauraguais devait être là, et comme les hommes se laissent prendre avant tout par la vanité, cela pouvait produire quelque effet sur son volage amant.

La reprise de *Daphnis et Alcimadure* avait dépassé les espérances. Les danses plus que caractéristiques des ballets étaient d'un appât friand pour une jeunesse galante et licencieuse, que les débuts de mademoiselle Robbe attiraient tout autant et plus, à vrai dire, que l'opéra rajeuni de Mondonville.

La toile levée, les papillons de cour prirent congé de la cantatrice, qui poussa à leur retraite un soupir d'allégement. Elle chercha le comte des yeux dans toute

Digitized by Google

la salle, sans l'apercevoir. Cependant, il n'était pas admissible qu'il eût manqué cette occasion de contempler son idole; mais où était-il? Cela était aisé à deviner : dans la loge, pardieu, de mademoiselle Robbe! Sophie, à cette pensée, sentit une sueur froide ruisseler sur tout son corps. Au reste, cette appréhension jalouse dut la quitter à l'apparition de sa rivale, qu'un tonnerre d'applaudissements accueillit, bien avant qu'elle eût joué des jambes. Elle l'enveloppa d'un regard acéré; elle eût donné dix ans de sa vie pour lui trouver une imperfection. Mais la jeune danseuse sortit triomphante de ce méticuleux examen. Sophie se vit forcée de convenir, à part elle, qu'on ne pouvait pas être plus jolie.

La malheureuse était sous le poids d'un morne accablement, quand la présence de M. de Nivernais vint faire diversion à sa douleur.

— Mais, c'est qu'elle est charmante! s'écria-t-il en s'asseyant à côté d'Arnould.

— N'est-ce pas?

— C'est tout le bout du monde si elle a seize ans; joignez à cela un air passionné et Agnès tout à la fois! C'est un fruit bon à cueillir, mais qui est à cueillir. Ce coquin de Lauraguais aurait trop de bonheur si on ne la lui disputait pas! Vrai Dieu! c'est un prodige!

La pauvre Sophie se mordit la lèvre, mais ce fut la seule manifestation d'impatience qu'elle se permit.

— Allons, vous voilà pris, vous aussi, mon cher duc, convenez-en? lui dit-elle avec un sourire forcé.

— Pris? Non. Mais je tâche de me monter la tête, puisque vous voulez absolument...

— Et vous avez raison. Il faut de toute nécessité que

Digitized by Google

cette petite devienne votre conquête. Quand je vous disais que le service qu'on réclamait de vous n'était pas de ceux devant lesquels l'imploré recule !

— Il est positif que cette enfant-là vaut bien la peine qu'on tente la fortune.

La conversation alla son train entre Nivernais et Arnould tout durant le second acte et la danse des amazones, acte et danse assez languissants après la verte allure de l'acte précédent. Un peu avant le troisième, Lauraguais vint souhaiter le bonsoir à son ex-maîtresse.

— Eh bien ! comment vont les amours ? lui dit-elle d'un air dégagé.

— Mais, pas trop mal.

— Vous me ravissez. On vous veut du bien, à ce qu'il paraît ; l'on vous sait gré de votre recherche et l'on grille d'envie de se rendre à discrétion.

— Oh ! nous n'en sommes pas là. Songez donc que la poulette en est encore à savoir ce que c'est qu'un amant. Sa mère jusqu'ici l'a gardée en femme qui sent quel trésor le ciel lui a confié.

— Mais alors ?...

— Je suis fort bien avec la chère dame, répondit le comte avec une adorable fatuité.

— Ah ! je comprends. C'est une femme d'esprit ; elle fait comme ces fermiers du Bessin, qui engraissent leur bétail pour le vendre ensuite un prix fou.

Lauraguais se mit à sourire :

— Sophie, vous aurez donc toujours une langue de vipère ?

— Tout simplement, parce que j'appelle les choses par leur nom ?

Digitized by Google

— Enfin, n'importe. Une seule chose me chiffonne.

— Qu'est-ce ?

— C'est ce méchant chevalier de Malte dont je vous ai déjà parlé.

— Ah ! ah !

— Rien ne décourage ce garçon-là. La porte de mademoiselle Robbe lui a été fermée par sa mère ; eh bien! tant que la journée dure, le chevalier passe ses heures sous les fenêtres de son adorée, et, le soir, comme tout le monde du reste il vient la contempler tout prosaïquement au parterre pour ses vingt-quatre sous. Tenez, le diable m'extermine ! c'est parbleu ! bien lui que j'aperçois !

— Vraiment ! montrez-le moi..

— C'est facile. Voyez-vous au premier rang, à gauche, un jeune garçon tout rose, les deux mains appuyées sur sa canne, et braquant ses yeux ardents sur la scène?

— Parfaitement. C'est là votre chevalier du Roure ?

— Le mien ? J'aimerais mieux que ce fût le vôtre, je serais plus tranquille ; car la petite est assez ingénue pour se prendre à ses beaux airs de ténébreux.

— Je conçois vos craintes, mon cher comte ; un chevalier de Malte ! cela fait, par état, la guerre aux infidèles (1).

(1) Ce joli mot est trop connu pour que nous ayons besoin de dire qu'il appartient à Sophie. Du moins on peut citer celui-là. La décence n'était pas le caractère distinctif de ses saillies habituelles. Ses bons mots étaient de ceux qu'on se répétait volontiers à l'oreille, mais qu'il ne serait guère possible d'écrire, le plus souvent.

Digitized by Google

Lauraguais, pour lequel cette épigramme n'avait pas de sens, regarda fixement mademoiselle Arnould.

Ce cri lui était parti avec une spontanéité qui lui avait enlevé toute réflexion ; elle devint rouge comme du sang. Fort heureusement pour elle, le lever du rideau la délivra de l'embarras d'une explication qu'elle n'eût donnée pour rien au monde. Les partisans de mademoiselle Robbe, et ils étaient nombreux, attendaient avec des tressaillements d'impatience le troisième acte, dont elle et d'Auberval faisaient le succès immense. Sophie n'eût pu assister de sang-froid à une ovation qui la blessait comme artiste et comme femme jalouse ; elle quitta son siége aussitôt et pria le duc de la laisser passer.

— Quoi ! vous partez, et au troisième acte, comme l'autre jour ! s'écria Lauraguais. C'est inouï ! Que vous a fait ce pauvre troisième acte pour le bouder ainsi ? Est-ce parce qu'il est le plus beau des cinq ? Quelle étrange femme vous êtes !

— Mais voilà qui est plaisant ! riposta celle-ci avec aigreur. Est-ce que je vous empêche d'y assister, si tel est votre bon plaisir ? Le mien est de m'en aller ; il me semble que j'en suis bien la maîtresse.

Et elle détala sur ces derniers mots. Au reste, elle rentra plus tranquille : Lauraguais, quelles que fussent ses chances, ne triomphait point encore. M. de Nivernais paraissait très-disposé à lui disputer cette toison d'or, et elle espérait bien que, dût-il arriver à son but, il rencontrerait plus d'un obstacle sur sa route : le duc était un adversaire digne de lui.

Trois journées s'écoulèrent pleinement, sans que ma-

Digitized by Google

demoiselle Arnould entendit parler ni de l'un ni de l'autre.

— Bon signe ! se répétait-elle, cela prouve au moins que la place n'a point été prise d'assaut.

Dans la matinée du quatrième, elle reçut une lettre qu'elle décacheta vivement.

— Du duc ! Oh ! voyons ce qu'il me dit !

Elle se mit à lire, le cœur palpitant d'angoisses :

« Du courage, chère amie, du courage ! Il n'y a plus » d'espoir, le comte a joué au plus fin, cette coquine de » mère est du complot, le temple est tout disposé pour » recevoir l'idole, et je ne jurerais pas que la petite, » à l'heure où je vous écris ces lignes, ne fût dans les » serres du vautour. Ne m'en veuillez pas, je n'y ai » pu rien, je suis arrivé trop tard, et mes tentatives » n'auront servi qu'à rehausser la gloire de ce Laura- » guais. C'est humiliant ! Mais imitez-moi, oubliez aussi » facilement l'infidèle que j'oublie ma défaite, et vengez- » vous comme se vengent les femmes..... en en aimant » un autre. Encore une fois, voulez-vous que je sois cet » autre ? Si c'est oui, mandez-le-moi, et je cours me » jeter à vos pieds.

» NIVERNAIS. »

Sophie ne lut que la première ligne. Son arrêt était prononcé ; elle poussa un cri de douleur et se laissa glisser sans connaissance sur les coussins de son sofa.

Digitized by Google

VII

L'heure du berger.

Il était onze heures du matin ou peu s'en fallait. Le comte de Lauraguais procédait à sa toilette en chantonnant selon son habitude lorsqu'il y avait quelque anguille sous roche, et s'interrompait à chaque seconde pour reprocher à son valet de chambre sa lenteur ou sa gaucherie et même toutes les deux à la fois. Quand il fut coiffé, il se débarrassa de sa robe et sonna fortement : un autre valet se présenta ; il donna l'ordre de faire atteler et de prévenir le cocher qu'il eût à être prêt dans cinq minutes ; puis, il endossa son habit, se regarda complaisamment dans un magnifique glace de Venise et parut assez satisfait de cet examen, consciencieux autant que peut l'être un examen qui a soi pour objet.

Tout cela semblait annoncer de grands projets, et effectivement, le comte préméditait un coup de main sur la gravité duquel nous prions le lecteur de ne s'alarmer aucunement ; cette expédition était de l'espèce de celles qui ne compromettent nulle existence, et dont l'écueil se trouve être bien plutôt dans l'inconvénient tout contraire. Lauraguais fit plusieurs tours dans sa chambre en passant les doigts sur son menton fraîchement rasé. Les cinq minutes octroyées pour mettre le carrosse en état commençaient à lui paraître démesurément longues ;

Digitized by Google

d'énergiques jurons voltigeaient déjà sur ses lèvres et présageaient un de ces emportements sans raison auxquels sont sujets les caractères vifs et ardents, quand on vint fort à propos l'avertir que le cocher n'attendait plus que lui pour fouetter ses coursiers et le mener au bout du monde, si tel était son bon plaisir. Cette nouvelle le calma entièrement : il descendit et fut en un clin d'œil dans l'élégant et somptueux véhicule. Il glissa à l'oreille de son valet de pied l'indication du lieu où ils devaient se rendre, et celui-ci le communiqua de la même façon à l'automédon, dont les chevaux partirent avec la rapidité d'une flèche.

— Je veux aller comme le vent, avait-il dit, et que Lajeunesse ne cède le pas à qui que ce soit, fût-ce même au roi, sinon je lui promets de lui rompre ma canne sur le dos, qu'il ne l'oublie pas.

Lajeunesse était de l'opinion des chiens à l'endroit du bâton, et, pour éviter une correction de ce genre, il eût été homme à crever tous les chevaux de son maître. Aussi, ceux-ci, stimulés par d'énergiques coups de fouet, semblaient-ils avoir des ailes. Tout se passa sans encombre, d'abord : les roues brûlaient le pavé, le malencontreux piéton qui se rencontrait dans leur voisinage en était quitte pour recevoir sur ses habits la flaque d'eau boueuse chassée violemment du ruisseau par le sabot des deux vigoureux quadrupèdes de l'élégant académicien des sciences ; enfin c'était au mieux.

Lauraguais, voluptueusement assis au fond de son carrosse, savourait par avance les ivresses d'une conquête assurée et couvrait, en idée, de baisers ardents la jolie enfant qui devenait sa proie. Sa pensée surexitée par

Digitized by Google

l'espérance, nageait dans un vague délicieux, étrange, indéfinissable, que ne contribuait pas peu à accroître cette course presque fantastique à travers Paris. Ce n'est pas qu'il fût très-amoureux au fond ; le désir plus que la passion le poussait vers cette gracieuse et charmante jeune fille dont la beauté l'avait ébloui comme un rayon de soleil, chose très-naturelle après trois mois de jeûne et d'abstinence. Mais quel est l'amour, je parle du plus éthéré, chez lequel le désir n'entre pas pour une bonne moitié ?

Le comte fut tout à coup enlevé à sa rêverie par un choc terrible qui le rejeta rudement dans l'un des angles de son carrosse :

— Ce butor aura accroché quelque voiture ; il n'en fait jamais d'autres ! s'écria-t-il en glissant le doigt sur son jabot un peu froissé par cette secousse imprévue.

Tant que Lajeunesse n'avait eu à parcourir que la rue Saint-Honoré, malgré la vitesse féerique qui l'entraînait, il lui avait été facile de diriger sa barque ; mais, à mesure qu'il avançait, l'espace s'était rétréci ; il avait dû s'engager dans la cité, dont les rues étroites, courtes, tournoyantes, semblent être une protestation muette du peuple à pied contre l'aristocratie en voiture. Cependant Lajeunesse était un cocher habile, et il fût inévitablement sorti de ce mauvais pas à son honneur, si un carrosse pesant et massif n'eût débouché à l'improviste d'une rue voisine et ne fût tombé sur lui comme la foudre, avant même qu'il eût eu le temps de l'apercevoir.

On en fut quitte, des deux parts, pour les désagréments de la secousse ; seulement, comme la voie se refusait au passage simultané des deux voitures, il était

Digitized by Google

de toute nécessité que l'une d'elles reculât juqu'à la rue voisine. Lajeunesse, qui n'avait point oublié les recommandations de son maître et qui ne se souciait pas de faire connaissance avec la canne en question, cria arrogamment à son confrère de rétrograder. A la livrée sévère et maigre de l'équipage, il vit qu'il avait affaire à des gens de robe, et, en aucun cas, M. de Lauraguais ne pouvait céder le pas à un robin.

De son côté, le cocher de la voiture sombre, soit qu'il fût irrité de la morgue de Lajeunesse, soit que l'heure du palais lui interdit une pareille concession, répondit qu'il n'en ferait rien et parut très-décidé à tenir parole. Lajeunesse commença par lâcher la bride à la belle collection de jurons dont il était propriétaire ; son adversaire se piquant d'amour-propre, ne demeura pas en reste : ce fut à qui des deux agoniserait le camp opposé de plus grosses et inénarrables invectives. Lauraguais impatienté d'un retard si inopportun dans la circonstance présente, dit à son cocher :

— Lajeunesse, mon ami, coupe de ton fouet la figure de ce maraud et verse ces bonnes gens, puisqu'ils ne veulent pas reculer ; je suis pressé.

C'était là un ordre plus aisé à prescrire qu'à exécuter. D'abord, Lajeunesse, au lieu de couper la figure de son adversaire dont les colossales proportions donnaient de sa vigueur la meilleure opinion, pouvait tout aussi bien se faire rouer sur place. Quant à verser le fâcheux véhicule, la difficulté n'était pas moindre : la voiture du comte était une plume auprès du char pesant qu'il s'agissait d'étendre sur le flanc. Aussi Lajeunesse ne se pressait-il pas d'obtempérer à la volonté du comte. Lau-

Digitized by Google

raguais; exaspéré, allait lui adresser une nouvelle injonction, quand une énorme perruque se montra par la portière ennemie :

— Je trouve fort étonnant, s'exclama magistralement la tête qui se cachait dessous, qu'on ne veuille pas me laisser passer. Si l'on ignore à qui l'on s'attaque, je suis M. de Barentin, avocat-général au parlement

— Et moi, monsieur, je m'appelle le comte de Lauraguais.

— Ce n'est pas une raison, monsieur, pour me barrer le chemin.

— Monsieur, je vous demande infiniment pardon, ce n'est pas moi qui vous barre le chemin, c'est vous qui m'empêchez d'aller à mes affaires, ce qui n'est pas bien de la part d'un avocat-général, M. de Barentin.

— M. le comte, quelles que soient vos affaires, le service du roi doit aller avant elles. Je devrais déjà être à mon poste ; je suis en retard de quelques bonnes minutes.

— C'est comme moi, monsieur, je vais à un rendez-vous que m'octroie une femme adorable ; et je suis en retard d'un gros quart d'heure.

— Monsieur, le service du roi !...

— Monsieur, les égards que mérite une jolie femme !..

— Monsieur, faites reculer vos gens !

— Monsieur, je n'en ferai rien.

— Monsieur, je me plaindrai au ministre !

— Monsieur, vous en êtes entièrement le maître.

— Mais c'est une indignité !

— Mais, c'est insupportable !

— L'on ne pourra rien faire là-bas en mon absence !

Digitized by Google

— Cette pauvre femme m'accusera de perfidie et se mourra d'impatience et d'inquiétude ! et vous en serez cause, M. de Barentin, vous en serez cause !

Cette discussion menaçait furieusement de ne pas se clore de si tôt. A chaque phrase de l'avocat-général, le comte répliquait par une autre calquée sur la sienne; l'indignation du robin lui déliait la langue, et, un avocat-général une fois en train, qui peut prévoir quand il en arrivera à la péroraison ? Intérieurement, Lauraguais était épouvanté d'une semblable perspective. Si une fausse honte ne l'eût retenu, pour en finir, il eût cédé le pas à la morgue magistrale; mais céder à un robin, lui, noblesse d'épée, il ne se le fût pardonné de sa vie ! Le pauvre amoureux était secrètement très-embarrassé, les pieds lui brûlaient et il se sentait cloué au sol ! Il eût grassement payé l'homme qui l'eût tiré de ce cul-de-sac, l'honneur sauve.

Une intervention qu'il ne soupçonnait guère, devait lui fournir l'échappatoire dont il était en quête. M. de Barentin se tenait toujours à la portière, les yeux foudroyants, le visage en feu. Tout à coup, obéissant à une force occulte qui l'attirait à elle, l'avocat-général disparut et alla tomber dans le coin opposé de son carrosse. Comme il n'est pas d'effet sans cause, le comte se demandait à quelle influence mystérieuse il fallait attribuer l'évanouissement du magistrat, lorsque de nouveau la portière servit d'encadrement à une tête qui vaut bien qu'on la crayonne.

C'était une femme de quarante-deux ou trois ans environ. Le Dieu de la lumière oncques n'éclaira une face humaine plus splendidement hideuse. Imaginez-vous

Digitized by Google

une tête de mort, des yeux livides, une bouche horrible dont les lèvres relevées laissaient à découvert de longues dents déchaussées, une peau blafarde sur laquelle le rouge jurait comme une faute d'orthographe, une maigreur de squelette ; puis, joignez à tout cela, une coquetterie épouvantable, cette seconde laideur des femmes laides, et vous n'aurez qu'une très-imparfaite idée d'une laideur qui semblait dépasser les bornes du possible. Quelle était cette femme ? Hélas ! que cela pouvait-il être, si ce n'était madame de Barentin ? Il eût été odieux de supposer l'avocat-général en bonne fortune ; l'empire d'un contrat conjugal était seul capable de décider un honnête homme à affronter un tel tête-à-tête, ne dût-il durer qu'un sixième de seconde. M. de Barentin, en tous cas, était bien une preuve vivante qu'il est des courages de plus d'une espèce, et que le courage des camps n'est quelquefois rien auprès de certains courages civils et matrimoniaux.

Comme toutes les femmes laides, madame de Barentin n'avait nullement le sentiment de sa laideur ; tout au contraire, un grand contentement d'elle-même se lisait dans ses moindres gestes et se traduisait par mille minauderies, mille petites façons enfantines propres à faire dresser les cheveux d'épouvante. Sa première idée, au début de la querelle des deux cochers, fut de s'évanouir ; mais elle y renonça en entendant le nom de M. de Lauraguais. La réputation de galanterie du comte était une chose trop bien établie pour n'être pas parvenue jusqu'à la chère dame qui, se fiant à l'empire du beau sexe sur ce jeune seigneur, pensa qu'elle n'avait qu'à se présenter pour l'amener à composition.

Digitized by Google

— Monsieur, fit-elle d'un ton qu'elle chercha à rendre digne en même temps qu'éploré, se peut-il qu'un gentilhomme méconnaisse à ce point les priviléges que tout homme bien élevé nous octroie? Ce procédé a lieu d'étonner chez le comte de Lauraguais, que tout le monde cite comme un prodige d'urbanité et de courtoisie.

Après cette mercuriale aigre-douce digne du chancelier d'Aguesseau, madame de Barentin se tut; elle attendit au port d'armes la réplique qui fut vive et preste :

— Ah! répondit le comte avec un sérieux admirable, que ne vous montriez-vous plus tôt, madame? Je vous assure que moi, mon cocher et mes chevaux..... tout eût reculé!

Puis, s'adressant à son cocher :

— Lajeunesse! vite, vite en arrière et rétrograde jusqu'au débouché le plus voisin. Prouve, par ta promptitude, le profond respect que doit inspirer au plus téméraire l'aspect seul de madame.

Et il se laissa retomber sur les coussins de son carrosse comme foudroyé par le regard de la femme de l'avocat-général, qui, dans le fait, lui lança un coup d'œil acéré et étincelant de fureur.

Lajeunesse, que l'alternative d'une lutte avec son confrère avait tant soit peu effrayé, ne demanda pas mieux que d'obéir et se mit en devoir de réaliser cette course à l'écrevisse. Tant qu'elle dura, Lauraguais, poursuivi par l'atroce figure de madame de Barentin, s'abandonna à d'inextinguibles éclats de rire. Mais peu à peu, le souvenir de mademoiselle Robbe effaça de son esprit ce burlesque épisode; et lorsque sa voiture, après une retraite à reculons de plusieurs minutes, put se dégager

Digitized by Google

et reprendre sa vélocité primitive, il ne songeait déjà plus qu'à mener à bonne fin l'entreprise amoureuse qu'il allait tenter avec toutes les chances d'un inévitable succès. Inévitable, c'est le mot. Le comte, tout en entourant la fille de protestations d'amour, de promesses enivrantes, des mille séductions enfin propres à éblouir cette jeune tête, n'avait rien négligé pour attirer la mère sous son drapeau. La bonne dame était trop clairvoyante pour ne pas se dire que ce qu'il s'offrait à acheter, Lauraguais pouvait tout uniment le prendre, et il était à craindre qu'un autre ne fît moins magnifiquement les choses. Elle ne s'abusait pas ; sa fille lui échappait au premier jour. Par le fait de son incorporation dans la troupe lyrique, mademoiselle Robbe, quoique mineure, se trouvait affranchie de l'autorité maternelle, émancipée, en un mot; sa mère, désormais, perdait tous ses droits sur elle. C'était là un des priviléges du métier ; et lorsqu'une fille, enlevée par un amant grand seigneur, se voyait menacée de rentrer dans le giron de la famille, son séducteur n'avait qu'à obtenir du premier gentilhomme de la chambre un ordre de début ; le pauvre père, qui réclamait son enfant séduite, devait dès lors renoncer à arracher la brebis égarée au gouffre sans fond de la débauche et du libertinage. Que voulez-vous? il fallait bien assurer les amours de cette noblesse licencieuse et désœuvrée dont l'épée ne sortait plus du fourreau que pour ses petites affaires personnelles.

Madame Robbe, en femme sensée, voyant la nécessité d'opter, s'était tournée du côté du plus prodigue, de Lauraguais, pour tout dire. Et, comme ce dernier n'aimait pas à soupirer immodérément, voici ce qui avait

Digitized by Google

été décidé entre elle et lui. Les tapissiers du comte se multiplieraient pour meubler, dans le délai le plus bref, la petite maison qui devait servir de cage au bel oiseau ; et, aussitôt qu'elle serait en état, l'ex-amant de Sophie proposerait à la fillette de la mener au bois, la mère y consentirait, et, au retour, le carrosse prendrait la direction de l'élégante bonbonnière.

Enfin, sa voiture s'arrête en face du logis de la danseuse. Notre académicien en descend prestement et gravit avec des pieds d'amoureux les quatre étages aboutissant au logis de sa princesse. Ce fut madame Robbe elle-même, et pour cause, qui vint ouvrir. Elle était extrêmement pâle et avait l'air bouleversé.

— Bon Dieu! maman Robbe, qu'avez-vous? Vous avez une figure de déterrée.

— Et il y a bien de quoi! qui eût pu deviner!...

— Quoi?

— Tout est perdu!

— Comment, tout est perdu?

— Partie!

— Vous plaisantez?

— Partie! sauvée! enfuie!... la coquine! la misérable!... — Et avec qui!

— Avec qui donc?

— Lisez-moi cela, monsieur le comte, et dites-moi si ce n'est point une enfant dénaturée! continua la pauvre femme en tirant de son mouchoir de cou une lettre toute froissée et la tendant au comte.

Lauraguais la lui arracha des mains et s'empressa d'en déchiffrer le contenu assez mal griffonné, que nous mettrons en entier sous les yeux du lecteur :

Digitized by Google

« Ma chère maman,

» Ne soyez pas inquiète si vous ne me voyez pas re-
» venir ; il ne me sera arrivé rien de mal, bien au con-
» traire. Pour vous tirer de toute anxiété, il faut bien
» que vous sachiez la vérité : lorsque vous lirez la
» présente, je serai chez le chevalier du Roure, un brave
» jeune homme qui m'aime autant que je l'aime, et
» qu'aucun obstacle n'a fait chanceler dans la tendresse
» qu'il me porte.

» Vous lui aviez interdit votre logis, il a trouvé le moyen
» de me faire parvenir des lettres si pleines de passion et
» de désespoir, que pour le sauver de lui-même, j'ai dû me
» faire enlever par lui. Que voulez-vous? je le préfère,
» malgré sa pauvreté, à votre comte de Lauraguais, qui
» a toujours l'air de vous rire au nez en vous disant
» qu'il vous aime. Si j'ai fait une sottise, je la boirai,
» cela me regarde.

» Pardonnez-moi, chère maman, d'être partie sans
» vous en demander la permission ; vous me l'auriez re-
» fusée, et j'étais bien résolue à suivre le chevalier. Ne
» cherchez pas à me convertir, ce serait vainement.
» D'ailleurs, le chevalier prétend que je suis libre de
» mes actions et que personne n'a le droit d'y trouver à
» redire ; cette phrase est de lui.

» Quant à moi, je vous aime trop pour ne point être
» tant que je vivrai, chère maman, votre fille soumise
» et respectueuse.

» Camille Robbe. »

» — Ouf! cela est clair, au moins! s'écria Lauraguais.
La sournoise! on lui eût donné le bon Dieu sans con-

Digitized by Google

fession ! Mais aussi, que diable ! quand on a une fille, on la surveille ! Vous n'avez que ce que vous méritez.

— Mais, monsieur le comte, la scélérate a profité du moment où je sors chaque matin pour les provisions de la journée ; lorsqu'on est réduit à se servir soi-même...

— Et à quelle heure a-t-elle pris sa volée ?

— Ce matin, sur les huit heures. J'étais sans défiance : elle se lève fort tard d'ordinaire, et, en rentrant, j'ai eu la bonhomie encore de marcher sur la pointe des pieds pour respecter son sommeil ! Ah ! la gueuse ! Mais cela ne se passera pas ainsi ! il doit y avoir un moyen de l'arracher des griffes de son ravisseur...

— Pas le moindre. En enrôlant votre fille dans le corps de ballet de l'Opéra, vous avez dû renoncer à tout pouvoir sur elle.

— Mais c'est affreux !

— Eh ! parbleu ! qui vous dit le contraire ! C'était bien la peine d'éreinter deux chevaux magnifiques pour trouver la cage vide !... Puisqu'il y a trois heures au moins que votre fille est disparue, vous pouviez bien, ce me semble, me prévenir de ne pas me déranger, que diantre ! Où avez-vous donc la tête ?...

— Hélas ! monsieur le comte, le sais-je !... Dans de pareils moments, on est excusable de...

— Sans doute, aussi êtes-vous tout excusée. Sur ce, ma chère madame Robbe, je vous salue ; portez-vous bien... J'en souhaite autant à votre fille.

— Oh ! monsieur le comte, je ne vous laisserai pas partir sans avoir obtenu de vous la promesse de me la rendre !

— Qui cela ? Votre fille ? Et comment, s'il vous plaît ?

Digitized by Google

— Ce chevalier ne doit avoir aucun aboutissant; avec votre crédit, monsieur le comte, il vous serait facile de vous procurer une lettre de cachet qui sauverait ma fille et vous débarrasserait d'un rival... Ce chevalier est gueux comme un rat d'église ; elle mourra de faim avec lui.

— Ma chère madame Robbe, ne comptez pas sur moi. Ce ne sont pas là précisément mes armes, et je n'emploie de tels moyens ni contre mes ennemis, ni contre mes rivaux. D'ailleurs, ce n'est pas ainsi que je songeais imposer mon amour à votre fille : la violence n'est point mon fait ; puisqu'elle en aime un autre, je n'y puis rien, et pour tout l'or du monde je ne consentirais à chagriner cette enfant, par la seule raison qu'elle ne m'a pas trouvé de son goût. Il est désagréable, j'en conviens, de sortir aussi matin pour le roi de Prusse, mais c'est un malheur dont je prends mon parti, imitez-moi ; il ne vous reste au demeurant que cela à faire.

La Robbe ne se tenait pas pour battue et allait tenter de nouveau de vaincre cette détermination généreuse; mais il lui tourna brusquement le dos, et redescendit furieux les quatre étages qu'il avait gravis bien inutilement.

— Chez moi, dit-il à Lajeunesse d'un ton bourru.

Lauraguais était hors de lui. Joué, mystifié par une petite fille et un adolescent dont la joue n'offrait encore nulles traces de barbe! Comme on allait le railler, le persifler, le harceler d'épigrammes! C'était à ne plus oser mettre le pied nulle part. Mais quelle Sainte-Nitouche que cette petite Robbe, qui se laissait prendre le menton, baiser la main, conter des fadeurs sans mot

Digitized by Google

dire, à l'heure même où elle complotait de se faire enlever par son chevalier ! La perfidie n'est point un vice que les femmes acquièrent : les femmes naissent perfides, cela est incontestable.

VIII

Une surprise.

M. de Lauraguais n'était pas au bout de son chapelet de malédictions contre tout le sexe en général, et contre mademoiselle Robbe en particulier, lorsque son valet de pied vint ouvrir la portière. Il se disposait à s'enfermer à double tour pour continuer tout à son aise d'envoyer au diable la plus belle moitié du genre humain, mais il dut remettre à plus tard cette fantaisie d'amant dupé ; un des gens de la comtesse lui dit qu'elle le priait de passer chez elle et l'attendait dans son appartement. Cette circonstance le surprit : que lui voulait-elle ? Si c'étaient des reproches, elle choisissait mal le moment, et il se sentait peu d'humeur à écouter patiemment ses doléances d'épouse délaissée. Toutefois, ses craintes n'avaient que peu de fondement. Si les infidélités de son mari l'avaient blessée au cœur, elle avait toujours gardé sa souffrance pour elle, et, jusqu'alors, pas la plus faible plainte, pas la moindre parole amère n'étaient sorties de ses lèvres.

Digitized by Google

Madame de Lauraguais était bien la plus parfaite créature qui fût au monde, et méritait mieux qu'un mari comme le sien. Issue des Middelbourg, l'une des premières familles de Belgique, elle lui avait apporté en dot, avec des biens considérables, un trésor de candeur et de tendresse que le volage comte méconnut toute sa vie. Le désenchantement commença tôt pour elle : à peine quelques mois de mariage s'étaient-ils écoulés, que toute illusion s'était déjà envolée. Française, elle eût pris assez allégrement son parti, et confié à la galanterie le soin de la consoler d'un amour dédaigné, trahi ; mais l'éducation rigide qu'elle avait reçue avait trop fortement gravé en elle le sentiment de ses devoirs, pour que les torts du comte lui parussent des droits plausibles à l'oubli du respect qu'elle devait à son nom et à elle-même. Peu de femmes allièrent autant de sens, de droiture à une résignation sans bornes. Elle comprit qu'il était de sa dignité d'ignorer les écarts de Lauraguais ; et si celui-ci ne pouvait douter qu'elle en fût instruite, cette conviction, l'expression mélancolique et triste de son visage, la trace récente de larmes furtives qu'on se hâtait d'essuyer à son aspect, avaient pu seules la lui donner. En un mot, c'était un ange de douceur et de générosité que Lauraguais eût dû adorer à genoux et dont il abreuvait l'existence d'amères et poignantes douleurs (1).

En posant le pied dans la chambre à coucher de sa femme, Lauraguais fut tellement surpris du spectacle

(1) La pauvre femme devait plus tard porter sa tête sur l'échafaud. De quel crime l'accusèrent donc ses bourreaux?

Digitized by Google

qui s'offrait à lui, qu'il demeura quelques instants immobile sur le seuil de la porte. Elle était assise sur une bergère, en baigneuse, enveloppée dans un vaste peignoir blanc, les pieds dans de jolies pantoufles brodées. Elle tenait sur ses genoux un charmant petit garçon dont les cheveux bouclés couronnaient la face rose et rebondie, qu'elle couvrait de baisers tendres; tandis qu'un autre enfant, un peu plus âgé, se jouait près d'elle sur un moelleux coussin de satin bleu à ramages blancs.

Rien de plus complétement angélique que ce tableau qui, pour Lauraguais, avait toutes les conditions négatives d'une charade en action; car le malheureux jusqu'alors avait eu bien d'autre soin que de faire des enfants à sa femme, et il se demandait en vain où elle était allée dénicher ces deux petits amours qu'elle contemplait avec une sympathie toute maternelle. Cela composait un groupe si gracieux, un ensemble si suavement harmonieux que le comte, en dépit de sa légèreté habituelle, se sentit vivement ému. Il se tenait toujours, sans avancer, sur le seuil de la porte; la comtesse, à laquelle le hasard fit tourner la tête de son côté, l'arracha, en l'interpellant, à cette sorte d'extase admirative.

— Arrivez donc, monsieur le comte, lui dit-elle d'un ton d'aménité enchanteresse, nous vous attendions tous les trois avec une vive impatience.

— Tous les trois? Quels sont donc ces deux petits chérubins, et comment se trouvent-ils là, l'un sur vos genoux, l'autre à vos pieds?

— Vous le saurez. Mais il faut bien que votre curio-

Digitized by Google

sité vous coûte quelque chose ; me promettez-vous de me répondre oui à la prière que je vais vous adresser ?

— Je vous en donne ma parole.

— Et je vous en remercie, comte.

— Maintenant que désirez-vous ?

— Faire comme la fille de Pharaon, recueillir ces deux frêles créatures abandonnées, et être pour elles ce que l'auteur de leurs jours ne veut ou ne peut être.

— C'est-à-dire, madame, que vous renchérissez sur la belle action de la fille du monarque égyptien ; elle ne se chargea que d'un Moïse, vous vous en mettez deux sur les bras.

— Me refuseriez-vous ?

— Dieu m'en préserve !

— Ce n'est pas tout...

— Ah ! il y a un *post-scriptum* ?

— Leur... mère existe, et je désirerais... je souhaiterais lui constituer deux mille écus de rente viagère... pour la payer du cadeau qu'elle me fait en me cédant ces deux anges.

— De mieux en mieux. Vous verrez que je serai forcé d'obtempérer à cette folie pour savoir le mot de l'énigme.

— Vous consentez donc ?

— De tout mon cœur, puisque cela vous est agréable.

— Je comptais sur cette réponse, aussi avais-je déjà griffonné une lettre par laquelle j'apprenais à cette mère que ses deux fils ne me seraient pas moins chers que s'ils étaient véritablement les miens. Je lui marquais, en outre, que vous lui constituiez la rente en question,

Digitized by Google

dont le contrat lui serait envoyé dans quelques heures. Je vais donc lui faire tenir cette lettre sur-le-champ, puisque vous ne vous y opposez pas. Vous êtes près de la sonnette, monsieur le comte, veuillez sonner.

Lauraguais intrigué obéit; une femme parut aussitôt.

— Vous passerez dans mon cabinet, lui dit la comtesse, vous trouverez une cassette, vous la remettrez à Julien avec cette lettre, et il portera le tout à l'adresse indiquée. Recommandez-lui de faire diligence.

La soubrette partie, Lauraguais implora de nouveau l'explication de tout ce mystère.

— Il est dans ce papier, répondit-elle en tirant une autre lettre de son sein ; je ne vous la livrerai qu'à une condition.

— Laquelle ?

— C'est, répliqua-t-elle d'une voix grave et triste, cette fois, que vous ne la lirez que de retour chez vous.

— Quelle bizarrerie ! pourquoi cette dernière condition ?...

— Monsieur le comte, vous ne pouvez pas lire cela ici..., devant moi, articula-t-elle avec un certain brisement dans la voix.

— Soit. Je la lirai donc chez moi, puisque vous y tenez absolument.

La comtesse la lui tendit alors ; il s'en empara avidement et courut voir ce que tout cela signifiait.

— De Sophie ! s'écria-t-il au comble de l'étonnement en jetant les yeux sur la signature.

Voici cette singulière épître dont nous nous garderions bien de retrancher un iota.

Digitized by Google

« Madame la comtesse,

« Je vous paraîtrai sans doute bien osée de vous » adresser la présente, mais tout m'en fait une loi. Si » je vous ai offensée, je suis assez punie ; M. de Laura- » guais m'a abandonnée pour un autre objet dont le règne sera court probablement, car la constance n'est » pas dans sa nature. La seule chose qui pourrait m'ex- » cuser à vos propres yeux, madame, c'est l'affection » sincère que je lui portais et qui fera le malheur du » reste de ma vie... Mais j'arrive au motif de ma lettre : » J'ai l'intention de me retirer du théâtre, de mettre fin » à cette existence que j'ai maintenant en horreur, et » d'aller terminer mes jours dans un cloître, y pleurer » mes erreurs et, pardonnez-moi ce mot, madame la » comtesse, y pleurer aussi le seul amour que j'aie ja- » mais ressenti !... J'ai deux fils de M. de Lauraguais, » deux frêles créatures qui n'ont guère pu connaître » leur mère ; on vous dit la bonté même, madame, » servez-leur de la mère qu'ils n'auront plus, et prenez » ces deux orphelins sous votre patronage... Je vous » les adresse dans le carrosse dont monsieur le comte » m'avait fait don, et j'y joins tous les bijoux que j'ai » reçus de lui ; il m'a retiré son cœur, je ne veux ni » ne dois conserver rien de ce qui me rappellerait un » amour qui n'est plus !... Si vous octroyez ma prière, » vous vous acquerrez, madame la comtesse, des droits » éternels à la reconnaissance de celle qui n'ose se » dire votre très-humble servante.

» Sophie Arnould. »

Digitized by Google

Lauraguais appela son valet de chambre ; il était fort agité :

— Les chevaux sont-ils à la voiture ?

— On est en train de dételer.

— Qu'on les y remette.

— Oui, monsieur le comte.

— Mort-Dieu ! ce devrait être fait déjà.

Quelques minutes après, la voiture du comte rasait de plus belle les rues de Paris.

Mais, cette fois, au lieu de s'engager dans la cité, elle s'arrêta dans le voisinage du Palais-Royal.

Lauraguais, en un clin d'œil, eut grimpé les étages successifs qu'il fallait franchir pour arriver chez mademoiselle Arnould. Tout était sens dessus dessous, meubles déplacés, fauteuils, chaises en désordre ; cela ressemblait fort à un déménagement, si ce n'en était un. Il traversa plusieurs pièces sans rencontrer personne ; il poussa plus avant et alla droit à la chambre à coucher où il trouva enfin celle qu'il cherchait, les joues pâles, les yeux rouges, dans un état à faire pitié. Elle était en train de lire une lettre qui n'était autre que la réponse de la comtesse, qu'elle venait de recevoir avec les bijoux qu'on lui retournait par la même voie.

Elle tressaillit de tout son corps en apercevant Lauraguais. Un éclair d'espérance brilla sur son visage, mais cet espoir était trop beau pour n'être pas chimérique : ce n'était pas l'amour qui l'amenait, c'était, à n'en pas douter, la juste indignation qu'avait dû lui causer son impudente démarche auprès de madame de Lauraguais. Cette hypothèse passa à l'état de conviction, lorsqu'elle vit son ancien amant tirer de sa poche la

Digitized by Google

lettre adressée à la comtesse, et la lui tendre avec une émotion qu'elle attribua à une colère trop légitime, elle le comprenait maintenant.

— Est-ce bien vous, mademoiselle, qui avez écrit cette lettre ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et dans quel but ?

— Vous ne l'avez donc pas lue ?...

— Si fait.

— Mais alors...

— Je vous demande, ajouta-t-il avec un geste d'impatience, le but de cette comédie.

— Une comédie ! s'écria Sophie.

— Qu'est-ce, sinon une comédie des plus impudentes, je vous prie ? Vous écrivez à la comtesse que le désespoir causé par mon abandon vous pousse à une détermination, au moins étrange dans une personne de votre caractère. Mon abandon ! voilà qui est fort ! Mais dites-moi lequel a trompé l'autre, lequel a été à deux reprises victime de la plus noire trahison ? Si c'est déjà pour vous un souvenir confus, on pourrait aller aux renseignements près de M. Bertin et du prince d'Hénin... Et, dans votre inconcevable épître à madame de Lauraguais, vous êtes l'amante délaissée ; moi, je suis l'amant inconstant dont le reste de votre vie ne suffira pas pour pleurer la perte !... Je sais, mademoiselle, que vous avez infiniment d'esprit et que vous vous entendez admirablement bien en plaisanteries ; mais il faut vous pénétrer d'une chose : je mystifie quelquefois, mais on ne m'a point encore mystifié impunément, entendez-vous !

Digitized by Google

Sophie le laissa parler, sans chercher à l'interrompre, avec un étonnement douloureux. Lorsqu'il eut achevé, elle reprit d'une voix qu'elle ne put réussir à rendre ferme :

— Monsieur de Lauraguais, j'attendais tout de vous, car j'ai tout mérité, excepté ce reproche. Une comédie ! vous avez pu supposer !... Je me flattais que vous me connaissiez mieux. Enfin, vous exigez une explication, c'est votre droit, et je vais vous la donner dans toute la sincérité de mon âme. Vous avez dû remarquer, en entrant, les mille indices non suspects d'un prochain départ ; ce soir, au plus tard, j'aurai demandé un asile aux religieuses du couvent de Sainte-Anastasie de Neuilly. Maintenant, voici ma confession, je vous serai reconnaissante de vouloir bien l'entendre : ce me serait trop amer de vous laisser de moi un souvenir odieux. Écoutez-moi, Louis. Quoique cela puisse vous paraître une plaisanterie, je vous jure que je vous ai toujours aimé, même au moment où je vous trahissais !.... Et ne pensez pas que je cherche à excuser ma conduite, non ; pour avoir intérêt à vous tromper, il faudrait que j'eusse conservé quelque espoir, et je sais trop qu'à l'heure où je vous parle, vous êtes l'amant de cette... de mademoiselle Robbe. Je vous disais, Louis, que je n'ai jamais cessé de vous aimer... Mais, il y a trois mois, si vous vous en souvenez, j'étais assaillie par une nuée de créanciers qui m'obsédaient sans trêve, qui me menaçaient d'huissiers, de saisies, que sais-je ? Et vous ne pouviez alors venir à mon secours, vous ; votre bourse était vide, vous vous étiez obéré à cause de moi... C'eût dû être, sans doute, un motif de

Digitized by Google

supporter avec courage cet état de gêne, d'angoisses, de continuels harcèlements... Hélas! au plus fort de la crise, on fit briller à mes yeux le moyen d'en sortir, on s'offrit à payer ces dettes qui m'empêchaient de dormir ; les offres furent telles que je dis : Oui!

Sophie dut s'arrêter court, l'émotion lui coupait la voix. Lauraguais gardait le silence.

— Voyons, Louis, en conscience, avez-vous pu croire que j'éprouvasse quelque chose pour M. d'Hénin, je vous en supplie, avez-vous pu le croire?

— Il est de fait, mademoiselle, que c'eût été de votre part un tour de force qui eût eu bien son mérite.

— Oh! pas de sarcasmes! ne suis-je pas assez punie?..... Voulez-vous à présent une preuve que votre absence n'a fait qu'accroître et mes regrets et mon amour? Demandez à M. de Saint-Florentin avec quel feu, quelles ardentes prières j'ai réclamé la fin de votre captivité!

— Je le sais, Sophie, je le sais. Comme Ninon, vous êtes de ce petit nombre de femmes qui, l'amour envolé, restent des amies sincères et dévouées. Mais je n'en ai jamais douté.

— De l'amitié! mais si je n'eusse eu que de l'amitié pour vous, eussé-je mis à la porte cet idiot de prince qui, au moins, était, à défaut d'autres qualités, d'une rare magnificence? Eussé-je été dévorée d'une jalousie épouvantable envers cette Robbe aux yeux de laquelle vous vous êtes brûlé?... M'objecterez-vous que l'ennui écrasant que M. d'Hénin traîne à sa suite a pu suffire pour me décider à rompre avec lui : Mais alors, pourquoi ne pas accepter les offres de M. de Nivernais?...

Digitized by Google

— Quoi! Nivernais?

— Cela ne tenait qu'à moi! Eh bien! savez-vous ce que j'ai exigé de lui au nom de cet amour que je refusais? Non, n'est-ce pas? Je l'ai supplié de se faire votre rival, de reporter sa passion sur mademoiselle Robbe; enfin, je l'ai conjuré de vous l'enlever..... Et j'ai tant prié, qu'il me l'a promis!

A cette singulière déclaration, Lauraguais ne fut pas maître de retenir un éclat de rire.

— Ah! ah! ce cher duc!... C'était vous donner une étrange marque d'amour!... Voilà encore un rival que je ne me soupçonnais pas.

— Hélas! il arrivait trop tard! ce matin, j'ai reçu de lui un billet qui m'a tout appris. Votre petite maison était toute prête, et c'était aujourd'hui même que vous deviez y transférer votre conquête!... Oh! alors, j'ai perdu la tête, ma dernière lueur d'espérance était éteinte, mon bonheur était brisé à jamais!... J'ai fait mettre les chevaux à ma voiture, je suis allée arracher vos deux fils à leur nourrice, il m'est passé une idée folle, j'ai empaqueté les diamants et les bijoux que je tenais de votre générosité et j'ai envoyé le tout à madame de Lauraguais, avec cette lettre, bien résolue à quitter l'Opéra et à m'enfuir au couvent de Neuilly... Et cette détermination n'a pas changé. Vous le voyez, je fais mes préparatifs de départ; je remercie le ciel de vous avoir conduit ici pour recevoir mes derniers adieux!

Sophie ne put en dire davantage, ses yeux se gonflèrent de larmes, les sanglots lui coupèrent la voix. Lauraguais n'était pas cuirassé contre une pareille séduction. Jamais l'infidèle ne lui avait paru aussi belle

Digitized by Google

qu'en cet instant où le désordre de sa toilette, ses cheveux épars sur des épaules à demi nues, toute sa douleur si profonde et si vraie l'entouraient de cet irrésistible prestige, auquel bien peu d'amants ont le triste courage de résister. Et puis, le moment était des plus favorables à un rapprochement que la pauvre Sophie ne songeait même pas à tenter. La veille, elle l'eût essayé en vain : mais la petite Robbe, en renversant les châteaux de cartes du comte, avait rendu un véritable service à sa rivale. Était-il de meilleur moyen de dépister les rieurs que de se réconcilier avec son ancienne maîtresse ? Ce dénoûment pouvait passer pour une nouvelle rouerie de Lauraguais ; et comme il faut toujours à la voracité des plaisants une victime en holocauste, le malencontreux prince d'Hénin n'était-il pas là ? L'anecdote de la petite vérole était de volume à contenter les plus exigeants, et l'adroit académicien des sciences, pour donner le change à sa propre méprise, n'avait qu'à répandre l'aventure.

Mademoiselle Arnould sanglotait toujours. Le comte s'approcha d'elle, s'empara de sa main effilée, passa le bras autour de cette taille d'une souplesse d'osier et lui dit d'un accent suffisamment tendre :

— Allons, Sophie, calmez-vous... Prenez garde, au moins ; ces pleurs vont gâter cette fraîcheur de pêche que vous ne retrouveriez plus, songez-y !

— Eh ! que m'importent ma beauté et ma fraîcheur !... Je n'aurai personne à séduire au couvent de Sainte-Anastasie.

— Sans doute, si vous y allez ; mais qui vous y force ?

Digitized by Google

— Qui ! articula-t-elle en jetant ses yeux au ciel.

— Voyons, que faudrait-il pour vous retenir ?

— Lauraguais ! Lauraguais ! ayez pitié de moi !... ne me regardez pas ainsi ! vous me feriez croire...

— Quoi, Sophie ?

— Que tu m'aimes encore !

— Et si cela était ?

— Louis, si c'est un jeu, vous me tuez ! fit-elle haletante.

Elle tint ses yeux attachés quelques secondes avec une inexprimable angoisse sur le visage du comte, se demandant s'il parlait sérieusement ou s'il n'avait d'autre but que de prendre sa revanche. Mais cette hésitation fut courte. Celui-ci avait une manière de la regarder qui devait la rassurer. Elle s'élança, ivre d'amour, dans le sein de son amant qui la serra longtemps contre son cœur, tout en dévorant son cou d'albâtre de baisers frénétiques. Combien dura cette étreinte ? Je ne saurais vous le dire ; en pareils cas, les heures ne comptent point. Tout à coup, Sophie redressa sa tête noyée à demi dans les ondes abondantes de ses cheveux bruns :

— Et elle ?

— Qui, elle ?

— Elle... cette Robbe !

— Elle vous inquiète donc bien, Sophie ?

— Pas d'échappatoires. Je veux connaître mon sort.

— On vous l'immole, mon adorée.

— Bien vrai ?

— Très-vrai. Embrasse-moi et tout est publié.

Sophie lui sauta au cou de nouveau, et leurs trans-

Digitized by Google

ports n'eussent pas fini de sitôt sans l'arrivée d'une soubrette tenant un petit buste dans ses mains.

— Qu'est-ce donc? s'écria Lauraguais en se levant; que voulez-vous?

— Monsieur le comte, c'est un buste qu'on vient de remettre de la part de M. Merchi.

— Tiens, tiens! une galanterie charmante de ce sculpteur; votre buste, ma chère, parfaitement ressemblant.

— Vraiment?

— Attendez donc! Dieu me damne! il y a joint un quatrain.

— Voyons le quatrain.

— Écoutez bien :

Ce buste nous enchante, ah! fuyez, mes amis,
Fuyez, que de périls on court près du modèle!
Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis,
Qui n'entrât inconstant et ne sortît fidèle!

— C'est coquet.

— C'est mieux que cela.

— Quoi donc?

— C'est vrai.

— Une preuve, flatteur.

— Eh! mignonne, ne suis-je pas cette preuve-là?

Ce mot valait cent baisers à lui seul. Nous les laisserons prendre et donner sans les dénombrer. Cette sorte de cadastre sentimental finirait par devenir fastidieuse à la longue, et l'on nous en dispensera de reste.

Ici notre tâche se termine. Ce n'est pourtant qu'un épisode entre mille de la vie si pleine de nos deux

Digitized by Google

amants. Que d'aventures encore à narrer ! que d'histoires incroyables à écrire ! que de chapitres dans ce roman, dans cette épopée autrement fournie que l'Odyssée du bon Homère ! Mais pour cette fois, c'en est assez. Le meilleur conte est le conte le plus court, et le nôtre a terriblement duré ; il est grand temps de souffler sa lampe, de se coiffer de nuit, de se reposer et de permettre au lecteur d'en faire autant,— si c'est encore à faire.

Digitized by Google

LE MAGNIFIQUE

I

La Comédie-Italienne.

L'Opéra-Comique en France n'eut guère d'autre origine que celle du théâtre chez les Grecs, et c'est à des bateleurs de la foire Saint-Laurent que nous sommes redevables de cette scène élégante et coquette sur laquelle figurèrent successivement les plus délicieuses créations de Duny, de Philidor, de Piccinni, de Grétry et de tant d'autres maîtres qui ne dédaignèrent pas de se partager entre l'Académie-royale et l'ancien théâtre forain, ce *grenier à sel*, comme on l'appelait. Mais avant d'en arriver là, que d'expédients, que de tâtonnements, que de subterfuges, que de luttes pour échapper aux vexations de mille natures de despotiques et ombrageux suzerains ! Toutefois, les intéressés, malgré les obstacles sans nombre qu'ils rencontraient à chaque pas, se remuèrent tant et si bien, qu'on se décida enfin à réunir

Digitized by Google

le Théâtre-Italien et l'Opéra-Comique, qui prirent dès lors la dénomination de *Comédie-Italienne*.

Cela se passait en 1762. Clairval, Audinot, Laruette et sa femme furent les principaux acteurs de la nouvelle troupe, à laquelle le fameux Trial ne tarda pas à se joindre. A dater de cette époque, le parvenu oublia complétement ce qu'il avait été, il devint trop grand seigneur pour se transporter à la foire Saint-Laurent. En effet, il jouait devant le souverain, il était réservé aux plaisirs de la cour ; c'était bien le moins qu'il reniât son origine et qu'il cessât d'aller sur les brisées de Nicolet. La Comédie-Italienne, à peine installée, fut le rendez-vous de tout Paris. Gluck n'avait point encore opéré dans notre musique cette révolution si heureuse, si soudaine, et qui trouva néanmoins tant d'ennemis et de détracteurs acharnés ; Lully et Rameau trônaient sans rivaux sur notre scène lyrique. La musique nationale était alors une sorte de plain-chant monotone qu'on allait entendre par ton à l'Opéra, et qu'on n'eût pu supporter sans l'attrait des ballets et le prestige des machines ; on bâillait le mieux du monde à l'Académie-royale. Aussitôt qu'un spectacle amusant ouvrit ses portes à un public désireux de la nouveauté, chacun s'y rua, et la Comédie-Italienne fut trop petite pour cette foule toujours croissante qui se pressait aux abords de son théâtre.

Et puis, cette succursale, plus que sa métropole, semblait se prêter aux mystères et aux friandes intrigues de la galanterie : on se permettait là ce qu'on n'eût point hasardé ailleurs, et ce n'était pas une mince considération dans ces temps de péché et d'amoureuses faiblesses. Les acteurs aussi étaient excellents et fort

Digitized by Google

aimés des Parisiens, qui avaient l'habitude de les applaudir, avant la fusion des deux théâtres, à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent; les pièces étaient gaies, divertissantes, d'une allure verte et passablement égrillarde; il n'y avait pas à hésiter entre les mélodies froides et surannées de l'*Armide* et d'*Atys*, et la moins amusante des bluettes de ce théâtre transformé dont Lesage avait si longtemps fait la fortune.

Nous avons dit que le personnel de la troupe était parfait. Laruette et sa femme étaient de bons acteurs, connaissant les planches et sachant à merveille ce que le public exigeait d'eux; aussi les bravos ne leur manquaient-ils pas: on les chérissait, ils avaient la conscience de l'affection qu'ils inspiraient, et cette conscience doublait leurs forces et leur ardeur. Mais, tout chers qu'ils fussent au parterre, cet amour n'approchait pas de l'enthousiasme, de l'espèce d'idolâtrie dont Clairval était l'objet: c'était bien le roi de la Comédie-Italienne. A peine entrait-il en scène, qu'il était accueilli par des trépignements, un tonnerre d'applaudissements; jamais acteur ne fournit une carrière plus sereine et plus facile, dès son aurore. Les commencements, d'ordinaire si rudes, n'eurent pour lui aucune de ces aspérités d'une route pierreuse, auxquelles se déchire un pied mal exercé, et qui ignore encore la nature du terrain. Il avait vingt ans tout au plus lorsqu'il débuta, en 1758, à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent: sa jolie figure, la distinction de ses manières et son intelligence de la scène, à défaut d'expérience, dissimulèrent son peu de savoir en musique, ou firent passer par-dessus. D'ailleurs, sa voix était agréable; elle ne devint nazil-

Digitized by Google

arde et sourde que sur les derniers temps; ce qui donna lieu au distique du poëte Guichard dont il avait refusé un rôle :

Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix
Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

Il faut vous dire que Clairval était fils d'un perruquier, et qu'il exerça d'abord cette profession, comme Figaro, avant de faire autre chose. Le sort se complaît trop souvent dans ces sortes de déplacements, qui jettent un pauvre diable précisément à l'antipode de la position sociale pour laquelle il paraissait être né. Sa tournure élégante, sa belle tenue, ses façons princières, tout en Clairval sentait l'homme de race; tel grand seigneur auprès de lui eût eu l'air d'un porteur d'eau : mais qui sait aussi si l'on ne changea point Clairval en nourrice? L'orgueil et les préjugés de caste pouvaient trouver leur compte à accueillir cette présomption; ce ne fut pas, en tous cas la moins mauvaise des excuses que se donnèrent à elles-mêmes les duchesses et les marquises qui l'aimèrent et se laissèrent aimer le plus complaisamment du monde, sans se soucier de ce qu'en penseraient leurs aïeux (1). Un fait à remarquer en passant : c'est le grand nombre de chanteurs sortis de la corporation des perruquiers. La corporation des perruquiers fut de tout temps la pépinière où l'Académie-royale

(1) Clairval, dit Favart dans sa correspondance, est devenu la coqueluche de toutes les femmes, par ses talents et sa figure. On ne saurait supporter l'idée qu'il a été garçon perruquier; on travaille à le faire descendre d'une ancienne maison d'Écosse.

Digitized by Google

raccola ses premiers sujets, cela soit dit sans nulle méchante intention. Larrivée, dont le *nez avait une si belle voix*, était perruquier et dut jeter savonnette, rasoirs et plat à barbe aux orties.

Le rôle qui mit Clairval en vue fut celui de Dorval dans : *On ne s'avise jamais de tout*, petit opéra à tiroir; il fit preuve d'une remarquable intelligence dans les différents personnages qu'il avait à remplir; cela suffit pour asseoir sa réputation. Rarement on rencontra une organisation plus riche et plus complète : comédie, drame, opéra-comique, il excellait dans ces différents genres. On l'avait surnommé *le Molé de la Comédie-Italienne*, et ce n'est pas là un petit éloge, car Molé fut le premier acteur comique du XVIIIe siècle, comme Lekain en fut le premier tragédien. Ses ennemis seuls prétendaient qu'il était forcé, qu'il était outré ; mais des ennemis ne seront jamais des juges.

Que le lecteur veuille bien, pour peu qu'il n'ait rien de mieux à faire, nous suivre un soir à cette Comédie-Italienne où se presse incessamment, depuis tantôt vingt ans, une masse compacte qui n'est pas toute uniquement composée d'honnêtes bourgeois et de boutiquiers enlevés à leur comptoir par l'attrait du plaisir. L'affiche portait la reprise du *Magnifique*, de Grétry.

La salle était comble. Le *Magnifique* passait pour être le triomphe de Clairval, et bien que cette reprise comptât déjà un assez bon nombre de représentations, l'affluence allait toujours croissant. Ce soir-là, la jolie ruche était peuplée par tout ce que la cour avait de brillante jeunesse et de femmes séduisantes. Les premières loges surtout offraient un délicieux coup d'œil

Digitized by Google

et formaient une sorte de ruban scintillant de mille couleurs qui semblait ceindre la salle, comme une fraîche ceinture rose la taille svelte d'une jeune fille. Dorat eût été là, qu'il eût comparé cela à la ceinture de Vénus, indubitablement. Les visages rayonnaient, on se souriait sournoisement, chacun jouait des prunelles deçà, de là, un petit geste maçonnique échangé, un regard furtif, parvenant toujours à son adresse nonobstant la distance, établissaient des affinités électriques d'un coin à l'autre. Comme vous devez bien le penser, lorsque la Comédie-Italienne ouvrit ses portes, ce fut l'amour qui prit le premier son billet d'entrée : messire Cupidon avait si merveilleusement compris combien le lieu était propice à l'exploitation de sa mignonne industrie, qu'il s'y était installé tout d'abord avec le ferme dessein de n'en point déloger. Au reste, c'était un vieil habitué de l'Opéra-Comique de la foire Saint-Laurent ; n'était-ce pas de toute justice qu'il eût ses coudées franches dans la nouvelle salle, comme il les avait eues dans l'ancienne? Le fait est que personne ne songea à le trouver mauvais et que nombre de gens même venaient autant et plus pour lui que pour le spectacle, tout attrayant qu'il pût être.

Vous savez ou vous ne savez pas que le *Magnifique* n'est autre que le conte de Lafontaine mis en action. Avant que Sedaine pensât à en faire un livret d'opéra-comique, Lamotte-Houdard avait déjà fait un *Magnifique*. Sedaine se défend comme un beau diable de l'avoir jamais lu ; nous le croyons sans peine, et nous pouvons vous en offrir autant.

Octave est un jeune seigneur fort riche, qui jette l'argent par les fenêtres et étonne Florence par ses

Digitized by Google

prodigalités. Il donne des fêtes, des carrousels au peuple, des sérénades aux belles dames. Il n'est qu'une voix sur son compte, toute la ville retentit de ses louanges; sauf quelques maris ombrageux et chagrins, c'est à qui exaltera à l'envi sa générosité, son désintéressement, sa magnificence toute royale. Et ce n'est pas sans raisons : si Octave répand l'or à flots, si ses ruineuses fantaisies le poussent parfois aux dépenses les plus folles, parfois aussi en fait-il l'emploi le plus digne. Écoutez! ces fanfares, ces clameurs, les entendez-vous ? ce sont les cris de joie, les transports d'allégresse d'infortunés, capturés par les corsaires de Tunis et d'Alger, dont Octave a payé la rançon de ses propres deniers. Cent fois on fut canonisé pour beaucoup moins, n'est-il pas vrai? Mais on ne canonise que les morts, et Octave tient à retarder le plus longtemps possible la cérémonie : il est jeune, il est amoureux, deux excellentes raisons pour attacher du prix à la vie.

Clémentine, celle qu'il aime, est une orpheline dont le père a disparu depuis nombre d'années, sans qu'on ait eu de ses nouvelles, et qui aura péri dans un de ses voyages au bout du monde. Un ami du défunt, le seigneur Aldobrandin, est le tuteur de la demoiselle, et il espère bien être mieux que cela avant peu. Ce mieux que cela n'est pas tout à fait du goût de Clémentine, que sa barbe grise effarouche, et surtout du goût de Magnifique (laissons-lui par surnom), qui voit ses plus chères espérances à la veille d'être renversées, à moins que le ciel ne vienne à son secours. Mais vous verrez que le ciel se donnera cette peine.

Digitized by Google

Vous n'avez pas oublié ce fameux cheval de bois qui introduisit les Grecs, après dix ans de siége, dans l'antique ville de Priam? Eh bien! c'était un cheval aussi qui devait le tirer d'affaire; mais un vrai cheval, un cheval en chair et en os. Vous ne devinez pas? Le Magnifique avait une écurie comme le grand-duc n'en possédait pas une, et, dans cette écurie, parmi les plus beaux chevaux que vous imagineriez, un cheval valant à lui seul tous ces nobles et admirables coursiers, dont le moindre n'eût pas été indigne d'être monté par un roi. Ce fut une singulière idée que celle qui vint au respectable Aldobrandin, à la vue de cette merveille. A quoi ce cheval pouvait-il lui être bon? que diable voulait-il faire de ce cheval? Toujours est-il que le bonhomme le convoitait fort, au point, tant il lui agréait, d'en offrir presque le dixième de sa valeur. Il dépêche près du jeune homme un certain Fabio, drôle à figure patibulaire qu'attendait la corde un jour ou l'autre; on entre en pourparlers : mais Octave demande un prix à faire sauter le seigneur Aldobrandin au plancher, si le seigneur Aldobrandin n'eût été quelque peu goutteux. Malgré la bonne envie du vieillard de devenir l'acquéreur de cette merveilleuse bête, l'affaire en restait là, quand le Magnifique, se ravisant, donna à l'entremetteur Fabio l'ultimatum qui suit : « Que le seigneur Aldo-
» brandin me permette d'entretenir sa pupille un quart
» d'heure durant, à portée de la vue, mais non de l'ouïe,
» et mon cheval est à lui; qu'il choisisse entre cette
» dernière condition et la première, sinon je suis son
» humble valet, mais je garde mon cheval. »

Aldobrandin jeta d'abord les hauts cris : un blondin,

Digitized by Google

dont la réputation de galanterie n'était plus à faire, parler à sa pupille! quelle moquerie! quelle inconvenance! cela n'avait pas de nom, assurément. Le seigneur Octave était un écervelé ou un mauvais plaisant de la pire espèce; bref, il fallait renoncer à l'espoir d'acquérir le cheval. C'était dur, néanmoins; c'était cruel de dire adieu à une chimère si amoureusement caressée. Un quart d'heure! après tout, on ne lui demandait qu'un quart d'heure de tête-à-tête : un quart d'heure, c'est quinze minutes, cela passe si vite. D'ailleurs, lui ne serait-il pas là? il ne quitterait pas l'appartement, c'était une convention dictée par le Magnifique même. Que diable peut-on tant faire dans un quart d'heure, surtout quand on se lie les mains en acceptant un témoin vigilant, un argus dont les yeux seront tout autre part que dans ses poches? Vraiment, à bien y regarder, le seigneur Octave était un jeune présomptueux qui présentait, *proprio motu*, une trop belle occasion de se faire donner sur les doigts pour qu'on la laissât échapper. Tout bien considéré, ce qu'il exige lui sera octroyé, un quart d'heure d'entretien avec Clémentine; et le quart d'heure passé, le fameux cheval aura changé de maître. Va donc pour un quart d'heure.

C'est l'analyse, Dieu nous le pardonne, et le lecteur aussi, de la pièce de Sedaine que nous faisons là. Mais ces détails étaient indispensables pour expliquer le singulier incident qui eut lieu à la scène de la rose, au second acte. Tout est bien convenu, Aldobrandin prend ses mesures et fait la leçon à sa pupille : il s'agit de mystifier un audacieux qui se figure que, filles ou femmes, toutes doivent se jeter à sa tête, et Aldobran-

Digitized by Google

din a trop bonne opinion de sa complaisance pour douter un seul instant qu'elle consente à lui rendre ce petit service. Enfin, après avoir sauté pieds joints par-dessus les dix premières scènes du second acte, nous arrivons au moment de l'entrevue que le Magnifique doit payer de son cheval, ce qui est un peu cher; mais Clémentine a de si beaux yeux!

La porte s'ouvre. Le cœur de Clémentine fait des entrechats dans sa poitrine; le Magnifique entre escorté d'Aldobrandin, qui lui rappelle à quelles conditions ce tête-à-tête lui était octroyé.

Un murmure d'admiration parcourut toute la salle, et fut aussitôt suivi d'interminables battements de mains. Le Magnifique n'avait pourtant pas ouvert la bouche; mais Le Magnifique c'était Clairval, et, avant de l'applaudir pour son chant et pour son jeu, on l'applaudissait pour sa bonne mine. Au reste, prenez patience, cet enthousiasme fera bientôt place à des transports frénétiques, et, si la salle demeure debout, elle y mettra de l'obstination : il faudra qu'elle soit mieux assise sur ses fondements que les bibliques et très-problématiques murailles de Jéricho.

Clairval, sous sa charmante toque de velours où brillait un gros diamant entouré de perles fines, avec sa jolie veste de satin, sa fraise brodée, un collier qui lui descendait plus bas que la poitrine, un manteau galonné et gaillardement agrafé sur l'épaule; vêtu, enfin, comme on l'était en Italie et en France du temps de François Ier; Clairval avec sa belle et noble figure, sa tournure élégante, sa royale allure, cet air insoucieux et bon de la jeunesse qui est restée elle-même, Clairval était bien ce

Digitized by Google

Magnifique dont tout Florence s'entretenait, l'effroi des maris et le favori des femmes, qui lui savaient autant de gré d'être jeune et beau que d'être galant et généreux, comme si la beauté et la jeunesse n'étaient point un prêt du ciel à courte échéance et qu'il ne faut que trop tôt rembourser. Pour faire partager son amour, pour obtenir un aveu de Clémentine, pour la décider à être à lui, Clairval n'avait qu'un quart d'heure; mais on sentait d'avance que c'était beaucoup plus qu'il n'était besoin. La pupille d'Aldobrandin pouvait-elle hésiter un instant?

Voici quelle est la disposition de la scène: Clémentine se trouve sur le premier plan, à gauche des spectateurs, directement au-dessous de l'avant-scène des premières loges, ce qu'il n'est point indifférent de remarquer, comme on va voir. Sa pose exprime toute l'agitation, tout l'embarras, tous les bonheurs qu'on éprouve à se sentir en face de celui qu'on aime et qu'il est défendu d'aimer. A chaque pas que fait Octave vers elle, sa poitrine bat de plus belle; c'est à peine si ses genoux peuvent la porter. Elle ne saurait quelle contenance garder, sans une rose qu'elle tient à la main, et qu'elle froisse distraitement entre ses doigts. Fabio l'entremetteur s'est caché derrière la porte d'un cabinet, et Aldobrandin est demeuré au fond du théâtre, selon les conventions arrêtées entre les parties; il peut épier les deux amants, mais non les entendre.

L'instant serait mal choisi pour faire des phrases, les minutes sont comptées; le Magnifique s'avance vers la jeune fille et lui peint son amour en traits de feu; il lui dit qu'il est prêt à tout mettre en jeu pour l'obtenir, si elle

Digitized by Google

consent à être sa complice ; que ses biens, son existence sont à elle, qu'elle peut en disposer, qu'elle commande, et, dût-il affronter mille morts, il est déterminé à tout entreprendre pour conquérir un trésor, sans lequel il ne saurait plus vivre. Mais Clémentine se tait ; Aldobrandin lui a fait promettre de garder le silence, et, ne s'y fût-elle point engagée, son émotion l'eût empêchée d'articuler une parole.

Octave, qui croit pénétrer la cause de ce silence, a bientôt trouvé un moyen de connaître son sort. Écoutez-le :

Si vous approuvez mon dessein,
Ouvrez ces doigts charmants, laissez tomber la rose
Que vous tenez à votre main ;
Ce signal à l'instant dispose
De nos deux cœurs et fixe mon destin.

Il avait dit ce morceau d'une voix si émue, si manifestement passionnée, il avait accompagné cette prière de gestes si tendres et si implorants, ses regards brillaient de tant de flammes et d'éloquence, que Clémentine, à moins d'avoir un glaçon dans la poitrine, devait en être remuée jusqu'au plus profond de son cœur. Oh ! que de femmes eussent voulu être à sa place, et n'eussent pas attendu, pour lui jeter la rose, la fin du trio entre Clairval, Laruette et Trial ! Une surtout qui, pénétrée par la vérité saisissante de ce chant que Grêtry avait écrit avec tout son esprit et toute son âme, enivrée par cet accent vibrant et incisif, vaincue, entraînée par la beauté noble et expressive du Magnifique, semblait, comme l'oiseau que le serpent fascine, prête

Digitized by Google

à s'élancer, de l'avant-scène qu'elle occupait, sur le théâtre et jusque dans les bras du trop heureux Florentin, sans se douter ou se soucier de tous ces yeux qui pouvaient l'observer et deviner ce qui se passait en elle.

C'était presqu'une enfant encore : elle portait dix-sept ans au plus. Malgré une excessive maigreur que l'âge devait faire disparaître, une peau très-brune et des lèvres un peu grosses, cette femme était mieux que jolie, elle était ravissante ; ses gestes, ses poses, ses mouvements de tête, l'oscillation de sa taille avaient un abandon, une grâce indéfinissables. Mais en ce moment, son visage, éclairé par le feu du désir, offrait je ne sais quoi d'ardent, d'aspirant, auquel elle devait un cachet d'énergie et de passion que le mignon et la délicatesse de ses lignes rendaient des plus étranges. Depuis l'entrée en scène de Clairval, ses yeux avaient suivi l'acteur avec une curiosité, un intérêt avides ; on eût dit qu'ils obéissaient à une puissance occulte à laquelle, l'eût-elle tenté, elle n'eût pu se soustraire.

Clairval, lui, n'était pas tellement absorbé par son jeu qu'il n'eût, de temps à autre, le loisir de jeter un regard furtif autour de la salle, et de savourer les milles émotions sous lesquelles s'agitait son public haletant. La jeune femme dont il est question se trouvait positivement en face de lui, dominant d'un étage la pupille d'Aldobrandin. Il était presque impossible qu'il ne la vît point, lors même qu'une sorte d'attrait magnétique n'eût pas sollicité sa vue. Leurs regards se croisèrent, un éclair passionné glissa comme la foudre sur la chaîne invisible qui reliait les prunelles de l'une aux

Digitized by Google

prunelles de l'autre : la pensée est moins rapide que ne le fut ce contact électrique qui brûla l'acteur comme une pointe de fer rougie au feu.

Il est des passions qui naissent d'un coup d'œil et qu'un coup d'œil creuse aussi profondément que des années de douce intimité vécues dans l'estime et l'étude de ce qu'on aime ; de quel nom désigner ces attractions soudaines, imprévues, qui rivent deux âmes l'une à l'autre, avant qu'elles sachent autrement que d'instinct si elles sympathiseront ou se repousseront ? C'est, convenons-en, un de ces secrets du cœur humain qu'il est plus facile d'indiquer que de définir ; mais, quelque étranges que ces attractions paraissent, leur existence est un fait incontestable et qu'on rencontre ailleurs que dans les romans. Jamais Clairval n'avait éprouvé rien de pareil. Les succès depuis longtemps avaient émoussé cette délicatesse exquise d'une âme qui ne sent pas sans quelque émoi l'amour filtrer en elle son enivrant poison. Son âme acceptait avec transport, parce qu'elle était ardente, tout ce qui s'offrait pour en alimenter le foyer toujours brûlant ; mais il portait la coupe à ses lèvres en homme qui ne se fait point illusion et qui suppute la somme de plaisir qui l'attend. S'il croyait à la volupté, il ne croyait plus guère à l'amour ; c'était un athée, dont la conversion n'allait pas être moins prompte que celle de l'empereur Constantin, quand il plut au ciel d'ouvrir ses yeux au flambeau de la foi.

Le regard de cette femme semblait changer en ruisseaux de feu le sang qui circulait dans ses veines, son cœur un instant cessa de battre, son visage pâlit sous

Digitized by Google

son rouge, sa voix s'éteignit : par bonheur le trio lui permit de se remettre et de comprimer cette émotion inouïe. Les yeux de la dame des avant-scènes ne le quittaient pas ; il eut beau chercher à fuir leur absorbante fixité, il ne put en détacher les siens, et à la fin du morceau d'ensemble, quand il dut reprendre le chant, au lieu de tendre les mains vers Clémentine, ce fut vers l'inconnue que ses bras se dressèrent, sans qu'il sût trop ce qu'il faisait.

L'altération de sa voix n'échappa à personne, mais personne ne douta qu'elle ne fût volontaire. N'était-elle pas d'ailleurs en parfaite harmonie avec le pathétique de la situation ? Ces accents saccadés, brisés, sourds par moments, ne peignaient-ils pas merveilleusement la terrible anxiété et les angoisses d'un amant dont, plus que la vie, le bonheur est en jeu ? Et puis, avec quelle expression de gestes et de physionomie il entama :

Tombez, tombez, rose charmante,
Tombez aux pieds de mon vainqueur !
Devenez l'organe du cœur,
Devenez pour nous éloquente,
Et que la plus brillante fleur,
Pour la beauté la plus touchante
Pour la flamme la plus ardente,
Soit l'interprète du bonheur !

A la dernière note de ce couplet, la rose devait tomber des mains de Clémentine et faire cesser délicieusement l'incertitude du Magnifique.

Elle tomba, mais elle ne tomba pas seule.

La jeune femme des premières loges, voyant et les

Digitized by Google

yeux et les mains d'Octave dirigés vers elle dans une attente anxieuse, oublia que ces prières étaient pour la pupille d'Aldobrandin, ou plutôt, elle se persuada que cette ravissante romance de Grétry ne s'adressait en réalité qu'à elle ; pour tout le public, c'était, ce devait être à Clémentine, mais Clairval semblait-il seulement s'apercevoir que celle-ci fût là ? Ses prunelles enflammées avaient bien un autre but, et ce n'était pas la rose de madame Laruette qu'ils imploraient si ardemment.

L'inconnue eût eu une rose, qu'elle l'eût jetée à Clairval, car elle était en proie à cette sorte d'exaltation qui n'a rien de bien distinct du délire : elle n'avait qu'un charmant éventail derrière lequel elle avait essayé d'abriter son trouble ; l'éventail glissa de ses mains, et tomba aux pieds de Clémentine, en même temps que cette dernière ouvrait les doigts, et, la rougeur au front, comblait, par ce muet aveu, les espérances du brillant rival d'Aldobrandin.

Cet acte était d'une extravagance telle que nul ne s'avisa de l'interpréter malignement. On ne vit là qu'une maladresse ; on ne pouvait vraisemblablement supposer autre chose. Clairval se baissa vivement pour ramasser la rose, ainsi que le voulait son rôle ; le livret ne portait pas qu'il dût ramasser d'éventail, ce qui ne l'empêcha pas de relever, par la même occasion, celui de l'inconnue.

Sa noble figure rayonnait de toute la joie et de tout l'orgueil du bonheur ; il était aimé, il triomphait ; Dieu même n'eût pu rien ajouter à son ivresse ! Il tenait entre ses mains la rose de Clémentine, et l'agitait avec

Digitized by Google

transport; mais, était-ce bien sincèrement la possession de la rose qui le rendait si fier et l'exaltait jusqu'au septième ciel? On dut le croire; car il entonna aussitôt de sa belle voix, qui avait retrouvé toute sa puissance et tout son éclat :

J'emporte du moins cette rose,
Qui, bien moins muette que vous,
Répond à mes désirs par un parfum si doux,
Qu'il semble que pour moi cette fleur soit éclose!

Toute la salle trembla sous les applaudissements du parterre, cette scène fut d'un effet magique; la voix, l'expression passionnée du Magnifique, le jeu mimique de madame Laruette (1), la lutte de sa pudeur et de son amour, et le triomphe enfin de son amour sur sa pudeur, le charme de la musique, qui ne le cédait en rien au charme de la situation, soulevèrent un tel enthousiasme, que, longtemps après la chute du rideau, l'on claquait encore des mains, l'on trépignait, l'on heurtait le parquet à coups de canne, et mille bravos retentissaient au sein de ce public transporté.

Clairval, en se retirant, avait lancé du côté des avant-scènes un dernier regard, qui voulait dire : « J'ai votre aveu, vous m'avez permis de vous aimer! »

Cette petite scène épisodique, malgré l'imprudence de ses deux acteurs, avait passé inaperçue, et pas une

(1) Madame d'Houdetot disait, en parlant de cette scène que l'actrice jouait avec un mélange ravissant de décence et d'intérêt, que dans ce moment madame Laruette avait de la pudeur jusque dans le dos.

Digitized by Google

âme n'avait surpris l'intelligence illicite qui s'était, en dehors du poëme, établie du théâtre aux premières loges. Nous nous trompons : une jeune femme, placée dans une loge des secondes, n'avait pas perdu le moindre regard, le plus petit geste. Et il fallait qu'elle accordât un intérêt bien grand à ce manége, car elle n'avait détaché ses yeux ardents de l'une que pour les reporter sur l'autre ; sa poitrine bondissait, sa respiration était précipitée, elle s'agitait sur son siége avec des mouvements saccadés ; elle ne tenait pas en place, quels que fussent ses efforts pour demeurer calme. A peine la toile s'abaissa-t-elle, qu'elle se leva aussitôt et quitta brusquement la loge.

Clairval était rentré dans la sienne comme un fou, la tête en feu, les idées dans un tel désordre, une telle surexcitation, qu'il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu qu'il ne s'élançât, tout costumé, dans l'intérieur de la salle, et ne se fit ouvrir la loge de l'inconnue. Il s'était jeté, haletant, sur un fauteuil, il laissa tomber son front dans ses deux mains et demeura ainsi quelques secondes à se débattre au sein de ce chaos, où sa raison menaçait fort de faire naufrage. Puis, une pensée subite lui vint ; il agita vivement le cordon de la sonnette.

— Tu iras, dit-il au garçon de théâtre qui se présenta, aux premières loges, et tu demanderas à l'ouvreuse par qui est occupée l'avant-scène de gauche. Tu entends ? l'avant-scène de gauche. Maintenant, dépêche-toi, tu devrais déjà être de retour.

Comme celui-ci sortait, un nouvel arrivant faisait irruption dans la loge de Clairval. Cet arrivant n'était au-

Digitized by Google

tre que la jeune femme des secondes loges, celle qui avait suivi avec une ardente fixité la petite scène que nous avons décrite plus haut.

— Ah ! c'est vous, Rosalie ? murmura le chanteur, d'un ton maussade, en l'apercevant.

— Comme vous me dites cela ! ma présence n'a pas l'air de vous agréer outre mesure.

— A quoi le voyez-vous ?

— Mais à votre accueil.

— Vous êtes folle ; je suis au contraire enchanté, ravi, ajouta-t-il en dégrafant son manteau et le jetant avec une impatience contenue. Venez-vous de la salle et assistiez-vous au *Magnifique ?*

— Non, répondit-elle effrontément. J'arrive ; mais les bravos et les trépignements du parterre sont parvenus jusqu'à moi. Tudieu ! quel vacarme. Au reste, je ne m'aperçois pas que le succès vous mette de si brillante humeur ; décidément, Clairval, il se passe quelque chose que vous me cachez.

— Eh ! corbleu ! que voulez-vous qu'il se passe, Rosalie ! vraiment, vous êtes haïssable ce soir.

— Soit, je n'ai pas le sens commun, n'en parlons plus.

Mademoiselle Rosalie était une jeune actrice de la Comédie-Italienne, fort jolie et très-agaçante, à laquelle Clairval avait tourné la tête. Ce dernier, en butte à des séductions d'autant plus irrésistibles qu'elles s'adressaient à sa vanité plus qu'à son cœur, aimait moins qu'il ne se laissait aimer. La gentillesse de Rosalie avait bien pu le distraire un moment, mais non fixer cette nature mobile et changeante créée comme l'abeille

Digitized by Google

pour voltiger sans cesse et ne se poser jamais. En cédant à l'attrait assez vif que lui avait inspiré le cailletage de la jeune femme, il n'avait nullement entendu contracter un bail à vie. Il comptait sur cette instabilité inhérente au beau sexe pour ne pas trop attendre après une liberté que son intention était de n'engager que le moins de temps possible, et sa longue expérience le rassurait de reste sur la durée de ses fers. Aussi ne s'inquiéta-t-il pas d'abord de la passion toute sérieuse qu'on lui témoignait; il prit cela pour de la politesse, et ne s'en alarma point autrement.

Mais deux grands mois après, on l'aimait comme au premier jour. Cela devenait grave, et Clairval chercha à secouer le joug; le malheureux vit qu'il aurait affaire à une vraie furie, capable de le mettre en lambeaux dans un accès de jalousie. Il fallait, n'est-il pas vrai? que la constance fût bien à court de logement pour aller se nicher dans le cœur d'une actrice. Mais les temps étaient durs alors pour cette vertu-là, car les plus grandes dames ne se faisaient nul scrupule de lui fermer la porte au nez avec le plus adorable sans-gêne Clairval sentit que le mieux était de patienter encore et de n'épargner rien pour se faire détester, si c'était praticable. Il ne s'abusait pas sur les difficultés d'une pareille tâche. Enfin, il essaierait.

Et ce n'était pas sans raison qu'il se défiait de lui; plus il était boudeur, maussade, revêche, grondeur, insoutenable, plus on redoublait d'amabilité et de tendresses; cela avait tout l'air d'une gageure. Il était à bout de ses pièces. Un divorce par consentement mutuel, ce qu'il avait un instant espéré, était une ressource

Digitized by Google

à laquelle il fallait renoncer ; il ne lui restait plus que le parti d'une rupture, qui ne s'effectuerait pas sans larmes versées, des sanglots déchirants et des scènes de désespoir dont la pensée seule le glaçait d'épouvante. Clairval était le meilleur homme du monde : c'était un voluptueux, ce n'était point un roué ; la petite Rosalie, après tout, était assez jolie pour rendre son supplice tolérable, et l'expectative de ses pleurs et de sa douleur lui ôtait le courage, sinon la bonne envie, de secouer des chaînes que la jalousie allourdissait encore.

Trop faible pour se résoudre à un coup d'État, il préféra s'en tenir à un *mezzo termine*, consistant à poursuivre, mais avec mystère, le cours de sa chère vie d'intrigues et d'amoureuses folies. Et il comptait bien faire de ces entraves mêmes et de cette nécessité de se cacher, l'assaisonnement le plus vif de ses plaisirs : un homme d'esprit sait tirer parti de tout. Et voilà qui eût été au mieux, si ce plan conciliateur eût été réalisable ; mais faire métier de tromper une femme jalouse du matin au soir et s'attendre à la tromper longtemps, est une illusion que le pauvre acteur, quelque adroit qu'il fût, ne pouvait guère tarder à perdre.

La brusque apparition de Rosalie, en un moment surtout où ce n'était pas précisément elle qui occupait sa pensée, devait lui être particulièrement déplaisante ; il n'essaya pas trop de lui céler la contrariété qu'elle lui causait. S'il n'eût écouté que son premier mouvement, il l'eût mise à la porte et eût tiré le verrou derrière elle. Mais il conserva assez d'empire sur lui-même pour ne pas céder à cette violente démangeaison. Rosalie lui

Digitized by Google

avait dit qu'elle n'avait pas pénétré dans la salle; il était loin de supposer qu'elle fût dans la confidence de ce qui venait de se passer entre lui et la dame des premières loges; dans l'intérêt d'une intrigue trop bien commencée pour ne pas bien finir, il sentait l'importance de s'entourer d'ombre et de précautions : cette considération le décida à faire preuve de résignation et de patience.

Mais l'actrice n'était pas accourue dans un dessein des plus pacifiques, et, si elle avait su se contenir, ce n'était que par un tempérament dont la colère s'arrange parfois à la condition de rien n'y perdre. Clairval s'était mis à se débarrasser de son costume florentin, et chantonnait un air du *Magnifique*, pour se dispenser de tout frais de conversation. Quant à sa maîtresse, elle promenait un regard inquisiteur autour de la loge, comme si elle eût été à la recherche de quelque chose. Cette investigation avait un but en effet. Ses yeux s'arrêtèrent sur une espèce de bahut où Clairval avait déposé l'éventail de l'inconnue, et vers lequel elle rampa comme une couleuvre.

— Le merveilleux éventail! s'écria-t-elle en s'en emparant.

Clairval se retourna vivement.

— C'est une surprise, n'est-ce pas, que tu me réservais? poursuivit-elle.

— Vous vous trompez, Rosalie, je ne puis disposer de cet éventail; il n'est pas à moi, répondit-il, en cherchant à le reprendre.

— Allons, à quoi bon ne pas en convenir sur-le-champ, puisqu'un hasard me l'a fait voir?

Digitized by Google

— Eh! encore une fois, Rosalie, je vous dis que vous êtes dans l'erreur. Cet éventail ne m'appartient pas.

— Et à qui donc appartient-il? répéta-t-elle en lui décochant un coup d'œil étincelant.

— A qui, à qui?... que vous importe!

— Ah! que m'importe!... et il ne m'importe donc pas de savoir si l'on me trahit ou non, et pour qui l'on me trahit!... Ah! que m'importe!... eh bien! cet éventail, tu ne l'auras que quand tu m'auras dit à qui il est et comment il se trouve ici!

— Rosalie, rendez-moi cet éventail.

— Son nom?

— Encore un coup, le rendrez-vous! s'écria Clairval, en frappant du pied avec une colère qu'il réprimait pourtant.

— N'approche pas, et n'essaie pas de me l'arracher! Je le briserais en mille morceaux. Ainsi, ne m'en mets point au défi.

Cette menace sembla produire quelque effet; il la savait fille à le faire ainsi qu'elle le disait. Nous le répétons, il ignorait qu'elle eût surpris l'épisode du second acte; il espéra qu'avec de la douceur il finirait par endormir des soupçons vagues fondés sur la présence seule de ce joli meuble.

— Rosalie, que vous prend-il donc? il ne peut se trouver dans ma loge un éventail sans que cela ne donne l'essor tout aussitôt à vos transports jaloux. Si cet éventail vous plaît; eh bien! rendez-le-moi, et je vous promets de vous en faire cadeau d'un tout semblable.

— Merci, j'aime mieux celui-là.

Digitized by Google

— Mais, de par tous les diables! ce serait bon s'il était à moi!

— A qui est-il donc?

Le difficile, c'est que Clairval ne voulait ni ne pouvait dire à qui il appartenait.

— Vous vous taisez? A votre aise; je le garde alors.

Clairval se creusait la tête à chercher quelque fable qu'il pût jeter en pâture à l'ombrageuse curiosité de sa maîtresse, quand le garçon de théâtre, qu'il avait envoyé aux renseignements, reparut dans la loge.

Le chanteur lui fit un geste pour remettre à plus tard les explications que, sans doute, il apportait; mais ce fut en pure perte, celui-ci n'aperçut ou ne comprit rien, et ne s'imagina point que la présence de mademoiselle Rosalie dût ajourner le compte-rendu d'une mission des plus urgentes, à n'en juger que par la célérité qu'on avait réclamée de lui.

— Monsieur, dit-il à Clairval, l'avant-scène des premières loges de gauche est louée au nom de son excellence l'ambassadeur d'Espagne, et la personne qui l'occupait est sa jeune femme, la comtesse d'Aranda.

C'était tout ce que Rosalie voulait savoir.

— Ah! c'est la comtesse d'Aranda, articula-t-elle avec un accent de fureur qui déborda. Ah! c'est la comtesse d'Aranda! Eh bien! si sa coutume de chaque soir est de jeter son éventail sur la scène, elle doit être une fière pratique pour La Frenaye... Ah! madame l'ambassadrice, vous avez-là une dangereuse manie

Digitized by Google

qui pourrait bien finir par vous coûter plus cher que vous ne pensez!

Clairval ne pouvait plus douter qu'elle ne fût au fait de la scène de la rose; il connaissait assez la nature emportée de Rosalie pour redouter quelque extravagance, il chercha donc à la calmer; mais c'était verser de l'huile bouillante sur un brasier. Il tenait surtout à rentrer en possession de l'éventail qu'elle serrait entre ses doigts effilés comme un noyé serre le premier objet auquel il s'attache. Pour rien au monde il ne pouvait consentir à le lui abandonner ; l'embarras était de la décider à s'en dessaisir.

— Rosalie, puisque vous savez comment cet éventail se trouve momentanément en mes mains, vous devez comprendre qu'il ne m'appartient pas plus qu'à vous, et que madame d'Aranda l'enverra inévitablement demander. Remettez-le-moi; il faut que je puisse le rendre aussitôt qu'on le réclamera.

Rosalie n'était qu'à quelques pas de la porte entr'ouverte; Clairval, tout en parlant, tenta une manœuvre pour lui fermer le passage; mais elle devina son projet.

— Je ferai mieux que cela, ajouta-t-elle en reculant, vous vouliez attendre qu'on vous le redemandât, moi je me charge de prévenir madame l'ambassadrice et de le lui faire tenir avant qu'elle n'ait eu l'idée de l'envoyer chercher. C'est une attention à laquelle elle ne peut manquer d'être sensible.

— Rosalie vous voulez rire, vous ne ferez pas cela.

— Je vous jure, moi, que c'est très-sérieux, et que

Digitized by Google

demain ce bel éventail sera sur la toilette de madame d'Aranda.

Clairval, renonçant à l'espoir de faire entendre raison à cette endiablée, s'élança vers elle pour le lui arracher; mais la fine mouche s'attendait à cela : elle lui tourna les talons aussitôt, et s'évanouit comme une ombre dans le dédale parfaitement obscur des couloirs de la Comédie-Italienne.

Il courut à sa poursuite, mais il perdit bientôt sa trace. D'ailleurs, moins la toque et le manteau, il était toujours en *Magnifique*, et il ne pouvait se montrer dans un pareil accoutrement.

II

Mademoiselle Rosalie.

Clairval se déshabilla à la hâte et s'empressa de se rendre chez Rosalie. Mais elle avait fermé sa porte ; il ne put forcer la consigne et dut s'en retourner, comme il était venu, les mains vides. Cet incident ne laissa pas que de lui inspirer quelque inquiétude, car, d'après l'expérience qu'il avait du caractère de son Hermione, il était à craindre qu'elle ne s'en tînt pas aux menaces. Du reste, il était peu probable qu'elle les mît le soir même à exécution ; la soirée était déjà avancée et semblait la réduire à ajourner au lendemain des projets qu'il comptait bien à tout prix empêcher.

Digitized by Google

Tiraillé d'un côté par l'appréhension d'un coup de tête dont les conséquences pouvaient renverser les châteaux en Espagne qu'il bâtissait dans l'avenir ; sollicité, d'un autre, par le délicieux souvenir de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait senti, Clairval, attiré par ces deux préoccupations si opposées, imita le promeneur qui, en présence de deux sentiers, tourne le dos au chemin aride et pierreux, et s'engage dans celui où il sait qu'il trouvera de l'ombrage et des fleurs ; il laissa là mademoiselle Rosalie et ses affreuses menaces pour ramener exclusivement sa pensée vers celle qui avait donné lieu à ces emportements jaloux.

Ce qui excitait ses transports et les exaltait jusqu'au délire, ce n'était pas la conviction d'avoit fait battre le cœur d'une Grandesse, mais d'avoir senti battre son cœur à lui, ce cœur blasé et rassasié qu'il croyait éteint, et qu'un regard avait ressuscité comme une parole du Christ avait ressuscité Lazare ; c'était de retrouver ce trésor de ses jeunes années, cette fraîcheur, toute cette poésie de notre aurore, dont chaque jour la réalité et l'expérience de la vie nous enlèvent une feuille. Les vingt ans de Clairval étaient bien loin, hélas! Malgré cette apparence juvénile et cette verdeur que la galanterie et l'abus des plaisirs eussent dû prématurément faire disparaître, il était entré dans l'âge où communément notre pauvre machine humaine, usée dans ses rouages par les excès de toute sorte, pénétrée de son impuissance et du dépérissement de ses organes, n'aspire plus qu'au repos et au sommeil des passions. Mais Cagliostro semblait lui avoir communiqué le secret de son élixir : les années avaient passé sur son front

Digitized by Google

comme le flot sur la grève, sans y laisser de traces et y creuser de rides. S'il est vrai de dire que l'on n'a que l'âge que l'on parait avoir, Clairval n'avait pas vieilli d'une heure; c'était le même homme, la même taille noble et souple, le même regard brillant et plein de feu. Le temps, à son endroit, avait subi le sort de ces fleuves solidifiés par l'intensité du froid et enchaînés dans leur cours jusqu'à ce que le dégel mette fin à leur anormale captivité : pour lui, le temps n'avait pas marché, ou s'il avait marché, c'était en vieillard boiteux et perclus, et non comme un dieu qui se sent des ailes collées aux épaules.

Un phénomène que son étrangeté recommande à l'observation du physiologiste, c'est cette inconcevable et partiale prolongation de santé et de jeunesse, qu'une nature prodigue a parfois accordée à certains voluptueux que le libertinage eût dû flétrir dans leur printemps. Ninon, à quatre-vingts ans, n'inspira-t-elle pas une vive passion à l'abbé Gédoyn? (à l'abbé de Château-Neuf, selon Voltaire, mais le nom ne fait rien à l'affaire) ; s'il faut en croire un extrait mortuaire levé à Saint-Paul, Marion de Lorme, de son côté, bien qu'elle ne sût économiser d'aucune sorte , vécut cent trente ans ; et Richelieu, qui ne fut pas moins dépensier, sans un accident arrivé à la maréchale, allait être père à quatre-vingt-cinq ans. Supposez-les tout le contraire de ce qu'ils furent, quel long voyage ils eussent fait faire à la mort avant de les atteindre ! Richelieu, sage, eût fourni ses trois siècles comme Nestor.

Mais à quoi Clairval avait-il employé cette faveur inespérée du ciel? Au lieu de jouir, il avait abusé ; au lieu de consacrer cette dernière fleur de ses belles années

Digitized by Google

aux délices d'un amour vrai, il s'était abandonné au torrent ; le malheureux avait fait fausse route, il avait pris un chemin pour l'autre, et l'ombre du bonheur pour le bonheur lui-même : se souvenait-il d'avoir jamais aimé ? Il avait aimé pourtant, aimé avec toute l'ardeur, tout l'emportement, toute l'imprudence d'un cœur qui n'est pas épris à demi, aimé une bien grande dame aussi, que son amour avait perdue. Qui sait si le besoin d'amortir de trop cuisants regrets ne le précipita point dans cette vie désordonnée où il se sauvait du dégoût par l'inconstance et les fumées de la vanité ? Qui vous dit qu'au sein même du tourbillon qui l'emportait, l'image de cette infortunée madame de Stainville ne le suivait pas comme un remords incessant? Que de gens mériteraient notre pitié, si nous fouillions au-dedans d'eux-mêmes, et dont l'enveloppe épanouie dissimule le ver qui les ronge ; bien des lèvres ne sourient que pour étouffer un sanglot ! Clairval voulut s'étourdir, fuir le passé ; la galanterie lui promettait l'oubli, il se jeta tête baissée dans tous les excès.

Cela dura vingt ans et plus, vingt ans pendant lesquels son cœur se tut si complétement qu'il le crut mort. C'était, après tout, une triste victoire qu'il avait remportée là. Le cœur, ce par quoi l'on vit, ce par quoi l'on existe, il n'avait plus de cœur ! Après l'avoir étouffé avec un apparent et persistant stoïcisme, que de fois, dans ses rares moments de solitude et de vide, il regretta d'avoir si bien réussi ; mieux vaut encore souffrir que ne pas vivre. Oh ! qui lui rendra ce trésor qu'il n'a plus? Mais non, les morts sont bien morts, et il devait subir le châtiment de ce long et criminel suicide. Vous

Digitized by Google

comprenez alors ce sentiment de joie délirante, de débordante ivresse, en découvrant que son cœur n'était qu'endormi. Après vingt ans de sommeil, il se réveillait avec la fougue, presque avec toutes les illusions de la première jeunesse ; le regard d'une inconnue, un seul éclair de cet œil noir qui jetait des flammes, avait suffi pour opérer ce prodige et régénérer une âme vieillie à tout jamais, il le pensait, par la satiété et l'affadissement qui résultent des plaisirs faciles ! Quelle délicieuse nuit il passa ! comme son imagination, cette folle du logis, rêva d'un avenir d'amour et d'enchantements ! car, cette fois, il voulait aimer et être aimé. Et, chose singulière ! il n'avait nulle de ces craintes, nul de ces doutes qui se glissent au sein d'une passion naissante : il lui semblait que cet amour ne pouvait lui échapper, et qu'il n'était pas sur terre de puissance capable d'empêcher ces deux aimants de s'attirer et de se joindre.

Lorsque M. d'Aranda épousa la comtesse, il était plein de l'image d'une aimable fille, recommandable par une honnêteté et une élévation d'âme dont, au reste, elle fut la victime. Cette dernière s'appelait Lolotte Gaucher. Elle avait été la maîtresse de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Albermale; plus tard, elle devint la femme d'un officier général, le comte d'Hérouville, auquel on avait songé un instant pour le portefeuille de la guerre, et que cette mésaillance écartait naturellement des affaires. Mais l'histoire de cette Lolotte (elle fournit précisément à Marmontel le sujet de sa *Bergère des Alpes*) serait un hors-d'œuvre dans ce récit, et trouvera sa place ailleurs. Le comte, tant que milord Albermale vécut,

Digitized by Google

avait été sans espoir : il crut après sa mort, pouvoir se faire écouter. Mais il vit bien qu'il perdrait son temps et ses peines, et, pour chasser cet amour malheureux, il ne trouva rien de mieux que de contracter un nouvel hymen. Il venait de perdre sa première femme ; dans un voyage qu'il fit à Madrid, il épousa une de ses nièces, qu'il ramena presque aussitôt en France où le rappelaient ses fonctions diplomatiques.

La jeune comtesse, ignorante de la vie, s'abusa quelque temps sur l'affection de son mari : il était si parfait pour elle, si recherché, si rempli d'attentions et de prévenances, qu'une femme plus expérimentée eût pu s'y méprendre. Mais cette erreur ne pouvait durer éternellement : madame d'Aranda finit par s'avouer qu'elle n'était pas aimée, aimée comme elle aimait et comme elle avait le droit de l'être ; des égards ne sont pas de l'amour, et elle s'apercevait qu'elle n'avait à attendre du comte que des égards. Un hasard déplorable l'éclaira bientôt sur la vraie cause d'une froideur que sa jeunesse et sa beauté rendaient inexplicable : son mari aimait une autre femme, elle avait une rivale ! Encore une fois, nous passerons sur les détails de sa vie à Paris, où, depuis un an, elle était l'objet des plus acharnés et des plus inutiles assauts ; ce sera le thème d'un récit que nous vous ferons quelque jour ; qu'il vous suffise que la pauvre jeune femme, au lieu de chercher comme tant d'autres dans un amour coupable un remède à son amour méconnu, se replia sur elle-même, se renferma dans sa dignité et se résigna à son sort. En vain nos beaux de Versailles mirent-ils en jeu les ressources de leurs séductions et tendirent-ils leurs piéges les plus perfides :

Digitized by Google

ce qui eût réussi sans doute auprès d'une Française, devait échouer à l'égard d'une Espagnole. Ces dernières étaient loin d'avoir nos mœurs; si elles étaient aussi faibles, du moins c'était à un sentiment sérieux qu'elles sacrifiaient, et non à une galanterie de mode et de convention. Malgré le feu décevant de ses prunelles, la comtesse eut bientôt la réputation d'un glaçon qui résisterait à un soleil des tropiques. M. d'Aranda s'y trompa comme tout le monde.

Mais une chose qui ne vint à l'idée de personne, c'est que cette âme, inaccessible aux petites passions de nos muguets, dût être par-là même moins qu'une autre prémunie contre l'atteinte d'une passion véritable. Un cœur vide et ardent est un dangereux dépôt, à la garde duquel je ne voudrais rien moins que l'hydre de Lerne, et vous laissez le soin de sa défense à une pauvre femme faible et qu'aucune affection ne protége! Comment ne succomberait-elle pas, quand elle trouve en elle-même un ennemi de plus? Un jour ou l'autre, le pied peut lui manquer; sera-ce bien sa faute? Ne lui demandez pas plus qu'à une citadelle qu'accablent les forces de toute une armée, une résistance énergique, désespérée... Et si, plus tard, le vertige la gagne, ne lui en faites pas un crime, elle a lutté jusqu'au dernier moment, c'est tout ce qu'elle pouvait; eh! que Dieu et son mari ne lui venaient-ils en aide!

Clairval se leva avec le jour. Madame d'Aranda avait tellement occupé son esprit, que le souvenir de Rosalie et de ses menaces n'était pas venu un seul instant gâter l'ivresse de cette nuit de voluptueuse insomnie. Mais, avec l'aurore, ses craintes se réveillèrent; il savait quel

Digitized by Google

salpêtre c'était, et tout ce qu'il avait à redouter d'un premier mouvement de jalousie. Toutefois il ne pouvait supporter l'idée de lui abandonner sa conquête; de gré ou de force, il trouverait bien le moyen de la contraindre à une restitution à laquelle son repos était fatalement attaché. Quoique l'heure fût plus qu'indiscrète, il n'hésita pas à gagner la demeure de sa maîtresse; il ne se sentait pas d'humeur à respecter un sommeil qui prolongeait ses angoisses: en fin de compte, après lui avoir rendu l'éventail de la comtesse, elle serait libre de se replonger de plus belle dans les molles et indistinctes vapeurs auxquelles il l'aurait un moment arrachée. Mais, lorsqu'il se présenta à la porte de mademoiselle Rosalie, il rencontra, comme la veille, une consigne rigoureuse qu'il essaya vainement de battre en brèche: mademoiselle Rosalie était souffrante, elle avait besoin de tranquillité; elle avait défendu, sans réserve aucune, de laisser pénétrer qui que ce fût chez elle avant midi; elle entendait n'être pas dérangée de toute la matinée.

Cela était suffisamment catégorique. Clairval, furieux, dut encore se retirer sans être rentré en possession de l'éventail. Elle avait beau faire, elle ne reculait que de quelques heures une restitution à laquelle il saurait la contraindre. A peine les douze coups de midi frappaient-ils à l'horloge du Palais-Royal, qu'il heurtait de nouveau à la porte de l'actrice, bien résolu, cette fois, à passer sur le corps du valet, si quelqu'autre objection se dressait entre le seuil et lui.

— Eh bien! je puis entrer, j'espère.

— Monsieur, Mademoiselle vous prie de l'excuser;

Digitized by Google

elle vient de sortir pour une affaire qui ne souffrait aucun délai.

— Tu mens, elle est ici.

— Monsieur, je vous jure...

— Ne jure pas et laisse-moi passer... Voilà pour ta peine, ajouta Clairval en lui jetant sa bourse.

— M. Clairval, je ne voudrais pas vous tromper; Mademoiselle est sortie, très-véritablement sortie.

— Encore!

— Mais, Monsieur, que puis-je vous dire autre chose, puisque c'est la vérité?

Clairval, dont le sang bouillonnait, l'écarta avec violence et s'élança dans l'intérieur de l'appartement; mais, après avoir parcouru les diverses pièces, il put se convaincre de sa sincérité : la cage était vide.

— Elle aura jugé prudent, la malheureuse, s'écria-t-il en frappant du pied, de prendre la clef des champs avant mon retour! Mais, mordieu! qu'elle ne croie pas m'échapper! d'abord, je l'attends ici.

Il se trouvait alors dans la chambre à coucher de Rosalie. Un petit rire, parti de l'un des angles de cette jolie pièce, le fit tressaillir; il porta vivement les yeux autour de lui et aperçut mademoiselle Olive, la camériste de l'actrice.

— Ta maîtresse tardera-t-elle à rentrer?

— Elle est absente pour le reste de la journée, répondit-elle d'un ton doucereux.

— Mille millions de tonnerres! Ne savait-elle pas que je devais venir?

— Si fait, monsieur, mais une affaire imprévue...

— Fausseté que tout cela!

Digitized by Google

— Au reste, elle m'a chargé de dire à monsieur qu'elle l'irait trouver, ce soir, dans sa loge.

Clairval vit bien qu'il ne gagnerait rien à attendre; le mieux donc était de battre en retraite et de faire provision de patience jusqu'au soir.

Mademoiselle Olive le suivait de l'œil et riait sous cape. Sans savoir ce qui se passait entre sa maîtresse et lui, elle devinait que quelque orage se formait dans leur ciel, et cela l'accommodait assez. Clairval avait le tort insigne d'occuper une place qu'eût infiniment mieux occupée, à son gré, quelque grand seigneur, qu'au moins on n'eût point aimé pour ses beaux yeux uniquement. Un comédien ne faisait pas le compte de l'honnête fille, qui, depuis que cette liaison durait, se démenait en tous sens et bien inutilement, pour arracher du cœur de sa maîtresse cette sotte et très-improductive passion. Avec quel empressement elle eût offert à celui-ci ses petits services, et cela sans honoraires, si elle eût pu lire au fond de son âme! Le succès l'indemnisait suffisamment.

L'acteur lui avait tourné le dos et s'était dirigé vers la porte; la soubrette s'en croyait débarrassée, quand il sembla se raviser et revint sur ses pas. Elle lui fit une révérence et lui demanda ce qu'il y avait pour son service. Clairval, sans lui répondre, promena autour de lui un regard farouche, comme une hyène dont on a enlevé les petits et qui se consulte sur la direction probable qu'ont dû suivre le ravisseurs, puis il s'élança vers une petite armoire dans laquelle il se mit à fourrager, ainsi qu'un chat dans de la terre fraîchement remuée. Quelle diable d'idée lui passait donc par la tête ?

Digitized by Google

ce ne fut bientôt plus qu'un chaos d'effets entassés pêle-mêle, de chiffons éparpillés, de hardes sans dessus dessous, un gâchis à faire dresser les cheveux. Devant un pareil remue-ménage, mademoiselle Olive crut y voir trouble : ou elle avait la berlue, ou cet homme était fou ! Elle se jeta sur l'enragé.

— Monsieur, monsieur, vous n'y songez pas ! saccager cette pauvre armoire, mais y a-t-il du bon sens !...

Clairval, pour toute réponse, la fit pirouetter comme un tonton et l'envoya tomber, tout étourdie, à quelques pas, sur l'édredon moelleux d'une ottomane ; il reprit ensuite ses fouilles avec la même violence. Mademoiselle Olive le regardait faire d'un air ahuri. Vous êtes loin de compte, si vous pensez qu'il s'en tînt à cette belle exécution ; au lieu de s'émousser, sa rage ne faisait que croître. Après l'armoire, ce fut le tour de la commode, puis du secrétaire, puis de la chiffonière, de tous les fermants enfin. Il jurait, il tempêtait, si ce n'était pas de la folie, cela y ressemblait fort. Lorsqu'il fut bien positivement sûr de n'avoir pas épargné le moindre placard, il se précipita dans le boudoir et recommença le même manège : nécessaires en bois des îles, meubles de Boule, consoles, rien n'échappa à son ardente et furibonde investigation. Mais, malgré les plus scrupuleuses, les plus minutieuses recherches, le maudit éventail ne se trouvait pas. Où pouvait-elle l'avoir serré?

Il aperçut un petit coffret de forme charmante et d'un merveilleux travail. Il ne fit qu'un bond jusqu'à lui : la boîte était fermée et mademoiselle Rosalie en avait emporté la clef. Le doute alors se changea en certitude, il tenait l'éventail. Il était trop exalté par la vanité de ses

Digitized by Google

premières recherches pour résister à la tentation de s'assurer sur-le-champ de ce qui en était ; la délicatesse et la valeur de ce précieux petit objet ne l'arrêtèrent pas un instant, il se mit en devoir de faire sauter la serrure : mais, toute fluette, toute mignonne qu'elle fût, elle résista à ses efforts.

Il vous est arrivé souvent qu'impatienté de chercher, de la pointe de votre couteau, la ligne d'intersection d'une noix rebelle, vous posiez celle-ci sous le pied ou sous la dent, qui avait bientôt forcé l'étroite prison dans laquelle le fruit se trouvait captif; Clairval, lui, n'allait pas faire autre chose : briser impitoyablement le contenant pour s'emparer du contenu. Et il procédait à cette tâche de Vandale, quand l'intervention de la soubrette sauva le pauvre meuble au moins d'une ruine imminente. Mademoiselle Olive, en apercevant cette nouvelle extravagance, qui, cette fois, dépassait toutes bornes, s'était élancée vers le comédien. Mais Clairval la repoussa brusquement et, dans l'impossibilité, séance tenante, d'accomplir ses beaux projets de destruction, il enfila le boudoir, le salon, l'antichambre et la salle à manger, en homme aux trousses duquel le lieutenant de police aurait lâché tous ses limiers, et disparut, la jolie cassette sous le bras.

A peine rentré, certain, pour le coup, de ne rencontrer aucune résistance, il réitéra ses tentatives, l'infortunée serrure ne pouvait tenir longtemps ; elle vola en éclats. Clairval, palpitant, souleva le couvercle du précieux coffre et plongea jusqu'au fond son œil ardent..... O misère ! ô dérision ! le coffre ne renfermait qu'une boucle de cheveux, qu'il reconnut pour être les siens et

Digitized by Google

qu'il lança dans les flammes, avec un emportement qui l'eût effrayé, si la moindre glace lui eût renvoyé ses traits bouleversés! Mais où était-il donc, cet éventail de malheur? l'avait-elle emporté comme un trophée pour en faire impudemment parade, ou bien, et cette supposition seule lui donnait le frisson, avait-elle réalisé sa terrible menace de la veille? Et nul moyen de sortir d'une aussi cruelle incertitude! Il passa le reste de la journée à rôder autour de la maison de sa maîtresse et à s'informer, à sa porte, si elle était rentrée. Mais Rosalie avait prévu cette obstination à la poursuivre et s'était arrangée de manière à échapper à ses importunités. Il fallait se résigner et prendre patience. Quel supplice!

Il jouait, le soir même, dans le *Déserteur*, de Monsigny.

Avec quels battements de cœur il revêtit l'uniforme de Monte-au-Ciel, avec quels tressaillements il fit son entrée en scène! Madame d'Aranda serait-elle là, et, si elle y était, son regard confirmerait-il ses premières promesses? Il porta rapidement la vue vers la loge d'avant-scène; elle y était, c'était bien elle! L'émotion fut si forte qu'il eut peur de se trouver mal. Cependant, il sut dompter cet émoi tout nouveau d'une âme qui se sent revivre; il posa la main sur sa poitrine, comme pour en comprimer les pulsations, d'un air qui semblait dire à la comtesse: « Voyez quel effet votre présence opère! jugez si l'on vous aime! » et il éleva vers elle deux yeux pleins de flammes.

L'insensé! Il faisait un beau rêve depuis quelques heures; que ne se tenait-il les paupières closes, et ce

Digitized by Google

rêve délicieux se fût prolongé d'autant! Quoi ! il avait bien pu sérieusement s'imaginer que cette grande dame se fût brûlée à l'éclat de sa personne et de son talent ! Si elle avait paru un moment enivrée, sans sa sotte et très-naïve fatuité, il eût compris que cette sorte de fascination, c'était l'auteur de la musique et non le chanteur qui l'avait fait naître, Grétry, en un mot, et non Clairval ! A tout instant dans la vie on trouve à appliquer cette fable du bonhomme : *l'Ane chargé de reliques;* que de coups de chapeau l'amour-propre s'attribue, qui ont une bien autre destination ! Demandez-le plutôt à Piron, ce bonhomme aussi, qui prenait pour son compte les salamalecs adressés à la madone sous la niche de laquelle il était assis.

Clairval n'avait rencontré qu'un regard souverainement dédaigneux, qui lui fit froid au cœur : supposez un poignard fait avec un glaçon. A coup sûr, la comtesse n'avait pu le regarder avec de tels yeux ; c'était une hallucination, il avait mal vu. L'espoir de trouver dans l'expression tendre et suave de sa figure un antidote à cette première impression produite par un jeu de lumière, par le mensonge sans doute d'une imagination mal assise, lui donna le courage de reporter une seconde fois la vue du côté de la loge d'avant-scène.

Mais madame d'Aranda avait changé de place; elle tournait le dos au théâtre et semblait ne pas plus songer au *Déserteur* que si elle eût été dans son boudoir, au coin du feu, les pieds dans ses pantoufles, à lire un roman de Dorat. Comment se fût-il abusé sur l'intention de la comtesse? Cela parlait assez haut. En refusant son attention à l'œuvre si coquette de Monsigny, c'était lui

Digitized by Google

qu'on voulait humilier. Si sa présomption appelait un châtiment, la correction était sévère ; et la jeune femme eût pu juger du mal qu'elle faisait, qu'elle se fût laissée indubitablement gagner par quelque pitié. Le pauvre Clairval était anéanti, écrasé.

Savez-vous pourquoi l'état d'acteur est souvent le pire des états et celui qui avilit le plus l'homme, cette machine pensante et agissante, auquel Dieu a donné la volonté, comme il a donné l'œil à l'aveugle pour qu'il ne s'en servît point? C'est que, plus qu'aucune autre, la condition du comédien annule l'individu au profit de la foule et en fait une espèce d'automate, ne se mouvant que par ressorts, selon le bon plaisir de celui qui tient en main la ficelle; c'est qu'à toute heure, il doit être un autre au lieu d'être lui; c'est qu'il n'a pas le droit d'avoir des passions, des goûts, une manière d'être propres; c'est que le moment où la joie l'étouffe est celui qu'on choisit pour qu'il pleure, le moment où les sanglots affluent dans sa poitrine, celui où il doit rire : rire ! mais il est au désespoir ! n'importe, c'est son devoir ; mais la jalousie lui ronge le cœur ! n'importe, il ne s'agit pas de jouer Othello, mais Sganarelle, de faire trembler, mais de faire rire. Qu'il se rappelle ce jeune Spartiate dont un renard déchirait le sein sans lui arracher un seul cri de douleur ; l'on n'exige pas de lui un stoïcisme, une impassibilité moindres. Il est la chose du théâtre et du public qui le paient. Que s'avise-t-il d'avoir un cœur, quand on ne lui demande que des poumons, et où en serait l'art, si l'on permettait à ces poupées d'être des hommes? Ils sont sensibles ? Alors pourquoi se faisaient-ils comédiens, les malheureux !

Digitized by Google

Nous n'exagérons rien. Tenez, voyez Clairval. Vous êtes au fait de ce qui se passe au dedans de lui, vous avez surpris sa stupéfaction douloureuse en rencontrant le coup d'œil glacial et méprisant de cette même femme dont le regard étincelant s'abaissait hier jusqu'à lui avec une expression de molle et d'indicible volupté; songez bien à l'âcreté, au poignant de la blessure; mesurez quel chemin le pauvre Clairval a à parcourir pour arriver à jouer le personnage qu'il lui faut être, et dites-nous si la condition du misérable, condamné à traîner le boulet dans un bagne, est plus épouvantable que cette nécessité inexorable qui ne se contente pas d'asservir le corps (cette servitude n'est rien auprès de l'autre), et s'assujettit le cœur et la pensée, à ses gages comme le reste ?

Clairval avait la mort dans l'âme; quel moment mieux choisi pour s'acquitter, au grand contentement de la multitude, du rôle de Monte-au-Ciel ! Si c'eût été le Déserteur encore ! Il y a de la passion, il y a des larmes, il y a du désespoir dans ce rôle-là ; mais non ! par la plus insigne moquerie du sort, c'est Monte-au-Ciel qu'il doit être, un soldat insouciant, gai d'une grosse et brutale gaîté de caserne, ivrogne par nature et par passe-temps, et dont la philosophie, le bonheur et la poésie sont tous au fond du verre ! Que vous semble du contraste? L'entendez-vous chanter, la voix avinée, et flageolant sur ses jambes :

Je ne déserterai jamais
Que pour aller boire...

Et chanter cela avec ces gestes, ces allures déhanchées,

Digitized by Google

ces hoquets, ces tournoiements d'yeux d'un homme pris de boisson! Dante, dans son enfer, n'a point imaginé de supplice qui arrivât à la cheville de celui-là. Et cependant il lui fallait, coûte que coûte, serrer son courage à deux mains et dérober au public une douleur à laquelle il ne devait pas l'initier. Puisqu'il ne pouvait détourner le calice de ses lèvres, le mieux était de le vider sans en laisser soupçonner la profonde amertume.

Contre ce regard d'inexprimable dédain qui le poursuivait encore, les applaudissements d'un parterre idolâtre étaient sa seule protestation possible. Un courage factice, une fébrile énergie dissipèrent comme par magie le nuage de morne tristesse dont son front s'était voilé : le sourire revint sur ses lèvres, sa figure s'illumina de cette bonne grosse joie du Flamand de Teniers devant son pot de bière; Clairval se dit, ce que nous autres nous avons fait observer plus haut, que sa pensée ne lui appartenait pas, qu'elle appartenait au public, qu'en un mot, à l'heure où nous sommes, il n'était plus Clairval, mais Monte-au-Ciel. Va donc pour Monte-au-Ciel! va donc pour le soldat ivre, le soldat sans souci, le soldat qui prend la vie comme elle lui vient et qui trouve à rire et à fredonner sa chanson jusque derrière les barreaux d'une prison! Il a le verre en main, nargue de l'ennui, nargue du chagrin! L'orchestre a donné le signal; allons, Monte-au-Ciel, reprenez votre refrain. Vous savez :

Je ne déserterai jamais
Que pour aller boire...

Jamais Clairval ne fit preuve de plus d'entrain, de

Digitized by Google

verve comique, et ne joua mieux un rôle qui passe, à bon droit, pour l'une de ses meilleures créations ; il se surpassa. De quelle force de volonté il eut besoin pour assourdir une blessure dévorante comme celle qui le mordait au cœur ! On avait voulu l'atterrer sous le poids d'un regard, et il avait voulu, lui, se redresser et se venger par un stoïcisme auquel la franchise de son jeu, la sonorité et l'allure de son chant prêtaient toute vraisemblance.

Le parterre semblait comprendre qu'il lui fallait des bravos, des applaudissements sans fin. Nous avons vu avec quelle frénésie il l'avait accueilli à la représentation du *Magnifique* : ce n'était rien auprès de l'enthousiasme, de la tempête de hourras, des trépignements qui le contraignirent plusieurs fois à s'arrêter court et à recommencer le morceau. Cette ovation, il l'avait souhaitée, non pas pour ce qui la lui aurait fait désirer quelques jours plus tôt, mais parce qu'elle contenait une dernière lueur d'espérance, bien faible, hélas ! mais qui seule l'avait soutenu.

Il porta à la dérobée un œil timide vers la loge de l'ambassadrice : la comtesse n'avait pas changé de posture, elle avait toujours le dos à la scène et semblait ne pas s'apercevoir de tout le tapage qui se faisait autour et au-dessous d'elle. Le cœur du comédien se serra ; fort heureusement le *Déserteur* touchait à sa fin, il était à bout de courage, il se fût trouvé mal, si la chute de la toile n'eût mis un terme à cet inexprimable et intolérable supplice.

Le rideau baissé, Clairval s'élança vers sa loge et se jeta sur le premier siége venu ; il étouffait. Il était telle-

Digitized by Google

ment bouleversé, qu'il ne s'aperçut point qu'il n'était pas seul ; il laissa tomber sa tête dans ses mains et poussa un soupir déchirant.

Un rire strident le réveilla en sursaut et le fit retourner brusquement : dans un coin de cette étroite pièce, il vit alors mademoiselle Rosalie qui le regardait d'un air de triomphe cruel et de joie satanique. Il se leva furieux, courut à elle, lui prit le bras et l'attira au milieu de la loge avec une violence telle qu'il lui arracha un cri de douleur.

— Ah ! je vous tiens, enfin !

— Clairval, lâchez-moi, vous me faites mal ! ajouta-t-elle en cherchant à se débarrasser de cet anneau d'acier qui lui meurtrissait le poignet.

— Oh ! je vous tiens ! je vous tiens bien !

— Clairval ! encore une fois, vous me faites horriblement mal ! si vous avez si grand'peur que je me sauve, tirez le verrou, mais ne me brisez pas le bras davantage. Je dois l'avoir tout noir ; laissez-moi, vous dis-je !

Elle fit un dernier effort et réussit enfin à se dégager.

— Vous avez passé toute la journée à me fuir ; ne pensez pas que je vous laisse aller avant la restitution de cet éventail, qu'il me faut, qu'il me faut sur-le-champ, entendez-vous ! pardieu ! je saurai bien vous contraindre à me le rendre !

— Cela vous sera difficile, répondit-elle avec le même accent de sarcasme.

— Oh ! ne riez pas, je vous jure bien...

— Je vous conseille de n'en rien faire, vous pourriez être très-empêché de tenir ce serment-là.

Digitized by Google

— Voulez-vous me rendre cet éventail? articula Clairval, dont les yeux flamboyaient.

— Avec la meilleure volonté du monde, cela me serait impossible.

— Qu'en avez-vous fait alors? interrompit l'acteur, dont la première idée fut qu'elle l'avait mis en lambeaux dans un accès de jalousie.

— Vous tenez donc bien à cet éventail?

— Oh! le ciel m'est caution qu'il ne me brûlera point les mains, et qu'il sera tout aussitôt rendu à qui il appartient!

— C'est là votre intention?

— Sans doute.

— Eh bien! alors, tranquillisez-vous et remerciez-moi : c'est fait.

— Malheureuse! s'écria Clairval.

— Ne vous l'avais-je pas promis? répliqua-t-elle sans sourciller, je vous ai tenu parole. Votre comtesse a reçu ce matin son éventail, avec un bout de lettre de ma façon, dans un style très-respectueux, ne craignez rien : on a du savoir-vivre et l'on se pique d'en faire preuve dans les occasions solennelles.

Mademoiselle Rosalie s'était croisé les mains sur la poitrine et attendait de pied ferme les éclats d'une colère qu'elle n'avait que trop provoquée, avec l'impassibilité dédaigneuse de l'écueil qui sait que les flots ne peuvent rien sur lui. Si Clairval n'eût écouté que son premier mouvement, il l'eût brisée comme un verre. Il eut peur de lui ; il était capable de la tuer. Profitant de l'empire qui lui restait sur lui-même, il la prit dans ses bras, ou-

Digitized by Google

vrit la porte de la loge, la jeta dans le couloir et tira précipitamment le verrou, pour échapper à la friande et alléchante démangeaison de mettre la chanteuse en lambeaux.

III

Blondel et Antonio.

C'était donc là le secret de ce regard souverainement dédaigneux, de ce regard empreint d'un intraduisible mépris? A en juger par l'expression sanglante des traits de la jeune femme, la lettre de cette Rosalie avait dû être d'une insolence inouïe. La misérable! et il lui avait suffi de souffler sur le bonheur qu'il avait rêvé, sur cet amour dont il avait savouré par avance les ineffables délices, pour que tout s'évanouit comme les fantômes de la nuit que le jour dissipe! Et il ne l'avait pas anéantie! et il ne l'avait pas broyée sous ses poings!

Mais pouvait-il laisser croire que, pour prix de l'enthousiasme qu'on lui avait témoigné, il eût eu l'infamie d'outrager une femme dont le regard avait dû descendre bien bas pour arriver jusqu'à lui? Il ne s'agissait déjà plus de son bonheur, mais de son honneur; il fallait qu'elle sût comment tout cela s'était passé, de quelle façon l'éventail lui avait été dérobé, et l'inutilité de ses efforts pour l'arracher à cette harpie; il fallait qu'elle sût

Digitized by Google

tout, et aujourd'hui plutôt que demain, à l'instant même plutôt que dans une heure. On ne vit pas sous le poids d'un pareil soupçon.

Au sortir de la Comédie-Italienne, Clairval prit la plume ; il n'avait rien de plus pressé que de se disculper dans l'esprit de madame d'Aranda. Quoiqu'il n'osât se l'avouer, peut-être espérait-il encore. Après tout, il était innocent, et aussitôt qu'il aurait, avec ce cachet de vérité qui ne trompe pas, démontré jusqu'à l'évidence sa non culpabilité, pourrait-on raisonnablement lui garder rancune d'une injure dont il avait été la première victime ? Mais ce n'était pas le seul crime qu'il eût à se faire pardonner ; il comprenait qu'il avait un tort bien des fois plus énorme. Ce tort, vous l'avez deviné, c'était d'être l'amant de mademoiselle Rosalie. Mais il avait rompu avec elle, mais il l'avait chassée, mais, à l'heure présente, cette chaîne honteuse était brisée ? Sans doute, mais cette mégère n'en paraissait pas moins décidée à tous les éclats pour défendre son bien ; et elle venait de donner à la comtesse un échantillon de ce dont elle était capable : comment voulait-il que cette noble femme acceptât une pareille lutte ? Quelque tenaces que fussent les illusions auxquelles il se cramponnait, elles devaient croûler de fond en comble devant cette impossibilité au premier chef; aussi, après avoir déchiré vingt brouillons plus extravagants les uns que les autres, renonça-t-il à plaider une cause perdue à tout jamais et se borna-t-il, dans la lettre que nous mettons sous les yeux du lecteur, à raconter les faits de la manière dont ils s'étaient passés, avec un laconisme respectueux où, toutefois, l'amour transpirait encore :

Digitized by Google

« Madame la comtesse,

» Il ne faut rien moins que le besoin de me laver de » l'odieux soupçon de complicité qui pourrait planer sur » moi pour me décider à oser vous écrire. Je ne sais » jusqu'où on a poussé une offense tellement énorme » qu'elle est à peine concevable, et que j'eusse voulu » empêcher au prix de tout mon sang ; mais, ce que je » puis dire à la face du ciel, c'est que je donnerais ma » vie pour que le coupable fût un homme. En deux » mots, madame la comtesse, voici ce qui s'est passé : » Au moment où je me débarrassais de tout l'attirail du » costume du *Magnifique*, cette malheureuse est entrée » dans ma loge ; elle a aperçu votre éventail, elle s'en » est emparée et a disparu avant que j'aie eu le temps » de m'y opposer. Quoique innocent, je ne me pardon- » nerai jamais d'avoir été la cause involontaire de cette » indignité ; Dieu veuille, madame, que vous ayez à » mon égard plus d'indulgence que moi-même ! Je le » souhaite ardemment, mais je ne l'espère pas. Oh ! si » vous saviez pourtant combien je souffre de tout cela ! » mais le mal est fait, et il faut bien que quelqu'un en » porte la peine, et il est juste que ce soit moi.

» Recevez, madame la comtesse, en même temps que » mes excuses les plus sincères et les plus humbles, » l'expression du respect le plus profond, avec lequel, etc.

» CLAIRVAL. »

Quoique la soirée fût avancée, il ne voulut pas attendre au lendemain à se justifier. Il envoya aussitôt sa lettre à l'ambassade et se coucha plus tranquille. Il ne dormit guère plus que le jour précédent ; mais quelle

Digitized by Google

différence entre l'insomnie d'hier et l'insomnie présente ! Alors, c'était l'espérance, les rêves d'amour et de bonheur ; maintenant ce n'est plus que la déception que laisse le rêve envolé, et quel rêve ! Et lui, qui se réjouissait de sentir son cœur battre après une léthargie de vingt années ! Il en était déjà réduit à maudire cette résurrection, sans laquelle il serait calme du moins ; et que peut-on attendre de mieux sur cette terre que le calme, ce bonheur négatif qui consiste à ne pas souffrir ?

Il était encore au lit, quand son domestique lui apporta une lettre. Il tressaillit de tout son corps ; mais l'espoir insensé qui lui était monté au cerveau s'évanouit presque aussitôt ; il reconnut à la suscription de la lettre l'écriture de Rosalie. Il poussa un cri de rage et jeta le billet avec une sorte d'horreur. Le valet lui dit qu'on attendait une réponse.

— Il n'y en a pas, s'écria Clairval d'une voix de tonnerre, et songes à ce que je vais te dire : si désormais tu me présentes le moindre chiffon venant de la même part, je te chasse. Te voilà averti.

— Mais monsieur...

— Ramasse ce papier, ajouta-t-il avec la même volubilité en montrant la lettre du doigt, et rends-le au drôle qui l'a apporté, en lui conseillant de ne pas remettre les pieds ici, à moins qu'il n'ait un faible pour les coups de canne ; sur ce, qu'on me laisse, et que je n'aie pas à me répéter.

A peine levé, Clairval sortit ; où allait-il ? On l'eût fort embarrassé si on lui eût adressé cette question. Il avait besoin d'agitation, de mouvement pour étourdir la douleur aiguë dont il était lacéré, et il marchait afin de s'é-

Digitized by Google

tourdir. Pauvre Clairval ! amoureux à son âge, et amoureux sans espoir ! Eh ! pourquoi déserter aussi cette voie facile et fleurie qu'il avait si longtemps parcourue, parfois avec lassitude et satiété, il est vrai, mais avec une quiétude et une sérénité que rien n'avait troublées, qu'un souvenir toujours cuisant, malgré les années ? La passion est un hôte plus exigeant que le plaisir : celle-ci réclame toutes vos heures, votre vie entière; celui-là se contente de la part qu'on lui fait, et s'il donne peu, il ne demande pas davantage. Oui, il était fatigué de cette existence vide et tumultueuse, dont la variété mensongère ne le trompait plus ; eh bien ! que ne disait-il adieu à ce tourbillon importun ? Le moment d'enrayer, selon l'expression de Lamartinière à Louis XV, était venu ; il fallait écouter l'épuisement et le dégoût qui lui criaient : Assez ! tirer le verrou derrière soi et n'ouvrir la porte à aucun survenant. Voilà ce qui eût été sage, et non de se précipiter, tête baissée, dans cet abîme sans fond que creuse l'amour dans un cœur prêt à s'éteindre. Mais il était déjà trop tard, hélas ! le trait était entré trop avant dans la blessure pour l'en arracher autrement qu'avec la vie ; Hercule avait endossé le fatal tissu de Déjanire, la plaie était incurable.

Il marcha longtemps sans but, uniquement absorbé par le sentiment de sa douleur. Soit hasard, soit instinct, après une infinité de tours et détours, il se trouva en face de l'ambassade espagnole. Ses yeux demeurèrent quelques secondes attachés avec une fixité machinale sur les fenêtres de l'hôtel, comme s'il eût espéré rencontrer, derrière un rideau à demi soulevé, le visage de la comtesse. Un passant, qui le coudoya, arracha enfin

Digitized by Google

le comédien à sa contemplation extatique ; il poussa un long soupir et reprit son chemin, abîmé dans les mêmes idées chagrines et le même désespoir. Il rentra harassé de corps et d'âme. Il apprit à son retour que mademoiselle Rosalie s'était présentée chez lui.

— Elle doit revenir dans quelques heures, ajouta son domestique.

— Je ne veux pas la voir ! s'écria Clairval dont la fureur se raviva à son nom seul.

— Mais, monsieur, que faire pourtant, si je lui dis que vous êtes absent et qu'elle s'opiniâtre, comme tantôt, à s'assurer par elle-même de la vérité?

— Qui te dit de faire ce conte ? Je suis chez moi, mais je ne veux recevoir personne. Voilà ce qu'il faut qu'elle sache.

Rosalie revint dans la journée et usa de menaces et de séductions auprès du valet de Clairval pour qu'il la laissât pénétrer jusqu'à lui ; mais ce dernier fut inflexible et se dressa comme une muraille devant la porte d'entrée. La jeune femme dut renoncer à lui faire entendre raison et remettre à plus tard l'entrevue qu'elle semblait si ardemment désirer.

Clairval ne jouait pas ; il passa le reste de la journée assez morosement, comme on peut le croire. Le lendemain, c'était encore au tour du *Magnifique*, dont l'épisode de la rose faisait tout le succès ; car, l'auteur l'avoue lui-même dans son Essai sur la musique, on ne venait que pour la voir tomber, à la onzième scène du second acte.

Lorsqu'il parut, accompagné d'Aldobrandin, il éprouva un violent battement de cœur en apercevant madame

Digitized by Google

d'Aranda. Lui avait-elle ou non pardonné? C'était dans son regard qu'il allait trouver la réponse à sa lettre. La comtesse, cette fois, n'affectait pas de tourner le dos au théâtre ; elle faisait face à la scène et semblait prendre à la pièce le même intérêt que le premier soir. L'expression de son visage était calme et sereine; elle soutint avec une froide impassibilité le coup d'œil suppliant et humblement interrogateur de l'acteur. Clairval vit s'éteindre sa dernière lueur d'espérance; il le comprenait, tout était fini. Le malheureux! n'en était-il pas réduit à regretter ce regard méprisant et cruellement dédaigneux, qui pourtant l'avait transpercé comme un poignard? On le méprisait hier, il est vrai, mais il occupait la comtesse; mais il était, quoique malgré elle, dans sa pensée intime; mais il existait pour elle! Tandis que maintenant se rappelait-elle seulement qu'il eût fait vibrer en elle une corde sympathique? Oh! oui, oui, il avait été un bien grand niais de supposer un instant qu'il eût éveillé un sentiment quelque peu sérieux. Par la vérité de son chant il avait surpris une seconde ou deux l'imagination vive et ardente de madame d'Aranda, au point même de lui faire oublier qu'elle assistât à une comédie; mais à cela, sans doute, s'était bornée l'influence magique de sa voix et de sa déclamation ; de retour chez elle, l'enthousiasme était tombé, l'illusion s'était envolée aussitôt; elle avait rougi de sa sotte exaltation, et elle n'y eût plus songé, si la lettre insolente de Rosalie n'eût fait sentir encore le danger et la folie de ces entraînements irréfléchis, qu'on cesse de s'expliquer quand la tête est à jeun.

Lorsqu'il en fut à la scène de la rose, involontairement, et quoiqu'il n'eût conservé aucune espérance, ses

Digitized by Google

yeux prirent la direction de la loge d'avant-scène, ses bras se tendirent encore du côté de l'ambassadrice, comme pour redemander cet éventail qu'il s'était laissé dérober et que, cette fois, il saurait mieux garder; mais la comtesse n'avait point d'éventail. En revanche, elle tenait un énorme bouquet qu'elle portait à chaque instant à sa figure, et qu'elle effeuillait dans les intervalles de ses petits doigts, avec une insoucieuse cruauté. Clairval, naturellement, se compara à ce bouquet : « C'est ainsi qu'elle me traite, se dit-il, elle me déchire l'âme, sans daigner s'apercevoir que c'est par elle et pour elle que je souffre ! Pauvre bouquet ! elle ferait bien mieux de lui laisser suivre le chemin de l'éventail; mais elle s'en gardera bien ! »

Il chanta tout le couplet : *Tombez, tombez, rose charmante*, le nez levé vers les premières loges, avec une émotion qui était trop dans son rôle pour qu'on y cherchât une cause étrangère. A la fin du morceau, une fleur roula à ses pieds, mais ce n'était pas le bouquet de madame d'Arenda, c'était purement et simplement la rose de Clémentine : il le dut ramasser avec un transport qu'il eut quelque mérite à feindre. Aussi le public fit-il preuve d'indulgence et de bienveillante partialité, en applaudissant *J'emporte du moins cette rose...* Sa voix altérée et creuse était un contre-sens formel avec l'intention qu'il avait à rendre.

Il retrouva dans sa loge mademoiselle Rosalie, qui n'avait vu que ce moyen de pénétrer auprès de son volage. Ses airs de furie avaient complétement disparu; ses yeux languissants et rouges annonçaient qu'elle avait pleuré. Elle aimait sincèrement et impétueuse-

Digitized by Google

ment Clairval, et la crainte sérieuse de le perdre l'avait jetée dans un violent désespoir. Aussitôt qu'elle put envisager la gravité de son équipée, elle sentit ses torts et chercha dès lors à faire sa paix. Elle écrivit en conséquence, et le lecteur en est instruit, une lettre pleine de tendresse et de repentir ; mais on la lui renvoya sans l'avoir même décachetée. Elle se décida à s'exposer au premier feu, et se rendit chez son amant ; mais la consigne était donnée, on ne voulut pas la laisser entrer. Cela ne présageait rien de bon. Toutefois, elle ne se découragea point : elle méritait ces rigueurs, elle devait les subir avec fermeté et tâcher, à force de constance et de larmes, de battre en brèche un cœur irrité, mais qui ne pouvait être fermé pour elle sans retour. Et c'était dans ce but qu'elle s'était glissée dans la loge de l'acteur pendant son absence. Elle se précipita à sa rencontre et voulut se jeter à son cou, mais celui-ci la repoussa avec dureté et agita aussitôt le cordon de sa sonnette.

Le garçon de théâtre parut sur-le-champ.

— Je prétends, lui dit-il, être seul, lorsque je m'habille, et n'être dérangé par qui que ce soit ; s'il t'arrive désormais d'introduire personne ici sans mes ordres, je te fais chasser.

Puis, se tournant vers sa maîtresse :

— Mademoiselle, tenez-vous absolument à demeurer ici ?

— Clairval !... balbutia la pauvre fille en croisant les mains et en attachant sur lui ses yeux noyés dans les larmes.

— C'est bien, mademoiselle ; puisque c'est là votre

Digitized by Google

fantaisie, je ne m'y oppose point. — Tu vas, ajouta-t-il en se tournant vers le garçon de théâtre avec le même flegme apparent, faire approcher un carrosse de place. Je m'envelopperai dans ce manteau, et j'irai me déshabiller chez moi.

Rosalie, à cette parole, oublia son rôle de suppliante, elle oublia qu'elle était venue pour apitoyer ce cœur de rocher. Ses larmes se séchèrent, la rougeur de l'indignation empourpra son joli visage, ses sourcils et ses lèvres se contractèrent, elle se redressa de toute sa hauteur.

— C'est inutile, s'écria-t-elle, je me retire. Mais je me vengerai ; oh ! oui, je me vengerai ! ajouta-t-elle d'une voix sourde et saccadée.

Elle sortit de la loge en lançant à son amant un regard brillant de fureur et de haine.

Clairval fut trois jours sans jouer. L'agitation intérieure dont il était la proie l'avait assez notablement bouleversé pour qu'il eût besoin de reprendre haleine et de se remettre de ces secousses. Après cette courte halte, il reparaîtrait dans *Richard Cœur-de-Lion*, ce chef-d'œuvre de Grétry redevable de sa longue jeunesse autant sans doute à un concours heureux de circonstances qu'à la fraîcheur de sa musique (1).

(1) Sous l'Empire et sous la Restauration, *Richard* dut être écarté du répertoire à cause des allusions bien opposées que le public de ces deux époques crut trouver dans le personnage malheureux et proscrit du Cœur-de-Lion. Mais une anecdote que nous consignerons ici, c'est l'audace de Clairval, qui, fidèle au passé, plus intrépide que bien des gens dont on était en droit d'attendre

Digitized by Google

Madame d'Aranda, comme toujours, était dans sa loge. L'ambassadeur l'avait accompagnée; il se tenait dans le fond et sifflottait en promenant dans toute la salle un regard insouciant et nonchalant. Le duc de Lauzun, de retour d'Amérique, où il était allé, ainsi que le marquis de Lafayette, M. de Ségur *et tutti quanti*, servir la cause de l'indépendance sous Washington et Rochambeau, était assis auprès d'elle.

Quoiqu'il fût jeune encore, Lauzun avait l'air mélancolique et accablé de l'homme qui, après avoir pris la vie pour un roman, s'est successivement heurté à toutes ses aspérités et meurtri à chaque pas à sa réalité brutale et décevante. Seul, peut-être, au milieu de cette société sceptique et pourrie, il avait envisagé l'amour au sérieux, et, s'il céda au torrent avec cet emportement des natures de feu, ce fut également avec une bonne foi,

davantage, ne craignit pas, en pleine révolution, de parodier ainsi la romance si connue :

O Louis! ô mon roi!
Notre amour t'environne;
Pour notre cœur c'est une loi
D'être fidèle à ta personne.
Aux yeux de l'univers,
Nous briserons tes fers
Et nous te rendrons ta couronne.

Reine infortunée! ah! que ton cœur
Ne soit plus navré de douleur;
Il vous reste encor des amis...

C'est là sans doute de la très-pauvre poésie, mais que l'intention et le péril relèvent singulièrement.

Digitized by Google

une ingénuité chevaleresque et cet entier dévouement des anciens preux. Il était un anachronisme vivant : il eût dû venir au monde trois ou quatre cents ans plus tôt, du temps des Duguesclin et des Bayard. Aussi fut-il tour à tour dupe et de l'amour qui se moqua de lui, et d'une grande princesse qui l'abandonna après lui avoir souri, et d'une révolution à laquelle il sacrifia honneurs, titres et santé, et qui l'en récompensa en le faisant monter sur l'échafaud de Custine.

Au moment où nous sommes, il regardait plutôt, pour ainsi dire, la vie passer et défiler devant lui qu'il ne vivait lui-même ; son existence manquait de lien et d'intérêt, c'était une machine qui s'usait dans l'inaction et se consumait dans une incurie d'autant plus alarmante qu'elle n'avait point une raison d'être bien formelle. Une sorte d'inquiétude vague et indistincte semblait cependant tenir en haleine cette énergie qui n'eût pas demandé mieux que d'être mise à l'œuvre ; et c'est à ce besoin de moteurs nouveaux pour raviver une existence blasée qu'il faut attribuer l'ardeur avec laquelle, lui et tant d'autres grands noms, comme les Noailles, par exemple, accueillirent avidement ces étranges idées de liberté et d'affranchissement, dont le premier effet était pourtant de leur enlever biens, titres, priviléges et de briser leur blason. Mais quelques années s'écouleront avant le cataclysme qui fit du duc de Lauzun le général républicain Biron, et nous n'avons pas à nous en occuper. Avant les hommes d'action, viennent les rhéteurs ; c'était encore alors le tour des encyclopédistes, celui des autres ne viendra que trop tôt.

Digitized by Google

Lauzun s'était lié intimement avec l'ambassadeur ; il portait à sa jeune femme une affection dénuée d'alliage, car tout était dit pour lui en fait d'amour. La candeur de la comtesse, son esprit vif, original, passionné et d'une ingénuité tout enfantine l'avaient charmé, et il s'était attaché à elle comme une providence, en vue des périls dont elle ne pouvait manquer d'être assaillie au sein de cette ville perdue qui dansait sur des barils de poudre avec une effrayante sécurité. Il savait qu'elle n'était pas heureuse ; elle avait besoin d'un ami qui pût la guider et la soutenir, jouer le rôle enfin qu'eût dû jouer son mari. Jusqu'à ce jour, elle n'avait eu aucun combat sérieux à soutenir contre elle-même, mais l'orage pouvait se déclarer d'un moment à l'autre, et il voulait être là pour veiller sur elle et l'aider de ses avis, de ses consolations et de son expérience. On voit qu'en vieillissant, Lauzun était, au fond, demeuré le même et ne s'était guère corrigé de ce défaut que lui reprochait, à ses vingt ans, la jolie et coquette madame d'Esparbelle, son penchant à singer les paladins des anciens jours, défaut qui eût été une vertu jadis, et qui alors n'était qu'un ridicule assez rare pour être piquant, en tout cas.

Quelques instants avant le lever du rideau, un quatrième personnage parut dans la loge. C'était le vieux maréchal de Richelieu, sous la férule duquel se trouvaient les théâtres de Paris, qu'il régentait en vrai pacha. Il venait de se remarier, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, et songeait très-sérieusement à donner un frère au duc de Fronsac : et, sans un accident, cette mauvaise plaisanterie se fût réalisée après les neuf mois de rigueur. Lauzun se leva aussitôt et lui offrit sa place

Digitized by Google

aux côtés de la jeune femme, mais il refusa et demeura sur le derrière de la loge avec M. d'Aranda. A peine s'était-on salué de part et d'autre que la toile cessait de voiler le théâtre.

La scène, comme vous savez, se passe au pied du château de Lintz, où Richard est retenu prisonnier par les ordres de l'empereur d'Allemagne, et dont on aperçoit, à droite, les hautes et formidables tours. La pièce s'ouvre par un chœur de paysans : *Chantons, célébrons ce mariage*. Ce morceau d'ensemble achevé, les villageois se séparent et retournent à leurs travaux, chacun de son côté. Alors survient un vieillard à barbe blanche escorté d'un enfant à minois espiègle et éveillé : le vieillard, c'est Blondel, le compagnon de Richard, qui, sous ce déguisement, bat l'Allemagne en tous sens, à la recherche de son roi, captif contre tout droit des gens; l'enfant est un jeune gars du pays appelé Antonio, auquel il demande sa route. Blondel, c'est Clairval ; Antonio, c'est mademoiselle Rosalie. Ils ne s'étaient plus revus. Celle-ci avait compris sans doute que leur rupture était irrémédiable, et, en fille sensée, elle en avait pris son parti.

Blondel, disons-nous, s'avance du fond du théâtre, il est aveugle, il faut qu'il le paraisse, du moins, et, pour rendre l'illusion plus complète, il doit prudemment s'appuyer sur le bras de son guide mutin. Ainsi fit-il. Mais, à peine eut-il posé la main sur le poignet d'Antonio, qu'il poussa un cri de douleur on ne peut plus dissonnant, et qui fut jugé tel par le parterre, du sein duquel surgit aussitôt un concerto de sifflets et de huées formidables.

Digitized by Google

Clairval eût chanté faux, il eût été l'acteur le plus détesté, au lieu d'être l'acteur le plus aimé, le plus gâté, le plus caressé de tout Paris, que cette sévérité eût été encore inexplicable. Il en devint plus que pâle, il en devint livide. A cette musique inconnue jusqu'alors à ses oreilles, son sang se glaça, il s'en fallut de peu qu'il ne tombât à la renverse et ne s'évanouît sous ce coup de foudre.

Quant à mademoiselle Rosalie, elle le suivait du coin de l'œil d'un air méchant et vindicatif; elle semblait triompher, comme si elle eût soulevé cette tempête. Madame d'Aranda s'était vivement retournée ; elle rencontra le regard impudent de l'actrice, regard dont la traduction pourrait être celle-ci : « Ah! un acteur applaudi vous agréait fort, belle dame; un acteur sifflé et honni sera-t-il autant de votre goût? »

Cependant, les sifflets durent se taire.

Clairval, qui se sentait mourir, fit un admirable effort sur lui-même. Le public, au demeurant, n'usait que du droit qu'il avait acheté en entrant; c'était à lui, le misérable histrion, de courber la tête sous cette humiliation, et, quelque rude qu'elle fût, de la prendre en esprit de pénitence. Il posa donc une de ses mains sur son cœur pour en comprimer les battements impétueux, et se mit en devoir de jouer son rôle :

« — Antonio, qu'est-ce que j'entends? J'entends, je » crois, chanter? »

A cette question d'un à-propos d'antiphrase, les rires ironiques, mêlés à quelques sifflets opiniâtres, l'interrompirent de nouveau et couvrirent la voix d'Antonio, qui répondait :

Digitized by Google

« — Ce n'est rien : c'est tout le hameau qui s'en re-
» tourne chez lui après l'ouvrage des champs. »

Le livret ne portait que cette simple phrase; mais mademoiselle Rosalie, profitant du bruit et de la rumeur de la salle, se pencha vers son amant et trouva le moyen de lui glisser à l'oreille, d'une voix sifflante comme le souffle d'une vipère :

— Ah ! ah ! ce n'est pas si doux qu'un peigne.

Malgré le tumulte qui avait lieu au parterre, la majeure partie de l'assemblée, paraissait aussi indignée qu'émerveillée de la façon toute nouvelle avec laquelle on accueillait le roi de la Comédie-Italienne. Les premières et les secondes loges s'agitèrent convulsivement pour protester contre cette manifestation non moins injuste que grossière. Clairval avait les femmes pour lui : il était si beau, si élégant, si distingué ! il avait de si grands airs, une allure si galante et si noble ! elles prirent toutes sa défense, et n'eurent pas de peine à faire partager ce qu'elles éprouvaient aux hommes qui les entouraient, et qui se demandaient en vain la cause du cri de douleur de Blondel et celle de l'irritation dont il était l'objet. Mais cette levée de boucliers des loges en sa faveur n'eut d'autre résultat que de ranimer la furie du parterre ; les sifflets jouèrent de plus belle, au point de rendre impossible la continuation de la pièce.

Clairval, malgré l'étrangeté d'une pareille réception, malgré aussi sa fierté naturelle et toute une carrière non interrompue de succès, avait bien pu se contenir un instant devant cette souveraineté sans appel dont il n'y avait pas moyen de décliner la compétence. Mais sa patience, mais sa résignation étaient à bout. D'ailleurs, il

Digitized by Google

n'en était plus, lui, à savoir ce qui lui attirait ces avanies; il avait affaire à une cabale et pas à autre chose, à des gens gagés pour le siffler et le huer, et qui gagnaient consciencieusement leur argent. Le vrai public était en dehors de ces clameurs, et les gestes amis qu'on lui adressait des loges en étaient la preuve la plus irrécusable.

Il se fût avili à ses propres yeux en ne se redressant pas sous un affront si peu mérité, sous ces sifflets achetés et salariés. Sa belle et imposante figure, un moment courbée sur sa poitrine, se releva audacieusement, son œil étincela et lança des éclairs. Pas un de ceux qui l'insultaient si lâchement en se confondant dans cette foule où il ne pouvait aller les chercher, ne se fût senti la force d'affronter ce regard plein de fureur et de mépris écrasant. Rendra-t-il outrage pour outrage? Il eut l'idée de jeter, au milieu de cette foule, son gant en forme de défi. Mais il y dut renoncer : d'abord, et cette raison suffit de reste, parce que Blondel le ménestrel n'avait pas de gants, et qu'il pouvait tout au plus lancer à cette meute d'aboyeurs sa barbe postiche, ce qui eût étrangement compromis la dignité de l'homme bassement insulté en terminant cette avanie par une scène grotesque et bouffonne.

Il ne se possédait plus : pour peu que cela se prolongeât davantage, il se sentait capable des plus terribles extravagances. Aussi, quelles que fussent les conséquences graves de ce dernier parti, se résolut-il sagement à battre en retraite et à laisser siffler ces gens-là jusqu'au jugement dernier, si tel était leur bon plaisir. Mademoiselle Rosalie demeura seule sur le théâtre.

Digitized by Google

La représentation était désormais impossible, à moins que Clairval ne consentît à reparaître, ce qui était assez problématique ; en tous cas, il était indispensable, pour quelque temps, d'abaisser la toile, qui retomba tout comme si le premier acte de *Richard* eût été joué d'un bout à l'autre.

— Par la corbleu ! s'écria M. de Richelieu, je vais savoir ce que cela signifie.

— Je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, monsieur le maréchal, dit M. d'Aranda. Je suis aussi curieux que vous de connaître le mot de cette charade.

— Eh bien ! venez, et vous me verrez dans l'exercice de mes fonctions. Il y a cent à parier que je vais envoyer quelqu'un coucher au For-l'Evêque ou à Saint-Lazare. Venez vite, venez; madame la comtesse nous excusera.

La comtesse ne répliqua rien. Elle avait la pâleur d'une morte. Lauzun en fut effrayé et lui demanda si elle se trouvait mal. Elle lui répondit que non par un signe de tête : il lui eût été bien impossible de proférer une parole.

Le lecteur est sans doute assez impatient d'apprendre ce qui a donné lieu au tumulte que nous venons de décrire.

Mademoiselle Rosalie était de ces natures volcaniques qui haïssent aussitôt qu'elles n'aiment plus, et cela avec le même cœur et de toute leur âme. En quittant Clairval, elle avait juré de se venger, et elle ne songea pas à autre chose durant les trois jours qui suivirent. Et, pour une femme jalouse, se venger c'est frapper

Digitized by Google

deux coups à la fois : frapper le traître et frapper celle qui en a fait un traître. Mais, la détermination prise, restait le comment. Oh ! si elle pouvait rendre leur bonheur impossible ! Ce qui avait séduit cette grande dame, c'était moins la personne même de Clairval que le grand acteur, l'acteur chéri, l'acteur idolâtré ; son amour était moins de l'amour que de la vanité. Qu'elle enlevât, elle Rosalie, à Clairval son prestige, elle lui enlevait en même temps l'amour de la comtesse. Pour l'aimer bien profondément, il eût fallu qu'elle l'eût connu, et elle ne lui avait jamais parlé, elle ne l'avait entrevu qu'aux lueurs fantastiques de la rampe ; l'amour donc de la comtesse ne devait pas survivre au moindre accroc fait au manteau du Magnifique. Il y avait, après tout, de la vraisemblance dans un pareil argument. Au bout d'un quart d'heure, Rosalie eut imaginé l'expédient infernal. Elle employa trois jours à se composer un parterre de sa façon, ce qui n'était pas le plus difficile. Le mot d'ordre à ses sicaires d'un nouveau genre fut celui-ci : « Clairval, à son entrée en scène, poussera un cri de douleur, ce sera le signal : sifflez-le, huez-le, exclamez-vous à tout rompre, et votre argent sera bien gagné. » Mais, pour cela faire, il était indispensable que Clairval criât, et ce n'était point dans son rôle ; elle y avisa. Il était aveugle, ou feignait de l'être, et Antonio était le guide du pauvre aveugle. Que fit-elle ? elle métamorphosa le bas de sa manche en une perfide pelote, lardée d'un millier d'épingles dont les pointes sortaient en dehors. Comment eût-il pu deviner cela ? A peine eût-il serré le bras de celle-ci qu'il bondit en poussant un cri arraché par l'inattendu et la violence de la douleur, et

Digitized by Google

commanda lui-même le feu comme un militaire condamné à passer par les armes. On saisit actuellement l'intention méchante de la phrase qu'elle lui adressa : « Ce n'est pas si doux qu'un peigne. » C'était une allusion au premier métier de Clairval.

Lorsque le maréchal arriva dans le foyer des artistes, tout était sens dessus dessous. M. de Richelieu ordonna qu'on lui amenât les deux acteurs. L'explication fut courte. Clairval, tout palpitant de fureur et de honte, raconta, des larmes de rage dans les yeux, la trahison de Rosalie, qui convint de tout le plus tranquillement du monde, et avec un petit air de bravade qui appelait la cravache. Quoique la coupable fût jolie, et qu'il le vît bien, le maréchal sentit qu'en cette circonstance il devait faire preuve d'une rigoureuse et inflexible sévérité ; il n'y avait pas moyen d'être indulgent, le scandale avait été trop grand pour ne pas sévir.

— Dans un quart d'heure au plus, dit-il, on lèvera le rideau et l'on recommencera *Richard*. Vous n'avez plus rien à craindre, Clairval, c'est moi qui vous en réponds : le premier qui vous sifflera n'aura pas besoin de s'inquiéter d'un gîte pour sa nuit. — Quant à vous, mademoiselle, vous irez, après la représentation, bien entendu, coucher à l'hôtel de la Force, où vous serez la pensionnaire de Sa Majesté jusqu'à nouvel ordre, pour vous apprendre à être moins *piquante* une autre fois.

Et il pirouetta sur ses talons aussi lestement que s'il eût eu soixante ans de moins dans les mollets.

Dans l'intervalle de quelques secondes, le mot de l'énigme volait de bouche en bouche ; toute la salle fut aussitôt informée de l'espièglerie tant soit peu osée de

Digitized by Google

mademoiselle Rosalie. Vous concevez alors quelle réaction s'opéra en faveur de Clairval ; il n'y eut plus qu'un cri, qu'une voix : Clairval ! Clairval ! On l'appelait avec des trépignements, une ardeur furibonde, qui eussent pu faire craindre qu'on ne le mît en pièces pour emporter chacun quelque chose de ce singulier martyr. On ne voulut pas attendre le lever du rideau, il dut céder à l'impatience d'un public qui brûlait de répandre sur ses blessures le baume infaillible de ses bravos. Inutile d'ajouter que la cabale, démasquée, jugea prudent de laisser dormir ses sifflets dans ses poches.

Lorsqu'il parut, ce fut un fracas d'applaudissements, de battements de mains, de cris d'enthousiasme, une ovation telle, que l'heureux acteur en fut réduit à remercier intérieurement mademoiselle Rosalie du tour de page qui lui valait ce triomphe. Mais que lui faisait ce triomphe, hélas ! S'il avait souffert de l'humiliation que maintenant on s'efforçait de lui faire oublier, c'est qu'elle en avait été témoin, *elle*. Les outrages dont on l'avait abreuvé à cause d'elle lui avaient-ils au moins inspiré quelque pitié ?

Il leva vers la comtesse un regard empreint d'une anxiété si implorante, que celle-ci, pénétrée d'outre en outre par cet œil timide et brillant de tendresse, perdit de vue ses griefs contre lui. Cédant à l'impétueuse spontanéité de son âme de feu, elle lui jeta follement son bouquet, qu'il ramassa en s'inclinant profondément, tandis que le rideau retombait sur la scène.

Cette extravagance inouïe était, du reste, au diapason de l'entraînement général. Toutes les femmes agitaient en l'air leurs mouchoirs et leurs éventails ; madame

Digitized by Google

d'Aranda, en lançant son bouquet sur la scène, ne fut l'objet d'aucun soupçon. Lauzun seul devina peut-être ce qui se passait au dedans d'elle.

— Diable! madame la comtesse, dit le maréchal, ce Clairval est un heureux drôle. Je voudrais bien être à sa place.

— Madame d'Aranda, répondit l'ambassadeur souriant, se croit encore en Espagne. La seule différence qu'il y ait, c'est que Clairval, au lieu d'avoir été éventré par la corne d'un taureau furieux, n'a reçu d'autres blessures que des piqûres d'épingles et d'amour-propre, et cela est moins dangereux, Dieu merci!

Clairval, exalté au septième ciel, était allé attendre dans sa loge le moment de sa rentrée en scène, après le chœur des villageois. Quant à mademoiselle Rosalie, on veilla à ce qu'elle se débarrassât de la forêt d'épingles dont sa manche était plantée. Elle s'exécuta sans aucune objection. Cette pelote meurtrière devenait désormais inutile: un loup n'est pas pris deux fois au même piége.

Digitized by Google

IV

Madame de Stainville.

La comtesse se leva. Elle avait le visage bouleversé.

— Monsieur le comte, dit-elle à son mari, cette vilaine scène et ces effroyables cris m'ont tellement remuée que je ne saurais demeurer à cette représentation. Je me trouve vraiment mal à l'aise; veuillez me reconduire jusqu'à ma voiture : je n'aurai pas la cruauté d'exiger le sacrifice de votre soirée.

— Vous savez, ma chère amie, que ce ne serait point un sacrifice, et c'est ce que je vous prouverais bien, si je ne devais me rendre au jeu de la reine.

— Vous êtes fort heureux, répondit la jeune femme en souriant le plus possible pour déguiser son trouble, d'avoir un prétexte comme celui-là, qui vous sauve trois ou quatre mortelles heures de tête-à-tête avec une femme *en puissance* de vapeurs.

— C'est chercher une mauvaise querelle au comte, fit Lauzun ; la nécessité le prive d'un plaisir et non d'une corvée, comme madame d'Aranda voudrait le faire croire. Si madame la comtesse ne trouvait pas qu'elle perdît trop au change, je lui demanderais la faveur de passer avec elle ces formidables heures.

— Vous mériteriez bien, monsieur le duc, que je vous prisse au mot.

Digitized by Google

— Essayez, madame, essayez.

— Eh bien ! Lauzun, j'accepte pour la comtesse, répliqua l'ambassadeur. Vous êtes une langue dorée, les vapeurs de madame d'Aranda seraient bien tenaces, si le charme de votre conversation ne réussissait pas à les dissiper. Je suis sûr, à mon retour, que la migraine aura totalement disparu : on a pour vous une prédilection plus qu'inquiétante, savez-vous? et qui m'alarmerait, si je ne vous connaissais.

— Oh ! moi, je suis un vieillard, répondit Lauzun avec un sourire mélancolique.

— Vraiment, il n'y a plus d'enfants ! s'écria le maréchal, malpeste ! monsieur, que suis-je donc alors?

Quoique d'ordinaire la société de Lauzun lui fût particulièrement attrayante, madame d'Aranda eût de beaucoup, en ce moment, préféré qu'on la laissât à elle-même. Lauzun, lui, paraissait avoir quelque motif de désirer de l'accompagner. Son empressement à profiter de la mise en demeure de l'ambassadeur n'échappa pas à M. de Richelieu : M. de Lauzun était un infâme hypocrite qui faisait le mort pour qu'on ne prît pas garde à lui, comme les chats à la veille de se jeter sur leur proie. Un vieux pêcheur, ainsi qu'était le maréchal, ne pouvait logiquement supposer autre chose. Que diable ! les jolies femmes sont créées pour être courtisées, et la réputation de Lauzun donnait un démenti à ses petites mines dévastées et anéanties, dont lui, Richelieu, n'était pas dupe.

M. d'Aranda reconduisit sa femme jusqu'à son carrosse dans lequel le duc monta, et vint ensuite retrou-

Digitized by Google

ver le vainqueur de Port-Mahon et des scrupules de madame Michelin.

La comtesse fit défendre sa porte.

— Vous l'avez voulu, dit-elle en se tournant vers Lauzun, il faut bien que vous encouriez tout au long les conséquences de votre bravade. Vous verrez ce qu'il en coûte à affronter les vapeurs, la migraine et les nerfs d'une femme, et vous n'y reviendrez plus, je vous en réponds.

C'était dans son boudoir qu'elle s'était retirée. Elle tomba presque affaissée sur un sopha qui tenait l'angle d'une jolie petite cheminée de marbre blanc où pétillait un feu allègre et joyeux. Le duc s'assit dans le coin opposé. Durant quelques secondes, le silence ne fut troublé que par le féerique bavardage des salamandres ailées qui s'échappaient du foyer en mille sens. Madame d'Aranda avait la tête enfouie dans l'un des coussins, les yeux à demi fermés ; son air langoureux et dolent annonçait qu'elle n'entendait faire d'aucune sorte les frais de la conversation. Cependant comme le silence commençait à se prolonger et que M. de Lauzun ne se pressait pas d'y mettre un terme, elle fit un effort sur elle-même, et, l'interpellant avec un pâle sourire :

— Eh bien ! que vous disais-je ? voilà que mon mal vous gagne, vous êtes devenu triste comme un bonnet de nuit ; encore un peu, et vous aurez tout à fait le spleen, cette très-sotte chose que messieurs les Anglais viennent promener sur le continent, pour en trouver le débit, j'imagine.

— Vous vous méprenez, madame, sur une taciturnité dont je vous demande excuse. Mais je vous avoue-

Digitized by Google

rai que, si la scène qui vient de se passer à la Comédie-Italienne vous a vivement émue, l'aspect de Clairval n'a pas produit sur moi une impression moindre. Je vais fort rarement à la Comédie-Italienne, et je ne revois jamais cet acteur sans qu'une suprême tristesse s'empare de moi.

Madame d'Aranda regarda le duc d'un air étonné et avidement curieux.

— Pourquoi cela? lui demanda-t-elle avec une vivacité passionnée. Vous le connaissez donc?

— Oui! répliqua-t-il en poussant un soupir.

— Depuis combien de temps?

— Oh! cela date de loin, de vingt ans à peu près.

— Si j'ai bien compris, balbutia l'ambassadrice avec une insurmontable hésitation, vous auriez à vous plaindre de lui?

— De lui? hélas! il ne fut coupable que d'imprudence, que de trop d'amour... Mais sa vue me reporte à un épisode si déplorable de ma jeunesse, que je n'entends même pas prononcer son nom sans un tressaillement douloureux.

— J'ai peur de vous paraître indiscrète, monsieur de Lauzun; et cependant, croyez-le bien, il y a autant d'intérêt que de curiosité dans mon désir de connaître cette triste histoire, si vous pensez pouvoir me la raconter sans violer un secret auquel nul ne doive toucher.

— Un secret? hélas! ce n'en est point un. Vous n'avez jamais entendu parler de la comtesse de Stainville?

— Jamais.

— J'aurais dû le deviner. Qui peut songer à elle maintenant, si ce n'est lui et moi?... d'ailleurs, j'oublie trop

Digitized by Google

souvent que vous n'êtes parmi nous que depuis un an, et que vous ne pouvez être au courant de la chronique d'une époque si reculée déjà. Vous n'étiez même pas de ce monde quand cela se passa.

— Eh bien ! je vous écoute, monsieur le duc, murmura-t-elle avec un certain tremblement dans la voix qui n'échappa pas à celui-ci.

— Je commence donc, fit Lauzun.

« M. le comte de Stainville, frère cadet du duc de Choiseul, était au service de l'empereur lorsque ce dernier prit en main le portefeuille de la guerre. En sa qualité de cadet, il était sans fortune. Le ministre le fit d'abord entrer au service de France avec le grade de lieutenant général, puis on songea à le marier convenablement, ce que la position de l'aîné rendait, du reste, assez facile. On jeta les yeux sur une riche héritière, mademoiselle de Clermont-Reynel, bien qu'elle eût quinze ans tout au plus, et cette affaire ne traîna point. M. de Stainville revint de l'armée tout exprès pour la cérémonie. Je n'ai jamais vu de femme plus charmante et qui joignit à un caractère accompli autant de séduction et de qualités enchanteresses que mademoiselle de Clermont : si plus tard elle eut des torts, ce furent ceux de la plupart des femmes au milieu desquelles elle se trouvait ; encore aurait-on à objecter pour sa défense une union disproportionnée fiançant une enfant, dans toute l'acception du mot, à un homme ayant trois fois son âge. Mais, quant au cœur, je n'en crois pas de plus tendre et de plus dévoué. J'étais bien jeune lorsque madame de Stainville vint à la cour ; elle m'éblouit comme un rayon de soleil. Elle sembla faire

Digitized by Google

quelque attention à moi ; les sentiments qu'elle m'inspirait parurent la flatter d'abord, mais elle sentit et on lui fit sentir qu'il serait aussi imprudent que ridicule d'écouter un écolier de quatorze ans qui ne pouvait faire un pas sans la permission préalable de son gouverneur, ce qui n'était que trop vrai, et ma cause fut perdue. Il faut dire que M. de Jaucourt fut pour beaucoup dans ma disgrâce ; du moins fût-ce lui qui en profita.

» A l'âge que j'avais, il n'y a point de longs chagrins ; je réussis assez vite à oublier madame de Stainville. Si M. Roch, mon précepteur, s'était chargé de m'apprendre, tant bien que mal, un peu de latin, d'histoire et de blason, à cela se bornait son programme. La jolie comtesse d'Esparbelle, cousine de madame de Pompadour, succéda à M. Roch. Ce n'était pas précisément tomber de Charybde en Scylla. Le précepteur était fort de mon goût, et je n'eusse pas demandé mieux que de le garder le plus qu'il m'eût été possible ; mais la comtesse était de nature peu constante. M. le prince de Condé, qui cependant n'était plus un écolier, se mit sur les rangs, et je fus sacrifié, comme je l'avais déjà été à M. de Jaucourt. Mais, cette fois, les ailes m'étaient poussées, je n'étais plus un enfant. J'allais beaucoup à l'hôtel Choiseul ; mon père et M. de Stainville avaient épousé les deux sœurs, ce qui avait établi une étroite intimité entre l'une et l'autre maison. Je crus m'apercevoir que la duchesse de Grammont avait sur ma très-indigne personne certains projets, qui eussent pu arriver à terme sans sa belle-sœur, à laquelle on n'en pardonna jamais le renversement. Je veux parler

Digitized by Google

de madame de Stainville, qui devenait de jour en jour plus ravissante. Nous nous revîmes : on avoua qu'on avait eu des torts envers moi ; mais on me laissa, par un regard bien tendre, entrevoir qu'on n'était pas très-éloignée de vouloir les réparer. Que vous dirai-je? mon amour se ralluma de plus belle; j'étais ardent, la comtesse était vive, passionnée : nous ne tardâmes pas à nous entendre, et madame de Grammont dut perdre tout espoir.

» Nous étions trop jeunes et nous nous aimions trop sincèrement pour n'être point imprudents et faciles à deviner. Notre intimité transpira, elle cessa d'être un secret pour les deux intéressés à l'entraver. L'un de ces intéressés était madame de Grammont ; vous supposez naturellement que le second était M. de Stainville? vous vous trompez. Il ne s'agit ni plus ni moins que de M. de Choiseul. Le duc avait des prétentions que je venais contrarier ; ce qui ne devait pas, au reste, l'empêcher de battre en brèche de toutes les manières l'insensibilité de sa chère belle-sœur. Caché dans une armoire grillée où il ne me soupçonnait pas assurément, je fus à même d'entendre ses déclarations, ses prières, ses instances passionnées et ses menaces, car il finit par avoir recours à ce dernier moyen ; et je me trouvais compris dans ces menaces, comme de juste. Mais la jeune femme fut inflexible ; le ministre se retira furieux, en protestant qu'on se repentirait d'avoir dédaigné son amour. A partir de ce moment, mille entraves se dressèrent entre nous. Nos rendez-vous, nos tête-à-tête devinrent de plus en plus difficiles : c'était à peine si nous pouvions nous serrer la main à la dérobée et

Digitized by Google

échanger furtivement une parole, un regard. Je venais d'épouser, d'ailleurs, mademoiselle de Boufflers, et, bien que la froideur de madame de Lauzun me mît fort à l'aise, cette circonstance ne contribuait pas à nous rapprocher. On avait réussi à monter la tête de M. de Stainville et à lui persuader d'être jaloux ; il ne perdit plus sa femme de vue, usant de ces petites ruses de mari qui ne manquent jamais leur effet, quelque grossières qu'elles soient, parce que les amants sont gens à compromettre le bonheur de toute leur vie pour un quart d'heure d'ivresse.

» Deux fois, je faillis être surpris chez la comtesse : la dernière, je fus assailli près du Palais-Bourbon par des coupe-jarrets, des mains desquels j'eus toutes les peines du monde à me débarrasser. Il ne faudrait pourtant pas trop mal parler de ces messieurs ; très-vraisemblablement ces hommes avaient été apostés par les soins du duc de Choiseul. Les conseils ambigus de M. de Sartine, à qui j'allai, le lendemain, porter ma plainte, m'en firent naître l'idée : c'étaient des gens ivres qui ne savaient ce qu'ils faisaient, et qu'il serait au moins superflu d'inquiéter. L'avis était assez étrange dans la bouche d'un lieutenant de police ; je me le tins pour dit ; je me promis toutefois d'être plus sur mes gardes à l'avenir.

» Nous nous aimions toujours ; mais tant d'obstacles s'élevaient devant nous et grossissaient chaque jour davantage, nos relations étaient accompagnées et suivies de tant de dangers, que notre amour se ressentit bien un peu de cette perpétuité d'accidents fâcheux et d'empêchements de toute sorte. L'affection de la com-

Digitized by Google

tesse était la même, mais la peur la prit, une peur qui n'était que trop justifiée et qu'elle voulut me cacher sans y parvenir. Il fallait redoubler de précautions ; les entrevues furent insensiblement plus rares, et l'impossibilité de nous trouver face à face finit par attiédir une passion qu'eût rallumée une parole qu'on ne pouvait se dire. La nécessité était la plus forte ; nous cédâmes à la nécessité. L'ardeur de nos premiers feux se changea en une tendresse plus calme, mais pleine de dévouement et d'abnégation ; nous avions été deux amants, nous devînmes frère et sœur, et notre attachement, pour être transformé, n'en demeura ni moins sincère ni moins profond. J'eusse donné ma vie pour elle, et si, plus tard, il n'eût été besoin que de cela pour la sauver, j'en eusse fait le sacrifice de grand cœur.

» M. de Stainville avait emmené sa femme en Lorraine, où elle fit un long séjour. On me savait sérieusement occupé d'une Anglaise, lady Sarah Lenox, sœur du duc de Richemond ; je ne devais plus porter ombrage. Je revis à son retour la comtesse, pour laquelle je n'avais plus d'amour, mais, je le répète, une franche et vive amitié. J'allais moins à l'hôtel Choiseul, où pourtant on me refaisait assez bonne mine. Mes affaires de cœur m'appelaient souvent ailleurs : je la croyais heureuse, elle ; je ne supposais pas qu'aucun danger pût la menacer, et cette assurance me suffisait. Hélas ! la pauvre femme marchait sur un volcan ; elle le sentait elle-même, sans trouver la force de fuir et de s'arracher à une perte certaine. Je la surpris un jour inondée de larmes et dans un état à faire pitié. Je la questionnai ; elle ne me cacha rien : elle m'avoua qu'elle adorait

Digitized by Google

Clairval, qu'elle ne voyait que lui, qu'elle ne pensait qu'à lui, qu'elle ne vivait le reste de la journée que dans l'espoir de jouir de sa vue à la Comédie-Française, qu'enfin, elle en était folle ; qu'elle prévoyait bien où cela la mènerait, mais que cela lui était égal ; que ce bonheur fiévreux, elle ne se le dissimulait point, n'était pas destiné à une longue durée, mais qu'elle voulait fermer les yeux et ne rien voir au delà. Je fus effrayé de l'abîme où elle se précipitait tête baissée ; je lui fis de sages représentations qu'elle n'écouta même pas ; en vain je cherchai à déraciner de son cœur cet indigne amour, en vain lui dis-je tout ce qu'on peut dire sur une inclination aussi honteuse... je n'obtins que de vagues promesses qu'on ne devait pas tenir et sur la sincérité desquelles je ne m'abusai point. Je la quittai l'âme navrée et en proie aux plus sombres pressentiments. »

L'épithète dont Lauzun avait qualifié l'amour de la comtesse amena sur le visage de madame d'Aranda une rougeur de feu ; il semblait qu'elle s'en faisait l'application. Si ce fut de la part du duc un piége pour s'assurer du plus ou moins de fondement de ses soupçons, elle y donna pleinement. Son trouble était trop significatif pour qu'il pût s'y méprendre ; il savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir.

— Elle l'aime, se dit-il, elle l'aime comme madame de Stainville l'aimait. Dieu veuille qu'il soit encore temps de la sauver, elle !

La comtesse crut s'apercevoir qu'il l'examinait attentivement ; elle essaya de se soustraire, en prenant la parole, à cette inquisition qui redoublait encore son

Digitized by Google

embarras, mais sa voix émue et tremblante ne pouvait être qu'un indice de plus.

— Et Clairval?... balbutia-t-elle en se penchant vers le feu, dont elle remua quelques tisons sans une bien urgente nécessité.

— « Malgré les promesses, repartit Lauzun, que l'importunité avait seule arrachées à la comtesse, je ne me fis pas illusion; si je voulais prévenir une catastrophe qu'il n'était que trop aisé de prévoir, c'était à autre qu'elle que je devais m'adresser. Je connaissais Clairval pour un garçon plein d'honneur et de délicatesse, je n'hésitai pas à l'aller trouver. J'avais affaire à un homme, je pensais rencontrer plus de force, de courage; ce qu'il y a de certain, c'est que je ne rencontrai pas moins d'amour. Néanmoins, je ne me laissai pas ébranler dans la tâche que je m'étais imposée. Pour préserver ces deux imprudents de plus grands malheurs, je résolus de couper pied au mal, dût leur cœur saigner cruellement d'une séparation que j'exigeai au nom de l'existence compromise de la comtesse. Je fis un tableau si terrible des suites d'une intrigue qui ne pouvait demeurer longtemps secrète, que l'acteur lui-même en fut épouvanté et se résigna à en passer par toutes les conditions qu'il me plairait de lui dicter: « Monsieur, me » dit-il, d'une voix oppressée, si je courais seul des » risques, un regard de madame de Stainville a payé » ma vie; je me sens capable de tout supporter pour » elle sans me plaindre; mais, s'il s'agit de son bon- » heur, de sa tranquillité, tracez-moi le plan de con- » duite que je dois suivre, et soyez sûr que je ne m'en » écarterai pas. » Du moins, Clairval, lui, entendait

Digitized by Google

raison. Je me retirai avec l'espérance d'avoir empêché leur ruine à tous les deux.

» Je n'avais obvié à rien. Clairval avait promis plus qu'il ne pouvait tenir ; ils se revirent, leur passion était plus impétueuse que jamais : après de vains efforts pour les décider à cesser toutes relations, je me convainquis que c'était prêcher dans le désert, et je leur fis grâce désormais de mes trop inutiles supplications. La seule chose que je pus obtenir, ce fut que la comtesse me confierait sa correspondance, qui, chez elle, n'était point en sûreté. Je ne me figurais pas qu'elle dût l'être infiniment moins encore chez moi. Les choses restèrent en cet état quelque temps. J'espérais que cette belle passion se consumerait par son excès même, avant qu'on vînt à découvrir à quel homme la comtesse s'était donnée. Les deux amants se voyaient habituellement dans une obscure petite loge de la Comédie-Italienne, où l'on n'eût certes pas cherché madame de Stainville. Je commençais, de mon côté, à reconnaître que je pouvais avoir exagéré le péril, quand, un matin, un valet de chambre me déclara qu'il avait aperçu, la veille au soir, un homme crochetant la porte de mon cabinet, et que son arrivée avait mis en fuite, sans qu'au reste il eût pu rien distinguer.

» Nous habitions une maison contiguë à l'hôtel de Choiseul, et le cabinet donnait dans l'hôtel. Moi seul pénétrais dans cette pièce, où j'avais quelque argent, et où j'avais déposé en outre les lettres de Clairval à la comtesse. Cette nouvelle me donna à songer, et je formai le dessein de savoir à quoi m'en tenir sur le compte de mon visiteur nocturne, qui probablement n'était qu'un

Digitized by Google

voleur, quoique la disposition des lieux rendît étrange le choix du cabinet préférablement aux autres êtres plus propres à des explorations de ce genre. J'apostai secrètement un valet dont j'étais sûr dans le voisinage, et je lui ordonnai au moindre bruit de descendre m'avertir : j'avais, à tout événement, chargé deux pistolets, tout prêt à m'en servir si besoin était.

» Il y avait à peine une heure que je reposais, quand ma sentinelle accourut en toute hâte m'annoncer qu'elle avait entendu remuer dans le cabinet. Je monte aussitôt : la porte était entrebâillée. J'entre brusquement et j'interpelle à deux reprises le quidam, auquel ces deux sommations ne délièrent point la langue. Par malheur, je n'avais pas de lumière, et nous pouvions engager l'un et l'autre une partie de *Colin-Maillard* indéfinie. Je m'aperçus qu'on cherchait à évacuer la place. A défaut de jour, le bruit des pas de l'inconnu pouvait me servir de guide, je me déterminai à tirer au hasard, et j'allais faire feu de l'un de mes pistolets, lorsque je sentis le frôlement d'une robe de chambre.

» Je frissonne encore en songeant à ce qui serait arrivé peut-être, si j'eusse déchargé mon arme. Je fus heurté rudement, et le personnage mystérieux profita de mon hésitation pour prendre la fuite par l'hôtel de Choiseul. Je me mis à le poursuivre, mais il avait de l'avance sur moi, j'entendis repousser alternativement plusieurs portes : la dernière qu'on referma, avec la même violence, fut celle de mon père. »

— De votre père? interrompit madame d'Aranda, au comble de l'étonnement.

— Oui, madame; et, le lendemain, j'appris que la pau-

Digitized by Google

vre comtesse était partie en chaise de poste pour un couvent de Nancy, où la reléguait une lettre de cachet qu'il ne fut pas difficile d'obtenir, comme bien vous pensez (1).

— Mais alors?

— Mais alors, madame, la personne qui s'était introduite dans mon cabinet y venait pour toute autre chose

(1) Madame du Deffant, dans sa correspondance avec Walpole, donne les détails les plus circonstanciés sur cette triste aventure : « Voulez-vous savoir des nouvelles? Madame de Mirepoix donne aujourd'hui un bal à l'hôtel de Brancas ; il y a vingt-quatre danseurs et vingt-quatre danseuses ; les habits sont de caractères, Chinois, Indiens, matelots, vestales, sultanes, etc., etc., etc. Chaque femme a son partner ; les danseurs et danseuses sont divisés en six bandes, chaque bande de quatre hommes et de quatre femmes. M. le duc de Chartres et madame d'Egmont sont à la tête de la première. On répète les danses depuis huit jours chez madame de Mirepoix. La coupable et infortunée madame de Stainville, qui devait figurer avec M. d'Hénin, a été tous les jours à ces répétitions. Mardi, elle soupa chez madame de Valentinois, avec toutes ses compagnes et camarades de danse ; elle était fort triste ; elle avait les yeux remplis de larmes ; ce n'était pas sans sujet, car à trois heures du matin, son mari la fit entrer dans une chaise avec lui pour la mener à Nancy, et la confiner dans un couvent. Vous conviendrez que la prudence ne peut aller plus loin, et qu'on ne pouvait pas choisir un moment plus convenable pour faire un scandale public... » Cet éclat, qui fit le plus grand tort aux Choiseul, fut aussi l'occasion d'un quiproquo assez plaisant et que rapporte Chamfort : « M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. »

Digitized by Google

que pour le peu d'or qui s'y trouvait. Je n'ai jamais bien su si, en faisant feu, j'eusse tiré sur M. de Stainville, sur le duc de Choiseul, ou sur mon père, car tous trois s'étaient ligués contre l'infortunée. Le but de cette visite nocturne était de s'emparer des lettres de madame de Stainville. Effectivement, lorsque je les cherchai, elles avaient disparu. On avait fini par découvrir son intrigue avec Clairval; il fallait des preuves; on se douta que je jouais le rôle de confident, et l'on se remua de telle sorte qu'on réussit à se procurer les pièces accusatrices qui la perdaient sans retour.

— Et *lui*?... fut-il inquiété?

— Non, il avait, à son insu, trop bien servi la sourde rancune de M. de Choiseul et de la duchesse de Grammont, pour qu'on tînt extrêmement à étendre le scandale en enlevant à son théâtre un acteur chéri du public. Mais son véritable châtiment fut dans les reproches qu'il s'adressa à lui-même. Cette femme, dont la vie était faussée à jamais, et qui allait expier le crime de l'avoir aimé, c'était lui qui l'avait perdue! Sans son égoïsme, il eût suivi la seule route honnête qui lui fût ouverte, il eût renoncé à un bonheur de quelques jours acheté au prix d'une existence de larmes; son cœur en eût saigné, mais qu'importait son propre cœur, quand il y allait de son salut, à elle!... Clairval aimait passionnément la comtesse; et comment ne l'eût-il pas aimée? elle l'avait élevé jusqu'à elle, elle lui avait fait oublier, en la comblant, la distance infinie qui les séparait, elle l'avait grandi à ses propres yeux: pour lui, cet amour, c'était ses lettres de noblesse. Aussi n'ai-je jamais douté, moi, de l'excès de son désespoir, malgré la vie de désordres

Digitized by Google

au sein de laquelle il se jeta à corps perdu. On l'accusa d'ingratitude, mais le ver rongeur se cachait sous cette ivresse trompeuse: le malheureux essayait de fuir un passé qui le poursuivait au milieu de ses plus grandes débauches, et, s'il finit par adoucir petit à petit les élancements de la blessure, je suis certain que vingt années n'ont pas réussi à la fermer radicalement.

M. de Lauzun cessa de parler. Le récit qu'il venait de faire l'avait douloureusement ému. La soirée était fort avancée, madame d'Aranda était moins que jamais dans une disposition d'esprit propre à relever la conversation, il quitta son siége, et prit congé de sa protégée, qui avait bon besoin et grand désir d'être seule. Il ne pouvait douter de l'impression profonde qu'avait dû produire l'histoire de madame de Stainville; qui sait si une terreur salutaire, si cet exemple terrible ne l'arrêteraient pas en chemin? Du moins, cela ne manquerait pas de faire naître quelque hésitation, et c'était beaucoup déjà.

A peine Lauzun était-il parti, qu'elle sonna ses femmes et passa dans sa chambre à coucher; elle se fit déshabiller et mettre au lit. La malheureuse n'en était plus à se demander si elle aimait Clairval: une sourde et violente jalousie, un sentiment de fierté cruellement froissée, en se voyant humiliée au point d'être la rivale d'une demoiselle Rosalie, avaient bien pu lui faire croire un instant qu'à l'entraînement inconcevable auquel elle avait cédé comme par magie avait succédé quelque chose approchant de la haine; oui, de la haine! car elle devait haïr l'homme qui avait eu le pouvoir de l'amener à cet oubli si complet de ses devoirs envers son mari

Digitized by Google

et envers elle-même, tout rapide qu'il eût été ! Mais, hélas ! ce n'était pas autre chose, au fond, que du dépit, qu'une jalousie déguisée; et cette erreur eût pu durer longtemps encore, sans l'odieux complot dont l'acteur avait été la victime, heureux complot, au demeurant, puisqu'il avait tourné en même temps au triomphe de sa vanité et au triomphe de son amour. Mais actuellement elle était forcée de convenir, à part elle, la pauvre femme, de l'étendue d'une passion à laquelle il était bien tard pour songer à opposer des digues.

Toutefois, quel que fût le vertige qui la gagnât, madame de Stainville était un triste antécédent dans la vie de Clairval ; c'était un enseignement de nature à la réveiller en sursaut : l'amour de cet homme avait été fatal à cette infortunée, pourquoi ne lui serait-il pas funeste, à elle ? Lorsqu'elle s'arrêtait au tableau de cette épouvantable catastrophe, l'enivrement s'envolait devant l'effroi. M. d'Aranda avoit pris notre ton et nos manières, mais il n'en avait pas moins conservé, pour cela, le caractère de sa nation ; et les couvents en Espagne étaient de bien autres prisons que les cloîtres, où, chez nous, les maris trompés enfermaient la femme qui les avait déshonorés. Il ne ferait pas d'éclat, mais une faute le trouverait implacable, quoiqu'il eût à répondre, lui surtout, le cas échéant, d'une faiblesse dont son affection l'eût sûrement garantie. La comtesse était à peu près une enfant; rien de bien étonnant donc que la panique dont elle fut saisie en envisageant quel pouvait être, quel serait son sort, si elle ne combattait cette folle passion. Après une lutte acharnée, longtemps indécise entre son amour et la crainte des dangers qu'il fallait

Digitized by Google

braver, ce fut enfin la crainte qui l'emporta. Elle était trop jeune, elle aimait trop la vie pour ne pas reculer. Lauzun avait été bien inspiré ; il gagnait la partie, et le pauvre Clairval, dont les actions avaient un moment si miraculeusement haussé, perdait la sienne à l'heure même où les rêves les plus enivrants, les plus délicieuses espérances chassaient le sommeil de ses yeux.

Elle se leva avec la résolution sérieuse de vaincre son cœur. La veille, elle était allée à la Comédie-Italienne pour la dernière fois, elle fit serment de n'y plus remettre les pieds. En ne le voyant plus, elle commencerait par moins songer à lui, puis moins encore, puis la surface de l'eau, un instant troublée, reprendrait son premier calme et sa limpidité première. N'était-ce pas ainsi que Lauzun et madame de Stainville en étaient arrivés à ne plus s'aimer que comme un frère aime sa sœur ? Elle se cramponna à cette idée avec toute l'énergie de la peur ; c'en était fait, elle ne voulait plus le voir, elle ne le verrait plus. Malgré le mépris qu'elle s'était figurée ressentir pour Clairval, elle n'avait pas eu le courage d'anéantir sa lettre ; ce fut par ce cruel sacrifice qu'elle se convainquit de la sincérité de ses résolutions. Il était plus que probable que le comédien la remercierait de son bouquet et de l'élan généreux auquel il le devait ; c'était, ou jamais, l'occasion de parler. La comtesse s'attendait donc à une épître de Clairval et elle était bien décidée à la lui renvoyer sans en briser le cachet.

Mais ses prévisions ne se réalisèrent point : rien de semblable n'arriva. Le dirai-je ? l'étonnement qu'elle en éprouva alla jusqu'au dépit ; cela n'avait sans doute aucune explication logique, mais est-ce bien dans le

Digitized by Google

cœur des femmes qu'il faut aller chercher la logique? La journée se passa dans cet état de lutte sourde où la victoire remportée ne laissait pas que d'être remise à chaque minute en question. Toute disposée qu'elle fût à traiter Clairval avec la dernière dureté, intérieurement elle ne lui pardonnait pas de ne s'y être point exposé. Vraiment, il y avait bien du ridicule dans l'épouvante dont elle avait été la proie; à quoi bon ces grands préparatifs d'héroïque résistance pour qui ne doit point être attaqué? A y regarder de près, elle ne savait pas pourquoi elle s'abstiendrait d'aller à la Comédie-Italienne; si elle avait de graves motifs de redouter sa propre faiblesse, Clairval n'était pas homme à l'en faire repentir. Cependant, elle ne se rendit pas à la subtilité de ce dangereux sophisme; lorsqu'on vint prendre ses ordres, elle répondit qu'elle ne sortirait point et elle passa, effectivement, la soirée au coin de son feu, après avoir défendu rigoureusement sa porte.

Le lendemain fut absolument la répétition de la veille : même agitation secrète, même inquiétude morale, même anéantissement faisant place, par intervalles, à la même fermentation souterraine. Cet état de langueur et de crises fiévreuses, pour peu qu'il se fût prolongé quelque temps encore, eût pu se changer en une belle et bonne maladie. Mais une secousse bien imprévue la sortit violemment de cette situation irritante et énervante tout à la fois. Trois jours s'étaient écoulés et elle n'avait point entendu parler de Clairval. Elle s'était obstinée à ne pas sortir, et, pour échapper à toute importunité, on la servait chez elle. Dans l'après-midi, son mari vint la voir et la gronda sur ce penchant tout nouveau aux vapeurs,

Digitized by Google

qu'elle eût dû laisser à nos indolentes petites maîtresses.

— Vous êtes abattue, vous ne vous sentez de force et de courage à rien, raison de plus pour appeler les distractions à votre aide. Allez à l'Opéra.

— J'y bâille.

— Cela m'arrive aussi quelquefois. Eh bien! ailleurs, à la Comédie-Française, aux concerts spirituels des Tuileries; remuez-vous, secouez-vous. La Comédie-Italienne vous amusait tant, en seriez-vous déjà lasse?

—Oui, répondit la jeune femme avec un certain tremblement.

— Il faut convenir, ma chère, que vous ne brillez pas par l'excès de fixité dans vos goûts. Au reste, la Comédie-Italienne n'a rien de bien attirant en ce moment; le grand roi disait : l'État c'est moi, Clairval peut en dire autant de son royaume à lui, car, depuis que cette pauvre scène en est veuve, on ne joue que pour les banquettes.

— Comment, veuve?

— Quoi! vous ne savez donc pas?

— Que voulez-vous que je sache? je n'ai vu personne. Mais qu'est-il arrivé ?

— Clairval, après *Richard*, s'est trouvé mal, on l'a mis au lit; la secousse qu'il a éprouvée a déterminé une fièvre cérébrale. Les premiers médecins de Paris se sont rendus à son chevet. Il y a peu d'espoir de le sauver.

Il fallut au comte toute sa parfaite sécurité et sa confiance infinie dans la vertueuse froideur de sa femme, pour ne pas lire le secret de la malheureuse dans l'égarement de son regard, dans la pâleur et la contraction

Digitized by Google

de ses traits. L'accent heurté et sourd de sa voix seul eût dû donner à penser au perspicace ministre de Sa Majesté catholique.

— Ce n'est pas possible! articula-t-elle en se soulevant convulsivement sur sa bergère.

— Ma foi, c'est du moins le bruit qui court, répondit M. d'Aranda en tournant sur ses talons, et j'aime mieux le croire que d'y aller voir, bien que, depuis trois jours, les plus grands noms de France se soient inscrits à sa porte, comme s'il s'agissait d'un prince du sang.

V

Une pente glissante.

L'ambassadeur avait à peine quitté l'appartement de sa femme, qu'on annonça M. de Lauzun. C'était Dieu qui l'envoyait! madame d'Aranda ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

— Est-il vrai, qu'il soit aussi mal? demanda-t-elle d'une voix bouleversée sans répondre autrement à la formule polie de Lauzun.

— Qui cela, madame?

— Lui! Clairval!

— Il l'est du moins assez pour ne pouvoir paraître à la Comédie-Italienne, qui s'aperçoit de son absence au peu de volume de la recette.

Digitized by Google

— Mais on le dit à la mort !

— J'ignore ce qui en est, madame ; je sais seulement que cette nouvelle a mis en émoi tout Paris, ni plus ni moins que s'il était question d'un enfant de France. Mais probablement a-t-on fort exagéré son état.

— Oh ! n'essayez pas de me tromper, monsieur ! il est à toute extrémité !

Madame d'Aranda, en apprenant cette fatale nouvelle, avait réellement perdu la tête ; autrement elle eût compris que cette inexplicable indiscrétion de douleur livrait son secret. Mais son désordre était tel, qu'elle ne s'aperçut de sa terrible imprudence qu'à l'expression de compassion et d'affectueuse indulgence des traits de Lauzun. Elle cacha son front dans ses deux mains et se mit à sangloter d'une voix à fendre le cœur. Ces pleurs, ces gémissements convulsifs durèrent longtemps ; c'était un torrent de fiel auquel il fallait laisser son cours et qui s'épuiserait par sa violence même. En effet, cette crise nerveuse finit par s'apaiser, les larmes se tarirent, et cette exaltation aveugle fit place à plus de calme et de lucidité. Ce fut alors qu'elle se sentit mourir de confusion et de honte : qu'avait-elle dit et qu'allait-il penser d'elle ? Hélas ! cet aveu, échappé dans son trouble, n'était-il pas indispensable ? Qui la sortirait d'inquiétude, qui la soutiendrait de ses conseils, qui la protégerait contre elle-même, qui retiendrait sa raison prête à s'envoler, si elle se taisait, si elle n'appelait personne à son aide ? Sur la pente glissante et rapide où la passion la poussait, elle avait besoin, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur quelqu'un de fort et de généreux qui n'abusât point de la confiance qu'on lui témoignait. Et cet

Digitized by Google

homme, elle l'avait devant elle, c'était Lauzun, Lauzun, dont la tendresse toute paternelle devait lui inspirer une sécurité entière.

La comtesse, après avoir passé par un geste brusque son mouchoir de batiste sur ses paupières encore grosses de larmes, releva la tête, et, tentant un effort surhumain :

— Eh bien! oui, oui, je l'aime! murmura-t-elle d'une voix sourde. Je l'aime autant et plus que l'aimait cette pauvre femme dont vous m'avez raconté l'histoire!...

Elle ne laissa pas à M. de Lauzun le temps de répondre à cette confidence embarrassante; elle poursuivit impétueusement :

— Oh! ne songeons qu'à lui! ne songeons qu'à lui! il sera assez tôt d'écouter les conseils de la raison, quand le danger se sera éloigné!... Monsieur le duc! il faut que j'aie pour vous une estime bien profonde, il faut que je sois persuadée, comme je le suis, de la grandeur de votre âme et de l'intelligence de votre cœur, pour vous laisser lire dans mon propre cœur et vous avouer!... mais ne perdons pas un temps précieux en paroles vaines; monsieur le duc, voulez-vous être mon ami, mon frère?... voulez-vous avoir pitié de moi?...

— Parlez, madame, parlez; vous pouvez être sûre, quoi qu'il arrive, d'un dévouement sans bornes.

— Oh! merci!... eh bien! jurez-moi de ne pas me tromper, de me dire ce qui est, tout ce qui est. Courez voir par vous-même, si... le mal est aussi grand, s'il est véritablement en danger... Allez! moi j'attendrai ici. Mais, au nom du ciel! rappelez-vous dans quelles an-

Digitized by Google

goisses vous me laissez, et ne me faites pas trop languir !

Lauzun se leva en promettant de revenir au plus vite.

La comtesse s'enferma dans son oratoire et se mit à prier avec une ferveur presque mystique pour le malheureux qui se tordait peut-être dans les suprêmes convulsions de l'agonie. On sait le peu de scrupule et la facilité naïve avec lesquels des Espagnoles mêlent la divinité à leurs plus mondaines, à leurs plus profanes passions. Chez les nations méridionales, on sent beaucoup plus qu'on ne raisonne, et l'on vit beaucoup plus par le cœur et par les sens qu'autrement. La comtesse, d'ailleurs, et nous l'avons déjà dit, était une enfant candide et ignorante, d'une spontanéité qui ne permettait guère à la réflexion d'avoir voix au chapitre; c'était, enfin, une de ces natures emportées, ardentes, qui ne seront jamais criminelles qu'à demi. Elle passa tout le temps que dura l'absence de Lauzun dans les larmes et les prières, invoquant Dieu, suppliant la madone d'obtenir de son divin Fils le salut du comédien, comme si Clairval n'eût pas été à la fois un excommunié et le complice futur d'un amour qui ne pouvait qu'attirer les foudres du ciel !

Quelque célérité qu'il mit à se rendre chez le malade, Lauzun fut deux grandes heures avant d'être de retour à l'ambassade : une file d'équipages stationnait tout le long de la rue de l'acteur, il dut mettre pied à terre à une centaine de pas du lieu où se trouvait le domicile de Clairval. Jamais calamité publique ne remua à ce point ce bon peuple de Paris. Nous nous trompons, les fastes du théâtre, une fois seulement, offrent la même

Digitized by Google

anxiété générale, le même concours d'une population attachée à la vie d'un homme ; nous voulons parler de la maladie que fit Molé en 1766, et qui plongea dans la désolation et la cour et la ville. Depuis deux jours, le parterre de la Comédie-Italienne demandait à hauts cris des nouvelles du Magnifique à l'acteur chargé de faire l'annonce. Une distribution de bulletins, rédigés avec une scrupuleuse exactitude par les docteurs Lorri et Barthès, fut organisée à la porte, et les moins empressés les envoyaient prendre par leurs gens ; c'est dire assez que les plus inquiets venaient eux-mêmes et cherchaient à pénétrer jusque dans la chambre du malade, qu'un ordre formel de ses médecins avait murée, en dépit des plus opiniâtres et des plus tenaces instances. Lauzun tenta l'impossible pour faire exception à cette consigne rigoureuse ; il dut se contenter de l'exhibition du bulletin. Le délire n'avait pas cessé un seul instant ; on redoutait une congestion au cerveau. La Faculté ne pouvait ou ne voulait se prononcer, elle disait qu'il fallait *voir venir*, le grand mot des médecins et des diplomates. Cette réserve n'annonçait rien de bon.

Le duc avait perdu un temps infini à chercher à gagner les valets métamorphosés en autant de cerbères préposés à la garde des issues ; il se hâta de reprendre la direction de l'hôtel, où on l'attendait avec la fièvre de l'impatience et de l'inquiétude. La comtesse était dans un état à faire pitié. Elle donna ordre de l'introduire dans son oratoire où elle s'était réfugiée ; l'émotion lui avait coupé bras et jambes, elle eût essayé de faire un pas qu'elle eût roulé sur le parquet. La

Digitized by Google

figure triste du messager ne l'édifiait que trop sur la nature des renseignements qu'il rapportait. Son imagination exaltée devait d'ailleurs la prédisposer à accueillir les présages les plus sinistres; elle s'écria, en cachant sa tête entre ses mains, d'une voix déchirante :

— Il est mort! ne me cachez rien! je vois bien qu'il est mort!

Le duc eut toutes les peines à la persuader qu'on n'en était pas là encore, bien qu'il ne fallût point se faire illusion sur la gravité du mal : Clairval était d'une constitution de fer, et, pour peu que sa guérison ne fût pas radicalement impossible, on pouvait s'en reposer sur les soins et le talent de ses médecins. Madame d'Aranda repoussait, avec une sorte de jouissance amère, les quelques chances de salut offertes par ce tempérament robuste sur lequel les docteurs Lorri et Barthès comptaient plus que sur l'efficacité de leurs remèdes.

M. de Lauzun finit par s'apercevoir que le baume qu'il versait sur la plaie pour l'endormir ne servait qu'à l'irriter. Ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de ne pas contrarier le cours de cette douleur par des tentatives de consolation et par des discours qu'on n'écoutait même pas. La comtesse arracha l'engagement formel au duc de lui apporter plusieurs fois le jour des nouvelles du comédien; il dut lui promettre de la tenir au courant des moindres accidents qui pourraient survenir, soit en bien, soit en mal. Après tout, ce n'était pas le moment de combattre un amour pour longtemps sans danger.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent sans aucun changement, sans une amélioration sensible dans l'état de Clairval. Les bulletins ne variaient guère, même de

Digitized by Google

forme, matin et soir, Lauzun revenait du domicile de l'acteur avec des renseignements copiés sur les renseignements de la veille; et leur teneur n'était pas de nature à rassurer l'âme en peine qui les attendait avec une anxiété et des palpitations que nous renonçons à rendre. La jeune femme était tombée dans un morne accablement, une sorte de marasme hébété, dont elle ne semblait sortir qu'à l'aspect du duc. Ses yeux alors s'animaient d'un éclat extraordinaire : son arrêt à elle ne dépendait-il pas des paroles qu'il allait prononcer? Mais, aussitôt qu'il avait parlé, elle se renveloppait, pour ainsi dire, dans son affaissement comme un mort dans son linceul. M. d'Aranda commença à s'inquiéter de cet engourdissement moral qui, pour n'avoir pas de cause apparente, n'en offrait pas moins tous les symptômes d'un malaise trop réel. Mais, dès les premiers mots, on se refusa, avec une persistance impatiente, à accepter les seuls remèdes que la médecine pût conseiller en pareil cas, et qui consistaient dans des distractions et la promenade : il eut beau faire, il ne put rien obtenir.

Un matin, Lauzun, au lieu d'être introduit dans la chambre à coucher de la comtesse, le fut dans son oratoire, où elle l'avait reçu une fois déjà, Il l'a trouva à genoux sur un élégant prie-Dieu sculpté; elle se leva aussitôt.

Ses traits avaient une animation étrange; son regard brillait d'un feu sombre, il était empreint d'un air de résolution inflexible qui alarma le duc, sans qu'il sût pourquoi.

— Eh bien?... lui dit-elle en attachant ses yeux sur

Digitized by Google

les siens, comme si elle se fût défiée de la véracité de ses rapports.

— Toujours de même.

La comtesse ne répondit rien et garda quelques secondes un silence dont elle sortit, en se tournant vers lui, par un mouvement brusque et décidé :

— Je veux le voir, fit-elle.

Lauzun crut s'être trompé.

— Oui, oui, je veux le voir, répéta-t-elle avec le même accent d'énergique volonté.

— Mais, madame, vous n'y songez pas!

— Oh! pas de représentations inutiles. M. de Lauzun, c'est à votre dévouement et non à votre prudence que je m'adresse; je veux le voir, j'y suis bien résolue! consentez-vous à m'en faciliter les moyens?

— Madame, encore un coup, je ne puis vous laisser réaliser une si terrible extravagance; permettez-moi de vous objecter...

— Quoi, monsieur? que je me perds? je vous avertis que cette possibilité, cette probabilité, si vous aimez mieux, serait une certitude, que cela ne m'arrêterait pas un moment! Oh! je ne puis plus vivre ainsi; non, je ne le puis plus! cette situation est intolérable, je veux voir par moi-même...

— Mais, madame, que voulez-vous voir?

— Que sais-je, moi? s'il vit!

— En doutez-vous?

— Eh bien! oui!... Vous me portez assez d'affection pour me tromper, pour chercher à prolonger le plus possible l'ignorance où je suis de ce qui se passe... pour me mentir, enfin!

Digitized by Google

— Vous n'y pensez pas, madame! et, en supposant, pourrais-je espérer que tout le monde qui vous entoure et qui ne sait pas l'ardent intérêt que vous prenez à Clairval, fît preuve de la même retenue et de la même discrétion? Convenez que vos craintes n'ont aucun fondement; si je vous trompais, il vous serait aisé de connaître la vérité, en questionnant la première personne venue.

— N'importe! interrompit-elle avec la même résolution, il faut que je le voie.

Le duc chercha à faire envisager à cette pauvre tête exaltée toute la folie d'un semblable projet; mais elle ne le laissa pas achever.

— Monsieur de Lauzun, je vous ai dit, en commençant, que c'était à votre dévouement et non à votre raison que je m'adressais. Maintenant, quelle sera votre réponse? dois-je compter sur vous ou renoncer à l'assistance que j'attendais de votre... pitié?

— Madame, l'attachement profond que vous m'inspirez m'imposait le devoir de vous faire envisager tout ce que votre dessein présente de périls, d'impossibilités même. Si rien n'est capable de vous retenir, vous sentez que je ne vous abandonnerai pas dans une circonstance aussi critique. Mais, je vous en supplie encore, réfléchissez, réfléchissez!

Madame d'Aranda fit un geste d'impatience fébrile :

— Monsieur de Lauzun, son Excellence est à Versailles et ne reviendra que demain dans la journée : ce soir, je serai prête, venez m'attendre dans un fiacre à la petite porte de l'hôtel; je trouverai bien les moyens de leur dérober mon absence. Viendrez-vous?

La réponse du duc se fit attendre quelque temps.

Digitized by Google

— A quoi songez-vous? lui demanda la comtesse, qui crut lire sur son visage une hésitation de mauvais augure.

— Je pense aux difficultés matérielles qui nous restent à surmonter. La porte de Clairval est rigoureusement fermée pour tout le monde, et je n'ai pu, moi-même, obtenir le privilége de l'exception, vous le savez. On ne nous laissera pas parvenir jusqu'à lui.

La comtesse était dans une situation d'esprit telle que tout obstacle devait accroître la sourde irritation à laquelle elle était en proie; elle prit l'objection du duc pour une défaite et elle ne le lui dissimula point.

— Eh bien! alors, s'écria-t-elle avec une véhémence passionnée, j'irai seule, et s'il ne faut rien moins que cela pour les fléchir, je me roulerai aux genoux de ses gens, qui auront pitié de moi et m'accorderont ce que je leur demanderai!

— Vous êtes cruellemet injuste envers moi, madame la comtesse; vous me traitez en ami équivoque et sur la sincérité duquel on ne compte guère. Je vous jure, madame, que ce qu'il sera humainement possible de faire pour obtenir ce que vous désirez, je le ferai, et je vais mettre à profit le temps qui me reste pour aplanir tous les obstacles. Je serai à huit heures à vous attendre dans un fiacre, près de la petite porte de l'hôtel. Si, malgré mes efforts, toute chance d'arriver nous était interdite, je vous le ferais savoir par quelques lignes. Avez-vous autre chose à me dire, madame?

— Oh! j'ai à vous demander pardon des paroles insensées que je vous ai adressées et qui étaient si loin de mon cœur! articula la jeune femme en versant un tor-

Digitized by Google

rent de larmes. Mais ma raison succombe à la fin à toutes ces luttes et aux agitations incessantes auxquelles je suis livrée depuis quelques jours! j'en deviendrai folle, c'est sûr! et c'est ce qui peut m'arriver de mieux!

— Pauvre et malheureuse femme! murmura le duc avec un pénible attendrissement. Vous auriez bien plutôt fait d'éteindre cet amour sans issue; mais je sens que je prêche dans le désert. Chacun dans ce monde a sa destinée à subir, et nul ne lui échappe. Dieu veuille que la vôtre ne ressemble pas à celle de cette autre amie, que je ne pus sauver, et dont l'exemple devrait vous arrêter sur la lèvre même de l'abime!... A ce soir. Mais ne méprisez pas la moindre des mesures qui puisse assurer le secret de votre absence.

Lauzun prit congé d'elle à ces mots. Ses démarches auprès des gens de Clairval furent sans succès; ni l'or, ni les plus beaux raisonnements ne firent contre la consigne qui leur avait été donnée. Par bonheur, au milieu de l'escalier, il se croisait avec le docteur Barthès. Comme les ordres émanaient de son confrère et de lui, la cause était gagnée s'il réussissait à lui arracher un sauf-conduit. Le médecin opposa une rude résistance:

— Mon cher docteur, lui dit Lauzun, c'est un acte d'humanité que je réclame de vous. Une pauvre femme se meurt dans l'anxiété la plus cruelle; je n'exagère pas, son salut peut dépendre d'une complaisance dont les suites ne seraient à craindre que dans le cas où le délire disparaîtrait. D'ailleurs, je serai là, et je prends tout sur moi. Voyons, vous ne sauriez me refuser sans cruauté.

Barthès céda, quoique avec répugnance, et leva la

Digitized by Google

consigne en faveur du duc et de sa protégée inconnue.

Lauzun fut exact. A huit heures, il stationnait avec un fiacre à quelque distance de la petite porte de l'ambassade. Le temps était froid, mais sec; pas une étoile ne brillait au ciel. Bien que, depuis plusieurs années, les réverbères eussent succédé aux lanternes où brûlait une misérable chandelle dont la lueur éclairait à peine une circonférence de quatre pas, le système d'éclairage était encore très-imparfait et ne se montrait, à l'égard de la lune, qu'un coadjuteur des plus insuffisants, quand la blonde Phébé prenait ses vacances, sûrement pour s'égarer dans les bois où la surprit jadis Actéon. On était bien loin alors de notre gaz et de sa lumière splendide; mais, pour Lauzun et pour la comtesse, cette obscurité était ce qui pouvait leur advenir de plus heureux. Celui-ci n'eut pas trop à attendre. Il crut apercevoir une ombre glissant légèrement sur le mur de l'hôtel; bientôt on s'approcha de lui avec une hésitation qu'expliquait l'appréhension d'une méprise. Il s'avança vers la comtesse, car c'était elle, et s'empara de sa main tremblante comme si l'infortunée eût eu le frisson.

— C'est moi, madame, ne craignez rien.

Madame d'Aranda avait bon besoin de cette parole rassurante, elle se mourait d'effroi. Il l'aida à monter dans la voiture de place, et s'assit à ses côtés. Elle était vêtue d'une robe noire, et elle avait enveloppé ses épaules d'une vaste calèche; un loup lui couvrait entièrement le visage : ainsi, elle était méconnaissable. Tant que dura le trajet, il régna entre eux un silence que le bruit des pulsations de sa poitrine interrompait seul. Plus elle approchait, plus elle se sentait défaillir;

Digitized by Google

lorsque le fiacre s'arrêta, elle était à bout de ses forces. Le duc fut obligé de la recevoir dans ses bras, ses jambes ne la soutenaient plus.

— Un peu de courage, madame. Songez que c'est votre seule volonté qui vous amène ici.

— Vous avez raison, répondit-elle. J'en vais avoir, il le faut bien.

Elle s'appuya sur son bras, et ils montèrent lentement les quelques marches qui menaient chez Clairval. Barthès avait donné des ordres, on ne fit aucune difficulté de les introduire. Après avoir traversé plusieurs pièces sombres, ils arrivèrent au palier de la chambre à coucher. La comtesse s'arrêta toute glacée et posa sa main sur cœur ; mais cette dernière faiblesse eut la durée d'un éclair : la porte s'était ouverte devant eux, elle suivit M. de Lauzun, qui fit signe au domestique, ainsi qu'à la femme assise au chevet du malade, de les laisser.

Clairval, épuisé par la fièvre, avait fini par tomber dans un anéantissement profond. Madame d'Aranda ôta son loup et s'approcha du lit avec de violentes palpitations ; il lui semblait que la vie vacillait en elle comme la lueur tremblante d'une lampe exposée à tous les vents. Le comédien avait la face tournée du côté de la ruelle et l'un des bras hors du lit ; elle s'empara de sa main et la serra dans les siennes, sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Cette légère pression le secoua tout à coup de sa torpeur comme une décharge électrique ; il se dressa sur son oreiller. La comtesse ne put réprimer un geste d'épouvante et retira vivement le bras. Les yeux de celui-ci s'attachèrent sur elle avec une fixité étrange ; ils paraissaient la dévorer. La voyait-il ? La reconnaissait-il ?

Digitized by Google

Un sentiment de pudeur instinctif et d'extrême confusion fit porter à la pauvre femme les deux mains à son visage et abriter cette honte enfantine derrière le rempart de ses dix doigts. Un cri de Clairval l'arracha à cette posture, d'une grâce ravissante bien à son insu :

— Madame d'Aranda ! avait murmuré le Magnifique.

Elle ne se trompait pas, c'était son nom, bien véritablement son nom qu'il avait prononcé !

— Hélas ! madame, lui dit Lauzun, vous n'avez rien à craindre, le malheureux ne vous voit pas, et s'il a balbutié votre nom, c'est que dans son délire vous êtes là sans doute.

Le regard étincelant de Clairval enveloppait toujours la comtesse d'un réseau magnétique. Quoique ce regard fut inintelligent, la pauvre femme se sentait rougir et pâlir, comme s'il eût été capable d'apprécier tout son bonheur. Elle glissa sur ses genoux et reposa sa tête sur la couverture du lit ; ses yeux secs et arides forcèrent leurs écluses, les sanglots se firent jour ; durant quelques minutes, elle emplit de ses gémissements convulsifs la chambre du malade. Le duc redouta presque une crise nerveuse et se repentit d'avoir cédé aux prières de la comtesse. Tout l'exhortait à mettre fin à une pareille situation.

— Il faut nous retirer, Madame, fit-il d'un ton d'affectueuse autorité. Le voilà qui retombe épuisé sur l'oreiller. Vous savez maintenant à quoi vous en tenir, et votre absence ne pourrait se prolonger davantage sans une grave imprudence. Venez, Madame ; reprenez votre loup et daignez accepter mon bras.

Digitized by Google

Madame d'Aranda releva le front, ses joues étaient noyées de larmes. Elle ne rencontra plus, en effet, ce regard brûlant et fiévreux qui l'avait comme transperçée : Clairval était retombé dans son atonie. Elle s'empara de nouveau de sa main et la posa sur son cœur avec un geste inexprimable d'amour et de désespoir.

Le duc, à qui le plancher brûlait les pieds, lui présenta son masque de velours et la supplia de ne pas demeurer plus longtemps ; celle-ci obéit machinalement et se laissa entraîner hors de la chambre de l'acteur. Elle n'avait plus la tête à elle. On lui eût dit de s'élancer du haut de l'escalier, que très-sûrement elle l'eût fait. Lauzun mit à profit cette docilité passagère et qui pouvait se raviser ; en un clin d'œil, il l'avait fait remonter dans le fiacre, et, un instant après, il la descendait à quatre pas de l'ambassade, d'où il ne s'éloigna que lorsqu'il se fut convaincu que la jeune femme avait opéré sa retraite mystérieuse sans nul encombre.

Le lendemain, quand il se présenta chez elle, elle était au lit ; son mari était assis à son chevet, ainsi qu'un second personnage qu'il reconnut aussitôt : c'était le docteur Maloët. M. d'Aranda alla à sa rencontre :

— Vous savez ce que j'avais prédit à cette enfant gâtée qui n'en veut faire qu'à sa tête ; les moindres indispositions prennent un caractère grave si on les brave ou les néglige, et c'est précisément ce qui est arrivé. La comtesse, cette nuit s'est sentie assez mal pour que ses femmes, effrayées, aient cru devoir envoyer chercher le docteur ; et ce matin, à mon retour de Versailles, voici l'affreuse mine que j'ai trouvée. Voyez, mon cher Lauzun, si la comtesse ne fait pas peur !

Digitized by Google

Madame d'Aranda, en effet, avait la pâleur d'une morte. L'impression pénible qu'elle avait puisée chez Clairval avait porté le dernier coup à cette vigueur factice, qui n'était que de la fièvre ; elle s'était affaissée comme un ballon, dont l'air a fini par rencontrer une issue ; trois mois de maladie n'eussent pas plus tristement altéré cette mignonne et expressive figure. Elle adressa au duc un sourire d'intelligence, empreint d'une navrante mélancolie. Lui seul savait son mal, auquel le docteur Maloët, tout habile et tout expérimenté qu'il fût, ne pouvait rien. Ce dernier ne tarda pas à se lever. Il recommanda beaucoup de calme et de tranquillité, et sortit avec le comte sérieusement inquiet de l'état de sa femme.

Une fois seuls, la première question, on le sent, eut Clairval pour objet : c'était son unique pensée, sa préoccupation unique. Lauzun répondit que les médecins avaient constaté quelque mieux et qu'il fallait espérer. Ce bulletin n'était peut-être pas fort exact ; mais les ménagements dont elle avait besoin rendaient plus que licite un mensonge qu'il ne dépendait que du ciel de changer en une vérité. La nécessité qui clouait au lit madame d'Aranda avait cela de presque heureux, qu'elle prévenait cette série d'extravagances qu'on eût pu avec quelque fondement redouter de ce cerveau en ébullition. L'ébranlement avait été tel, que la pauvre femme ne paraissait pas devoir quitter la chambre de longtemps, et, d'ici-là, le sort de Clairval serait fixé : ou il s'acheminerait vers son rétablissement, ou tout aurait été dit. Mais, dans les deux cas, le malaise de madame d'Aranda devenait un mal pour un bien ; un mal, après tout, que le repos et quelque calme sauraient vaincre, et qui du

Digitized by Google

moins rendait impossible la répétition de l'imprudence inouïe dont Lauzun s'était vu contraint de se faire le complice.

L'affaissement physique de la comtesse devait forcément réagir sur le moral ; elle tomba insensiblement dans une langueur indéfinissable. Toute cette passion emportée fit place à une espèce d'incurie stupide, de sommeil intellectuel dont on avait peine à l'arracher par intervalle. Les organes détendus se refusaient à tout service et semblaient exiger un temps d'arrêt avant de reprendre leur équilibre et leurs fonctions respectives. Cet état ne laissait pas que d'être inquiétant, et Maloët, qui en cherchait vainement la cause cachée, ne dissimulait pas une partie de ses craintes. Lauzun eût pu sans doute le rassurer d'un mot, mais c'eût été mettre celui-ci au fait d'un secret enfoui au plus profond du cœur de la jeune femme, et cette confidence il n'avait pas le droit de se la permettre.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi sans la moindre modification dans l'état de la comtesse. Un soir que l'ambassadeur et le médecin entouraient son lit, le hasard voulut que la conversation vint à rouler sur les théâtres, les acteurs, les intrigues de coulisses, et sur les mille petits accidents de cette république remuante que M. de Richelieu était plus fier de régenter qu'il ne l'avait jamais été, lorsque la confiance et la faveur du roi l'appelèrent au gouvernement d'une province. Avec un pareil point de départ, il ne fallait pas une énorme transition pour arriver à Clairval ; et ce fut le comte qui reporta la conversation de ce côté, bien éloigné de

Digitized by Google

soupçonner tout ce qu'un pareil sujet avait de palpitant pour sa femme. Depuis une heure, il luttait corps à corps et très-infructueusement avec cet accablement de plomb, cette incurie désespérante que rien ne parvenait à dissiper; il se rappela que madame d'Aranda avait assisté à la fameuse représentation de *Richard*; il espéra affriander sa curiosité en lui racontant ce qu'il tenait du maréchal, qu'il quittait, lorsqu'il s'était rendu près d'elle.

— A propos, ma chère amie, vous savez cette sournoise et endiablée de Rosalie, qui a joué un si vilain tour à Clairval et que M. de Richelieu avait envoyée à l'hôtel de la Force, pour lui apprendre à n'avoir de pelotes que sur sa toilette? La Comédie-Italienne, qui ne voit plus personne, est allée en corps implorer le duc afin qu'il lui rendit la donzelle; prolonger sa réclusion, c'eût été châtier tout autant ce pauvre théâtre que la trop espiègle actrice. Le besoin qu'on avait d'elle a brisé les portes de sa prison; elle est libre depuis hier.

— Ma foi, interrompit Maloët, tant pis pour la Comédie-Italienne, je l'y eusse laissée un mois ou deux, moi; Clairval est redevable à cette peste de l'état où il est; j'aurais attendu, pour la relâcher, que sa victime fût hors de danger.

Si l'ambassadeur eût jeté les yeux en ce moment sur sa femme, il eût été plus que surpris d'avoir si complétement réussi: madame d'Aranda s'était presque dressée sur son lit et semblait suspendue aux lèvres de son mari.

— Eh bien! vous auriez tort, répondit-il; cette Rosa-

Digitized by Google

lie, au fond, est une bonne enfant qui aime Clairval de toute son âme. Il paraît que celui-ci n'est pas d'une fidélité à toute épreuve ; elle pensait avoir à se plaindre de lui, et, dans un accès de jalousie...

— Foin d'un pareil amour ! J'estime peu les femmes prêtes à vous dévisager au premier soupçon ; les femmes devraient laisser les griffes aux chats et se contenter d'être bonnes et d'être douces ; cela vaudrait mieux, et pour elles et pour nous.

— Sans doute, mais il faut les prendre telles qu'elles sont. Quant à celle-là, si la tête est trop vive, le cœur est excellent. M. de Richelieu l'a mandée, au sortir de l'hôtel de la Force, et lui a signifié qu'il ne lui rendait la liberté qu'à la condition expresse qu'elle irait faire ses excuses à Clairval et lui témoigner le regret d'une espièglerie un peu bien osée, aussitôt que ce dernier serait en état de la recevoir. Elle ignorait la maladie du Magnifique : elle s'est mise à fondre en larmes, à pousser des soupirs déchirants, en apprenant le résultat d'une vengeance qu'elle ne voulait pas si complète. Ce n'était pas un désespoir joué ; le vieux maréchal n'eût point demandé mieux que de la consoler (que dites-vous d'une pareille prétention à quatre-vingt-quatre ans bien sonnés ?); il y perdit son latin : la pauvre fille se meurtrissait le sein, se traitant d'infâme, de misérable et jurant qu'elle ne survivrait pas à Clairval, s'il devait mourir. Enfin, elle a laissé le vieux renard tout attendri et les yeux humides, lui qui n'a guère versé que de fausses larmes dans le cours de sa longue et très-active carrière.

— Ce que me dit là votre Excellence me raccommode

Digitized by Google

un peu avec cette Rosalie. Et quand reparaît-elle à la Comédie-Italienne ?

— Ah ! voilà la question. Elle a volé, sans reprendre haleine, à la demeure de Clairval, et a pénétré jusqu'auprès de lui, malgré la consigne des médecins et les efforts des domestiques de celui-ci pour lui barrer le passage ; elle s'est installée à son chevet et a déclaré qu'on ne l'en arracherait que morte. On a eu beau faire, beau user de diplomatie, on n'a pu la décider à changer de résolution : elle a passé toute la nuit à le veiller ; elle prétend que c'est son droit, que sa place est là, et qu'elle ne la cédera à personne, tant qu'il lui restera un peu de souffle. Quant à reparaître sur les planches, il ne faut pas lui en parler, on la hacherait plutôt par morceaux.

Le docteur, qui s'était retourné à cet instant du côté de l'alcôve, fut frappé de l'altération des traits de la comtesse ; il se leva vivement, et lui tâta le pouls :

— Vous avez de la fièvre, madame, lui dit-il ; notre bavardage vous fatigue, et il est temps d'y mettre fin, je le vois. Vous avez besoin de tranquillité ; nous allons vous laisser.

— Vous avez raison, docteur, articula-t-elle d'une voix saccadée, le repos m'est nécessaire, et me fera grand bien. Adieu donc, messieurs, je vais tâcher de sommeiller.

Digitized by Google

VI

La guérison.

La comtesse passa une nuit terrible. Depuis quelques jours, par une fatalité qui semblait prendre à tâche de l'accabler, Lauzun était à la Rochelle, où l'avait appelé son parent, M. de Voyer, pour des intérêts de famille; et, jusqu'à son retour, elle allait être condamnée à vivre dans la plus douloureuse, dans la plus intolérable incertitude. Et n'avoir personne à qui se fier, sur qui compter, personne à qui elle osât ouvrir son cœur ! La journée s'écoula pour l'infortunée dans une exaltation que ses tentatives de dissimulation ne faisaient qu'accroître encore; pour peu que cela se prolongeât, il était à redouter que la tête de la pauvre femme ne pût résister à un pareil bouillonnement. Elle avait enjoint à ses gens, dans le cas où M. de Lauzun se présenterait, de l'introduire sur-le-champ ; elle eût donné de grand cœur dix années de sa vie, si ce sacrifice eût eu pour effet de hâter son retour : lui seul la sortirait de l'inquiétude atroce qui la dévorait !

Sans doute le ciel eut pitié d'elle. Vers les neuf heures, on vint lui dire que le duc était là, et demandait si elle voulait le recevoir. Lauzun, quelques minutes après, entrait dans sa chambre et approchait de ses lè-

Digitized by Google

vres la main qu'on lui tendait avec une reconnaissance ineffable. Il était son sauveur; car il fût resté vingt-quatre heures de plus à la Rochelle, qu'elle succombait à la violence de ses angoisses.

Madame d'Aranda ne lui laissa pas le loisir de s'informer comment elle allait. A peine la camériste qui avait introduit Lauzun s'était-elle retirée, qu'elle s'écria avec la véhémence débordante d'un désespoir longtemps contenu :

— Vous savez ce qui se passe ?

— Que se passe-t-il, madame la comtesse ? Je descends de chaise, et c'est le tout si j'ai pris le temps de réparer hâtivement le désordre de ma toilette, pour laquelle je réclame votre indulgence.

— Eh bien ! la malheureuse a eu l'effronterie de remettre les pieds chez *lui* !... et, à l'heure qu'il est, elle est installée dans sa propre chambre, au chevet de son lit, où elle a déclaré qu'elle prétendait demeurer envers et contre tous !... N'est-ce pas affreux ? N'est-ce pas scandaleux jusqu'à l'invraisemblance ?... Et on ne l'a pas jetée dehors comme la dernière des misérables !... et on la laisse s'établir insolemment dans l'appartement même de sa victime !... Que dites-vous de cela, vous, Lauzun ?...

Lauzun ne comprenait rien à ce flux de paroles heurtées et décousues ; il la pria de s'expliquer. Alors elle lui raconta d'une voix étranglée ce qu'elle avait, la veille, appris de son mari, l'élargissement de Rosalie, la clause que le maréchal avait mise à sa sortie de la Force, et l'héroïque résolution de celle-ci, aussitôt qu'elle avait été instruite du danger de Clairval. Lorsque la comtesse

Digitized by Google

eut achevé, elle arrêta sur le duc ses deux grands yeux noirs brillants d'un feu sombre :

— N'est-ce pas, fit-elle, qu'il la chassera en recouvrant sa raison ?

L'ambassadeur entra en ce moment et les confidences durent inévitablement en rester là.

M. de Lauzun, fatigué par le voyage, ne tarda pas à se lever. La comtesse lui lança un regard qu'on ne saurait rendre : c'était une prière de ne pas oublier dans quelles transes elle vivait, et de faire qu'elles ne se prolongeassent pas trop.

Encore une nuit de cruelle insomnie à dévorer! mais enfin, le lendemain, elle saurait à quoi s'en tenir et jusqu'à quel point le récit du comte était exact ; elle saurait si cette Rosalie s'obstinait à s'implanter dans le domicile même de l'homme dont elle causait la mort ! Mais que cette nuit lui parut longue !

Le duc ne se présenta que fort tard à l'ambassade. Sa figure trahissait une vive agitation. La comtesse était seule quand elle le reçut. Elle avait tant souffert qu'elle ne put réprimer un cri de reproche à sa vue :

— Oh ! monsieur de Lauzun ! je n'ai pas le droit de me plaindre, vous ne me devez rien ; mais vous n'ignoriez pas mes tortures ; j'eusse pensé que vous auriez mis plus d'empressement à les faire cesser ?... Enfin, que venez-vous m'apprendre ?

Il fut effrayé de l'altération de ses traits ; il lui saisit la main avec un intérêt des plus tendres :

— Croyez bien ! Madame, qu'il n'a pas dépendu de moi de venir plus tôt. Je sors de chez notre malade à l'instant.

Digitized by Google

— Eh bien ?...

— Eh bien ! on vous a dit vrai... Mademoiselle Rosalie s'est installée à son chevet, d'où elle ne s'est pas éloignée une seconde depuis.

— Et vous, vous ne lui avez pas démontré que... par pudeur... pour cent motifs, sa présence dans cette maison était un scandale ; qu'est-ce que je dis donc ? un sacrilége !... et vous ne lui avez pas fait entendre combien cela est odieux, combien cela est inouï, de sa part ?...

— Hélas ! toute coupable qu'elle soit, elle l'aime ; le dévouement et les soins dont elle l'entoure sont ses seuls moyens d'expier sa faute ; comment eussé-je pu la décider à y renoncer ? Vous sentez qu'elle ne m'eût pas plus écouté que les autres.

— Vous approuvez donc sa présence chez Clairval ? murmura la comtesse avec un accent d'aigre ironie. Alors, c'est moi qui ai tort en m'indignant de voir réunis sous le même toit la victime et le bourreau ! N'en parlons plus.

Un silence morne régna durant quelques instants entre les deux interlocuteurs.

— Nous verrons bien, reprit-elle d'une voix sourde, s'il sera de votre avis, lui, en admettant que Dieu permette qu'il retrouve la raison... car il a toujours le délire, n'est-il pas vrai ?... il ignore ce qui se passe, il ne l'a pas reconnue, il ne sait pas que cette... femme respire le même air que lui ?... Dites ! mais dites donc !

Ces derniers mots furent articulés avec une impétuo-

Digitized by Google

sité impossible à rendre. La réponse du duc se faisait attendre : on lisait une sorte d'incertitude, d'hésitation, qui n'échappa point à madame d'Aranda.

— La connaissance lui serait-elle revenue ? s'écria-t-elle en se levant à moitié sur son lit.

Lauzun fut effrayé de la violence passionnée qu'elle mit dans cette question.

— Non, madame, non, se hâta-t-il de répondre ; il ne va ni mieux, ni plus mal ; le délire ne l'a pas quitté : il ne voit ni ne comprend rien de ce qui se peut faire autour de lui... rassurez-vous.

Ce fébrile emportement avait suffi pour briser les forces de la comtesse ; elle retomba lourdement sur son oreiller sans ajouter un mot, et sembla oublier jusqu'à la présence du duc. Celui-ci hocha la tête d'un air de profonde pitié : quel que fût l'avenir de cet amour insensé, il fallait compter sur une catastrophe, sur un déchirement de cœur tout au moins.

Une semaine entière s'écoula sans le moindre incident ; madame d'Aranda s'était renfermée dans une taciturnité sombre, un calme apparent, sur lesquels son mari prit le change. L'accueil qu'elle faisait à Lauzun était froid et embarrassé, comme si elle eût eu à lui reprocher des torts graves, des torts réels ; elle ne lui parlait guère que pour s'informer de Clairval, dont l'état était le même ; le nom de Rosalie ne vint pas une seule fois sur ses lèvres. Loin de se formaliser de l'espèce de rancune qu'on lui gardait, loin de s'en affliger, Lauzun faisait semblant de n'en rien voir ; était-ce indulgence pour cette injustice de malade, ou tout autre motif ? c'est ce que nous ne saurions préciser ; le fait

Digitized by Google

cat qu'il s'accommodait de cette bouderie persistante, comme si elle eût aplani les difficultés d'une situation singulièrement délicate.

Madame d'Aranda ne voulait recevoir personne; c'était à peine si elle permettait au comte de passer quelques secondes au pied de son lit ; tout l'obsédait : ses caméristes ne l'approchaient qu'en tremblant. Cette douceur angélique qui faisait le fond de son caractère s'était transformée en une aigreur, colère, une irritabilité presque perpétuelle. Le duc ne se rebutait point ; il venait tous les matins, apporter des nouvelles de Clairval, et ses bulletins ne variaient que de forme. Elle l'écoutait sans l'interrompre, mais sans lui adresser la moindre question : elle le remerciait le plus souvent par une monosyllabe ou un simple coup de tête : c'était tout ce qu'il en obtenait. Quoiqu'extérieurement rien n'annonçât un orage imminent, ce calme perfide cachait une tempête inévitable, une tempête qu'on pouvait plus ou moins reculer, mais qui devait avoir son heure ; et, malgré les efforts de Lauzun, cette heure-là ne sonna que trop tôt.

Un matin, par une de ces rares journées d'hiver que réchauffe un soleil pâle et mélancolique mais souriant comme un convalescent qui se rattrape à la vie, Lauzun trouva la comtesse sur son lit, le regard moins sombre, les traits moins contristés ; quel que soit ce qui se passe au dedans de nous, nous subissons toujours un peu l'influence des choses extérieures. Elle se montra plus affable et lui tendit sa jolie main avec une cordialité charmante : l'espèce de froideur qu'elle lui avait témoignée depuis quelques jours ne faisait que

Digitized by Google

doubler le prix de cette faveur. L'éternel objet des préoccupations de la jeune femme, Clairval, ne fut pas oublié : la comtesse, cette fois, l'interrogea longuement; pour rien au monde elle n'eût voulu prononcer le nom de Rosalie; et, cependant, c'était là le but caché des mille questions détournées dont elle le harcelait. Mais celui-ci était loin de lui venir en aide : ses réponses brèves et évasives n'étaient pas de nature à satisfaire l'inquiète curiosité de l'ambassadrice. On eût pu croire qu'il prenait plaisir à retenir le mot qu'elle cherchait à lui dérober, si ses paroles embarrassées n'eussent pas manifestement accusé une toute autre cause à cette réserve étrange.

Madame d'Aranda finit par s'apercevoir du manége de Lauzun. Son visage se contracta douloureusement : il ne savait que trop ses tortures secrètes, et c'était au moment où elle avait le plus besoin de sa pitié et de ses consolations qu'il jouait pauvrement avec un sentiment qu'il eût dû comprendre et excuser ! Etait-ce bien d'un ami et d'un frère ? L'âme blessée de l'infortunée se replia sur elle-même, comme ces fleurs pudiques qui se referment au moindre contact ; elle se tut aussitôt et se résigna, le désespoir au cœur, à demeurer dans la même ignorance de ce qui se passait chez le comédien.

Un silence plein de gêne avait succédé depuis quelques minutes déjà à une conversation d'abord assez animée, lorsque la porte s'ouvrit : c'était Maloët. Lauzun poussa un soupir d'allégement ; le médecin lui rendait, sans s'en douter, un signalé service. Maloët, après avoir tâté le pouls de la malade, vint s'asseoir en face du duc :

Digitized by Google

— Allons, dit-il, il me semble que cela va mieux; avec un peu de courage et de volonté de guérir, madame la comtesse, sous peu vous serez sur pied. D'ailleurs, il le faut. C'est pour moi une affaire d'amour-propre : je ne veux pas être moins heureux que mes deux confrères Lorri et Barthès.

C'étaient les médecins de Clairval, on ne l'a pas oublié; la comtesse se retourna vivement:

— Et que leur est-il arrivé de si heureux? fit-elle avec un tressaillement instinctif.

— Quoi! vous ne savez pas?

— Je ne sais rien.

— Eh bien! mais, la guérison de Clairval, ou peu s'en faut.

Lauzun fit signe au docteur de se taire, mais il ne l'aperçut point.

— La guérison de Clairval! s'écria madame d'Aranda; mais vous vous trompez, docteur! la maladie de Clairval n'a pas fait un pas; Clairval a toujours le délire... De qui tenez-vous donc vos renseignements?

— Mais ils pourraient venir de plus mauvais lieu, madame la comtesse: c'est Barthès que j'ai rencontré aujourd'hui même dans la rue du Jardinet, qui m'a assuré que son malade était sauvé, et en pleine voie de guérison, qui plus est.

— Il a donc retrouvé la connaissance... entièrement?

— Il y a, parbleu, longtemps: eh! mais, le lendemain même du jour où la petite Rosalie s'est installée à son chevet. On prétend que l'amour fait des miracles. Qui sait si la crise heureuse qui le met hors d'affaire n'a pas été déterminée par la présence de la jolie fille? Pour

Digitized by Google

jouir des objets jetés dans son centre d'action, le corps a l'ouïe, le toucher, la vue, le goût et l'odorat ; pourquoi l'âme n'aurait-elle pas à son service un sens moral, par lequel elle fût avertie du voisinage de ceux qui nous aiment et que nous aimons?... Diable ! qu'est-ce que je dis là ? Je m'aperçois que je frôle la doctrine de Mesmer ; si l'on m'entendait, il y aurait de quoi me faire déchirer par la Faculté.

Le cœur de madame d'Aranda avait cessé de battre. Rêvait-elle ? Tout cela était-il bien réel ? n'était-elle point la proie de quelque douloureuse hallucination ? Lauzun, il y a quelques minutes à peine, ne lui assurait-il pas ?... Elle jeta un regard rapide de son côté : le duc avait les yeux cloués au parquet et frappait du pied à petits coups convulsifs ; sa contenance eût dissipé la dernière illusion de la comtesse s'il lui eût été possible d'en conserver encore.

Maloët, qui ne soupçonnait pas la tempête souterraine qu'il venait de faire éclater, voyant que le duc, pas plus que la comtesse, ne songeait à relever la conversation, ce feu de Vesta qu'on ne doit jamais laisser s'éteindre, se crut obligé de parler pour ceux qui se taisaient : le nom de Mesmer lui était échappé, il passa sans autre transition de mademoiselle Rosalie à ce Colomb du magnétisme animal. C'était le sujet à la mode ; les partisans de Gluck et les fanatiques de Piccini n'avaient pas rompu naguère plus de lances pour le triomphe de leurs camps respectifs et barbouillé plus d'in-folios qu'on ne le faisait alors à propos de l'étrange importation de l'empirique allemand. La thèse, comme on le voit, était des plus fécondes, et Dieu seul savait

Digitized by Google

jusqu'où elle allait entraîner le docteur (personne ne l'eût interrompu, personne ne l'écoutait), quand le timbre de la pendule lui ferma la bouche : c'était l'heure de son cours à la Faculté de médecine. Il quitta son siége aussitôt et salua l'ambassadrice, en promettant de revenir dans la soirée.

Madame d'Aranda et son confident infidèle restèrent seuls.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle avec un accent de reproche indescriptible, vous, que je croyais mon ami !... à qui donc se fier, mon Dieu ?...

— A moi, madame, à moi que vous faites bien de croire votre ami, et qui veux l'être toujours !... Je vous ai trompée, je vous ai caché la vérité !... Eh ! madame, je l'avoue, et il n'a pas dépendu de moi de prolonger encore cette erreur... La vérité ! vous étiez bien en état de l'entendre ! Enfin, ce qui est fait est fait... puisque vous savez tout, il faut montrer du courage, de la fermeté d'âme... me le promettez-vous ?

— Mais, c'est donc bien vrai qu'il a pu la revoir sans horreur ! qu'il ne l'a pas chassée comme la dernière des créatures !... C'est donc bien vrai qu'il... non, c'est impossible ! mais songez au passé !... et, dans son délire, vous l'avez entendu comme moi, vous ! c'était bien mon nom qui errait sur ses lèvres !... Monsieur de Lauzun ! dites-moi que le docteur est fou, qu'il a rêvé tout cela !

— Non ! madame ! mais c'est vous qui avez rêvé. Ouvrez les yeux et oubliez les fantômes et les imaginations de votre rêve ; et remerciez Dieu de ce que ce n'a été qu'un rêve ! Madame de Stainville a été moins heureuse que vous, elle !

Digitized by Google

— Moins heureuse!... — Mais vous avez raison, monsieur, reprit-elle avec le ton d'une sardonique amertume, et je remercie Dieu de ce qui arrive : ne faut-il pas le remercier de tout!

Son regard avait une expression navrante de désespoir, un cruel sourire contractait sa lèvre d'une effrayante pâleur ; jamais douleur humaine n'emprunta une formule plus tristement, plus affreusement éloquente. Lauzun se leva vivement et saisit sa main : elle était froide comme un cadavre! Au fait, qu'était-elle, la pauvre femme, autre qu'un cadavre dont la vie avait fui avec son amour? Il eût voulu la voir pleurer, sangloter, pousser des cris déchirants ; cela l'eût moins épouvanté que l'immobilité farouche et la morne résignation de son visage. Elle dégagea sa main aussitôt, et, sans ajouter un mot, elle lui fit signe de la laisser. Le duc hésitait ; mais son geste était empreint d'un tel commandement, qu'il eut peur d'aggraver, par la moindre contrariété, un état aussi alarmant déjà.

— Ai-je bien ou mal agi? se dit-il en descendant l'immense escalier de l'ambassade ; si, au lieu de la sauver, je l'avais tuée!

Le lendemain, il trouva madame d'Aranda tellement brisée, qu'elle semblait avoir perdu jusqu'à la faculté de souffrir. Le feu sombre, attisé depuis quelques jours dans ses yeux par la fièvre et une jalousie dévorante, s'était complétement éteint ; leur orbite avait un reflet vitreux et morbide qui annonçait l'absence de la vie et de la pensée. Lorsqu'il se pencha vers elle et lui demanda comment elle allait, ce fut à peine si elle eut la force de lui répondre par un imperceptible mouvement

Digitized by Google

de tête : il crut qu'elle n'avait pas à vivre deux fois vingt-quatre heures. M. Maloët n'était pas plus rassuré que lui ; il ne comprenait rien au mal de la comtesse et ne savait que conjecturer des phases si diverses par lesquelles elle le faisait passer à tous moments. Un scrupule, exagéré peut-être dans une circonstance aussi grave, retint de nouveau le duc, qui fut sur le point de déchirer le voile que le docteur s'efforçait bien vainement de percer.

Pour arriver, et il en est plus que temps, au dénouement de cet amour qui ne promettait pas d'être plus heureux dans l'avenir que dans le passé, nous sauterons à pieds joints par-dessus un grand mois, que ne vint d'ailleurs accidenter nul événement digne d'être raconté. La comtesse avait fini par secouer peu à peu, et chaque jour davantage, la torpeur léthargique qui avait tant effrayé Maloët. Son visage avait conservé sa pâleur ; toutefois on sentait que la lampe, prête à s'éteindre, s'était subitement ranimée : une goutte d'huile, tombée on ne sait d'où, avait suffi pour raviver sa clarté expirante. Cette goutte d'huile c'était l'espérance. L'espérance ! hélas ! quelle pouvait-elle être ?

Au reste, il fait bon espérer. Espérer, c'est vouloir guérir. Aussitôt que madame d'Aranda hasarda le moindre effort pour soulever le poids énorme de son accablement, elle fut en voie de guérison, et bientôt son état lui permettait de passer ses journées sur sa chaise longue, près d'une fenêtre d'où elle pouvait assister au mouvement perpétuel qui avait lieu dans la cour de l'ambassade. Elle eût pu sortir en voiture ; mais jusqu'alors, par un caprice de malade, malgré les sollici-

Digitized by Google

tations du docteur et de son mari, elle s'était refusée obstinément à agrandir l'horizon enserré entre les quatre murs de sa chambre à coucher.

Lauzun, un moment effrayé de l'épouvantable responsabilité qu'assumait sur sa tête son dévouement pour la jeune femme, à la vue de ce mieux progressif, avait promptement chassé ses premières terreurs. Grâce à lui, grâce au remède violent dont il avait usé, elle était sauvée; ce serait désormais au temps à faire le reste. Peut-être, s'il eût pu lire au fond du cœur de la malade, eût-il été moins fier de son ouvrage et eût-il jugé la guérison moins avancée. Au surplus, une circonstance, dont il était loin de prévoir les effets, devait notablement ébranler sa sécurité. Un matin, il fut tout d'abord frappé de l'animation des traits de madame d'Aranda : le regard avait retrouvé tout son feu; sa physionomie avait une mobilité qui eût fait plaisir à voir, si l'on n'eût démêlé au milieu de tout cela une sorte d'impatience inquiète et fébrile.

— Bravo, madame la comtesse! bravo! s'écria-t-il en l'abordant d'un air de triomphe, voilà une mine qui vous fait honneur !

— Vous trouvez, monsieur ? répondit la jeune femme avec un petit rire amer.

— Tenez, voyez plutôt! ajouta-t-il en lui présentant un miroir qu'il alla chercher sur la toilette.

— En effet, je vais mieux.

— Et pour peu que vous consentissiez à prendre quelque distraction, à changer d'air...

— Vous pensez, monsieur? Eh bien! je me rends en-

Digitized by Google

fin. Ce soir sera ma première sortie. Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas?

— Oh! de grand cœur. Mais pourquoi ce soir? Sauf erreur, mieux vaudrait, il me semble, commencer notre excursion de meilleure heure.

— Soyez tranquille. Là où nous irons, nous ne courrons aucun risque de gagner froid.

— Et où irons nous, madame? demanda Lauzun intrigué.

— À la Comédie-Italienne.

— À la Comédie-Italienne! s'écria-t-il. Y songez-vous, madame! mais vous ne savez donc pas...

— Si fait, monsieur, je sais tout. M. Maloët, qui part d'ici, vient de m'apprendre... qu'*il* rentre aujourd'hui à la Comédie-Italienne dans le rôle de *Blondel*. Oui, je sais cela, monsieur.

— Mais alors...

— Eh bien! monsieur, je n'ai pas encore vu *Richard*, et je veux me passer ce caprice. Il faut bien espérer que, cette fois, rien ne viendra interrompre la représentation.

— Au nom du ciel! madame, ne faites pas cela!

— Et pourquoi ne le ferais-je pas? articula-t-elle en dardant sur Lauzun deux yeux brillants d'un feu sombre. Que pouvez-vous craindre si vous ne m'avez dit que la vérité, si, dans une intention qui, fût-elle bonne, serait bien cruelle dans tous les cas, vous ne l'avez pas calomnié?...

— Quoi! madame, vous supposeriez?...

— Je ne suppose rien, monsieur de Lauzun; seulement, je désire voir jouer *Richard*, et je réclame de vo-

Digitized by Google

tre gracieuseté de m'y accompagner si vous n'avez rien de mieux à faire. Puis-je compter sur vous ?

— C'est donc sérieux, madame ?... Mais non, non, vous n'avez pas réfléchi à cette dangereuse fantaisie... madame la comtesse ! Pourquoi courir après le souvenir, quand c'est l'oubli seul qu'il faudrait chercher ?

— Vous me refusez donc, monsieur de Lauzun ? l'interrompit-elle sèchement.

— Non, madame ; si vous l'exigez absolument, je suis à vos ordres aujourd'hui comme toujours ; mais j'espère...

— A ce soir donc, monsieur, à ce soir!

Clairval, en effet, devait reparaître le soir même dans *Richard*. Sa robuste constitution avait fini par prendre le dessus dans la lutte corps à corps qu'il avait eu à soutenir avec un mal qui ne pardonne guère. La prudence eût exigé peut-être qu'il ajournât à plus tard sa rentrée. Mais théâtre affamé n'a pas d'entrailles, la Comédie-Italienne n'en pouvait mais, elle était à l'agonie ; encore un peu, et elle expirait. Cette considération était de poids à décider le convalescent à suppléer par le zèle à la force qu'il n'avait recouvrée qu'en partie ; d'ailleurs, est-il des sacrifices que ne payent à usure les bravos et l'amour d'un public enthousiaste ?

Quand vint le moment de lever le rideau, la salle était comble : un chat n'eût pas trouvé un coin pour s'y blottir. L'acteur, cette fois, n'avait pas à redouter les sifflets. Nous ne pourrions pas en dire autant de mademoiselle Rosalie, qui faisait sa rentrée, elle aussi : il était fort à craindre que le parterre ne fût moins miséricordieux que l'offensé et ne fît sentir à la pauvrette ce

Digitized by Google

que pèse sa colère. L'orchestre s'emplissait de musiciens, le premier coup d'archet de l'ouverture allait commander le silence à cette foule tumultueuse qui se tordait convulsivement en mille sens.

La loge de l'ambassadeur d'Espagne s'ouvrit alors ; la comtesse parut, escortée de son fidèle chevalier, M. de Lauzun. La pâleur mate de son visage, que faisait ressortir encore le rouge dont ses joues étaient plâtrées, avait un aspect sépulcral ; sans le feu sinistre de ses prunelles, on l'eût prise pour un fantôme échappé à son linceul. Toutefois, sur cette face creusée par les secrètes et profondes tortures d'une ardente jalousie, sous cette faiblesse presque défaillante, perçait je ne sais quoi d'énergique, d'inflexible, d'immuable qui la soutenait comme la fièvre soutient momentanément celui qu'elle dévore. Elle doutait encore, et elle ne voulait plus douter.

Les dernières notes de l'ouverture se sont fait entendre, la toile se lève, les villageois entonnent le cœur d'introduction : *Chantons, célébrons ce mariage*, qu'on n'écoute qu'avec une impatience marquée ; enfin, le morceau d'ensemble s'achève, les paysans se retirent, l'on entend déjà dans le lointain un bruit de pas : c'est lui, il approche, c'est bien lui ! c'est Blondel, accompagné d'Antonio !

A sa vue, une tempête d'applaudissements, de battements de mains, de *vive Clairval !* emplit toute la salle : le parterre trépigne, les loges s'émeuvent, de jolis bras nus se dressent de toutes parts, agitant, les uns des mouchoirs, les autres des éventails, ou des bouquets : c'est une ivresse, c'est un délire universel !

Digitized by Google

Clairval ne sait comment y répondre. Il salue, il montre son cœur pour faire comprendre à ce public ami tout l'orgueil, toute la joie, tout le bonheur qu'il éprouve. Les bravos, le tumulte, à cette mimique éloquente, continuent de plus belle, les applaudissements redoublent. A l'exception de madame d'Aranda, qui se tient immobile et comme pétrifiée dans un coin de sa loge, et de Lauzun, qui l'observe avec une vive inquiétude, on eût vainement cherché dans toute cette foule un seul individu échappé à ce féérique et prestigieux entraînement.

Assurément, ces gens-là avaient le diable au corps. Ils s'époumonnaient depuis quelque vingt minutes, sans reprendre haleine et sans ressentir le besoin de clore leurs bruyantes et assourdissantes clameurs. Il fallait cependant que cela eût une fin : Clairval était à bout de courbettes et de salutations. Il s'efforçait de mettre l'expression de sa gratitude au diapazon de tout cet amour; mais c'était tenter l'impossible, son épine dorsale criait grâce. Tout s'achète en ce monde : ces bouffées qu'aspirait si suavement la vanité de l'acteur, sa misérable échine savait ce qu'elles lui coûtaient. Clairval dut prendre l'initiative et imposer silence à cette mer houleuse dont les transports ressemblaient presque à de la colère. Il s'inclina une dernière fois, le plus profondément qu'il put, remercia une fois encore ce public ivre, par un geste qui ne rendait que faiblement et très-imparfaitement ce qu'un pareil accueil lui inspirait de reconnaissance ; et, se tournant vers Antonio, qui s'était tenu caché derrière lui comme pour faire oublier sa présence, il lui adressa, d'une voix forte, la question

Digitized by Google

par laquelle il entre en scène : « *Antonio, qu'est-ce que j'entends ? J'entends, je crois, chanter ?* »

Si Rosalie s'était obstinément refusée à reparaître tant que Clairval ne serait pas hors de danger, la peur, il faut le dire, d'être assez mal reçue d'un public exaspéré par les conséquences de sa tragique espièglerie, y était bien pour quelque peu. Elle ne se faisait pas illusion sur la bourrasque qui l'attendait ; aussi avait-elle reculé jusqu'à la dernière heure ; mais enfin, force avait été de s'exécuter. Hélas ! l'événement ne donna que trop raison à ses trembleuses appréhensions ! Clairval, en l'interpellant, avait posé la main sur son bras. Ce geste obligatoire devait, de toute nécessité, rappeler l'épisode malencontreux de la pelote hérissée d'épingles et le tour pendable de la traîtresse ; ce fut le signal d'une seconde tempête soulevée, pour le coup, par des passions bien opposées. Un déluge de sifflets, de cris féroces, de rugissements inhumains, de vociférations épouvantables ébranla la salle comme un tonnerre. La pauvre Rosalie, collée au dos de son amant, frissonnait de tous ses membres, et cherchait à fléchir ses juges par le piteux et l'humilité de sa contenance. Mais ceux-ci ne devaient pas se laisser désarmer à si peu de frais ; il fallait une vengeance à Clairval, et il allait pardieu bien l'obtenir, en dépit même des fusiliers qui gardaient les issues, en admettant que la fantaisie leur prît de s'opposer à cet acte de rigoureuse justice.

Durant quelques minutes, tout se borna à des huées, à des sifflets, à des hurlements de bête fauve, aux cris mille fois répétés de : A bas Rosalie ! à l'hôpital Rosalie ! Rosalie à Saint-Lazare !... Au reste, selon toute appa-

Digitized by Google

rence, elle en serait quitte pour essuyer cette grêle de malédictions, d'imprécations et d'injures fort peu musquées. C'était un mauvais quart d'heure à passer ; mais elle n'avait qu'à se boucher les oreilles et à fermer les yeux, et elle échappait à cet horrible cauchemar qui ne pouvait être éternel. A envisager froidement la situation, il n'y avait pas de quoi perdre la tête ; mais les choses ne devaient pas en rester là.

Une voix, partie de la foule, cria :

— A genoux ! à genoux ! Rosalie, à genoux !

Ce cri isolé produisit aussitôt l'effet d'une étincelle électrique :

— Oui, à genoux ! à genoux ! qu'elle se mette à genoux ! hurla-t-on de toutes parts.

— Qu'elle demande pardon ! continua la même voix.

— Oui, oui, qu'elle demande pardon à Clairval !

Clairval semblait totalement étranger à cette scène. Il avait aperçu madame d'Aranda dans sa loge, et ses yeux demeuraient comme cloués de ce côté.

La comtesse l'observait avec une inexprimable fixité ; elle frissonna de tout son corps à l'éclair passionné qui lui parut s'échapper des prunelles du Magnifique pour arriver en pluie de feu jusqu'à elle. M. de Lauzun l'avait odieusement calomnié ! Clairval n'aimait pas, Clairval ne pouvait aimer cette Rosalie ! .. Oh ! non ! et elle qui !... Oh ! elle se haïssait, elle aussi, pour avoir donné accès à un soupçon que tout son amour ne suffirait pas à expier !

Cependant l'exaspération allait *crescendo* ; il était à craindre que cette mer en furie ne débordât enfin et n'envahît la scène. L'infortunée comprit qu'en résis-

Digitized by Google

tant elle jouait un jeu à se faire mettre en pièces : mieux valait encore courber le front et en passer par les fourches caudines. D'ailleurs, qu'exigeait-on d'elle ? qu'elle demandât pardon à Clairval du mal qu'elle lui avait fait ?... qu'elle se précipitât à ses pieds ?... Mais ces gens-là pensaient donc que c'était encore à faire ! Ils voulaient qu'elle s'humiliât devant Clairval ? Était-ce bien un aussi rude châtiment qu'ils le présumaient ? L'amour vrai n'a pas de fierté, et elle aimait Clairval de toute son âme. Elle n'hésita pas une seconde.

Le bel enfant, dont les cheveux blonds roulaient à flots le long de ses épaules, se laissa glisser sur ses genoux et s'empara de la main de Blondel, que le contact de ses doigts fit tressaillir, comme s'il se fût senti effleurer par l'écaille glacée d'un serpent. Ses yeux suppliants et tendres imploraient l'aumône d'un pardon qui donnât l'exemple de l'oubli à ce peuple en ébullition.

Tout à coup, les traits de l'acteur se contractent, son visage pâlit, un nuage passe sur son front. Son extase a cessé ; le malheureux a rencontré le regard de M. de Lauzun : ce regard a suffi pour le réveiller en sursaut. Que M. de Lauzun se rassure, il fera son devoir.

Rosalie était toujours à genoux : le front collé sur la main qu'elle avait saisie, elle attendait, dans une immobilité d'une grâce infinie, qu'il plût de la relever à son seigneur et maître. La fine mouche savait bien ce qu'elle faisait. Il y avait tant d'abandon charmant, de séduction féline, d'habile et de coquette humilité dans cette pose d'esclave soumise et repentante, que les clameurs cessèrent comme par enchantement. La curio-

Digitized by Google

sité succédait à la colère ; on voulait voir ce que Clairval allait dire et faire, lui, l'outragé.

L'acteur détourna violemment la vue de la loge de l'ambassadrice et la reporta, à ses pieds, sur la jolie et lutine figure de Rosalie. Tous les regards étaient braqués sur lui dans une attente inexprimable. Il se baissa par un geste brusque, la souleva comme une plume et l'embrassa à plusieurs reprises avec une ardeur dont personne ne s'avisa de suspecter la sincérité.

Antonio, lui, préférait de beaucoup ce procédé-là aux huées qui tintaient encore à son oreille : il étreignit aussitôt de ses bras rondelets le cou de Blondel ; durant quelques minutes, les deux amants demeurèrent ainsi enlacés, au complet émerveillement de la salle entière qui se mit à applaudir, à claquer, à battre des mains avec un redoublement de rage et d'enthousiasme. Clairval pardonnait : nul n'avait le droit de se montrer moins généreux !...

Mais comment vous dire ce qui se passa alors dans l'âme de la comtesse ?... De telles tortures ne se décrivent pas. Elle ferma les yeux pour échapper à cette affreuse vision.

Lorsqu'elle les rouvrit, ils avaient une teinte terreuse et livide, mais où l'on eût cherché vainement une autre expression que celle d'une indifférence hautaine et dédaigneuse.

Lauzun, qui savait ce que cachait ce calme menteur, n'osa pas lui adresser la parole; il se contentait de l'observer avec une mortelle inquiétude.

La réconciliation opérée, il était bien temps que la pièce eût son tour. Les deux amants s'étaient arrachés à

Digitized by Google

la chaleureuse étreinte qui avait valu à Blondel de nouveaux bravos et à l'espiègle Antonio un verdict d'acquittement ; le premier acte de *Richard* reprit enfin et s'acheva, pour le coup, sans la moindre interruption, ce qui n'était pas malheureux.

Tant qu'il dura, la jeune femme fit preuve d'une admirable impassibilité ; personne ne se fût douté du drame affreux qui se jouait derrière son masque de placide insouciance. Elle souriait même, la malheureuse ! oui, un franc sourire errait sur sa lèvre pâle ! elle ne voulait pas donner au misérable qui la tuait la joie de scruter sa douleur. Au fait, elle pouvait bien se contraindre encore quelques minutes, sa vie serait assez longue, si elle n'en mourait pas, pour pleurer sur le trépas de son cœur et pour rougir d'avoir si bassement placé son amour.

Aussitôt que le rideau fut retombé sur le premier acte de *Richard*, elle se leva et dit au duc avec son même sourire :

— Allons, cela s'est passé pour le mieux... et j'ai vu... tout ce que je désirais voir... j'éprouve un peu de fatigue ; si vous le voulez, monsieur de Lauzun, nous nous retirerons.

Celui-ci s'empressa d'obéir et monta après elle dans sa voiture.

— Oh ! du moins, s'écria la pauvre femme, avec un déchirement qu'on ne pourrait rendre, je ne lui ai pas dit que je l'aimais !... le ciel m'a sauvé cette honte, et je l'en remercie !... je ne vivrais pas un quart d'heure, si, pour mon malheur, je lui eusse fait un pareil aveu !

La secousse avait été trop violente, la contrainte mo-

Digitized by Google

rale qu'elle s'était imposée trop longue et trop douloureuse pour ne pas épuiser cette frêle organisation : elle tomba évanouie dans les bras du duc.

Lauzun, après avoir remis la comtesse aux mains de ses caméristes, reprit le chemin de la Comédie-Italienne. *Richard* venait de s'achever ; il alla droit à la loge de Clairval. En approchant, il entendit des sanglots étouffés sortir de chez l'acteur ; il n'était pas sans inquiétude à l'égard du Magnifique, cette circonstance ne fit que redoubler ses craintes, il tourna vivement la clef et poussa la porte devant lui.

Une femme vola à sa rencontre et lui dit, les joues baignées de larmes, avec l'accent d'un violent désespoir :

— Ah ! monsieur le duc, vous qui m'aviez promis qu'il me pardonnerait !... Il m'abhorre, il m'exècre !... Tenez, il me chassait lorsque vous êtes entré !

— Oui, oui ! s'écria Clairval, oui, je te hais ! oui, je te déteste ! oui, ta présence est un insupportable supplice que je n'endurerai pas une seconde de plus !... Mais sortiras-tu, misérable ! poursuivit-il les poings fermés avec une indescriptible fureur ; ne vois-tu pas qu'il me faut faire des efforts inouïs pour ne pas te déchirer par morceaux, toi, toi à qui je devrai le malheur de ma vie ! Mais t'en iras-tu ! t'en iras-tu !

Son exaspération était au comble. Lauzun eut peur qu'il ne cédât à la terrible tentation de la mettre en pièces ; il prit la main de Rosalie et décida la jeune femme à s'éloigner.

— Retirez-vous mon enfant, lui dit-il, il n'est pas en état de vous entendre ; plus tard, peut-être...

— Oh ! c'est fini, monsieur, murmura-t-elle, en se

Digitized by Google

laissant docilement mener jusqu'au corridor aboutissant au foyer des acteurs. Il me hait autant qu'il aime sa comtesse !... C'est bien fini ! hélas ! il ne me reste plus qu'à l'oublier, si j'y puis réussir !...

Lorsque Lauzun rentra, Clairval était debout, les bras croisés sur sa poitrine, le regard farouche et le front inondé d'une sueur froide.

— Eh ! bien ! monsieur le duc, vous devez être content ? dit-il en l'apercevant avec une indicible amertume. N'ai-je pas fait tout ce que vous avez exigé de moi ? au lieu de chasser cette Rosalie, vous avez voulu que je renouasse une intimité qui m'était odieuse pour tant de motifs, j'ai encore obéi ; vous avez voulu que je jouasse, ce soir, l'atroce comédie à laquelle ce public stupide a applaudi, comme si ses bravos n'eussent pas été la plus cruelle insulte faite aux tortures qui me dévoraient l'âme, j'ai toujours obéi ; avez-vous quelque autre chose à me commander ? ce devrait être tout.

— Non, mon ami, non ; vous vous êtes conduit en galant homme, comme un noble et digne cœur. Et croyez bien que votre conscience un jour vous récompensera de cet héroïque effort.

L'acteur hocha la tête avec une aride tristesse.

— Clairval, je vous dis qu'un jour vous vous féliciterez de ce que vous avez fait ; et vous regretterez, mon pauvre ami, de n'avoir pas toujours eu le même courage...

M. de Lauzun savait bien ce qu'il faisait en ramenant brusquement le comédien au souvenir d'un passé que vingt ans n'avaient point effacé de sa mémoire.

— Oh ! vous avez raison, monsieur, vous avez rai-

Digitized by Google

son... articula Clairval en laissant tomber son front dans ses mains. J'aurais en moins un remords qui me poursuit sans trêve !... Pauvre madame de Stainville !... — Mais convenez, monsieur, ajouta-t-il d'une voix creuse, après un moment de morne silence, que je suis bien malheureux dans mes amours!... Je ferai sagement de m'en tenir là, n'est-il pas vrai ?...

Trois jours après la scène de la Comédie-Italienne, madame d'Aranda, pâle et languissante, montait dans une chaise de poste et partait pour Madrid.

En dernière ressource, Maloët avait prescrit l'air natal. La jeune femme, qui eût voulu fuir jusqu'au bout du monde le souvenir de ce déplorable épisode de sa vie, avait embrassé avec ardeur cette idée de voyage en Espagne. Paris était devenu pour elle un séjour véritablement odieux.

Si elle eût pu deviner !

Mais elle ignora toujours la pieuse perfidie à laquelle seule elle dut peut-être d'échapper au sort de madame de Stainville. Hélas ! si la morale donne raison à M. de Lauzun, nombre de gens penseront, et nous des premiers, qu'il fut bien cruel dans sa pitié, et qu'il se fût montré plus humain en la laissant se perdre !

Digitized by Google

LA PERRUQUE DE M. DE SARTINE.

C'était dans les premiers jours de janvier 1777 ; M. de Sartine était renfermé dans son cabinet, le nez sur des paperasses qu'il parcourait avec une religieuse et consciencieuse attention. Après avoir feuilleté un dossier, il passait à un autre, puis à un autre, puis encore à un autre, prenant à la lecture de ces rapports nauséabonds tout l'intérêt qu'une petite maîtresse eût accordé à un conte de Dorat, de Marmontel ou d'Arnaud-Baculard. Il se levait d'habitude de fort bonne heure et se mettait au travail au saut du lit.

Depuis trois bonnes heures déjà, il fouillait dans ce monde de procès-verbaux, de comptes rendus, de notes et d'instructions secrètes dont était encombré son bureau, quand il se rappela qu'il était, ce jour-là, du repas de corps donné par le prévôt des marchands. Il agita le

Digitized by Google

cordon de la sonnette qui communiquait à ses appartements privés; son valet de chambre parut aussitôt dans l'entre-bâillement de la porte:

— Que veut Monseigneur?

— Je dîne dehors. Que ma toilette soit prête pour deux heures.

— Sont-ce les seuls ordres que Monseigneur ait à me donner?

— C'est là tout. — Loiseau n'a pas oublié ma perruque, toujours?

Loiseau était le perruquier de M. de Sartine.

— Il n'a encore rien envoyé, mais monseigneur connaît son exactitude; aussitôt qu'il est prévenu que monseigneur veut sa perruque aujourd'hui, il est impossible qu'il oublie...

— C'est égal, mieux vaut passer chez lui; d'ailleurs, il est en retard.

Le valet de chambre se retira, en disant qu'il allait sur l'heure rafraîchir la mémoire de M. Loiseau et rapporter lui-même la perruque en question. M. de Sartin fit un petit signe d'acquiescement; et reprit de plus belle sa lecture, un instant interrompue.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent de la sorte pour le magistrat, qui, en quelques secondes, fut à mille lieues de M. Loiseau et de sa perruque neuve.

Enfin il entendit gratter à la porte : c'était la façon de frapper familière à Latulipe; M. de Sartine lui cria d'entrer sans se retourner, ce que Latulipe fit aussitôt en se glissant dans le cabinet, sur la pointe des pieds et presque furtivement. M. Latulipe, en sa qualité de valet de chambre d'un lieutenant général de police,

Digitized by Google

avait des allures toutes mystérieuses, dont son maître avait cherché vainement à le guérir et sur lesquelles force fut bien à M. de Sartine de prendre son parti.

L'honnête serviteur tenait sous son bras une énorme boîte ronde en fer-blanc, renfermant la perruque commandée par le futur ministre de la marine de Louis XVI.

— La voici, Monseigneur, la voici. M. Loiseau m'a assuré qu'il y a donné tous ses soins, il espère qu'elle lui fera honneur. Mais, Monseigneur avait bien raison de ne compter qu'à demi sur la mémoire du pauvre homme; je l'ai trouvé tout renversé et tout abruti.

— Ah! que lui est-il arrivé?

— Sa femme vient d'accoucher; les couches ont été pénibles; ils n'ont pu conserver leur enfant... ce qui les désole fort, car c'était le premier: après ça, ils sont jeunes l'un et l'autre...

— Vous parlez comme un livre, monsieur Latulipe; mais, ma foi, puisque la boîte est là, il faut que je voie de suite comment cette perruque me coiffe: je me défie presque autant des nouvelles perruques que des nouveaux visages.

— Voici, Monseigneur.

— C'est encore fort heureux, répliqua le lieutenant de police en prenant la boîte des mains de son valet, que les couches de madame Loiseau n'aient point été un empêchement à l'édification de ma perruque. Je ne sais pas comment diable j'eusse fait; je n'en ai pas une de présentable... mais, voyons celle-ci.

Il fit tourner le couvercle, qui s'entr'ouvrit en grinçant, et d'où il s'éleva aussitôt un nuage de poudre.

Digitized by Google

A peine M. de Sartine eut-il plongé un œil curieux sur le chef-d'œuvre de maître Loiseau, qu'il poussa un cri et laissa tomber la boîte et le couvercle sur le bureau, comme s'il eût rencontré au fond la tête fatidique de Méduse.

— Monseigneur, qu'avez-vous? demanda Latulipe, qui ne comprenait rien à ce geste de répulsion et presque d'épouvante.

— Regarde, regarde toi-même...

— Volontiers, Monseigneur.

Le valet de chambre s'empressa d'obéir et abaissa sur la boîte un regard intrigué, qui ne tarda guère à changer d'expression.

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois!

— Je ne me suis donc pas trompé, murmura M. de Sartine fort pâle, c'est un...

— Un enfant!... un enfant mort... un petit enfant qui n'a pas eu vingt-quatre heures de vie, si tant est qu'il ait vécu!...

— Et on a eu la barbarie!... mais c'est inouï!... mais c'est monstrueux!... Holà! quelqu'un! s'écria le lieutenant de police, en agitant la sonnette donnant dans les bureaux de ses agents.

— Qu'y a-t-il, Monseigneur? fit un exempt en s'inclinant respectueusement devant le chef suprême de la police du royaume.

— Vite, qu'on s'assure du coiffeur Loiseau, et qu'on le conduise ici sur-le-champ. S'il vous questionne, vous n'aurez rien à lui répondre.

Cette dernière recommandation était assez inutile : avec la meilleure volonté du monde, l'agent, qui ne sa-

Digitized by Google

vait rien, eût été quelque peu embarrassé de commettre la plus légère indiscrétion en faveur du prévenu qu'il avait mandat de ramener mort ou vif. La boîte de ferblanc était demeurée sur le bureau de travail. M. de Sartine adressa à Latulipe un geste que celui-ci saisit à merveille : c'était, sinon d'enlever les preuves d'un crime qu'il fallait approfondir, du moins de lui en dérober le spectacle hideux en posant le couvercle sur tout cela.

Le lieutenant de police arpentait de long en large son cabinet, les mains derrière le dos, avec une impatience presque fiévreuse. Il avait jusqu'alors considéré Loiseau comme un très-honnête et digne homme, incapable d'ôter, en dehors de ses coups de peigne, un cheveu à qui que ce fût, encore moins de commettre un forfait de la nature de celui-ci ; jamais épaules humaines n'avaient servi de supports à une figure plus franche et plus inoffensive en apparence ; c'était à faire douter de tout !

Enfin on vint dire au magistrat que le prévenu attendait dans une pièce voisine qu'il plût à monseigneur de l'interroger. M. de Sartine ordonna de l'introduire sur-le-champ, et employa le temps qui s'écoula entre la disparition de l'exempt et son retour avec Loiseau à se composer la mine la plus rébarbative et la plus menaçante ; une vraie mine de lieutenant de police, en un mot.

Notre perruquier fit, en entrant, un profond salut. A son air confiant et rassuré, il était aisé de voir qu'il n'avait conçu aucun soupçon du véritable motif de cette entrevue ; l'exempt s'était borné à l'escorter, et, comme il n'y avait rien de très-étonnant à ce qu'un lieutenant

Digitized by Google

de police, dans un cas de presse, investit un de ses limiers de l'emploi de son valet de chambre, Loiseau avait tout simplement supposé que M. de Sartine trouvant quelque chose à redire à sa perruque, l'avait envoyé chercher pour lui commander de légères modifications.

— Monseigneur, vous m'avez envoyé quérir, et me voilà, est-ce que la perruque n'irait pas bien? cela m'étonnerait fort, car, foi de perruquier, j'y ai apporté tous mes soins...

M. Loiseau avait toute la faconde verbeuse de sa profession : son exorde, très-probablement, ne se fût pas circonscrit dans un cercle aussi étroit de paroles, si ses yeux, s'étant abattus sur M. de Sartine, n'eussent rencontré le regard foudroyant du magistrat dans l'exercice de ses fonctions.

— Ah! monsieur Loiseau, fit ce dernier, vous avez apporté tous vos soins, dites-vous?... Je crois, au contraire, que si vous n'aviez pas à vous reprocher une étourderie que vous pourriez bien payer de votre tête, pardieu, je crois que cette... perruque serait partout autre part qu'ici.

— Monseigneur, vraiment, je ne sais que penser... je ne comprends pas...

— Vous ne comprenez pas?... Eh bien, ouvrez cette boîte, et vous comprendrez.

Loiseau se mit en devoir d'obéir.

Latulipe, qui était resté dans un coin du cabinet, échangea un regard significatif avec son maître, tandis que le perruquier, intrigué mais nullement effrayé, soulevait le couvercle de la boîte.

Digitized by Google

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en le laissant retomber sur le bureau comme l'avait fait, une heure auparavant, M. de Sartine, qu'ai-je vu ?

— Eh bien, monsieur Loiseau ? articula le lieutenant de police d'une voix sévère.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre enfant !... mon pauvre enfant ! murmura le perruquier en sanglotant.

— Vous en convenez donc, malheureux ?... Et m'expliquerez-vous comment il se fait que cet enfant, cette victime ?...

Loiseau ne répondit pas : il semblait atterré.

— Je vous demande comment il se fait que cet enfant ?...

— Hélas ! Monseigneur, je ne sais... Je ne puis deviner par quel concours de circonstances... par quel hasard...

— Je me mets fort bien à votre place, et j'admets, Monsieur, que, dans le cas présent, le plus aisé comme le plus prudent, soit de manquer de mémoire... mais cependant vous voudrez, s'il vous plait, tenter un petit effort à ma prière ; et, s'il n'est besoin pour cela que de quelques minutes de question ordinaire pour commencer, nous sommes disposé à vous donner un léger coup d'épaule.

L'un des premiers actes de Louis XVI, en montant sur le trône, avait été l'abolissement de la torture ; cette menace n'eût donc pas été un argument suffisant auprès d'un criminel quelque peu au fait des lois du royaume. Mais Loiseau n'en savait pas aussi long, et il prit fort au sérieux les paroles du lieutenant de police.

Digitized by Google

— Quoi ! Monseigneur ! murmura le perruquier effaré, vous me feriez subir la question ?... Mon Dieu mon Dieu ! mais je vous jure que l'on me tenaillerait, l'on ne pourrait m'arracher un mot de plus ! Mais, après tout, quel crime ai-je donc commis... J'eusse tué ce pauvre enfant que j'ai pleuré de toutes les larmes de mes yeux, que vous ne parleriez pas de me traiter autrement, Monseigneur !

— C'est, malheureux, que, jusqu'à ce que vous vous soyez lavé de l'affreux soupçon qui plane sur vous, les charges les plus accablantes vous accusent d'un crime abominable et dont je ne vous eusse jamais supposé capable, vous, Loiseau ?

— Mais quel crime donc, Monseigneur?... interrompit le perruquier avec une véhémence empreinte d'une généreuse indignation ; serait-ce par hasard, d'avoir attenté aux jours de cette frêle créature que j'eusse sauvée au prix des miens, si sa vie eût dépendu du sacrifice de la mienne propre?... Ah ! Monseigneur !... mais, puisqu'un père a besoin de prouver qu'il n'est point l'assassin de son fils, il me sera facile de fournir cette preuve à Monseigneur... Ce pauvre enfant a vécu à peine quelques minutes et est mort entre les mains du médecin.

Cela fut dit avec un tel accent de vérité, qu'il n'y avait pas moyen de douter d'une assertion si aisée en effet à vérifier. Mais comment cet enfant mort se trouvait-il dans cette boîte aux lieu et place de la perruque commandée? là était l'embarrassant.

Loiseau avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine et semblait plongé dans une rêverie sans fond ; un si-

Digitized by Google

lence de plusieurs minutes succéda aux dernières paroles du brave homme. M. de Sartine le suivait du coin de l'œil, cherchant à lire sa pensée dans l'expression bouleversée de cette physionomie d'une adorable candeur. Cette immobilité de statue pouvait se prolonger indéfiniment, et le lieutenant de police, dont les moments étaient comptés, se disposait à arracher le malheureux à sa perplexe méditation, quand celui-ci se frappant le front de la main, s'écria d'une voix altérée par la violence des diverses émotions auxquelles il était en proie.

— Ah! Monseigneur, j'y suis!... j'ai deviné... je comprends tout, enfin!...

— Eh bien! alors, monsieur Loiseau, expliquez-vous.

— Monseigneur, les malheureux ont enterré votre perruque!

— Quelle perruque?

— La vôtre, Monseigneur, celle que vous m'avez commandée!

— Mais vous êtes fou, monsieur Loiseau!

— Hélas! non, Monseigneur.

— On aurait enterré ma perruque!

— Cela n'est que trop certain, Monseigneur, et les prêtres se seront trompés... Ils auront pris une boîte pour l'autre.

Cette explication naïve, si elle ne pêchait pas par le défaut de singularité, avait au moins le mérite d'être sans rivale, car aussitôt que l'enfant était mort dans les mains de l'accoucheur, la supposition d'un crime devait être désormais écartée. Sans la figure consternée et bouleversée de l'honnête perruquier, M. de Sartine eût

Digitized by Google

cédé à la forte envie de rire qu'une pareille aventure était de nature à inspirer : sa perruque enterrée aux lieu et place de la progéniture de maître Loiseau, avec toutes les cérémonies du culte, cela avait un côté superlativement bouffon, surtout à une époque où la philosophie commençait à saper ce respect antique pour les pratiques les plus augustes. Toutefois, le magistrat se contint : la présence de cette boîte renfermant ce microscopique cadavre que la terre réclamait, enlevait un peu à tout cela ce qu'il avait de comique ; et puis, le lieutenant de police, esprit grave et réfléchi, n'était pas homme à donner plus de quelques secondes à la plaisanterie la plus réjouissante : il avait, pardieu, bien autre chose à faire !

— Oh ! c'est cela, articula le perruquier après une pause de morne silence ; les prêtres se sont trompés, ils auront pris une boîte pour l'autre.

— Mais alors, comment faire ? murmura M. de Sartine, qui en vint à songer à sa perruque.

— Hélas ! Monseigneur, pas autre chose que de donner à ce petit ange du bon Dieu une sépulture chrétienne...

— Sans doute, sans doute ; mais ma perruque ?... Je vais à deux heures à un repas de corps, et vous le savez mieux que personne, Loiseau, je n'ai rien de présentable.

— C'est vrai, Monseigneur...

— Corbleu, me voilà dans l'embarras. Je ne peux pas manquer ce dîner, et, pour rien au monde, je n'irais, coiffé avec la meilleure de mes perruques ; il faut pourtant, monsieur Loiseau, que vous me tiriez de là.

Digitized by Google

— Je ne demanderais pas mieux, Monseigneur ; mais le temps nous échappe, la pendule marque dix heures et demie, et une perruque comme celle que j'ai eu l'honneur de faire pour Monseigneur ne s'édifie pas en trois heures.

— Quelle diable d'idée aussi votre femme a-t-elle eue de loger cet enfant dans une boîte à poudre... Vous verrez que je serai forcé de demeurer céans, faute de perruque. C'est à en perdre la tête.

— Mais, Monseigneur, objecta Latulipe, qui se tenait dans un coin et ne soufflait mot, il me semble, sauf erreur, que ce n'est pas sans remède.

— Parbleu, si tu en as trouvé un, hâte-toi de t'expliquer ; le temps presse : voyons ton moyen.

— On a enterré la perruque, c'est de la déterrer ; l'un ne doit pas être plus difficile que l'autre, repartit Latulipe.

— Et on mettrait ce cher petit à la place, murmura Loiseau. Il a été baptisé, il est chrétien, on ne peut lui refuser la terre sainte.

— Assurément, c'est la seule chose qui nous reste à faire, répondit M. de Sartine; mais cela peut offrir des difficultés, et, en tous cas, nous n'avons pas trop de temps pour mener l'expédition à terme.

Il agita le cordon de la sonnette ; un exempt parut aussitôt. Il lui donna ses instructions à voix basse, et se retournant vers le perruquier :

— Loiseau, je n'ai nul doute sur la véracité de votre dire, mais il est de mon devoir de vérifier le fait quand même. Vous êtes mon prisonnier pour une heure tout au plus. Suivez M. Dubusq.

Digitized by Google

M. Dubusq était l'exempt. Loiseau s'inclina et obéit sans rien objecter. Au bout de quelques minutes, l'exempt reparut avec un acolyte ; on enleva la boîte de fer-blanc où reposait dans son premier et dernier sommeil le fils du perruquier, et bientôt le magistrat se trouva seul dans son cabinet, Latulipe n'ayant point attendu, en valet intelligent, qu'on le congédiât.

Le lieutenant de police se remit au travail.

Il avait chargé l'exempt Dubusq de faire déterrer la perruque, et l'on pouvait s'en rapporter sur sa diligence. M. de Sartine, un moment inquiet, avait reconquis toute sa sérénité : de dix heures et demie à deux heures, il avait de la marge.

Une demi-heure après, Dubusq reparaissait dans le cabinet de M. de Sartine.

— Eh bien! vous apportez la perruque, Dubusq?

— Nullement, Monseigneur.

— Eh ! à quoi donc avez-vous passé le temps? Au moins, quand l'aurai-je? vous n'ignorez pas qu'il me la faut sur-le-champ.

— Monseigneur, je crains bien que ce ne soit impossible.

— Impossible ! quel est ce mot-là? et pourquoi impossible, s'il vous plaît? De combien de temps est-il donc besoin pour fouiller six pieds de terre et s'emparer d'une méchante boîte de fer-blanc?

— Oh ! là n'est pas la difficulté. Si ce n'était que cela !

— Et la difficulté, où est-elle, je vous prie?

— Monseigneur, je viens de la paroisse, où l'on se refuse à enterrer le fils de Loiseau, sous prétexte qu'il l'est déjà.

Digitized by Google

— Mais leur avez-vous expliqué la méprise ?

— Oui, Monseigneur ; mais ils prétendent que c'est égal, qu'il est couché sur le registre, et qu'il est bien et dûment inhumé.

— Eh ! bien ! l'on arrangera cela plus tard. Cela est moins pressé que ma perruque.

— Je suis bien de votre avis, Monseigneur. Mais, lorsque j'ai parlé de déterrer la perruque, le curé s'y est formellement opposé.

— Bah ! et quelles sont ses raisons ?

— Il faut une permission écrite de l'archevêque.

— Pour déterrer une perruque ?

— Oui, Monseigneur.

— Mais c'est une plaisanterie, et des plus folles encore.

— Je vous jure, Monseigneur, que c'est très-sérieux, au contraire. J'ai eu beau dire et beau faire, monsieur le curé s'est retranché dans ses conclusions : une permission de l'archevêque, *sine quâ non*. Il est désolé de ne pas pouvoir faire quelque chose d'agréable pour Monseigneur, mais il ne pourrait, sans se compromettre, prendre cela sur lui. J'ai prié, supplié, mais vainement : la négociation eût pu se prolonger ainsi sans résultat jusqu'au Jugement dernier. En désespoir de cause, je me suis retiré pour vous rendre compte de l'insuccès d'une mission que je n'eusse pas supposée aussi ardue. Monseigneur a-t-il autre chose à me commander ?

— Non. Au fait, puisque vous êtes là, dites au cocher d'atteler et qu'il se dépêche. Si je ne me mêle de cela moi-même, je n'aurai jamais ma perruque pour deux heures. Et quelle mine j'aurais alors au gala de M. le prévôt des marchands !

Digitized by Google

Quelques minutes après, il se jetait dans son carrosse et criait au cocher :

— A l'archevêché !

Puisqu'il ne fallait rien moins qu'une autorisation de l'archevêque, il s'était bravement décidé à l'implorer en personne ; il ne pensait pas que monseigneur de Beaumont pût lui refuser quelque chose d'aussi simple. M. de Sartine était fort avare de son temps ; c'était un magistrat consciencieux, toujours sur la brèche, et qui se fût fait un scrupule d'un quart d'heure dérobé à des occupations auxquelles il avait voué sa vie. Mais ici, le cas était de toute urgence. Une perruque alors n'était pas une petite affaire, surtout dans la robe, où l'observance des formes et du costume a toujours été d'une si grave conséquence. Il se peut qu'on trouve au moins singulière l'importance qu'un homme comme M. de Sartine semblait attacher à aussi peu de chose, au point d'aller, toute besogne cessante, à la conquête, nouveau Jason, d'une toison qui, elle, n'était pas d'or tout à fait. Qu'on songe que nous sommes dans ce même siècle où Brid'oison s'écriait : La... a forme, la... a forme ! Et, bien qu'il bégayât, Brid'oison était un garçon d'un rare sens, et connaissant à fond son époque.

M. de Sartine sauta à terre avec la légèreté d'un jeune chevreau dans la cour du palais archiépiscopal. Un suisse vint à sa rencontre.

— Monseigneur de Beaumont est-il visible ?

— Non, Monseigneur, sa Grandeur est sortie.

— Mille bombes ! que me dites-vous là !... Savez-vous s'il rentrera bientôt ?

Digitized by Google

— Sa Grandeur part pour Conflans, et ne reviendra sûrement que samedi pour l'office du soir.

— Pour Conflans ! je suis un homme perdu !

— Monseigneur aurait désiré voir Sa Grandeur ?

— Malpeste ! si je l'eusse désiré !

— Mais il peut se faire... peut-être Sa Grandeur n'est-elle pas encore sur le chemin de Conflans ; et, si Monseigneur faisait diligence...

— Eh ! je tuerai vingt chevaux pour le rejoindre. Mais, mon ami, ne me faites pas languir davantage, et pas de préambules, au fait.

— Sa Grandeur a dû prendre, en passant, M. le Maréchal ; il n'est pas impossible qu'elle ne soit encore chez lui.

— Chez M. de Richelieu ?

— Oui, Monseigneur.

— Combien y a-t-il que monseigneur de Beaumont a quitté l'archevêché ?

— Une heure environ.

— Une heure ?... mon Dieu ! le maréchal ne l'aura pas retenu aussi longtemps. Enfin, c'est égal, je cours chez M. de Richelieu ; c'est, après tout, la seule chance qui me reste.

Il remonta en toute hâte dans son carrosse.

— A l'hôtel d'Antin ! cria-t-il à son cocher, et va le diable !

De l'archevêché à l'hôtel du vieux duc, la course était bonne ; toutefois, en peu d'instants, bien que M. de Sartine trouvât qu'on n'avançât point, sa voiture s'arrêtait dans la cour de l'hôtel du maréchal.

Digitized by Google

Le cœur battait d'une étrange sorte dans la poitrine du pauvre lieutenant de police.

— Ils seront partis, se dit-il, ce n'est que trop certain.

Il se contenta de soulever le vasistas sans descendre.

Un valet de pied s'avança à la portière.

— Comment se porte M. le maréchal ?

Il fallait bien commencer par là ; mais vous comprenez qu'au fond, l'état de M. de Richelieu était le cadet de ses soucis.

— A merveille ! Monseigneur.

— J'en suis ravi... Est-il visible?

Sous le coup de la réponse qu'il sollicitait, M. de Sartine n'avait pas une goutte de sang dans les veines.

— M. le maréchal est absent.

— Absent?... fit le magistrat, absent d'aujourd'hui ?...

— Oui, Monseigneur.

— Serait-il à Conflans?

— Oui, Monseigneur. Il est parti dans la voiture de monseigneur de Beaumont.

— Mon Dieu! mon Dieu ! c'est à en devenir fou !... Et y a-t-il longtemps que Sa Grandeur et M. le maréchal sont montés en voiture?

— Quelques minutes.

— Est-ce vrai? en faisant diligence, je pourrais donc les rejoindre?

— Sans aucun doute, Monseigneur; en forçant un peu le pas.

— Gros-Jean, Gros-Jean, s'écria le lieutenant de police à son cocher, vite sur la route de Conflans et ven-

Digitized by Google

tre à terre ! Dix louis si tu rattrapes la voiture de monseigneur de Beaumont ; dans le cas contraire, je te chasse ; arrange-toi là dessus.

Il regarda à sa montre avec angoisse :

— Onze heures et demie ! allons ! c'est tout le temps qu'il me faut, si j'ai le bonheur de mettre la main sur M. de Beaumont. Heureusement ses chevaux ne valent pas ceux de M. le maréchal, et, si ce drôle a dit vrai, je n'ai pas perdu tout espoir de les rattraper.

Gros-Jean ne demandait pas mieux que de gagner dix louis et ne tenait pas le moins du monde à quitter le service de M. de Sartine, qui l'autorisait d'ailleurs à tuer ses chevaux ; il se mit à jouer du fouet en conséquence. Les bêtes étaient ardentes, elles brûlaient le pavé ; en un clin d'œil elles avaient laissé derrière elles Paris et galopaient en pleine campagne.

A chaque instant, le lieutenant général de police mettait la tête à la portière et lançait un regard inquiet sur la route ; mais, comme sœur Anne, il apercevait tout au plus et la poussière qui poudrole et l'herbe qui verdoie. Quant à l'équipage de M. de Beaumont, il fallait qu'il eût une avance notable, car le sol, assez uni en cet endroit, offrait un horizon désespérément étendu.

Et, pourtant, à en croire le valet de pied du maréchal, la calèche de l'archevêque ne pouvait être loin, d'autant que, du train dont allait M. de Sartine, il était impossible qu'il ne gagnât pas, par chaque emjambée de cheval, un terrain considérable. C'eût été, dans un autre siècle que le XVIIIe à soupçonner l'existence de quelque sortilége, de quelque maléfice.

Digitized by Google

— Plus vite, plus vite! drôle, tu ne vas pas!

— Mais, Monseigneur, vos chevaux vont comme le vent.

— Crève-les, malheureux, crève-les!

— Je vous jure, Monseigneur, que j'agis en conséquence. Au surplus, ne vous impatientez pas trop; cela ne saurait tarder; ils sont en nage et tout couverts d'écume; je ne leur donne pas un quart d'heure pour être sur les dents.

— Un quart d'heure, soit! En un quart d'heure, à moins que le diable ne s'en mêle, nous aurons rejoint Sa Grandeur. Fouette toujours, fouette, et ne t'inquiète pas du reste.

Gros-Jean alors d'obéir et de fouetter à tour de bras.

Les chevaux, se sentant labourer les flancs, partirent comme l'éclair. Gros-Jean n'en tint compte et continua le même manége avec un acharnement de possédé. Il connaissait ses chevaux, il savait à quoi il exposait sa peau et celle de son maître; mais M. de Sartine avait apparemment ses raisons qui le regardaient seul; son devoir à lui était de suivre de point en point les ordres qu'on lui donnait, et le consciencieux Automédon ne les observait que trop ponctuellement.

Tout alla bien durant quelques instants. Les arbres disparaissaient aux portières comme une procession de fantômes; ce qui n'empêchait pas M. de Sartine de trouver qu'on ménageait ses chevaux, et de crier à son cocher de presser la marche. La route, à cette place, formait le sommet d'une butte roide comme une mon-

Digitized by Google

tagne; le poids de la voiture, indépendamment des coups de lanière de Gros-Jean, eût guéri les deux pauvres quadrupèdes du péché de paresse, lors même qu'ils n'eussent pas été des prodiges de vitesse et d'ardeur.

Bientôt la course devint fantastique. Chevaux, véhicule semblaient avoir des ailes et raser le sol. C'était à donner le vertige.

Le lieutenant de police, cependant, l'œil opiniâtrément cloué devant lui, ne songeait qu'à une chose : rattraper l'équipage de M. de Beaumont. S'il eût été moins exclusivement absorbé par cette idée fixe, il eût été effrayé de la rapidité avec laquelle il était entraîné. La pente était presque à pic et le chemin avait l'air de s'engouffrer dans un ravin traversé par un mince filet d'eau sur lequel était jeté un petit pont de pierre fort étroit et fort dangereux. A quelques pas de la route et du pont se dressait une maisonnette surmontée d'une touffe de houx à son pignon, pour indiquer au voyageur les prétentions hospitalières du propriétaire. C'était une misérable auberge où ne s'arrêtaient guère que des charretiers et des bouviers venant vendre leur bétail à Paris.

Le cocher, malgré les ordres de M. de Sartine, avait cessé de s'escrimer du fouet. Une sueur froide glissait à larges gouttes le long de ses joues, la peur l'avait gagné ; il avait compris qu'à moins d'un miracle, bêtes et gens couraient grand risque de laisser là leurs os. Le péril était flagrant; s'il ne réussissait pas à contenir ses chevaux, rien ne pouvait prévenir une catastrophe.

Digitized by Google

Mais ceux-ci, surexcités par la vélocité de la course et chassés par le poids de la voiture qui menaçait de fondre sur eux, finirent par s'emporter tout à fait et s'élancèrent en avant avec la furie des coursiers du fils de Thésée. Dès lors, il n'y avait plus qu'à les abandonner à eux-mêmes et à s'en remettre à la providence de Dieu. Gros-Jean se fût abonné pour une épaule ou une jambe cassée ; mieux valait encore cela que de se rompre le cou, désagrément qu'il avait tout lieu, eu l'état des choses, de redouter pour son maître et pour lui.

Quelques secondes s'écoulèrent dans une angoisse indicible pour le seul Gros-Jean, car, le lieutenant de police, ne voyait rien et ne soupçonnait rien. Le carrosse, au moment où il allait traverser le pont, frisa de trop près de sa roue gauche la berge du fossé ; la lourde machine, ne posant plus que sur une roue ; perdit tout équilibre, chavira et se coucha sur le flanc avec un fracas horrible, lançant de dessus son siége Gros-Jean à dix pas de là sur un gazon solidifié par les gelées d'hiver, où il demeura étendu comme s'il fût mort du coup.

Toutefois, il n'était qu'étourdi. Son premier soin fut de s'assurer qu'il n'avait aucune fracture. Cette investigation rapide le tranquillisa un peu ; il se souleva sur un genou, puis sur l'autre, et finit par se trouver sur ses jambes. Après ce premier mouvement tout personnel, Gros-Jean songea à son maître : avait-il été aussi heureux que lui ? le contraire était à craindre. Il se traîna vers le carrosse, encore tout endolori de sa chute, et se rencontra nez à nez avec un rustre que le fracas de la

Digitized by Google

voiture et le hennissement des chevaux avaient fai sortir du bouchon tout près duquel l'événement venait d'avoir lieu ; c'était un aide que la Providence leur envoyait et qui allait leur être d'une grande utilité dans cette triste conjoncture.

Le cocher ouvrit la portière de droite, et aperçut le lieutenant général de la police étendu sans connaissance sur la portière opposée. Gros-Jean était trop ému et trop troublé pour être d'aucun secours à M. de Sartine, c'était à peine s'il avait la force de se tenir debout. Ce fut le paysan qui prit le magistrat et le déposa inanimé sur un siége, dans la misérable cabane que nous savons.

M. de Sartine eût dû se briser, cent fois pour une, la tête contre les glaces de sa voiture ; par un hasard miraculeux, il n'avait aucune blessure, du moins apparente. On lui jeta de l'eau au visage, la Maritorne du lieu lui passa du vinaigre sous le nez, c'était tout ce qu'il en fallait pour le faire revenir. Il rouvrit langoureusement les yeux, souleva péniblement un bras, et demanda d'une voix éteinte où il se trouvait et ce qui était arrivé.

— Hélas ! Monseigneur, il est arrivé ce qui devait arriver ; seulement, au lieu de crever mes chevaux, j'ai si bien fait qu'ils se sont emportés et qu'ils nous ont versés. Je frémis de tous mes membres quand je songe que, deux enjambées de plus de ces satanées bêtes, et nous dégringolions de dessus le pont au fond du ravin.

Cette idée seule eût dû faire dresser les cheveux d'épouvante sur la tête de M. de Sartine ; mais l'unique

Digitized by Google

pensée qui le préoccupa, ce fut les irrémédiables conséquences d'un accident dont ils étaient quittes à fort bon compte, à bien envisager le péril presque inévitable qu'ils avaient couru.

— Le ciel conspire contre nous ! soupira-t-il avec découragement. Ce serait désormais une folie de vouloir rattraper M. de Beaumont, en supposant encore que les chevaux fussent en état de poursuivre leur route. Je serai réduit à faire le malade ; car je ne me présenterais pas pour tout un empire avec la moins laide de mes perruques au repas de monsieur le prévôt des marchands.

Ses yeux s'arrêtèrent alors sur le maître de la cabane.

— Mon ami, lui dit-il, y a-t-il longtemps que la voiture de monseigneur de Beaumont est passée ?

— Il faut, monsieur, qu'elle soit passée de bon matin ; car il y a bien deux couples d'heures que je suis à la maison, et il ne peut passer un chat sur la route que je ne le voie.

— Alors, mon garçon, tu avais par exception les yeux à ta poche ; le carrosse de monseigneur a dû me précéder de dix minutes au plus.

— Cela n'empêche pas, je suis bien sûr, qu'il n'est passé aucun carrosse de toute la matinée ; c'est vous qui m'étrennez.

— Et je n'en suis pas plus fier, je t'en réponds ; j'eusse de grand cœur cédé cet honneur à un plus ambitieux, d'autant que je n'avais pas le moins du monde le loisir de verser. Enfin, n'importe. Va voir mes chevaux en compagnie de Gros-Jean, et tâchez à vous deux de les

Digitized by Google

remettre sur pattes, et la voiture aussi. Je n'ai ni la possibilité ni la volonté de coucher ici.

Comme il achevait ces mots, le roulement d'une voiture se fit entendre. M. de Sartine, auquel un pareil bruit ne pouvait être indifférent prêta l'oreille : au-bas de la côte, le bruit cessa, le véhicule s'était arrêté.

— Jésus ! s'écria le propriétaire de la bicoque, pour peu que cela continue jusqu'au soir, la journée sera bonne.

— Eh ! bavard, au lieu de pérorer, va voir bien plutôt ce que c'est.

— J'y cours, Monseigneur, j'y cours, repartit l'aubergiste en se dirigeant vers la porte.

Mais, avant qu'il n'en eût franchi le seuil, deux hommes, diversement vêtus et d'allure tout opposée, firent leur entrée dans la pièce où le magistrat, étendu sur un fauteuil délabré, commençait à se remettre tout à fait de son évanouissement passager.

— Monsieur le maréchal ! Monseigneur de Beaumont ! articula le lieutenant de police en écarquillant les yeux; en croirai-je ce que je vois !...

— Vous le pouvez en toute sûreté, riposta le vieux duc. Mais comment, diable, se fait-il que nous vous rencontrions, mon cher de Sartine, sur la route de Conflans ? est-ce que Sa Grandeur manigancerait quelque complot que je ne saurais pas ?... Mais ce n'est pas petite affaire que d'avoir maille à partir avec gens d'église, ils ont pour eux le ciel qu'ils servent : aussi malheur à qui les menace ! ceux-là sont sûrs de se casser le cou ou au moins de verser à moitié chemin, comme vous venez de le faire avec plus de bonheur que vous

Digitized by Google

ne le méritez ; car vous n'êtes pas blessé, j'imagine ?

— Dieu merci, monsieur le maréchal, j'en serai quitte pour la peur.

— Et où alliez-vous, monsieur de Sartine, si ma demande n'est pas indiscrète ? fit M. de Beaumont. Comme ma conscience ne me reproche rien, j'eusse été charmé de vous recevoir à Conflans ; mais il est fort à parier que ce n'était pas là le but de votre voyage.

— Eh bien ! monseigneur, vous vous trompez, je courais après vous, et vous êtes en partie cause d'une catastrophe assez anodine au demeurant. Je suis allé vous demander à l'archevêché, l'on m'a dit que vous pouviez être chez M. le maréchal ; je m'y suis rendu en grande hâte, mais vous veniez de quitter l'hôtel d'Antin peu de minutes auparavant. Comme mes chevaux sont excellents, je me suis flatté quelque temps de vous rejoindre, et j'ai donné à Gros-Jean des ordres en conséquence ; mais j'avais beau aller, je n'apercevais rien sur la route.

— Parbleu, c'eût été difficile, interrompit le maréchal, puisque c'était nous qui, sans le savoir, courions après vous, Sartine.

— Et cependant, monsieur le duc, d'après le rapport de vos gens...

— Eh ! sans doute ; mais nous nous sommes un peu détournés de notre chemin ; j'avais une visite à faire aux Tuileries, et monseigneur a eu la bonté de m'accompagner.

— Chez madame de Rooth, fit M. de Sartine en souriant.

— Vous l'avez dit, mon cher lieutenant de police.

Digitized by Google

Est-ce que vous ne trouvez pas, Monseigneur, qu'un lieutenant de police est quelque peu sorcier, et, partant, digne du fagot? rien n'est vraiment caché pour ces messieurs.

Madame de Rooth était la veuve d'un colonel irlandais que le maréchal épousa sept ans plus tard, et dont alors il était d'autant plus amoureux qu'il avait affaire à une femme d'une vertu éprouvée et de mœurs irréprochables.

M. de Beaumont qui jusque-là avait à peine trouvé le temps de glisser un mot, profita de l'espèce d'interpellation du maréchal, pour s'enquérir de ce qui lui valait la rencontre de M. de Sartine.

— Oh ! rassurez-vous, Monseigneur, repartit ce dernier, nous sommes déjà bien loin de la bulle *Unigenitus*, et le siècle est trop éclairé, trop tolérant, trop indifférent peut-être aussi pour être persécuteur ; et, si je viens à vous, c'est pour obtenir de Votre Grandeur une permission qui octroie la sépulture à un chrétien et l'exhumation d'une perruque.

— Expliquez-vous, de grâce, monsieur de Sartine, que voulez-vous dire ?

M. de Sartine ne demandait pas mieux, et il le fit dans les termes les plus explicites, car les moments étaient précieux; il raconta sa mésaventure et celle du coiffeur, sans toutefois laisser par trop percer le motif réel du zèle qu'il témoignait à l'égard de ce pauvre enfant, attendant au fond d'une boîte à poudre que son dernier gîte lui fût dévolu.

M. de Richelieu se mit à rire aux éclats à ce singulier récit. M. le maréchal était un vieux pécheur qui

Digitized by Google

fréquentait monseigneur de Beaumont beaucoup moins pour ses homélies que pour son excellente table et ses fabuleuses truites; quant à l'archevêque, c'était un saint homme, un digne et vénérable prélat, prenant, comme il le devait, son ministère et la religion au sérieux. La requête du lieutenant de police était de toute justice; il se fit apporter une plume et de l'encre, et s'empressa d'écrire au curé de la paroisse de Loiseau de faire procéder sans retard à l'exhumation de la perruque et à l'enterrement de M. Loiseau fils. M. de Sartine se promit bien dans sa barbe de veiller à ce que les ordres de Sa Grandeur fussent exécutés le plus hâtivement possible.

Monseigneur de Beaumont lui remit le papier sans songer même à s'étonner de l'excès de zèle du magistrat. Le maréchal, plus perspicace, se douta bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, mais on ne lui laissa pas le temps d'approfondir ce mystère. Durant l'entretien, Gros-Jean et l'aubergiste étaient allés visiter les chevaux, qui n'avaient pas été plus maltraités que leur maître, et ils avaient relevé la voiture étendue au beau milieu de la route. Le magistrat regarda à sa montre : elle marquait midi et demi. Midi et demi, et ils étaient à trois bonnes lieues de Paris ! et le repas du prévôt des marchands avait lieu à deux heures précises !

— Les chevaux? fit M. de Sartine avec angoisse, en voyant reparaître Gros-Jean.

— Sains et saufs, Monseigneur.

— Eh bien, volte-face, et au grand galop vers Paris.

— Serait-ce le désir charitable de rendre le plus promptement possible les derniers devoirs à ce pauvre

Digitized by Google

petit postulant de la mort, reprit M. de Richelieu, qui causerait uniquement cette grande impatience de nous quitter ?

— Cela serait plus que suffisant, monsieur le maréchal, répondit M. de Sartine en regardant malignement le vieux duc ; mais il est une autre raison que vous comprendrez mieux que personne, j'en suis persuadé : je suis du dîner que donne à messieurs de la ville M. le prévôt des marchands.

— Oh ! voilà qui me ferme la bouche. Partez à franc étrier, mon cher lieutenant de police. Vous n'avez que le temps tout juste. Ce serait affreux d'arriver la cérémonie commencée, et vous n'avez pas tort de penser que je comprends parfaitement votre empressement, sans toutefois vous porter le moindrement envie. Je ferai maigre chez Monseigneur, mais il est des pénitences plus lourdes, je puis vous l'affirmer.

Le vieux maréchal aimait fort à babiller, et il n'eût tenu qu'à M. de Sartine de prolonger indéfiniment le colloque ; mais celui-ci s'empressa de prendre congé des deux vieillards, et remonta dans sa voiture, en recommandant pour la centième fois depuis leur départ à Gros-Jean de crever ses chevaux. L'accident de tout à l'heure, eût dû cependant attiédir son ardeur et lui faire envisager que s'exposer à se rompre le cou, c'était s'exposer aussi à ne jamais porter cette maudite perruque pour laquelle il n'avait rien moins que joué sa vie.

Les coursiers, à bout d'haleine, ne mirent pas à beaucoup près à revenir la même célérité qu'à aller. Lorsque le lieutenant de police posa le pied dans son cabinet, il était une heure un quart ! restaient donc trois quarts

Digitized by Google

d'heure pour s'habiller et pour faire exhumer la perruque. C'était peu, mais, à la rigueur, avec de l'intelligence et de la promptitude, c'était tout ce qu'il fallait. Dubusq fut appelé de nouveau ; M. de Sartine lui remit la permission de l'archevêque, et lui dit de s'arranger comme bon lui semblerait, mais qu'il voulait sa perruque dans trois quarts d'heure au plus.

Dubusq répliqua que Monseigneur pouvait être en repos, et qu'il se faisait fort de la lui rapporter assez tôt pour qu'il pût largement se rendre en temps opportun chez le prévôt des marchands.

Dubusq était admirable dans ces sortes d'expéditions; notre magistrat, sûr désormais de n'être point sans perruque, monta chez lui, sonna Latulipe et songea à sa toilette. Toutefois, sa confiance n'était pas tellement illimitée qu'il ne regardât de temps à autre d'un air inquiet à sa pendule. Mais c'était être injuste envers Dubusq, qui, comme il s'y était engagé, revint, avec son trésor, quelques minutes avant le terme qui lui avait été assigné.

M. de Sartine fit un bond de joie en apercevant la boîte de fer-blanc que l'exempt tenait sous son bras.

— Voyons, voyons, fit-il tout tremblant, dans la crainte d'y trouver un frère jumeau de M. Loiseau fils.

Mais, cette fois, c'était bien la perruque.

M. de Sartine s'en empara aussitôt et l'installa sur son chef avec un transport qui avait quelque chose du délire... Jamais il n'avait porté une perruque qui lui allât si bien, c'était le chef-d'œuvre de Loiseau.

— A propos, a-t-on relâché Loiseau ? demanda le magistrat, auquel la reconnaissance rendait la mémoire.

Digitized by Google

— Pas encore, Monseigneur.

— Vite, vite, qu'on l'élargisse, et qu'on l'amène.

— Ah ! Monseigneur, comme elle vous va ! s'écria le perruquier, en faisant son entrée dans le cabinet de toilette du lieutenant de police.

— N'est-ce pas ? Mais elle a failli me coûter cher.

— Oh ! Monseigneur, on ne saurait trop payer un pareil chef-d'œuvre.

— Même de sa vie? vous êtes modeste, maître Loiseau ! Mais il est deux heures moins un quart; et je me sauve. Latulipe, les chevaux sont prêts, n'est-ce pas?

— Oui, Monseigneur.

— C'est bon, je descends. Adieu, Loiseau.

— Mais, Monseigneur... mon enfant ?... est-il en terre sainte maintenant ?

— Pas encore, pas encore... on a avisé au plus pressé... mais demain, la chose aura lieu, je vous le promets.

Maître Loiseau ne trouva à cela la moindre objection. Quand on est mort, c'est pour longtemps; l'on peut bien attendre.

Deux heures précises sonnaient comme M. de Sartine saluait le prévôt des marchands; on se disposait à se diriger vers la salle du festin.

— Allons, pensa le lieutenant de police, les proverbes sont la sagesse des nations, et celui-là est vrai entre tous qui dit qu'il ne faut désespérer de rien. Maintenant, il s'agit de faire honneur au repas, je l'aurai bien gagné.

L'école avait été rude, et, s'il faut en croire les mé-

Digitized by Google

moires du temps, M. de Sartine prit ses mesures pour l'avenir.

Voici ce que nous lisons dans la *Correspondance secrète*, à la date du 30 octobre 1780 :

« La collection de ses perruques, tant in-folio, qu'in-quarto, in-douze, grand et petit format, les unes plus carrées que les autres, se monte à soixante ou quatre-vingts pièces du plus bel échantillon et du meilleur faiseur. »

Avec un pareil grenier d'abondance, M. de Sartine n'avait plus rien, ce nous semble, à redouter.

Si fait, pourtant, un incendie.

Digitized by Google

TABLE

Pages.

LE TOUTOU DE LA MARÉCHALE. 1

LA COURTISANE AMOUREUSE 55

I. — Une consultation. 55
II. — Le prince d'Hénin. 78
III. — La citadelle de Metz. 96
IV. — Le spleen. 111
V. — Mademoiselle Robbe. 131
VI. — La chasse à l'amant. 149
VII. — L'heure du Berger. 170
VIII. — Une surprise. 183

LE MAGNIFIQUE. 198

I. — La Comédie-Italienne. 198
II. — Mademoiselle Rosalie. 223
III. — Blondel et Antonio. 243
IV. — Madame de Stainville. 265
V. — Une pente glissante. 285
VI. — La guérison. 305

LA PERRUQUE DE M. DE SARTINE. 330

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARDIEU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

WIDENER
AUG 3 0 2000
CANCELLED
WIDENER
SEP 1 0 2000
BOOK DUE

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.

Digitized by Google

Digitized by Google